BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXXI
(2001)

Fascicule 2

Publié avec l'aide financière du Ministère de la Communauté française (Direction générale de l'Enseignement non obligatoire et de la Recherche scientifique) et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
2001

DORO LEVI, *ANTIOCH MOSAIC PAVEMENTS* : CINQUANTE ANS APRÈS (*)

Si la découverte des mosaïques d'Antioche est déjà un fait extraordinaire en soi, elle comporte de surcroît deux corollaires non moins impressionnants. C'est, d'abord, que toutes les mosaïques aient survécu, conservées dans différents musées, il est vrai, et parfois divisées (mais qu'importe) (1) ; et ensuite, qu'elles aient fait l'objet de publications scientifiques d'exceptionnelle qualité.

Je rappellerai, non sans émotion, le souvenir de Jean Lassus, qui était à l'époque le représentant des Musées Nationaux de France. Parus dans la série *Antioch-on-the-Orontes* ou dans les *Monuments Piot* (2), ses

(*) Cet article est tiré d'une communication présentée à Worcester, le 18 novembre 2000 (dans une traduction anglaise due à Florent Heintz), à l'occasion du 8e Colloque de la section nord-américaine de l'Association internationale pour l'étude de la mosaïque antique (AIEMA) et de l'exposition «Antioch : The Lost Ancient City». On y trouvera un hommage au grand précurseur que fut Doro Levi et un bilan rapide des recherches de ces dernières années concernant la mosaïque en Syrie du Nord (Antiochène et Apamène) dans l'Antiquité tardive : des précisions ont pu être apportées du point de vue chronologique (pour la première moitié du Ve siècle en particulier), qui viennent compléter et nuancer les conclusions d'un premier article que j'avais consacré à cette matière (*Les mosaïques de Syrie au Ve siècle et leur répertoire*, dans *Byz.*, 54 (1984), pp. 437-468). L'illustration sera centrée sur la documentation nouvelle : je remercie très vivement la Direction générale des antiquités et musées ainsi que le Directeur du Musée de Ma'arret en-Noman pour m'avoir aimablement autorisée à photographier les mosaïques.

(1) L'un de ces ensembles divisés entre différents musées — le pavement du triclinium de la Maison à atrium — a été reconstitué à l'occasion de l'exposition de Worcester : cfr C. KONDOLEON, *Mosaics of Antioch*, dans *Antioch. The Lost Ancient City* , Worcester, 2000, pp. 62, 66-71.

(2) On citera notamment la première publication de la mosaïque de *Megalopsychia* : *Antioch-on-the-Orontes* I, *The Excavations of 1932*, Princeton, 1934, pp. 114-156 (J. Lassus y reviendra beaucoup plus tard : *Antioche en 459, d'après la mosaïque de Yaqto*, in : *Colloque Apamée de Syrie. Bilan des*

travaux ont été quelque peu éclipsés par la synthèse ultérieure : ils gardent cependant toute leur saveur — car Jean Lassus avait un style inimitable — et leur valeur, car ils apportent sur les mosaïques tardives la vision spécifique du byzantiniste, conscient du tournant qui s'amorçait vers une esthétique nouvelle.

Dans le même ordre d'idées, on ne peut manquer d'évoquer la figure de Charles Rufus Morey, professeur à l'Université de Princeton, l'un des initiateurs de la fouille d'Antioche et le premier auteur d'un livre sur les mosaïques (3).

Mais celui qui a définitivement attaché son nom à l'étude de ces pavements est sans conteste l'archéologue et historien de l'art italien Doro Levi (4). Fuyant, dès 1938, l'Italie fasciste, D. Levi avait été accueilli à l'*Institute for Advanced Study* de Princeton et, devenu membre du Comité pour les fouilles d'Antioche, il avait été chargé de publier l'ensemble des mosaïques, travail qu'il acheva en 1945. Rentré en Italie, il fut nommé Directeur de la *Scuola archeologica italiana di Atene* en 1947, au moment même où sortait de presse l'ouvrage fameux que nous connaissons tous. A l'exception de l'article *Mosaico* paru en 1967 dans l'*Enciclopedia dell'Arte Antica* (5), D. Levi ne devait plus s'occuper de mosaïques, devenant, au fil des années, un des plus grands spécialistes de la Crète minoenne (6). Traversant comme un météore le domaine, presque complètement inexploré alors, de la mosaïque antique, il avait été un véritable précurseur. Une lecture attentive de l'introduction de son livre (7) montre en effet que, dès cette époque, c'est-à-dire une vingtaine d'années avant le premier colloque sur la mosaïque gréco-romaine tenu à Paris en 1963 — événement fondateur de la discipline —, D. Levi s'était posé toutes les questions qui sont, encore aujourd'hui, au centre de notre réflexion : affirmation de l'origine hellénistique de nombreux motifs ; difficulté de la datation par l'analyse stylistique des figures et préférence

recherches archéologiques 1965-1968, Bruxelles, 1969, pp. 137-146); J. LASSUS, *La mosaïque du Phénix*, dans *Mon. Piot* 36 (1938), pp. 80-122.

(3) C. R. MOREY, *The Mosaics of Antioch*, Londres, N. York et Toronto, 1938.

(4) D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton, 1947.

(5) D. LEVI, *Mosaico e Mosaicisti nell'Antichità* (= *Estratto dalla EAA*), Rome, 1967.

(6) G. TRAVERSARI, *Doro Levi*, dans *I Cavalli d'Oro di San Marco*, Venise, 1989, pp. 9-28 ; *Giornata Lincea in ricordo di Doro Levi (Rome, 7 marzo 1995)*, Rome, 1998.

(7) LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 1-11.

accordée à l'examen des compositions et du décor géométrique ; problème des artistes et des signatures, des modèles, de leur transmission et de leur adaptation à l'espace architectural, existence d'ateliers dans différentes villes ; rapports de la mosaïque avec la peinture et les autres arts ; statut artistique de la mosaïque ; définition du vocabulaire ; souhait enfin d'une élaboration de *corpus*. Si quelques-uns de ces points ne sont que rapidement esquissés, d'autres donnent lieu à de plus longs développements.

C'est le cas de la réflexion sur l'établissement d'une chronologie : je m'y attarderai quelques instants. Faute d'une inscription fournissant la date, D. Levi préconise l'utilisation des critères archéologiques (quand ils existent...) : les monnaies qu'il considère comme d'importants repères, tout en restant conscient des limites de l'information qu'elles apportent, et la céramique qu'il faut étudier en la confrontant avec les trouvailles d'autres régions. Certains événements historiques — tels les tremblements de terre de 115 et 526/528 — apportent aussi de précieuses indications sur les phases de réfection, dont il tient évidemment compte. En l'absence de ces critères objectifs, D. Levi insiste beaucoup sur la valeur des motifs géométriques trop souvent négligés à son gré et dont l'examen attentif apporte cependant une aide efficace au problème de la datation, en regard de la subjectivité de l'analyse stylistique. Je le cite : «while we are often in a position to date a geometric pattern approximately, we are in deep waters when we come to place in their artistic surroundings wide and impressive figure compositions, whose dating has more than once been left suspended over a span of several centuries» (8). Quant à l'iconographie, D. Levi — qui en donne, pour chacun des pavements, une étude approfondie mais parfois dépassée aujourd'hui (9) — a parfaitement compris qu'elle n'apportait rien à l'établissement de la chronologie, puisque les modèles iconographiques se transmettent, évoluent et se combinent, sans règle fixe, au fil des siècles. C'est sur la base de toutes ces observations qu'il fonde sa méthode, une méthode rigoureuse qui reste parfaitement valable aujourd'hui.

Bien sûr, la rareté des éléments de comparaison l'a amené quelquefois à chercher loin d'Antioche ses références chronologiques ; mais il restait parfaitement conscient de l'existence de styles locaux et s'exprime, à

(8) *Ibid.*, p. 7.

(9) Compte tenu, en effet, de toutes les découvertes nouvelles (pour lesquelles on se référera aux différents volumes du *LIMC*).

plusieurs reprises, sur le sujet ([10]). C'est finalement sa vaste culture et son sens de la synthèse qui expliquent la réussite de sa démarche. Certes, on reconnaîtra aussi qu'il avait la chance de disposer d'un très grand nombre de documents provenant d'un seul et même site. Son livre, d'une écriture dense, est d'un accès difficile au premier abord mais, une fois passé le «seuil initiatique», on est séduit par l'intelligence, la clairvoyance et l'intuition qui s'en dégagent. Le lecteur pressé, à la recherche d'une comparaison ou d'une date, se borne trop souvent à feuilleter l'album de planches et à consulter les pages 625 et 626 du texte, où sont regroupées, sous forme de tableau, les données chronologiques essentielles. Ce tableau n'est cependant qu'un squelette dépourvu de sa substance vivante s'il est privé des analyses qui le fondent. Je ne prendrai qu'un seul exemple, celui de la Maison du Bateau des Psychés ([11]). Cette maison compte beaucoup de mosaïques, certainement contemporaines, qui présentent des décors de bordures très variés ; aussi a-t-elle été souvent citée à titre de comparaison ([12]). Elle apparaît parfois comme datée par D. Levi lui-même «entre 235 et 312», alors que l'auteur la place clairement, et avec raison, dans le deuxième tiers du IIIe siècle, à l'époque immédiatement post-sévérienne, vu les rapports étroits qui lient encore au répertoire proprement sévérien le vocabulaire ornemental déployé ici ([13]). La datation 235-312 est visiblement tirée du tableau de la page 625 : ce sont les limites de la période envisagée par l'auteur, limites à l'intérieur desquelles les œuvres sont reclassées dans un ordre chronologique qui est expliqué dans les chapitres antérieurs. En définitive, ce tableau, que nous apprécions tous, est peut-être le piège majeur du livre !

On l'aura compris, l'ouvrage paru en 1947 reste un outil de base, indispensable à quiconque aborde la mosaïque orientale. Les problèmes essentiels de la discipline y sont traités et l'évolution chronologique cohérente qui y est proposée se trouve généralement confirmée par les découvertes

(10) Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, p. 9.

(11) *Ibid.*, pp. 167-191 et pll. XXXV-XLII.

(12) Pour un exemple particulièrement clair, cfr P. Canivet et J.-P. Darmon, *Dionysos et Ariane*, dans *Mon. Piot*, 70 (1989), pp. 8-9, où la comparaison avec certaines mosaïques de la Maison du Bateau des Psychés sert de base à une datation (erronée) dans la première moitié du IVe s.; cfr aussi S. Campbell, *The Mosaics of Anemurium* (= *Subsidia Mediaevalia* 25), Toronto, 1998, p. 5 (où la date 235-312 est reprise sans nuance).

(13) Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 398-403 (longue analyse des motifs géométriques).

plus récentes ([14]). Mais s'il n'y a pas lieu de refaire le livre, du moins peut-on songer à le compléter, le préciser ou le nuancer parfois. Je m'y étais attachée, dès 1981, dans un article portant sur la mosaïque du Proche-Orient au Haut-Empire ([15]). Or, les découvertes de ces vingt dernières années concernent surtout l'Antiquité tardive, pour laquelle précisément les témoignages sont plus rares à Antioche. Aussi, la seconde partie de mon exposé sera-t-elle consacrée à cette période. Il est évidemment exclu de reprendre l'ensemble, trop abondant, de la documentation nouvelle ; je me bornerai donc à montrer, par quelques exemples, comment on pourrait tenter de construire un panorama plus complet de la mosaïque syrienne, du IVe au VIe s., en conjuguant les résultats que D. Levi avait obtenus pour Antioche avec l'apport des pavements mis au jour ces dernières années en Syrie du Nord (Apamée, Hama et la région).

Pour la période qui englobe le dernier quart du IVe s. et le premier quart du Ve s., ce sont les mosaïques géométriques qui sont les plus nombreuses. Avant d'en aborder l'examen, je voudrais cependant revenir assez rapidement sur une œuvre figurée bien connue, mais dont la chronologie est encore parfois discutée aujourd'hui : c'est la mosaïque dite «des Musiciennes», découverte en 1960 à Mariamin ([16]) (au sud-ouest de Hama), qui vient d'être excellemment nettoyée par un atelier de restauration italien et installée dans le nouveau musée de Hama, ouvert à l'automne 1999. Le tableau représente six jeunes femmes, somptueusement vêtues, jouant de divers instruments (pl. I.1). L'orgue — de type pneumatique, les tuyaux étant alimentés par un soufflet qu'actionnent en le piétinant deux gamins habillés en Éros —, placé de biais sur la scène et orné d'un riche tapis, est mis tout particulièrement en valeur. Un autre instrument attire sur lui l'attention : il est composé d'une table supportant huit coupelles, ou bols, sans doute inégalement remplis d'eau, qu'une des

(14) On ne peut souscrire à la remarque péremptoire de J.-P. Darmon dans CANIVET et DARMON, *op. cit.*, n. 10 p. 8 («Compte tenu des découvertes plus récentes, la chronologie de Doro Levi devrait faire l'objet d'un réexamen systématique, qui pourrait conduire à une datation sensiblement plus tardive pour certaines mosaïques qu'il attribue au Haut-Empire»).

(15) Janine BALTY, *La mosaïque antique au Proche-Orient. I. Des origines à la Tétrarchie*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 12. 2, Berlin, 1981, pp. 347-429.

(16) A. ZAQZUQ et M. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La mosaïque de Mariamin*, dans *Annales archéologiques arabes syriennes*, 20 (1970), pp. 93-125 ; Janine BALTY, *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles, 1977, pp. 94-101.

musiciennes percute, deux par deux, avec des baguettes. Les mêmes bols, au nombre de quatre seulement, apparaissent sur une miniature du manuscrit de la Genèse de Vienne, illustrant le repas de Pharaon ([17]). Une étude récente a montré que ces bols devaient être identifiés aux *acetabula* (en latin) ou *oxybapha* (en grec) des textes ([18]), récipients certes utilisés pour contenir de la nourriture mais qui ont également pu, regroupés par quatre ou par huit, constituer un instrument de musique. Cet instrument que Gundula Böhm, auteur de l'étude, propose d'appeler *oxybaphon* est, à plusieurs reprises, cité par des auteurs de l'Antiquité tardive (Cassiodore, Boèce) qui en font un vif éloge pour le caractère mélodieux des sons qu'il produit ([19]). Il ressort aussi de ces textes que l'*oxybaphon* était, avec l'orgue, un symbole de luxe et de culture dans la société aristocratique de l'époque. Ce n'est donc pas un hasard si ces deux instruments occupent sur notre mosaïque une place de choix : ils servaient à affirmer le haut rang du propriétaire, tout en rappelant les divertissements raffinés qui se déroulaient dans sa demeure ([20]). La bordure du tableau n'est pas moins significative : le rinceau d'acanthe fait toujours allusion, on le sait, à la permanence de la fécondité et de la prospérité et les scènes de chasse qui le peuplent évoquent ici le loisir par excellence des *potentiores*. Le contexte social de la mosaïque est donc bien celui de l'Antiquité tardive : c'est ce que confirme l'analyse stylistique qui conduit à placer l'œuvre dans la tradition classicisante de l'époque de Théodose et d'Honorius, à la fin IVe/début du Ve s. ([21]). On la comparera au mieux à la mosaïque du banquet funéraire de Mnémosyne à Antioche, dont D. Levi a montré

(17) Sur ce manuscrit, H. GERSTINGER, *Die Wiener Genesis (Faksimile)*, Vienne, 1931 ; cfr aussi G. BÖHM, «*Quid acetabulorum tinnitus?*». *Bemerkungen zum «Musikantinnen» — Mosaik in Hama und zu einer Miniatur der sog. Wiener Genesis*, dans *Mitt. zur spätantiken Archäologie und byzantinischen Kunstgeschichte*, 1 (1998), pp. 50-53.

(18) BÖHM, *op. cit.*, pp. 53-64.

(19) *Ibid.*, pp. 60-63.

(20) *Ibid.*, pp. 64-66 : l'auteur insiste sur l'aspect d'auto-représentation du commanditaire à travers une image aristocratique où les musiciennes ne doivent pas être considérées comme de véritables artistes de la scène mais plutôt comme des «personnifications» ; elle qualifie la mosaïque de «*sog.* Konzert-Szene». Je ne vois pas pourquoi l'image ne pourrait pas évoquer les concerts bien réels, qui comptaient certainement parmi les distractions que les riches propriétaires offraient à leurs hôtes ; les belles jeunes femmes ne sont autres, à mon sens, que des musiciennes idéalisées et non des personnifications.

(21) BALTY, *Mosaïques antiques de Syrie*, p. 98.

qu'elle appartenait à ce courant (22). La mosaïque des Musiciennes avait cependant été datée par ses premiers éditeurs dans le troisième quart du IIIe s., à la suite d'une confrontation peu convaincante des coiffures féminines avec celle de l'impératrice Otacilia, femme de Philippe l'Arabe (23). Mais la raison qui a surtout poussé à imaginer et à maintenir une datation si haute (24), c'est l'extraordinaire qualité de la facture (extrême finesse des tesselles et caractère très serré de la pose). Les erreurs de perspective qui s'observent dans le rendu de l'orgue et de la table supportant l'*oxybaphon* ne paraissent toutefois pas concevables au IIIe s. dans une œuvre de cette qualité et la frontalité qui marque presque toutes les figures, aux yeux largement ouverts dans une fixité hiératique, dénonce un style qui n'a plus rien d'illusionniste (pl. I.2-3). La définition de l'*oxybaphon* comme instrument typiquement byzantin constitue maintenant un argument supplémentaire en faveur de la datation tardive.

Parallèlement à ce type de tableaux figurés, qui atteste l'existence d'ateliers susceptibles de satisfaire aux exigences d'une clientèle de très haut niveau, on tiendra compte d'une série de pavements relativement plus modestes, provenant le plus souvent d'églises et présentant des dédicaces datées qui permettent de suivre l'évolution du répertoire décoratif de la fin du IVe au milieu du Ve s. (25). C'est ainsi qu'a été dégagée, sur le site de Tell Aar, à une trentaine de km à l'est d'Apamée, une vaste église à cinq nefs, dédiée aux Saints Apôtres (26). Le décor des pavements est surtout géométrique, fondé sur des compositions répétitives à quadrillages de bandes et jeux d'hexagones (pl. II.1) ou d'octogones (pl. III.1) dont les angles sont marqués d'une pastille noire. Une inscription fournit la date de 376 : or, le même répertoire ornemental se retrouve au

(22) LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 571-572. Cette mosaïque, conservée au Worcester Art Museum, a été restaurée tout récemment et présentée dans l'exposition sur Antioche : *Antioch. The lost ancient City*, *cit.*, notice n° 9, pp. 121-122 (R. Moholt), avec une bonne photographie en couleurs.

(23) ZAQZUQ-DUCHESNE-GUILLEMIN, *op. cit.*, pp. 123-125.

(24) La mosaïque est encore datée du IIIe s. sur l'étiquette de présentation de l'œuvre, dans le nouveau musée de Hama.

(25) Sur cette période de l'évolution de la mosaïque en Syrie du Nord, cf. en dernier lieu : Janine BALTY, *Réflexions sur la chronologie : à propos d'un groupe de mosaïques de Syrie du Nord*, in : actes du colloque international *La Mosaïque gréco-romaine*, VII. 1, Tunis, 1999, pp. 141-150.

(26) La plupart des pavements de Tell Aar ont été déposés et sont présentés au musée de Ma'arret en-Noman.

martyrion de Qausiyé/Antioche, daté de 387 ([27]), ou à la synagogue d'Apamée de 392 ([28]) (pl. II.2,V.1). Des parallèles très précis s'offrent aussi avec le pavement de l'église de Ma'archourin ([29]), qui ne comporte malheureusement pas de dédicace datée mais ne saurait être que contemporain (pl. III.2). Le répertoire évolue lentement, on le voit, et ce n'est que dans les dernières années du siècle que s'amorce le développement des compositions d'entrelacs, au sol de l'église de Khirbet Muqa (394/395) ([30]), où des panneaux de formes variées accueillent alors des motifs d'oiseaux, de plantes ou de vases, rompant avec la tendance plus strictement aniconique des décennies précédentes ([31]) (pl. IV.1.3). L'image du paon jouit dans ce contexte d'un grand succès, ainsi qu'en témoigne notamment un exemple à Murik (pl. IV.2). Mais c'est la cathédrale de Hama — dont une inscription date le pavement de 416 — qui offre le meilleur témoignage de la virtuosité qu'ont atteinte, en quelques années, les artisans-mosaïstes et de la diversité des compositions ([32]) : quadrillages de bandes et jeux d'octogones sont encore attestés mais c'est l'entrelacs qui règne en maître et aux remplissages du style «arc-en-ciel» s'ajoute un regain d'intérêt pour les effets de perspective ([33]) (pl. V.2). Même la composition libre est réintroduite, ainsi que le montre une scène nilotique, présentée sous la forme d'un pseudo-embléma — composition que l'on n'aurait certainement pas datée du premier quart du ve s. sans la confirmation de l'inscription. Les mosaïques de la cathédrale de Hama procurent donc un *terminus ad quem* pour une série d'autres pavements de la région, non datés, qui utilisent un répertoire de motifs analogue. Je

(27) LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 423-426.

(28) Janine BALTY, *Mosaïques d'Apamée. Musées royaux d'art et d'histoire*, Bruxelles, 1986, pp. 6-9.

(29) K. CHÉHADÉ, *Les mosaïques du Musée de Ma'arra*, Kaslik, 1997, p. 9. Je remercie très vivement Marc Griesheimer, à qui je dois la photographie de la pl. III.2.

(30) J. CH. BALTY, K. CHÉHADÉ et W. VAN RENGEN, *Mosaïques de l'église de Herbet Muqa*, Bruxelles, 1969, pp. 10-15 (figg. 2 et 5).

(31) Sur cette évolution, JANINE BALTY, *Les mosaïques de Syrie au ve siècle et leur répertoire*, dans *Byz.*, 54 (1984), pp. 443-449 (*Mosaïques antiques du Proche-Orient*, 1995, pp. 91-95).

(32) A. ZAQZUQ, *Découvertes de mosaïques* (en arabe), dans *Annales archéologiques arabes syriennes*, 33 (1983), pp. 143-178.

(33) La planche V permet de mesurer l'évolution du décor géométrique entre 392 (synagogue d'Apamée) et 416 (cathédrale de Hama).

ne puis m'y attarder ici et me bornerai à citer les églises de Qumhané ([34]) et de Hir esh-Sheikh ([35]) (pl. VII.2) et la Maison du Cerf à Apamée ([36]), qu'on situera au mieux dans le premier quart du ve s. On pourrait peut-être, à la lumière de ces conclusions, ajouter à la liste certains pavements d'Antioche que D. Levi avait placés après 450, faute de confrontations probantes à l'époque ([37]).

Par chance, une autre découverte vient enrichir considérablement notre connaissance de la production pour le deuxième quart du ve s. : A. Zaqzuq a mis au jour, de 1985 à 1987, à Tayyibet el-Imâm, village situé à une quinzaine de km de Hama, un pavement d'église qu'une inscription de dédicace date de 442. Deux courtes notices, accompagnées de plusieurs photos, permettent de se faire une bonne idée de ce nouveau document ([38]), en attendant une publication plus complète. Si les entrelacs servent toujours comme motifs de bordure, ils ont cependant perdu le rôle essentiel qu'ils jouaient en 416. Pour morceler la surface, on a eu recours au système des octogones flanqués de croix et de carrés adjacents (pl. VI.1) ; une composition libre — les sujets se détachant sur un fond blanc abstrait — est également attestée (pl. VI.2). Dans les motifs qui décorent ces compositions, tradition et innovation se mêlent harmonieusement : les remplissages «arc-en-ciel» sont devenus rares ; poissons, oiseaux, animaux, plantes et arbres, en revanche, y abondent. Parmi

(34) BALTY, *Réflexions sur la chronologie*, pp. 148-149 et pl. LVII. 1-3 et LVIII.3. Une publication de ces mosaïques est en préparation par les soins de R. Madwar-Jouejati.

(35) P. DONCEEL-VOÛTE, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve, 1988, pp. 124-126.

(36) BALTY, *Réflexions sur la chronologie*, pp. 141-150.

(37) C'est le cas notamment du niveau supérieur de la Maison de Gê et des Saisons que D. Levi place entre 450 et 475, alors qu'aucune raison archéologique ne semble exclure une datation plus haute : LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 475-477.

(38) A. ZAQZUQ, *Les découvertes de Tayyibat al-Imâm*, dans *Syria*, 64 (1987), pp. 330-332 ; ID., *Nuovi mosaici pavimentali nella regione di Hama*, dans *Milion* 3 (= A. IACOBINI, E. ZANINI, éd., *Arte profana e arte sacra a Bizanzio*, Rome, 1995), pp. 237-240, figg. 12-28 (pp. 247-252). La publication complète de cette église vient de paraître : A. ZAQZUQ et M. PICCIRILLO, *The mosaic floor of the Church of the Holy Martyrs at Tayibat al-Imam — Hamah, in Central Syria*, dans *Liber Annuus*, 49 (1999), pp. 443-464 et figg. 1-57. Je remercie très vivement M. Piccirillo pour m'avoir communiqué les photographies des pll. VI.1-2 et VII.1.

les oiseaux, on retrouve le paon, de face et de profil, ainsi qu'à diverses reprises le phénix (présent dans la scène nilotique, à Hama), notamment juché sur une vasque que soutient une colonnette (schéma déjà utilisé à Khirbet Muqa en 394 et à Hir esh-Sheikh plus tard). L'aigle apparaît, pour la première fois, dans ce contexte visiblement symbolique. Du pied de la montagne du Paradis sur laquelle il s'est posé s'écoulent les quatre fleuves traditionnels (dont les noms sont inscrits : l'Euphrate, le Tigre, Géon et Phison — iconographie également nouvelle), auxquels s'abreuvent cerfs et licornes. Au centre de la scène, l'agneau-Christ trône sous un baldaquin. De part et d'autre, à l'arrière, ont été représentées les villes saintes de Bethléem et de Jérusalem. La scène a, de toute évidence, une signification eschatologique, évoquant la Résurrection et le Paradis promis aux fidèles : au plan purement formel, il est intéressant d'y retrouver une série d'éléments déjà connus, remarquablement insérés dans ce nouveau contexte ([39]).

Dans l'autre tableau, les cercles et carrés sont décorés de vignettes architecturales, figurant des églises de plans variés, vues sous différents angles. Ce type de décor, très fréquent dans les provinces méridionales (Arabie, Palestine) au VIe s. ([40]), n'était pas attesté jusqu'ici en Syrie du Nord. Les surfaces en forme de croix — qui constituent, avec les octogones et les carrés, le schéma de base de la composition — portent, toutes, le motif de la vasque sur pied entourée d'oiseaux ou d'agneaux (et phénix) ([41]). Les octogones sont garnis aux angles de pastilles noires ou blanches, quelquefois reliées entre elles par un filet ondoyant, qu'on trouve déjà sur les mosaïques de Hir esh-Sheikh (pl. VII).

Enfin, c'est également dans l'église de Tayyibet el-Imâm que se manifeste, pour la première fois, la reprise du répertoire de la chasse, au Ve s. : une poursuite d'animaux, rythmée et ponctuée d'arbres et de plantes, se

(39) Il est clair que chaque élément de l'image est ici porteur de sens mais ce type d'analyse sort du cadre du présent article ; pour une proposition d'exégèse, cfr. R. Farioli Campanati, *Città, edifici e strutture architettoniche nei mosaici pavimentali del Vicino Oriente : Giordania e Siria*, dans *Felix Ravenna*, 145-148 (1993-1994), pp. 259-291 (l'auteur fait du baldaquin central une évocation du Saint Sépulcre, pp. 280-283).

(40) Sur l'iconographie architecturale, on se reportera à N. Duval, *Le rappresentazioni architettoniche*, dans M. Piccirillo et E. Alliata, éd., *Umm al-Rasas*, I. *Gli scavi del complesso di Santo Stefano*, Jérusalem, 1994, pp. 165-207 (avec bibliographie antérieure).

(41) Il s'agit sans doute d'allusions à la Fontaine de Vie.

déroule entre deux bordures de rinceaux d'acanthe, peuplé de canards et de poissons. On signalera aussi une scène de portage et une caravane de chameaux. En un mot, ces mosaïques permettent de répondre à maintes questions que l'on se posait, depuis longtemps, quant à la date où sont apparus divers motifs, devenus par la suite habituels dans le répertoire de la seconde moitié du ve s. Les premières décennies de ce siècle ont donc été d'une créativité intense : aux compositions et motifs du style «arc-en-ciel» hérités du IVe s. se sont ajoutés les semis et quadrillages de fleurettes (imités des tissus) attestés pour Antioche, les recherches sur les lacis et entrelacs, la réintroduction de la composition libre — d'oiseaux et d'animaux —, le retour des thèmes de chasse et l'invention des vignettes architecturales. Si toutes ces innovations se trouvaient mises en œuvre avec une extraordinaire maîtrise dans une modeste localité de Syrie du Nord, il va de soi que l'impulsion était venue des grandes villes. Il y aurait là matière à écrire un nouveau chapitre dans l'histoire de la mosaïque au Proche-Orient.

Après ce début brillant, on assiste, dans la deuxième moitié du ve s., au développement de quelques-unes des voies désormais ouvertes. Le répertoire géométrique ne retient plus guère l'attention : issu du vocabulaire «arc-en-ciel» appauvri ou reprenant les motifs d'entrelacs les plus banals (entrelacs de cercles ou de cercles et de carrés), il est réservé aux bordures et aux tapis secondaires. Les espaces principaux sont décorés d'images animalières : ce sont elles, en effet, qui jouissent à cette époque d'un succès inégalé ([42]). Cortèges, poursuites et compositions d'animaux, scènes de chasse — où réapparaît dès lors la figure humaine —, chasses mythiques des Amazones ou de Méléagre et Atalante, chasses d'amphithéâtre : telles sont les variantes qui servent de prétexte à la représentation d'animaux, le plus souvent des fauves. Une série de repères chronologiques témoigne de l'extraordinaire permanence de cette mode : la date de 469 est fournie par le pavement du portique de la Grande Colonnade ([43]) à Apamée, celle de 471 par l'église de Halawé ([44]) en Syrie

(42) Janine BALTY, *La mosaïque en Syrie*, dans *Archéologie et histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken, 1989, pp. 512-515 (= *Mosaïques antiques du Proche-Orient*, 1995, pp. 75-78).

(43) C. DULIÈRE, *Mosaïques des portiques de la Grande Colonnade*, Bruxelles, 1974, pp. 59-64 (appendice épigraphique : W. Van Rengen).

(44) DONCEEL-VOÛTE, *op. cit.*, pp. 145-150.

orientale (pl. VIII.1), de 483 à 487 pour les deux églises de Huarté ([45]), de 500 pour l'église de Oum Harteyn ([46]), de 511 pour le couvent de Frikya ([47]), de 516 pour l'église de Tell Hawwash ([48]), de 533 pour la cathédrale d'Apamée ([49]) et de 568 pour l'église de Huwat ([50]). Si on se souvient qu'une scène de poursuite est déjà attestée à Tayyibet el-Imâm en 442, on constatera que l'engouement pour les représentations d'animaux a marqué pendant plus d'un siècle le répertoire iconographique.

Il reste, dans ce contexte, à poser une question que l'on ne peut éluder : à quel endroit, dans la série des documents datés, le célèbre groupe des «chasses d'Antioche» doit-il être inséré ? En d'autres termes, est-il possible de reconstituer, par l'analyse stylistique des compositions et de la facture des animaux, une évolution où chaque mosaïque trouve sa «juste» place ? Doro Levi en a tenté l'expérience et place vers 520 le groupe des chasses ([51]). Je suis assez sceptique quant à la méthode utilisée. L'étude des mosaïques du portique d'Apamée avait amené, en effet, à remarquer qu'à l'intérieur même de cet ensemble — qui couvrait plus de 100 m —, plusieurs tendances coexistaient, qu'en l'absence d'inscription, on aurait été tenté de dater à des moments différents ([52]). Certaines scènes sont représentées sur fond blanc, dans un sobre décor de plantes ; d'autres se déroulent sur un semis de fleurettes, qui accentue le caractère décoratif et abstrait de l'image aux dépens du caractère descriptif. Quant à la facture des animaux, elle peut varier selon l'artisan ou l'atelier plutôt qu'en fonction de la date. Les pavements d'Antioche (groupe des chasses et mosaïque du *martyrion* de Séleucie) présentant beaucoup d'affinités avec les ensembles de Huarté (eux-mêmes très

(45) P. et M. T. CANIVET, *Huarte. Sanctuaire chrétien d'Apamène (IVe-VIe s.)*, Paris, 1987, pp. 49-56, 189-237.

(46) DONCEEL-VOÛTE, *op. cit.*, pp. 192-201 (musée de Ma'arret en-Noman).

(47) K. CHÉHADÉ, note dans *Syria*, 64 (1987), p. 32 et figg. 4-5 ; pour l'inscription, cfr J. MARCILLET JAUBERT, *Inscription sur mosaïque de Frikya*, dans *Annales archéologiques arabes syriennes*, 25 (1972), pp. 151-153 et fig. 2 p. 155.

(48) Inédite.

(49) J. CH. BALTY, *L'évêque Paul et le programme architectural et décoratif de la cathédrale d'Apamée*, dans *Hommages P. Collart*, Lausanne, 1976, pp. 31-46 ; DONCEEL-VOÛTE, *op. cit.*, pp. 203-215.

(50) DONCEEL-VOÛTE, *op. cit.*, pp. 138-145.

(51) LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, pp. 587-589 et 626.

(52) DULIÈRE, *op. cit.*, pp. 56-57.

proches des mosaïques d'Apamée), Cécile Dulière avait proposé d'en remonter la date au dernier quart du Ve s. (53). Faute de critères suffisants, peut-être vaudrait-il mieux opter pour une fourchette assez large : fin Ve/début VIe s.? Dans le cas particulier de ces chasses si célèbres, les nouvelles découvertes n'apportent, on le voit, qu'une confirmation assez vague mais aucune précision supplémentaire (54).

C'est d'ailleurs sur une note «en mineur» que je voudrais terminer. Nous avons certes acquis, grâce aux travaux de D. Levi, une excellente connaissance des mosaïques d'Antioche ; et sans doute avons-nous bien progressé ultérieurement, pour des périodes comme la fin du IVe et la première moitié du Ve s. par exemple ; mais que de lacunes demeurent à combler, que d'ombre encore ! Quelques images des pavements de l'église de Ma'arata en Antiochène ne manqueront pas d'en convaincre (55). Les dégagements n'ont malheureusement pas livré d'inscription de dédicace et la date est particulièrement difficile à fixer. Mis à part les motifs géométriques des bordures, exécutés avec une indéniable virtuosité, nous ne connaissons aucune confrontation possible ni pour le répertoire iconographique des scènes pastorales représentées ici, ni pour le style graphique et décoratif du rendu des animaux (pl. VIII.2). Ces pavements se situent-ils dans un courant que le hasard des découvertes a

(53) C. DULIÈRE, *Ateliers de mosaïstes de la seconde moitié du Ve siècle*, dans *Colloque Apamée de Syrie. Bilan des recherches archéologiques 1965-1968*, Bruxelles, 1969, pp. 125-128.

(54) Cette difficulté vient de ce que les différences qu'on perçoit ne sont pas tant dues au «style» qu'à la «facture» des œuvres. Sur cette notion, cfr J. CH. BALTY, *Style et facture. Notes sur le portrait romain du IIIe siècle de notre ère*, dans *Revue archéologique*, 1983, pp. 301-315 (les remarques méthodologiques s'appliquent ici au domaine du portrait sculpté mais conviendraient aussi bien à l'analyse des compositions en mosaïque, où il serait également utile de distinguer le «Zeitstil» (style d'époque, goût de l'époque) de la manière dont ce style était interprété par les différents ateliers (facture).

(55) Ces mosaïques ont été mentionnées, mais non traitées de manière exhaustive, dans divers travaux : P. CASTELLANA, *Una chiesa siriana a Ma'arata nella regione del Medio Oronte*, dans *Collectanea*, 16 (1981), pp. 172-180 ; DONCEEL-VOÛTE, *op. cit.*, pp. 462-464, figg. 442a-b ; BALTY, *La mosaïque en Syrie* (n. 40), p. 78 et pl. XXIX.1-2 ; I. PENA, P. CASTELLANA, R. FERNANDEZ, *Inventaire du Jébel Wastani. Recherches archéologiques dans la région des Villes Mortes de la Syrie du Nord* (= *Studium Biblicum Franciscanum, Collectio minor*, N. 36), 1999, pp. 126-128 (d'après ces auteurs, les mosaïques proviendraient de deux églises différentes mais seraient dues à un même atelier).

complètement occulté ? Constituent-ils au contraire un cas vraiment isolé ? Mais alors comment l'expliquer ? Je reprendrai donc volontiers, après D. Levi, les paroles du poète : «al poco giorno ed al gran cerchio d'ombra...».

Bruxelles. Janine BALTY.

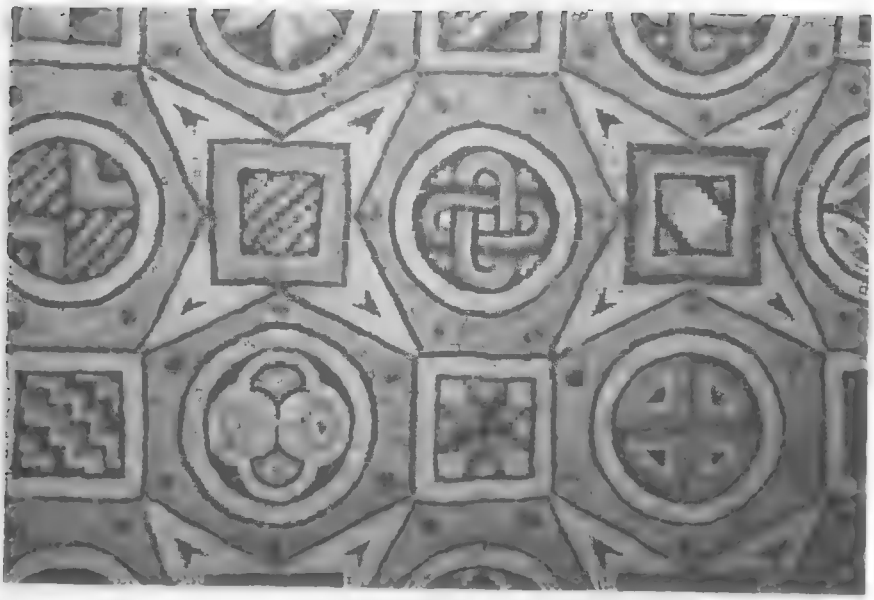
Sources des illustrations

Les figures reproduisent des photographies dues à Jean Ch. Balty, sauf les planches : I.1 (photo DGAM, Damas), II.2 (photo ACL, Bruxelles), III.2 (photo M. Griesheimer), V.1 (photo F. Mayence), V.2, VI.1-2 et VII.1 (photos A. Zaqzuq), VII.2 (photo R. Hafez).

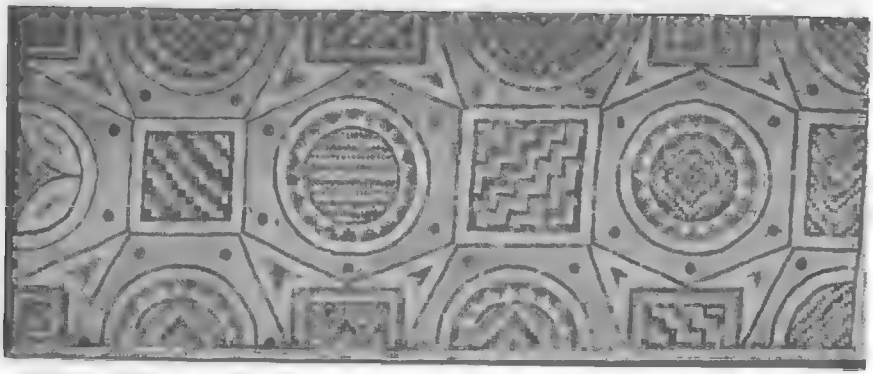
PL. I.1. — Mosaïque des Musiciennes, vue d'ensemble (Musée de Hama)

PL. I.2. — Mosaïque des Musiciennes, détail

PL. I.3. — Mosaïque des Musiciennes, détail

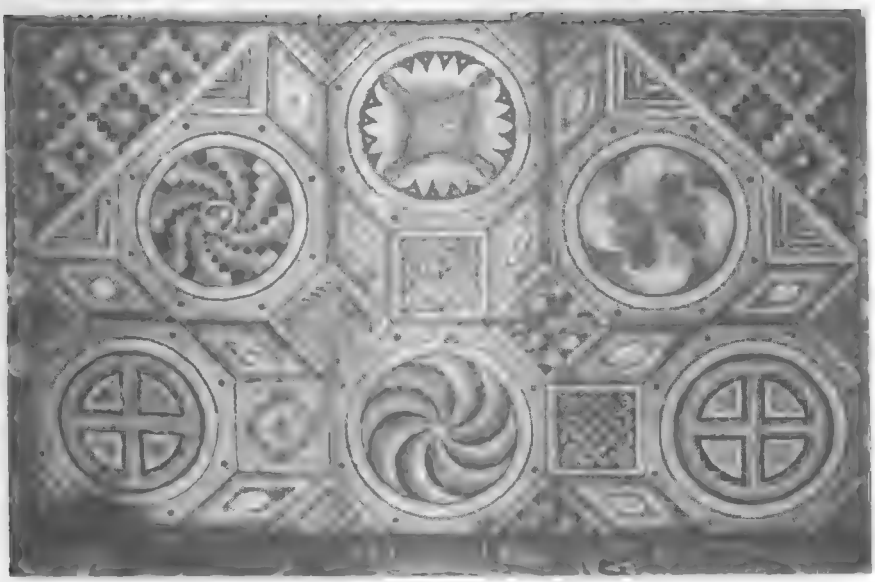


Pl. II.1. — Église de Tell Aar (Musée de Ma'arret en-Noman)

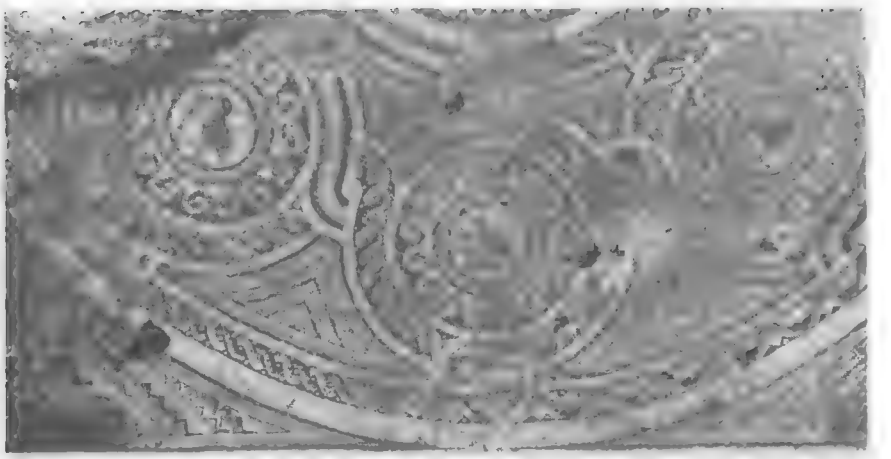


Pl. II.2. — Synagogue d'Apamée (Musées royaux d'art et d'histoire Bruxelles)

PL. III.1. — Église de Tell Aar (Musée de Ma'arret en-Noman)



PL. III.2. — Mosaïque de Ma'archourin (Musée de Ma'arret en-Noman)

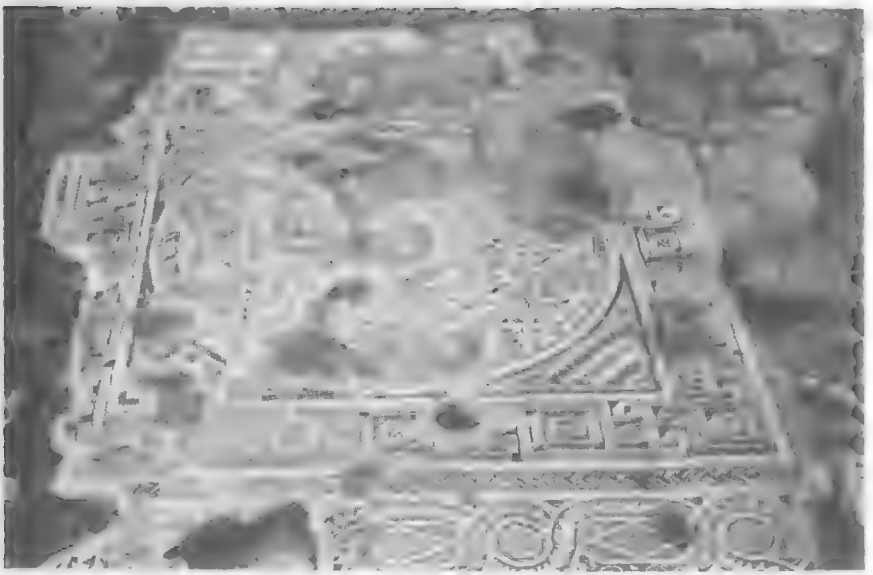


PL. IV.1. — Église de Khirbet Muqa (*in situ*)

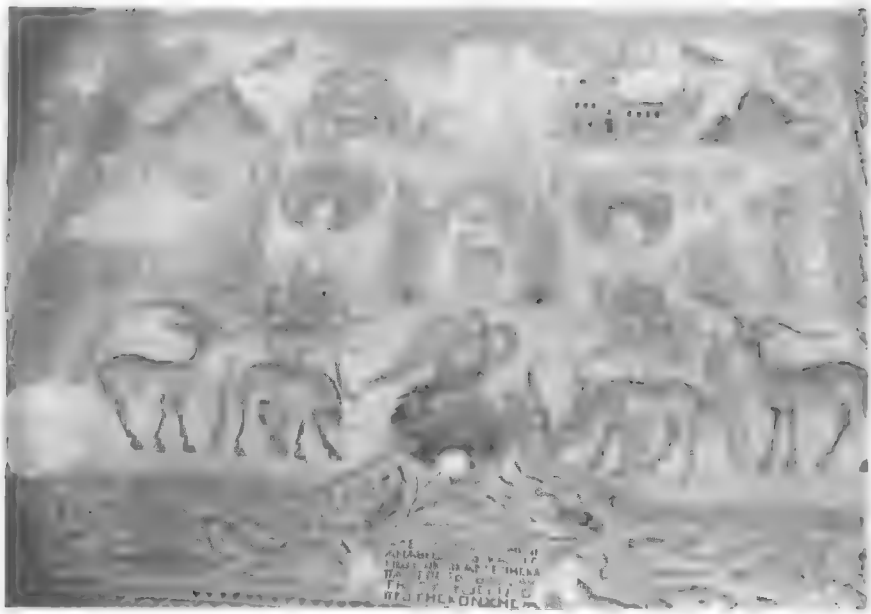
PL. IV.2. — Église de Khirbet Muqa (*in situ*)

PL. IV.3. — Église de Murik (Musée de Qala'at el-Mudiq)

PL. V.1. — Synagogue d'Apamée (Damas, réserve)



PL. V.2. — Cathédrale de Hama (*in situ*)

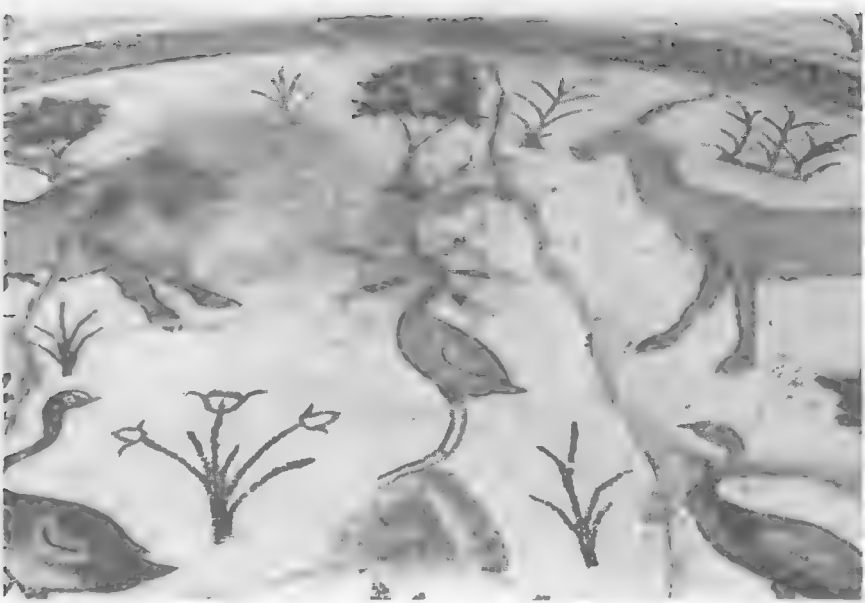


PL. VI.1. — Église de Tayyibet el-Imâm (*in situ*)

PL. VI.2. — Église de Tayyibet el-Imâm (*in situ*)

PL. VII.1. — Église de Tayyibet el-Imâm (*in situ*)

PL. VII.2. — Église de Hir esh-Sheikh (Musée de Ma'arret en-Noman)



PL. VIII.1. — Église de Halawé (Damas, réserve)

PL. VIII.2. — Église de Ma'arata (Musée de Ma'arret en-Noman)

PATRISTIC AND BYZANTINE WITNESS TO AN URBAN PREFECTSHIP OF THEMISTIUS UNDER VALENS (1)

Modern scholarship has established a consensus on the philosopher-orator Themistius' tenure of the eastern urban prefecture. Themistius is thought to have been Prefect of Constantinople once in his career, in AD 384 under Theodosius I. (2) This view is based on passages from two ora-

(1) A shortened form of this essay was given as a paper at the Twenty-Second Byzantine Studies Conference at Chapel Hill, North Carolina, in October of 1996.

(2) E.g. H. F. CLINTON, *Fasti Romani,* Oxford, 1845, I, pp. 507, 509 ; II, p. 312 ; E. BARET, *De Themistio sophista et apud imperatores oratore,* Paris, 1853, pp. 20-6, 41 ; L. MÉRIDIER, *Le philosophe Thémistios devant l'opinion de ses contemporains,* Rennes, 1906, pp. 87-112, esp. pp. 102-3 ; H. SCHOLZE, *De temporibus librorum Themistii,* Göttingen, 1911, pp. 9-67, esp. pp. 54-62 ; W. STEGEMANN, *Themistios* 2, *RE,* V, A, 2 (1934), cols 1642-48, esp. col. 1646 ; G. DAGRON, *L'Empire romain d'Orient au IVe siècle et les traditions politiques de l'hellénisme : Le témoignage de Thémistios,* in *TM,* 3 (1968), pp. 8-12, esp. p. 11 ; J. VANDERSPOEL, *Themistius and the Imperial Court,* Ann Arbor, 1995, p. 187 ; R. MAISANO, *Discorsi di Temistio,* Turin, 1995, pp. 43-8, esp. p. 48 ; R. J. PENELLA, *The Private Orations of Themistius,* Berkeley, 2000, p. 2 ; J. G. SMEAL, Jr., *Themistius : the Twenty-Third Oration* (dissertation, Vanderbilt U.), Nashville, Tn., 1989, pp. 6-17, esp. p. 17 ; J. M. SUGERS, *Themistius' Seventh Oration : Text, Translation and Commentary* (dissertation, U. of California), Irvine, 1997, pp. 15-28, esp. p. 26 ; H. F. BOUCHERY, *Themistius in Libanius' Brieven,* Antwerp, 1936, p. 213 n. 9 ; H. SCHNEIDER, *Die 34. Rede des Themistius,* Winterthur, 1966, pp. 42-53, esp. pp. 42-4 ; G. DOWNEY, *Education and Public Problems as Seen by Themistius,* in *Transactions of the American Philological Association,* 86 (1955), pp. 297-8 ; S. A. STERTZ, *Themistius : A Hellenic Philosopher-Statesman in the Christian Roman Empire,* in *Classical Journal,* 71 (1976), pp. 350-4, esp. p. 354 ; *PLRE,* I, *Themistius I,* pp. 889-94, esp. p. 892 ; F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy : Origins and Background,* Washington, DC, 1966, II, pp. 622-3 ; B. BALDWIN, *Themistios, ODB,* pp. 2035-6 ; E. STEIN, *Geschichte des spätrömisches Reiches,* I, Vienna, 1928, p. 251 ; H. BENGSTON, *Griechische Geschichte,* Munich, 1950,

tions given by Themistius in association with this prefectureship. In the exordium of his *Oration* 17 delivered while in office Themistius states that he had accepted the prefectship from Theodosius because that emperor had honored him for his philosophical attainments and that he had not accepted office from earlier emperors who had respected only his rhetorical accomplishments (213c-d) (3). Moreover, Themistius presents his urban prefectship of AD 384 as his only tenure of that position in a summary of his official career outlined in Chapters 13 and 14 of *Oration* 34 pronounced soon after he left office (4). Themistius is also thought to have refused an offer of an urban prefectship from the Emperor Julian on the basis of the orator's assertion in Chapter 14 of *Oration* 34 that he had not accepted the offer of this office from an unnamed emperor who honored philosophy (5). This refusal of office is taken as evidence of Themis-

p. 528 ; A. PIGANIOL, *L'Empire chrétien (325-395)*, 2nd ed., Paris, 1972, pp. 235, 273 ; A. DEMANDT, *Die Spätantike*, Munich, 1989, pp. 32, 395, 608 ; G. R. SIEVERS, *Das Leben des Libanius*, Berlin, 1868, p. 214 ; A. FRANKE, *De Pallada Epigrammatographo*, Leipzig, 1899, pp. 24-37, esp. p. 29 ; O. SEECK, *Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet*, Leipzig, 1906 : *Themistius I*, pp. 291-307, esp. pp. 304-6 ; ID., *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahr 311 bis 476 n. Chr.*, Stuttgart, 1919, p. 464, cf. p. 475 ; P. PETIT, *Les fonctionnaires dans l'oeuvre de Libanios : Analyse prosopographique*, Paris, 1994, p. 248 ; W. CHRIST-W. SCHMID-O. STAHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 2, 6th ed., Munich, 1961, pp. 1004-10, esp. p. 1010. Current lists of the Prefects of Constantinople report only an urban prefectship for Themistius under Theodosius I : L. CANTARELLI, *La serie dei prefetti di Costantinopoli I : da Costanzo II alla morte di Valente (a. D. 359-378)*, in *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, Classe di Scienze Morali, Storiche e Filologiche*, 30 (1921), pp. 205-15, esp. p. 208 ; *PLRE*, I, pp. 1056-7 ; G. DAGRON, *Naissance d'une capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974, pp. 240-73, esp. pp. 252-3, 275, 278 ; SEECK, *Regesten*, p. 475 ; R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin-L'Eparque. I. L'Eparche de la Ville (Suite)*, in *Bsl*, 41 (1980), p. 145.

(3) L. S. LE NAIN DE TILLEMONT, *Histoire des empereurs*, V, Paris, 1701, p. 770 ; CLINTON, I, p. 509 ; BARET, p. 26 ; SCHOLZE, p. 56 ; MÉRIDIER, pp. 88-93 ; FRANKE, pp. 26, 28 ; BOUCHERY, p. 213 n. 9 ; SCHNEIDER, p. 43.

(4) BARET, pp. 25-6 ; MÉRIDIER, pp. 101-3 ; SCHNEIDER, p. 43.

(5) The modern interpretation of this passage was established by A. MAI in his *editio princeps* of Themistius' *Oration* 34 which he published in 1816 and reprinted in his *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum*, IV, Rome, 1831, p. 331 n. 1. Mai's text, notes and preface are more accessible in W. DINDORF, *Themistii Orationes*, reprint, Hildesheim, 1961, pp. 444-72 and pp. 481-6 ; see p. 459 s.v. note to αὐτοκράτωρ for Mai's argument that the unnamed

tius' dissent from Julian over philosophical and political issues and his lack of participation in public life during Julian's rule (6).

The present writer, however, has challenged this concensus (7). There are difficulties in the traditional understanding of the two cited orations. Scholars have not taken into account the historical context of the two speeches. It was not expedient for Themistius to admit in *Orations* 17 and 34 to holding office under earlier emperors who followed policies in opposition to those of the current emperor Theodosius I (8). Moreover, a

emperor is Julian. This passage and Mai's interpretation are also cited by authors who maintain a single prefectship for Themistius during the reign of Theodosius I : CLINTON, I, p. 509 ; BARET, pp. 23-4 ; SIEVERS, p. 214 ; FRANKE, p. 28 ; MÉRIDIER, pp. 102-3, 109-10 ; BOUCHERY, p. 213 n. 9 ; SCHNEIDER, p. 124 ; L. J. DALY, *'In a Borderland' : Themistius' Ambivalence Toward Julian*, in *BZ*, 73 (1980), pp. 1-11, esp. 9 ; ID., *Themistius' Refusal of a Magistracy (Or., 34, cc. XIII-XV)*, in *Byz.*, 53 (1983), pp. 164-212, esp. pp. 164-6 nn. 1-3, and pp. 189-204. However, modern opinion is not unanimous on this point. DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 54-9, esp. p. 58, and pp. 213-7, argues that the office Themistius refused was a proconsulship of Constantinople offered by Constantius II in the late AD 350s while VANDERSPOEL, pp. 111-3, 123, maintains that the office was an urban prefectship offered Themistius by Constantius II in AD 360 or 361. PENELLA, p. 219 n. 20, finds "plausible" the explanation that Themistius refused a prefectship from Constantius II in AD 359 ; cf. SMEAL, p. 39 n. 160. MAISANO, p. 46, believes that Themistius refused the offer of an urban prefectship from both Constantius and Julian. H. LEPPIN and W. PORTMANN, *Themistios : Staatsreden*, Stuttgart, 1998, believe that Themistius became urban prefect under Constantius in AD 359 (p. 3 n. 6) but refused an offer of the same office by Julian during the latter's reign (pp. 11-12).

(6) These issues concern differing theories of kingship as outlined in Themistius' imperial oratory and in Julian's *Letter to Themistius* and Julian's anti-Christian policy to which Themistius was opposed as a moderate pagan exponent of religious toleration. As the other authors cited *supra* n. 5, DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 230-5, VANDERSPOEL, pp. 118-126, SMEAL, pp. 14-5, MAISANO, pp. 20-2, 46 and LEPPIN and PORTMANN, pp. 11-2, believe that intellectual and political differences between Julian and Themistius prohibited the advancement of Themistius' career during Julian's reign. DALY'S articles (*supra* n. 5), DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 230-5, and VANDERSPOEL, pp. 115-34, are the fullest expositions of the modern view of the negative interactions between Themistius and Julian as sole emperor ; cf. SUGARS, pp. 19-22.

(7) *The Prefect of Constantinople for 362 AD : Themistius*, in *Byz.*, 63 (1993), pp. 37-78.

(8) This would include Julian for his anti-Christian policy and Constantius II and Valens for their Arianism ; in addition, these rulers followed aggressive policies against Germans over the Rhine and Danube Rivers while Theodosius fol-

consideration of the literary contexts of the two cited passages do not substantiate their modern interpretation. In these orations Themistius presents Theodosius as the only emperor in recent times to practice philosophical kingship and thus to merit his service as urban prefect, and such a rhetorical program does not allow the orator in these speeches to acknowledge any prefectship prior to his office under Theodosius. In addition, the full description in *Oration* 34, Chapter 14, of the emperor whose offer of the urban prefectship Themistius refused shows that this ruler was Valens, not Julian ([9]). There is in fact strong evidence that Themistius administered the prefecture of the Eastern capital under Julian ([10]), and on the basis of this evidence Themistius should be accepted as the Prefect of Constantinople for AD 362.

The establishment of an urban prefectship for Themistius in the reign of Julian has important consequences for the modern understanding of

lowed a policy of conciliation toward the Goths. Theodosius' peace with Persia was also a reversal of previous imperial policy. For a comparison of Theodosius I's reign and policies with those of his predecessors see PIGANIOL, pp. 81-121 : Constantius II ; pp. 123-62 : Julian ; pp. 171-88 : Valens ; and pp. 229-43 and pp. 273-99 : Theodosius I.

(9) The personality profile of the unnamed emperor included in the passage depicts that ruler as a quiet, withdrawn individual who has a tendency to anger. But Ammianus Marcellinus, XXV, 4. 17-18, and Gregory of Nazianzus, *Oration* 5, Ch. 23, depict Julian as a talkative, nervous individual who sought popularity by excessive friendliness. The timid, fearful Valens with his reputation for anger is more likely to be the anonymous emperor of Themistius' *Oration* 34, Ch. 14. Also, the description of the unnamed ruler as one who scrupulously defended the public good against private interest hardly defines the broad and varied program of Julian's reform of Roman administration and policy, yet this particular policy characterizes Valens' rule in Ammianus Marcellinus' assessment of his reign, XXXI, 14, 2-3.

(10) The *Souda* notice on Themistius reports that Julian designated Themistius Prefect of Constantinople : Θεμίστιος, φιλόσοφος, γεγονὼς ἐπὶ τῶν χρόνων Ἰουλιανοῦ τοῦ Παραβάτου, ὑφ' οὗ καὶ ὕπαρχος προεβλήθη Κωνσταντινουπόλεως ; see A. ADLER, ed., *Suidae Lexicon*, I-V, Stuttgart, 1961-1971, II, p. 690. The source of this reference is the valuable sixth century literary biographer Hesychius Illustrius of Miletus (*infra* nn. 108-14 and text discussion). Tenth century Arabic sources report that Themistius was Julian's "minister", no doubt deriving this information from Greek manuscripts preserved in the Near East by Syrian Christians. Himerius' *Oration* 7, Chs 15-16, contains a description of the Prefect of Constantinople for AD 362 which suits Themistius : a high born individual renowned in both education and oratory who was also a prominent imperial advisor.

Themistius. One is the need to revise the standard view that the rule of Julian marks a disruption in Themistius' public career (11). This additional prefectship also raises the possibility that Themistius may have served as Prefect of Constantinople at other times. This possibility is enhanced by several considerations. The first is Themistius' admission in Chapter 13 of *Oration* 34 that he had often been called to that office (παρακλήσεις δὲ ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ταύτην οὐχ ἅπαξ, οὐδὲ δίς, ἀλλὰ πολλάκις). The second is the large number of unrecorded prefectships of Constantinople during the reign of Valens (12) that could include a tenure of that office by Themistius. A third consideration is the historical possibility that Themistius served Valens in some official capacity. Themistius' public career reached its climax during the reign of Valens (13), and the orator's close relationship to the emperor may have brought him an appointment as urban prefect. Valens' reign was also long enough (AD 364-378) for Themistius to have accepted the offer of the office at one time and to have declined another offer of the office on the occasion to which he refers in *Oration* 34.

Perhaps the most compelling reason for considering an official appointment for Themistius under Valens is the report in manuscript notes to Byzantine editions of the *Greek Anthology* that the philosopher-orator was Prefect of Constantinople in the joint reign of Valentinian I and Valens. The manuscript notes of the *Greek Anthology* (14) in question

(11) T. BRAUCH, *Themistius and the Emperor Julian*, in *Byz.*, 63 (1993), pp. 79-115. In this article the present writer argues that after compromising with Julian on philosophy and politics Themistius participated in Julian's regime by serving as Julian's first Prefect of Constantinople in AD 362 and thereafter as the leader of the loyal senate of Constantinople until the emperor's death in AD 363.

(12) There is no confirmed Prefect of Constantinople for AD 366-369, 370-371, 373-375 and 376-80 : CANTARELLI, *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei* (*supra* n. 2), 30 (1921), pp. 211-5 ; *PLRE*, I, p. 1056 ; DAGRON, *Naissance*, pp. 244-50, 275, 278, 292.

(13) PHOTIUS, *Bibl.*, *Cod.* 74 ; cf. SCHOLZE, p. 76 ; STEGEMANN, *RE*, V, A, 2 (1934), col. 1646 ; DALY, *Byz.*, 53 (1983), pp. 196-7.

(14) For the *Greek Anthology* see L. SCHMIDT and R. REITZENSTEIN, *Anthologia, I, Griechisch*, *RE*, I, 2 (1894), cols 2380-91 ; W. SMITH, ed., *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, III, London, 1849, s.v. "Literary history of the Greek Anthology" under the entry *Planudes*, pp. 385-91 ; A. CAMERON, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford, 1993. Modern editions and translations of the *Greek Anthology* with good introductions include W. R. PATON, *The Greek Anthology*, I-V, New York and London, 1916-1918 ; P. WALTZ *et al.*, *Anthologie Grecque*, I-XIII, Paris, 1928-1980 ; A.

concern a poem of Palladas ([15]). The poem, 292 of Book XI ([16]), lampoons an unnamed intellectual for seeking worldly glory by accepting an urban prefectship. Scribal notes provide the identity of the individual assailed in the poem. The *Palatinus* manuscript of the *Greek Anthology* gives the following *lemma* to the poem : εἴς τινα φιλόσοφον γενόμενον ὕπαρχον πόλεως ἐπὶ βαλεντινιανοῦ καὶ βάλεντος ([17]). The poem in the Planudean version of the *Greek Anthology* has a similar note : εἰς Θεμίστιον τὸν φιλόσοφον γενόμενον ὕπαρχον Κωνσταντινουπόλεως ἐπὶ Οὐαλεντινιανοῦ καὶ Οὐάλεντος ([18]). The notes seem to report that the philosopher Themistius was Prefect of Constantinople during the co-reign of Valentinian I and Valens and associate this prefectship with the one alluded to in the poem ([19]).

However, these notes present several problems. The *lemmata* to the *Greek Anthology* do not enjoy a high reputation for helpfulness or verac-

PRESTA, *Antologia Palatina,* Rome, 1957 ; H. BECKBY, *Anthologia Graeca,* 2nd ed., I-IV, Munich, 1965 ; F. M. PONTANI, *Antologia Palatina,* 2nd ed., I-IV, Turin, 1978-1981. For further bibliography see PONTANI, I, pp. LI-LVI ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 395-9.

(15) For Palladas see FRANKE (*supra* n. 2) ; W. PEEK, *Palladas*, *RE,* XVIII, 3 (1949), pp. 158-68 ; F. A. WRIGHT, trans., *The Poets of the Greek Anthology,* London and New York, 1924, pp. 199-221 ; L. A. STELLA, *Cinque poeti dell'Antologia palatina*, Bologna, 1949, pp. 309-83 ; W. ZERWES, *Palladas von Alexandrien*, Tübingen, 1956 ; BECKBY, I, pp. 56-62 ; G. LUCK, *Palladas-Christian or Pagan*, in *Harvard Studies in Classical Philology,* 63 (1958), pp. 455-7.

(16) Ἄντυγος οὐρανίης ὑπερήμενος, ἐς πόθον ἦλθες
ἄντυγος ἀργυρέης · αἶσχος ἀπειρέσιον ·
ἦσθά ποτε κρείσσων · αὖθις δ' ἐγένου πολὺ χείρων.
δεῦρ' ἀνάβηθι κάτω · νῦν γὰρ ἄνω κατέβης. (PATON, IV, p. 206)

(17) See C. PREISENDANZ, *Anthologia palatina : codex Palatinus et codex Parisinus phototypice editi,* Leiden, 1911, II, p. 546 ; cited by FRANKE, p. 24 ; SCHNEIDER, p. 42.

(18) See PL. II, 52. 7 ; cited by MÉRIDIER, p. 102 ; FRANKE, p. 24 ; SCHNEIDER, p. 42 ; BECKBY, III, p. 686.

(19) These notes are often cited and discussed in modern literature : MAI, in DINDORF, p. 457, s.v. note to ἀπώκνησα ; MÉRIDIER, pp. 101-2 ; BOUCHERY, p. 213 n. 9 ; SCHNEIDER, pp. 42-4 ; SEECK, *Briefe*, pp. 304-5 ; PATON, IV, p. 206 and n. 2 ; F. DÜBNER, *Epigrammatum Anthologia Palatina,* II, Paris, 1872, p. 384 ; R. AUBERTON, trans., *Anthologie Grecque* (*supra* n. 14), *Tome 10 (Livre IX),* Paris, 1972, p. 173 n. 4 ; FRANKE, pp. 24-37 ; PEEK, *RE,* XVIII, 3 (1949), cols 159-60 ; BECKBY, III, p. 844 ; PONTANI, III, p. 741 ; ZERWES, pp. 201-2 ; A. CAMERON, *Notes on Palladas*, in *Classical Quarterly,* 15 (1965), pp. 221-3 ;

ity. They often report the subject matter and other internal information about a poem that is obvious from its reading, and when they go beyond the text of the poem they often relate mistakes, guesses, and suspicious statements ([20]). In addition, the Palatine note does not explicitly name Themistius as the subject of the poem but refers to that individual as "a certain philosopher". This lack of specificity has raised doubts about the correctness of the attribution of the poem's subject ([21]). Moreover, internal evidence indicates that the urban prefectship referred to in the poem is the one that Themistius held under Theodosius I in AD 384 ([22]). The

ID., *Palladas and the Nikai*, in *JHS*, 84 (1964), p. 57 ; C. M. BOWRA, *Palladas and the Converted Olympians*, in *BZ*, 53 (1960), p. 2 ; DALY, *Byz.*, 53 (1983), pp. 197-8 and nn. 89-90 ; W. ENSSLIN, *Carpentum oder Carruca?* in *Klio*, 32 (1939), pp. 102-3.

(20) CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), pp. 215-29 *passim* ; ID., *Palladas and the Fate of Gessius*, in *BZ*, 57 (1964), p. 279 ; ID., *Greek Anthology*, p. 102 ; BOWRA, *BZ*, 53 (1960), pp. 1-4 *passim* ; LUCK, *Harvard Studies in Classical Philology*, 63 (1958), p. 464 ; A. S. F. GOW, *The Greek Anthology : Sources and Ascription*, London, 1958, pp. 18 and n. 1, and pp. 37-9 ; A. S. F. GOW and D. L. PAGE, *The Greek Anthology : Hellenistic Epigrams*, Cambridge, 1965, I, pp. xxxvi-xxxvii. The notes are also unevenly distributed over the text, especially in the Palatine Anthology : GOW, p. 17 ; cf. CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 220.

(21) Hence CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 221, considers the note to be a "guess-and a mistaken one at that" ; BOWRA, *BZ*, 53 (1960), p. 2, says that it is "shady" and "demonstrably wrong".

(22) The "silver wheel" (ἄντυξ ἀργυρέη) in the second verse of the poem refers to the official carriage of the urban prefect that was introduced around AD 384, the date of Themistius' prefectship under Theodosius I (cf. *CTh* 14, 12. 1, Jan. 30, AD 386). See CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 221 n. 2 ; ENSSLIN, *Klio*, 32 (1939), pp. 89-105 *passim* ; A. CHASTAGNOL, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960, pp. 203-5. In addition, the common allusions and language in this poem and Themistius' *Oration* 34 suggest that either Palladas' epigram criticizes Themistius' defense of himself in *Oration* 34 against similar charges made by others or that Themistius in his speech answers Palladas' attack in this poem. See MAI, in DINDORF, p. 471 s.v. note to ἀπευθύνεται line 19 ; BARET, p. 41 ; MÉRIDIER, pp. 100-2 ; SCHOLZE, pp. 58-9 ; SCHNEIDER, pp. 13-8, 42 ; DAGRON, *TM*, 3 (1968), p. 50 n. 94 ; ID., *Naissance*, p. 253 ; DALY, *Byz.* 53 (1983), pp. 198-9 and n. 91 ; VANDERSPOEL, p. 214 ; SMEAL, pp. 36-7 ; MAISANO, p. 989 ; PENELLA, p. 38 ; FRANKE, pp. 26-7, 46 ; PEEK, *RE*, XVIII, 3 (1949), col. 160 ; AUBERTON, p. 173 n. 3 ; PONTANI, III, p. 741 ; Zerwes, pp. 201-205 *passim*, and pp. 350, 357 ; BECKBY, III, p. 844 ; CAMERON, *JHS*, 84 (1964), p. 57 : ID., *Classical Quarterly*, 15 (1965), pp. 221-2 ; ID., *Greek Anthology*, p. 90. SEECK, *Briefe*, p. 306, believes that Themistius

obvious confusion of reigns is compounded by the appearance of this poem in Byzantine manuscripts of Themistius' paraphrase of Aristotle's *De Anima* and in the Aldine edition of Themistius' works with the note that Themistius was Prefect of Constantinople under Julian; this same note is reproduced in the scholia to the poem found in the early modern Wechel edition of the *Greek Anthology* ([23]). Confronted with such confusion and convinced of Themistius' single prefectship under Theodosius I, scholars have traditionally discounted the possibility that Themistius held a prefectship of Constantinople during Valens' reign ([24]).

But several considerations intervene. Although they are often not helpful, the notes to the *Greek Anthology* provide much correct and useful information if derived from an outside source ([25]), and the two *lemmata* to

wrote *Oration* 31 in response to Palladas' poem, and CHRIST-SCHMID-STAHLIN, p. 1013 n. 4, believe the epigram replies to *Oration* 17 delivered while Themistius was prefect in AD 384.

(23) Manuscripts : τοῦ αὐτοῦ Θεμιστίου στίχοι εἰς ἑαυτόν, ὅτε ἔπαρχον ἐποίησεν αὐτὸν ὁ Βασιλεὺς 'Ιουλιανός (*Laur. 87.25,* 13th cent. ; *Monac. 330,* 15th cent.) ; Aldine edition of Themistius' *opera* (AD 1534) : Θεμιστίου στίχοι εἰς ἑαυτὸν, ὅτι ὕπαρχον αὐτὸν ἐποίησεν ὁ βασιλεὺς 'Ιουλιανός ; Wechel edition (AD 1600) : οἱ δέ φασιν Θεμίστιον αὐτὸν εἰς ἑαυτὸν τοῦτο πεποιηκέναι, ὅτε ὕπαρχον αὐτὸν ἐποίησεν 'Ιουλιανὸς ὁ βασιλεύς. Cited by MÉRIDIER, p.102 ; FRANKE, pp. 24-5 ; SCHNEIDER, p. 42 ; CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 221 and n. 1. These notes also reflect a tradition that Themistius composed the poem ; this appears to be an error of the copyists : STERTZ, *Classical Journal,* 71 (1976), p. 354 ; CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 222 ; cf. SCHNEIDER, p. 42.

(24) See the authors cited *supra* nn. 19 and 22, esp., DÜBNER, II, p. 384 ; MÉRIDIER, pp. 102-3 ; FRANKE, pp. 24-9 ; PEEK, *RE,* XVIII, 3 (1949), cols 159-60 ; SCHNEIDER, pp. 42-4 ; BOWRA, *BZ,* 53 (1960), p. 2 ; CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 221. ENSSLIN, *Klio,* 32 (1939), pp. 102-3, is the only scholar to consider the notes in the *Greek Anthology* to refer to a historical office of Themistius. He argues that a prefectship for Themistius under Valens and Theodosius I would parallel the urban prefectships of Clearchus in AD 372 and 382-384 under the same emperors. DALY is less clear on this point. He cites Themistius' active participation in public affairs under Valens and entertains the possibility that the notes refer to an actual prefectship under Valens, but he cites *Oration* 34 as arguing against it : *Byz.,* 53 (1983), p. 198 n. 91.

(25) CAMERON, *Greek Anthology*, p. 102 ; LUCK, *Harvard Studies in Classical Philology,* 63 (1958), p. 464 ; WALTZ, p. XLI and n. 6 ; GOW, pp. 18 and n. 1, and pp. 37-8 ; cf. GOW and PAGE, *Hellenistic Epigrams,* I, p. XXXVI ; A. CAMERON, *Some Prefects called Julian,* in *Byz.,* 47 (1977), p. 46. Useful information provided by the *lemmata* from an outside source include the provenance of several

the Palladas poem obviously come from an external source since the poem does not name the emperor who gave nor the individual who received the prefectship referred to in the poem. In fact, Byzantine ([26]) and modern scholars ([27]) universally accept Themistius as the Prefect of Constantinople referred to in the poem. Moreover, the reference to an urban prefectship of Themistius under Valentinian I and Valens in the Planudean version is clear and precise, and the specific designation of this office under the joint rule of Valentinian I and Valens in both notes lends authenticity to the office that they both report. In addition, the prefecture of Constantinople continued its existence and its importance into the Middle Byzantine era ([28]), and information about early prefects may have been transmitted to the creators of the *Greek Anthology*. Thus, Themistius could have been Prefect of Constantinople under Valens and

poems derived from a collection of monumental inscriptions in verse made and annotated by Gregory Magister only a few years before Cephalus produced the original edition of the *Greek Anthology* : GOW, p. 18 n. 1 ; CAMERON, *Greek Anthology*, *passim*, esp. pp. 110-1, 152, 221, 290, 334. In addition, the *lemmata* to poems derived from Agathias' *Cycle* preserve good data on the biographies and literary output of their authors : Av. and A. CAMERON, *The Cycle of Agathias*, in *JHS*, 86 (1966), pp. 8-20 *passim* ; cf. GOW, p. 18.

(26) An example of the Byzantine understanding of the unnamed prefect as Themistius that is often cited in modern literature, e.g. FRANKE, pp. 25 n. 5, p. 81 ; CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 222 ; AUBERTON, p. 173 n. 4 ; BECKBY, III, p. 686, is Theodore Hyrtacenus' *Letter* 61 (at end) ; see F. J. G. LA PORTE-DU THEIL, ed., *Notices et extraits*, VI, Paris, 1800, pp. 24-5. Hyrtacenus was a contemporary of Planudes who also taught in Constantinople : F. FUCHS, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, reprint, Amsterdam, 1964, pp. 58-9 ; C. N. CONSTANTINIDES, *Higher Education in Byzantium in the Thirteenth and Early Fourteenth Centuries, 1204-ca. 1310*, Nicosia, 1982, pp. 93-5.

(27) In addition to the authors cited *supra* n. 24 see DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 50-1 ; STERTZ, *Classical Journal*, 71 (1976), p. 354.

(28) The Prefect of Constantinople maintained his administrative control of the capital and enjoyed an increase of his judicial powers in the early Byzantine centuries to become the supreme judge of the Empire in the tenth century AD. Thereafter the office continued but with diminished judicial and administrative authority into the last centuries of Byzantium ; see R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin-L'Eparque. I. L'Eparque de la Ville*, in *Bsl*, 41 (1980), pp. 17-32 ; L. BRÉHIER, *Le monde byzantin*, II, Paris, 1949, pp. 153-65, and pp. 199-202 ; A. KAZHDAN, *Eparch of the City*, *ODB*, p. 705.

the notes to the Palladas poem could be a confusion of this tenure of office with a later one Themistius held under Theodosius I. This hypothesis merits consideration since the prefectship of Themistius in Julian's reign reported in notes to the Palladas poem found outside the *Greek Anthology* is most likely historical ([29]). The following discussion will argue that Themistius was Prefect of Constantinople during the co-reign of Valentinian I and Valens and that an early Byzantine scholar's attempt to date the poem best explains the mistaken identification of this office with Themistius' urban prefectship of AD 384 found in the *Greek Anthology*. In addition, problems concerning the different readings of the Palladas note in the Palatine and Planudean editions of the *Greek Anthology*, the origin of the notes and the varying attribution of the Palladas poem in Byzantine sources to the reigns of Julian and Valens can be resolved by an internal investigation of the *Greek Anthology* and by an examination of Early Byzantine historical interests.

In order to establish an urban prefectship of Themistius under Valens, the report of this office in the *Greek Anthology* needs verification from another source. Evidence for a prefectship of Themistius during Valens' reign is found in the writings of Gregory of Nazianzus ([30]). The collection of this church father's correspondence contains one letter, *Letter* 24 ([31]), which is addressed to Themistius at some time between AD 365 and

(29) *Supra* n. 7.

(30) Modern biographies of Gregory of Nazianzus include P. GALLAY, *La vie de Saint Grégoire de Nazianze,* Lyon and Paris, 1943 ; R. R. RUETHER, *Gregory of Nazianzus : Rhetor and Philosopher,* Oxford, 1969 ; J. BERNARDI, *Saint Grégoire de Nazianze : Le théologien et son temps (330-390),* Paris, 1995 ; F. TRISOGLIO, *Gregorio di Nazianzo il teologo,* Milan, 1996.

(31) For the text of the letter see *PG,* 37, col. 60 ; P. GALLAY, *Saint Grégoire de Nazianze : Lettres,* I-II, Paris, 1964-1967, I, pp. 32-3 ; ID., *Gregor de Nazianz : Briefe,* Berlin, 1969, p. 23 ; DINDORF, pp. 487-8. For studies of Gregory's epistolography see M. GUIGNET, *Les procédés épistolaires de Saint Grégoire de Nazianze comparés à ceux de ses contemporains,* Paris, 1911 ; P. GALLAY, *Langue et style de Saint Grégoire de Nazianze dans sa correspondance,* Paris, 1933 ; J. LERCHER, *Die Persönlichkeit des heiliges Gregorius von Nazianz und seine Stellung zur klassischen Bildung aus seinem Briefen,* Innsbruck, 1949 ; RUETHER, pp. 123-8 ; BERNARDI, pp. 241-63 ; S. K. STOWERS, *Letter Writing in Greco-Roman Antiquity,* Philadelphia, 1986, p. 182 s.v. "Gregory of Nazianzus".

369 ([32]). *Letter* 24 is a letter of intercession ([33]) in which Gregory advances the interests of a relative living in the eastern capital. This letter will confirm an urban prefectship for Themistius in the late AD 360s and a consideration of other letters of Gregory and the oratory and activities of Themistius during these years will establish an approximate date for this office.

In *Letter* 24 Gregory asks for Themistius' help in ensuring that his cousin Amphilochius the Younger ([34]) would not be unfairly pressed in a matter of the law in Constantinople. Although Gregory does not expressly refer to Themistius as Prefect of the capital in the letter, it is clear from the text that Themistius was in charge of the city at the time the letter was written. In one part of the text Gregory compliments Themistius for exemplifying Plato's dictum (*Let.* 7, 326a-b; *Rep.* V, 473 and VI, 499b-d) that rulers of cities should combine philosophy with power and that at that time Themistius was outstanding in both attributes : σὺ δὲ τὸν τοῦ σοῦ Πλάτωνος βεβαίωσον λόγον, μὴ πρότερον παύσασθαι κακῶν τὰς πόλεις εἰπόντος, πρὶν ἂν συνέλθῃ φιλοσοφία τὸ δύνασθαι. Ἰκονὸς γὰρ εἶ ἀμφότερα (4-5). The description of Themistius as Plato's philosopher-magistrate ([35]) who possessed supreme power in Constan-

(32) This letter is dated by the time in the career of the individual for whom it was written. Amphilochius was a barrister in Constantinople c. AD 364-370 : G. RAUSCHEN, *Patrologie*, 10/11 ed., Fribourg, 1931, p. 239 ; K. HOLL, *Amphilochius von Ikonium in seinem Verhaltnis zu den grossen Kappadoziern*, reprint, Darmstadt, 1969, pp. 9-10 ; C. G. BROWNE and J. E. SWALLOW, transs, *Nicene and Post Nicene Fathers*, Second Series, VII, *Saint Cyril of Jerusalem and Saint Gregory Nazianzen*, reprint, Grand Rapids, Mi., 1994, p. 458. In addition, Gregory's reference to being a priest in *Letter* 23 (ἀυτὸς ἂν ἠγάπησα ... ἱερεύς, 3), a letter written around the same time as *Letter* 24, dates both letters to a time before Gregory became bishop in AD 372 : GALLAY, *Lettres*, I, p. 31 n. 3 ; cf. ID., *Briefe*, p. XVI ; ID., *La vie*, p. 252 ; M-M. HAUSER-MEURY, *Prosopographie zu den Schriften Gregors von Nanzianz*, Bonn, 1960, *Themistius I*, p. 160.

(33) For Gregory's letters of mediation see GUIGNET, pp. 63-73 ; RUETHER, pp. 126-8 ; BERNARDI, pp. 250-4 ; cf. STOWERS, pp. 153-65.

(34) For Amphilochius see, RAUSCHEN, pp. 238-9 ; HAUSER-MEURY, *Amphilochius II*, pp. 30-2 ; G. BAREILLE, *Amphilochius*, in *Dictionnaire de Théologie Catholique*, I, cols 1121-3 ; S. J. VOICU, *Amphilochius of Iconium*, in *Encyclopedia of the Early Church*, I, p. 32.

(35) Cf. PLATO *Rep.* 473d : ἔαν μή, ἦν δ' ἐγὼ, ἢ οἱ φιλόσοφοι βασιλεύσωσιν ἐν ταῖς πόλεσιν ἢ οἱ βασιλεῖς τε νῦν λεγόμενοι καὶ δυνάσται φιλο-

tinople implies that Themistius was the current Prefect of the city ([36]). It should be noted that in his late oratory Themistius refers to the same Platonic dictum as his rationale for accepting the prefectship of AD 384 from Theodosius I ([37]). Gregory's reference later in the letter that Themistius was at that time upholding justice (νῦν τῷ δικαίῳ συναγωνισάμενος, 6) also suggests that Themistius was the sitting prefect of the city : a fourth century urban prefect possessed a large judicial competency ([38]) and could perform the favor Gregory asks here ([39]). The reference to

σοφήσωσι γνησίως τε καὶ ἱκανῶς καὶ τοῦτο εἰς ταὐτὸν ξυμπέσῃ, δύναμίς τε πολιτικὴ καὶ φιλοσοφία. See G. PUGLIESE CARRATELLI, *La citta platonica*, in *La Parola del Passato*, 1 (1946), pp. 6-21, esp. pp. 13-15, for a discussion of Plato's philosopher-magistrates according to these and similar passages in the *Republic* and *Epistle* 7.

(36) For the urban prefect as the chief official in a Late Roman capital see A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire, 284-602 : A Social, Economic and Administrative Survey*, Norman, Ok., 1964, I, pp. 689-90 ; M. E. COSENZA, *Official Positions after the Time of Constantine* (dissertation, Columbia U.), New York, 1905, p. 20 ; P.-E. VIGNEAUX, *Essai sur l'histoire de la praefectura urbis à Rome*, Paris, 1896, pp. 14, 302, 351-3 ; P. WILLEMS, *Le droit public romain*, 7th ed., Louvain, 1910, pp. 585-7 ; CHASTAGNOL (*supra* n. 22), p. 66 ; P. H. BARROW, *Prefect and Emperor : The Relationes of Symmachus*, Oxford, 1973, pp. 1-2. The urban prefect supervised the civil administration of his capital with the help of an *officium* and several subordinates : JONES, *Later Roman Empire*, I, p. 690 ; COSENZA, pp. 17-43 ; VIGNEAUX, pp. 95-122, and pp. 302-47 ; WILLEMS, pp. 588-93 ; BARROW, pp. 3-9 ; DAGRON, *Naissance*, pp. 277-82 ; cf. F. DE MARTINO, *Storia della Costituzione romana*, V, Naples, 1967, pp. 292, 309.

(37) *Or.* 18, 224b : οὐκ ἄρα ἐγὼ σπουδαρχιῶν ὑπέσχον τὼ χεῖρε τῇ πολιαρχίᾳ, ἀλλὰ σφοδρὸν ἔρωτα ἐρασθείς, τὰ αὐτὰ ἀποφῆναι φρονοῦντα τὸν βασιλέα Πλάτωνι τῷ θεσπεσίῳ ὑπὲρ τῆς ἀνθρωπίνης εὐδαιμονίας (DINDORF, p. 273) ; cf. *Or.* 17, 214a-b and *Or.* 34, 7.

(38) The late Roman urban prefect had complete responsibility for criminal and civil jurisdiction within the capital and held appellate jurisdiction over an area outside the city. For the urban prefect's judicial authority see JONES, *Later Roman Empire*, I, pp. 481-2, 690 ; WILLEMS, pp. 586-7 ; DE MARTINO, V, pp. 299-302 ; VIGNEAUX, pp. 142-301 ; CHASTAGNOL, pp. 84-136 ; BARROW, pp. 3-4.

(39) A Late Roman urban prefect's jurisdiction included banking operations, moneychanging, sales and exchanges and all disputes concerning such transactions : CHASTAGNOL, p. 101 ; VIGNEAUX, pp. 288-9, 336-9 ; WILLEMS, p. 502 ; BARROW, pp. 3-4. An urban prefect could judge any property dispute : BARROW, p. 3. Moreover, a city prefect could call up an important case from a lower court or hear on appeal a case from a lower city judge : WILLEMS, p. 476 n. 2 ; BARROW, p. 3. An urban prefect's intercession, especially a prefect with Themistius'

Themistius' supporting justice can not be understood in the sense of Themistius' patronage as an influential senator, courtier or prominent intellectual in Constantinople as is generally thought (40) ; Themistius' authority in this letter is defined as supreme in Constantinople and must refer to his governance of the capital rather than to his position as a senator or influential citizen of that city (41). In this letter Gregory asks Themistius to use the power of his office to help an individual involved in a judicial matter as Gregory does other officials elsewhere in his correspondence (42), and the presentation of Themistius' ability to aid justice as a present condition (νῦν) suggests that his current position in Con-

social and political position in Constantinople, would have been a potent resource for someone in Amphilochius' circumstances. Themistius may well have used his official power in Amphilochius' favor, as the latter seems to have been acquited in this suit and to have remained in the capital for a time before leaving the city c. AD 370 to practice the ascetic life in Gregory's neighborhood. He became bishop of Iconium c. AD 373 ; see RAUSCHEN, p. 239 ; BROWNE and SWALLOW (*supra* n. 32), p. 467 ; cf. HOLL, pp. 10-4.

(40) E.g. LERCHER, pp. 122-3 ; DAGRON, *TM,* 3 (1968), p. 233 n. 22 ; cf. GALLAY, *Lettres*, I, p. 122 n. 2 to p. 32.

(41) Themistius' authority is not that of *princeps senatus* of the eastern senate as SCHOLZE, p. 57 n. 334, suggests. In this letter Gregory associates the power that Themistius held with the city, not the senate, of Constantinople. Hence, *Letter* 24 should be interpreted similarly to the opening of Libanius' *Letter* 40F (38W) which likewise associates Themistius' authority as Proconsul of Constantinople with the city : οὐ σοὶ συγχαίρω μᾶλλον τοῦ τὴν πόλιν ἄγειν ἢ τῇ πόλει τοῦ παραδοῦναί σοι τὰς ἡνίας. σοὶ μὲν γὰρ οὐδὲν δεῖ δυνάμεως, τῇ δὲ ἡγεμόνος ἀγαθοῦ. This passage is often cited as evidence for Themistius' proconsulship of Constantinople in the late AD 350s : SIEVERS, p. 214 ; BOUCHERY, pp. 118-23, cf. pp. 116-7 ; SMEAL, p. 13 n. 63 *contra* DAGRON and VANDERSPOEL (*supra* n. 5).

(42) In *Letters* 104 and 105, Gregory asks Olympius, Governor of Cappadocia in AD 382 (GALLAY, *Lettres,* II, p. 149 n. 3 to p. 2), to support the cause of Philomena and Paul in their respective suits. In *Letters* 146, 147 and 148, Gregory requests Governor Olympius and Asterius, Governor of Cappadocia Seconda in AD 383 (ID., *Lettres*, II, p. 154 n. 1 to p. 39), to intervene in behalf of his niece's husband Nicobulus then involved in legal problems. In *Letter* 195, Gregory entreats Gregory, a governor of Cappadocia c. AD 385 (ID., *Lettres*, II, p. 163 n. 3 to p. 85), to defend the interests of Nicobulus' widow and children in a suit. In *Letter* 207, Gregory asks James, a governor of an unknown province and date (ID., *Lettres*, II, p. 99 n. 1), to ensure that Simplicia recieves justice in a suit.

stantinople was one of a limited time of tenure such as the city's prefect (43).

An examination of the language of the letter's text strengthens this interpretation. The term that Gregory uses for Themistius' present authority in Constantinople is τὸ δύνασθαι, and Gregory often uses this term in his letters to high officials in reference to the power and authority of their office (44). The allusion to Themistius as being among those who can do such favors as Gregory requests in this letter (πρὸς τοὺς εὖ ποιεῖν δυναμένους, 3, and καὶ ἡμᾶς εὖ ποιεῖν τοὺς σοὺς ἐπαινέτας, 6) is also significant : in his letters Gregory often uses the phrase εὖ ποιεῖν in reference to the benefactions he asks of or has received from various officials (45). Nor does the lack of the customary exhalted titles of address that often appear in the Church Fathers' letters to officials, such as "Your Excellence" or "Your Magnanimity" (46), undermine the present interpre-

(43) The office of urban prefect of Rome or Constantinople was held generally for a year : JONES, *Later Roman Empire,* I, pp. 380, 690 ; DAGRON, *Naissance,* p. 284 ; CHASTAGNOL, p. 187.

(44) The reference to forms of τὸ δύνασθαι in Gregory's letters often accompanies a plea by Gregory that the official addressee uses the power of his office to accomplish a favor for the bishop. In *Letter* 135 sent to Sophronius, the Prefect of Constantinople in AD 382, Gregory asks the official to use his authority to quell sectarian disturbances in the capital after the Council of AD 381 in that city (οὕτω καὶ ὑμῖν ἔμμισθον ἂν εἴη τὸ δύνασθαι, 3). In *Letter* 148 written to Asterius, Governor of Cappadocia Seconda, Gregory asks the official to use the authority of his office to defend Nicobulus against calumnious accusations before the law (καὶ χρῆσαι...τῷ δύνασθαι ... περὶ τὰ ἡμέτερα πράγματα, 5). In *Letter* 103 to Palladius, *magister officiorum* at the time of the letter (AD 382 ; GALLAY, *Lettres,* II, p. 1 n. 1), Gregory refers to the power of his office (καὶ γράφω ταῦτα οὐ τὴν δυναστείαν κολακεύων, ἀλλὰ τὸν πρόπον τιμῶν, 2) and calls upon Palladius to use his power to help his protégé Euphemius obtain some official appointment (ταῖς εὐχαῖς τὸ δύνασθαι συνεισφέροντες).

(45) In *Letter* 103 Gregory refers to the benefits many have and will receive from the *magister officiorum* Palladius (πολλῶν γὰρ ὄντων οὓς εὖ πεποίηκας καὶ ποιήσεις, 5) ; in *Letter* 146 Gregory refers to Governor Olympius' natural propensity to do benefactions (καὶ τῇ σῇ περὶ τὸ εὖ ποιεῖν μεγαλοψυχίᾳ, 3) ; in *Letter* 181 Gregory recalls the many favors that Saturninus, consul AD 383, has done for him before asking him to do one for Eudoxius (πᾶσιν οἷς εὖ πεποίηκας ἡμᾶς, καὶ τοῦτο πρόσθες, 2).

(46) H. ZILLIACUS, *Untersuchungen zu den abstrakten Anredeformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen,* Helsinki, 1949, pp. 58-81 ; L. DINNEEN, *Titles of Address in Christian Greek Epistography to 527 AD,* Washington, DC, 1929, *passim,* esp. pp. 37-47.

tation ; Gregory's flattery of Themistius as "the king of speeches" (Βασιλεὺς σὺ τῶν λόγων, 1) is an appropriate epithet for a prominent orator in office (47).

Letter 24 of Gregory of Nazianzus provides contemporary evidence that Themistius was Prefect of Constantinople in the late AD 360s. It should be noted that there is no known Prefect of Constantinople from the summer of AD 366 to the summer of AD 369 (48). The later dates provide the chronological boundaries of the letter and Themistius' prefectship under Valens. A more proximate date for Themistius' prefectship is provided by a consideration of other letters of Gregory. *Letter* 24 is one of three letters that Gregory of Nazianzus wrote in the late AD 360s to highly placed individuals at Constantinople in behalf of Amphilochius. The other two are *Letter* 22 addressed to Sophronius (49), who was Valens' *magister officiorum* in the AD 370s, and *Letter* 23 sent to Caesarius, who as Valens' Prefect of Constantinople was imprisoned during the Procopius' rebellion in the capital in late AD 365 and early 366 (50). In both let-

(47) GALLAY, *Langue et style*, p. 93, discusses this phrase as a variant of the exalted titles of address used by Gregory in his letters to highly placed individuals. Himerius uses a paraphrase of this title in a speech to honoring Hermogenes who was at the time Proconsul of Achaia : παρὰ σοῦ λαβόντες τὸ σύνθημα ὃν καὶ βασιλέα τῆς ἡμετέρας τέχνης προσειπὼν ἄν τις οὐ ψεύσαιτο, *Or.* 14, 6 ; cited by L. ROBERT, *Épigrammes relatives à des gouverneurs*, in *Hellenica*, IV, (1948), p. 96.

(48) *Supra* n. 12. Am. Mar XXVI, 10. 8, reports that after defeating Procopius in late spring AD 366 Valens exiled the usurper's Prefect of Constantinople Phronemius to the Crimea. Although the *Consularia Constantinopolitana* reports that Domitius Modestus was Prefect of Constantinople in AD 369, the earliest confirmation of Domitius' urban prefectship in that year is a law (*CTh* XI, 30. 35) dated to August 1.

(49) For Sophronius see SIEVERS, pp. 269-70 ; HAUSER-MEURY, pp. 156-7 ; SEECK, *Briefe, Sophronius I*, pp. 279-80 ; ID., *Sophronius 3*, *RE*, III A, 1 (1927), col. 1104 ; E. VENABLES, *Sophronius 4*, in *Dictionary of Christian Biography*, 4, London, 1887, pp. 717-8 ; *PLRE*, I, *Sophronius 3*, pp. 847-8 ; DAGRON, *Naissance*, p. 251 ; Petit (*supra* n. 2), *Sophronius I*, pp. 232-3. Gregory and Basil of Caesarea addressed several letters to Sophronius as a highly placed individual to aid their protégés or to intercede in other matters.

(50) This Caesarius is not the brother of Gregory of Nazianzus but an official with whom Libanius corresponded ; see SEECK, *Briefe, Caesarius IV*, pp. 98-9 ; ID., *Ceasarius 2*, *RE*, III, 1 (1897), col. 1298 ; *PLRE*, I, *Caesarius I*, pp. 168-9 ; HAUSER-MEURY, *Caesarius II*, p. 51 ; DAGRON, *Naissance*, pp. 245-6 ; PETIT, *Caesarius IV*, pp. 56-7.

ters the addressee is asked to help Amphilochius in the same suit that is the subject of *Letter* 24 to Themistius ([51]).

Several observations about these letters can be made. First, there is a difference in the presentation of the Amphilochius' case in *Letters* 22 and 23 to Sophronius and Caesarius and in *Letter* 24 to Themistius. In Caesarius' and Sophronius' letters Amphilochius' legal difficulties are specified : charges of fradulent business transactions involving a partnership with an unscrupulous friend (22. 3; 23. 4) ([52]). Amphilochius' suit seems to have arisen recently and is a matter of current concern. But in *Letter* 24 Amphilochius' suit is described in general terms as an issue that Themistius would be familiar with as a case inherited from a predecessor. This suggests that *Letters* 22 and 23 were written earlier than *Letter* 24.

In addition, it is clear from *Letter* 22 that Sophronius was in a high office at the time of the letter. Gregory addresses Sophronius with the exhalted title "Your Magnanimity" (πρὸς τὴν σὴν μεγαλόνοιαν, 2) and refers to his "Sacred and Great Mind" (δέομαί σου τῆς ἱερᾶς καὶ μεγάλης ψυχῆς, 5); such flattering terminology is common in the correspondence of the Cappadocian Fathers to Roman administrators ([53]). More importantly, Gregory reminds Sophronius that he possesses the power to help Amphilochius (τῷ δύνασθαι τὸ θέλειν προθείς, 5), and the use of the same term τὸ δύνασθαι for this power of office as Gregory uses in his letter to Themistius and the plea to use this authority to accomplish the same favor that Gregory asks of Themistius in *Letter* 24 implies that Sophronius and Themistius were successive Prefects of Constantinople. In the late Empire court cases could continue for months or even years ([54]), and successive urban prefects sometimes encountered the same case ([55]).

(51) For the text see GALLAY, *Letters,* I, pp. 30-2 ; ID., *Briefe*, pp. 22-3 ; *PG,* 37, cols 57-60.

(52) BROWNE and SWALLOW, p. 458 ; HOLL, p. 10.

(53) See ZILLIACUS, p. 72 (*supra* n. 46) and DINNEEN, p. 40 (*supra* n. 46) for these titles.

(54) JONES, *Later Roman Empire,* I, pp. 482, 494-9 ; cf. O. E. TELLEGEN-COUPERUS, *A Short History of Roman Law,* London and New York, 1993, pp. 132-3. Delays in an urban prefect's justice were caused by an overcrowded docet, maneuvers of lawyers, and diverted attention to his other administrative duties.

(55) The surviving *relationes* of Symmachus, Prefect of Rome in AD 384, show that Symmachus inherited at least two cases from predecessors, including an issue of inheritance (*Rel.* 19) and a property dispute (*Rel.* 38) ; in addition, an

Furthermore, it appears from *Letter* 23 that Caesarius had been Prefect of Constantinople immediately before Sophronius. There is no mention in the text to Caesarius' holding an office at the time of the letter's composition, but the application of the honorary epithet μέγας to Caesarius in the salutation of the letter (εἰ...αἰτοῦμεν... παρὰ μεγάλου, 1; cf. ζητεῖν καὶ παρὰ μεγάλου μικρά, 2) shows that he enjoyed high status as a recent officeholder. Although it is not evident from the letter which office Caesarius had recently vacated, the fact that in the late Empire individuals seeking favors often implored a recently retired official to manipulate the administrative apparatus that he had lately overseen ([56]) suggests that Caesarius had recently administered the prefecture of Constantinople. In addition, Caesarius would have had to be Prefect of the city after Valens put down the Procopius rebellion, as Caesarius' personal influence over the judicial machinery of the city would have been disrupted by Procopius' revolt and the usurper's establishment of a new regime in Constantinople in AD 365 ([57]), by Caesarius' imprisonment during the Procopius rebellion ([58]), and by the restoration of Valens' personal control over the Eastern capital in AD 366 after the revolt ([59]). Valens must have reinstated Caesarius as Prefect of the city in AD 366 for Caesarius to exercise any influence in the city's judicial affairs in the late AD 360s.

issue of wardship (*Rel.* 39) could also have been a concern of an earlier prefect. See BARROW, pp. 101-7, and pp. 196-203 ; D. VERA, *Commento storico alle Relationes di Quinto Aurelio Simmaco,* Pisa, 1981, pp. 142-7, and pp. 288-96.

(56) Libanius' correspondence shows several examples of such tampering. In AD 388 Libanius wrote the ex-praetorian prefect Aburgius (*Let.* 907) and the current praetorian prefect Tatianus (*Let.* 909) for their help in freeing his protégé Eusebius from curial duties ; he writes the same individuals in AD 390 for the same benefit for his son Cimon (*Lets* 960 and 959). Years earlier (AD 360) Libanius wrote similar letters to Themistius as the former and last Proconsul of Constantinople (*Let.* 252) and to his successor Honoratus, the current and first Prefect of Constantinople (*Let.* 251), to secure their support in gaining Olympius the same tax exemptions as a senator of Constantinople that he had previously enjoyed as a senator at Rome. Cf. P. PETIT, *Les sénateurs de Constantinople dans l'œuvre de Libanius*, in *L'Antiquité Classique,* 26 (1957), pp. 368-9, 376-9. See JONES, *Later Roman Empire,* I, pp. 502-4, on the influence of *honorati* on court decisions of late Roman officials.

(57) Procopius' revolt began at Constantinople where the usurper had himself proclaimed emperor in AD 365 : AM. MAR. XXVI, 6. 12-18 ; ZOS. IV, 5. 3-6. 3.

(58) AM. MAR. XXVI, 7. 4 ; ZOS. IV, 6. 2.

(59) The re-establishment of Valens' control in Constantinople, Asia Minor and Thrace after the revolt of Procopius was followed by harsh recriminations

From the above discussion the following tentative chronology of the prefectships of Caesarius, Sophronius and Themistius and *Letters* 22, 23, and 24 can be reconstructed. Valens reinstated Caesarius as Prefect of Constantinople in the late summer or fall of AD 366 after his defeat of Procopius and his recovery of the capital. Caesarius remained in office until AD 367 when Sophronius succeeded him. At some time in AD 367 Gregory of Nazianzus wrote *Letter* 22 to Sophronius as the current Prefect and *Letter* 23 to Caesarius as the previous Prefect to help his cousin Amphilochius in a lawsuit. This suit was not settled during Sophronius' prefectship, and in the following year Gregory wrote *Letter* 24 to Themistius as Sophronius' successor to intercede in Amphilochius' favor.

Themistius was therefore Prefect of the eastern capital sometime in AD 368. An examination of the only surviving oration of Themistius written in that year can provide an approximate time in that year that Themistius entered office. Themistius gave his *Oration* 8 as a *quinquennalia* address before Valens on March 28, AD 368, at Marcianopolis ([60]) where the emperor was awaiting the year's campaign against the Goths ([61]). In no passage of the speech does Themistius report that he was the current Prefect of the eastern capital. Yet the extreme flattery of Valens and his government demonstrates that Themistius was closely involved with Valens' regime at the time of the speech ([62]). The majority of the speech concerns the praise of Valens' current policies, especially tax reduction

against the usurper's adherents that involved extensive judicial investigations and pronouncement of sentences performed by special imperial agents and judges : AM. MAR. XXVI, 10. 6-14 ; cf. ZOS. IV, 8. 4-5 and 10. 1.

(60) SCHOLZE, pp. 29-36 ; STEGEMANN, *RE*, V, A, 2 (1934), cols 1659-60 ; DAGRON, *TM*, 3 (1968), 21 ; W. PORTMANN, *Geschichte in der spätantiken Panegyrik*, Frankfort and New York, 1988, pp. 168, 322, cf. p. 274 n. 1 ; VANDERSPOEL, pp. 168, 251 ; MAISANO, p. 363 ; LEPPIN and PORTMANN, pp. 150, 313.

(61) For the Gothic War of AD 367-369 and the background of *Oration* 8 see H. WOLFRAM, *History of the Goths*, 2nd ed., trans. by T. J. DUNLOP, Berkeley, 1988, pp. 64-9 ; E. T. THOMPSON, *The Visigoths in the Time of Ulfila*, Oxford, 1966, pp. 17-20 : P. HEATHER and J. MATTHEWS, *The Goths in the Fourth Century*, Liverpool, 1991, pp. 13-26 ; cf. P. J. HEATHER, *Goths and Romans 332-489*, Oxford and New York, 1991, pp. 84-121 ; U. WANKE, *Die Gotenkriege des Valens*, Frankfort and New York, 1990, pp. 73-110. For discussions of *Oration* 8 see PORTMANN, pp. 168-71 ; VANDERSPOEL, pp. 167-71.

(62) HEATHER and MATTHEWS, pp. 15-7.

and curbing official corruption (109b-120b). The speech also features a series of criticisms of the Constantinian emperors and of Julian in particular (63). Themistius appears in this speech almost as a fixture of Valens' government. Themistius could have been Prefect of Constantinople at the time of the speech or, as is more likely considering the time and distance from Constantinople involved to attend the emperor's *quinquennalia*, the orator received the appointment during this sojourn at Marcianopolis to begin on his return in April to the capital. It was not unusual in the middle of the fourth century AD for a leader of a senatorial embassy visiting an emperor to receive an appointment to govern a capital upon the senator's return to the city (64). Gregory of Nazianzus' *Letter* 24 must have been written a few months later; perhaps Gregory's flattering remark at the end of the letter that he was Themistius' panegyrist (ἡμᾶς...τοὺς σοὺς ἐπεινέτας, 6) is a subtle allusion to Themistius' *quinquennalia* speech as a recent oratorical triumph. Hence, Themistius' prefectship under Valens should be dated to late spring and early summer of AD 368 and was at least of two or three months' duration.

Themistius' prefectship of Constantinople under Valens has been confirmed and provisionally dated. It remains to resolve several problems concerning the references to this office found in the *Greek Anthology*. One concern is the slightly different versions of the note in the Palatine and Planudean Anthologies (εἴς τινα φιλόσοφον, Pal. An. and εἰς Θεμίστιον τὸν φιλόσοφον, Plan. An.) which has raised suspicion about their veracity (65). Fortunately, a plausible explanation for the slightly different form of the notes in the Palatine and Planudean versions is possible from paleography. Moreover, the integrity of their witness to an urban prefectship of Themistius during Valens' rule can be demonstrated by the

(63) In one passage Themistius accuses Constantine, his sons and Julian of constantly increasing the Empire's taxation (113c). Elsewhere he claims that Constantine's sons' and Julian's policies caused great discontent among the Empire's populace (115c). He also criticizes Julian for heeding a "miracle worker" (Maximus of Ephesus) rather than true philosophical instruction (Themistius' advice) as Valens does (120a).

(64) Valerius Maximus became Prefect of Rome after his visit with other western senators to Julian at Nish in AD 361 and Apronius was named his successor upon his return to Rome from another delegation of Roman senators to Julian at Antioch in AD 362 : AM. MAR. XXI, 12. 24 and XXIII, 1. 4 ; cited by CHASTAGNOL, p. 67.

(65) *Supra* n. 21

establishment of a likely source tradition for these notes that is a recognized conduit of credible information about fourth century Byzantium. Finally, a particular time and context for the original attribution of the reference to Themistius' prefectship during Valens' reign to the Palladas poem can be posited that will provide an explanation for both the mistaken identification of that prefectship in the notes to the poem in the *Greek Anthology* referring to Themistius' prefectship under Theodosius I and to the wrong ascription of the poem to the reign of Julian outside that corpus in the medieval and modern eras.

The notes as they appear in the *Greek Anthology* and verbal differences between the two notes can be explained by an examination of the formation of that corpus during the Byzantine Middle Ages (66). A little before AD 900 Constantine Cephalas, later chaplain of the imperial court at Constantinople c. AD 917, made in the capital a now lost anthology of epigrammatic poetry from several earlier collections of such poems (67). Cephalas added *lemmata* to the text concerning the authorship or content of the poems that he included in his anthology (68). In the tenth century AD the *Palatinus* manuscript of the *Greek Anthology* was produced at Constantinople by a team of scribes using one or more copies of Cephalas' edition ; the last scribe, who also redacted the *Palatinus*, cor-

(66) PATON, I, pp. v-vii ; SMITH (*supra* n. 14), III, pp. 386-8 ; P. WALTZ, trans, *Anthologie Greque* (*supra* n. 14), *Tome I (Livres I-IV)*, Paris, 1928, pp. XXV-LVIII ; PRESTA, pp. 789-91 ; GOW, *passim* ; BECKBY, I, pp. 75-82 ; E. M. JEFFREYS, *Greek Anthology*, *ODB*, pp. 872-3 ; CAMERON, *Greek Anthology*, *passim*, esp. pp. 19-163, 298-328, 363-5.

(67) P. WOLTERS, *De Constantini Cephalae Anthologia*, in *Rheinisches Museum für Philologie*, 38 (1883), pp. 97-119 ; SMITH, III, pp. 386-7 ; WALTZ, pp. XXVII-XXXI ; GOW, pp. 9-10, 15 ; GOW and PAGE, I, pp. xvii-xxxii ; BECKBY, I, pp. 75-6 ; CAMERON, *Greek Anthology*, *passim*, esp. pp. 121-59. Cephalas borrowed from the anthologies of Meleager of Gadara (early first century BC), Philip of Thessalonica (first century AD), Rufinus (late first century AD), Strato of Sardis (second century AD), Diogenian of Heraclea (second century AD), Palladas (c. AD 400) and Agathias (Justinianic era). He also included in his anthology epigrams found in prose writers such as Plutarch and Diogenes Laertes and added epigrams from a collection of monument inscriptions compiled by his colleague Gregory Magister : CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 121-2 and *supra* n. 25. For the history of the Greek epigram and a description of the earlier anthologies from which Cephalas derived his collection see BECKBY, I, pp. 12-74 ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 1-96.

(68) GOW, p. 17 ; CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 220 ; ID., *Greek Anthology*, *passim*, esp. pp. 102-3, 105, 111, 135-7, 139, 142, 154, 221.

rected the manuscript. Another hand later corrected the *Palatinus* basing his work on another copy of Cephalas' anthology ([69]). All the scribes and the corrector reproduced at least some of Cephalas' notes and added *lemmata* of their own to their edition ([70]). The final redaction of the extant Palatine Anthology added material from other sources to the Cephalan edition, but Book XI containing the Palladas poem under consideration was among the sections of the Palatine edition that derive from Cephalas ([71]). In AD 1301 the great Palaeologian scholar Maximus Pla-

(69) See especially PREISENDANZ (*supra* n. 17), I, Praefatio, pp. I-CL, which is the foundation of the twentieth century understanding of the work and dates and of the various hands that created the *Palatinus* ; cf. SMITH, III, pp. 386-7 ; WALTZ, pp. XXXVIII-XLVIII ; GOW, pp. 10-2 ; GOW and PAGE, I, pp. XXXIII-XXXVII ; IDD., *The Greek Anthology : The Garland of Philip and some Contemporary Epigrams,* Cambridge, 1968, I, pp. L-LI ; A. DILLER, *Studies in Greek Manuscript Tradition,* Amsterdam, 1983, pp. 315-6. General opinion is that two roughly contemporary copyists reproduced their sections of the *Palatinus* earlier in the century (c. AD 930) and that two other scribes, the redactor and the corrector worked successively several decades later (c. AD 980). However, CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 95-120, argues that the Palatine edition was composed as a unit c. AD 940 by a team of scribes reproducing the same copy of Cephalas' anthology that the redactor also used to correct and annotate his colleagues' text ; the later corrector, however, used another copy of Cephalas for his work on the *Palatinus* c. AD 950. Teams of Latin and Greek copyists often worked on the same project during the Middle Ages : Cameron, *Greek Anthology*, p. 107 ; A. DAIN, *Les manuscripts,* Paris, 1949, p. 30. The activity of a corrector was usual practice : DAIN, p. 35.

(70) PREISENDANZ, I, pp. LVII-CXLI *passim* ; GOW, pp. 11, 17 ; GOW and PAGE, *Hellenistic Epigrams,* I, pp. XXXIII-XXXVIII ; IDD., *Garland of Philip,* I, pp. L-LI ; CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 220 ; ID., *Greek Anthology, passim*, esp. pp. 99-120.

(71) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 134-7. Discerning the original Cephalan component has been a major concern of scholarship on the *Greek Anthology*. Scholars generally believe that Books V-VII and IX-XII comprised the original Cephalan portion and that Books I-IV, VIII and XIII-XV were added from other sources either by the scribes of the *Palatinus* or by the compiler of their work. See PREISENDANZ, I, pp. LI-LVII ; GOW, p. 10 ; WALTZ, pp. XXVII, XXX ; BECKBY, I, p. 77 ; cf. WOLTERS, *Rheinisches Museum für Philologie,* 38 (1883), pp. 97-119 *passim ;* F. LENZINGER, *Zur griechischen Anthologie,* Zurich, 1965, pp. 2-30, and pp. 62-4. Scholars sometimes add other books of the Palatine edition to the original Cephalan anthology ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 121-59, esp. pp. 134-59, and pp. 298-328, believes that all fifteen books except Books VIII and XV are from Caphalas. Internal evidence distinguishes the Cephalan sections of the *Palatinus*. The Cephalan books are composed in two

nudes produced in Constantinople an extant abridged version of the *Greek Anthology* based on two copies of Cephalas' edition that were independent of the copies used in the production of the Palatine manuscript ([72]). Although Planudes took some epigrams from other sources than Cephalas ([73]), the Palladas poem about Themistius in his edition comes from Cephalas' anthology ([74]). Planudes also added fewer *lemmata* from Cephalas and from his own editorial work to his text than the compilers of the Palatinus ([75]). However, Planudes did not use the Palatine edition for any of his work ([76]).

halves that shows Cephalas' borrowing from sources in the same manner and succession and are introduced by similar proems that go back to Cephalas : LENZINGER, p. 62 ; GOW, p. 54, n. 1 ; R. P. SAKOLOWSKI, *De Anthologia palatina questiones,* Leipzig, 1893, pp. 72-3 ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 87-90, 134-7. The *Palatinus* has about 3,700 poems.

(72) J. BASSON, *De Cephala et Planude syllogisque minoribus,* Göttingen, 1917, pp. 7-26 ; Smith, III, pp. 387-8 ; WALTZ, pp. XXXI-XXXIII ; BECKBY, III, pp. 77-82 ; GOW, pp. 12-3, and pp. 45-58 ; GOW and PAGE, *Hellenistic Epigrams,* I, p. XXXVIII ; IDD., *Garland of Philip,* I, pp. LI-LIII ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 47, 97, 138-9, 202-7, 363-5. The Planudean edition has about 2,500 poems, 400 of which are not found in the *Palatinus*. For Planudes see C. WENDEL, *Planudes, Maximos, RE,* XX, 2 (1950), cols 2202-53 ; FUCHS (*supra* n. 26), 59-62 ; CONSTANTINIDES (*supra* n. 26), pp. 42-5, and pp. 66-89 ; N. G. WILSON, *Scholars of Byzantium,* London, 1983, pp. 230-41 ; E. A. FISHER, *Planudes' Greek Translation of Ovid's Metamorphoses,* New York, 1990. The popularity of the epigram in Middle Byzantium accounts for the many copies of Cephalas' anthology : CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 335-7 ; WALTZ, pp. XXV-XXVI.

(73) GOW, pp. 45, 55, 58 ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 316-20.

(74) CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), pp. 220-3.

(75) WALTZ, p. LI ; GOW, 18 n. 2 ; CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), pp. 217, 222. The *Planudean Anthology* became the standard version of the *Greek Anthology* for the remainder of the Middle Ages and into the early age of printing. Although the *Palatinus* circulated in western Europe during the modern era, it was not until the edition of F. Jacobs, Leipzig, 1813-7, that the fifteen books of the larger *Palatine Anthology* became the standard text of the *Greek Anthology* with the additional 400 poems of the Planudean version included as Book XVI or "the Planudean Appendix" : SMITH, III, pp. 388-91 ; WALTZ, pp. LXVI-LXX ; BECKBY, I, pp. 90-100 ; cf. CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 17, 178-201, 345.

(76) The similarities of the Palatine and the Planudean texts are better explained by the close relationship of the manuscripts upon which they are based than by Planudas' use of the *Palatinus :* GOW, p. 13 ; GOW and PAGE, *Hellenistic Epigrams,* I, p. XXXVIII ; WALTZ, pp. XXIII, XLIX-LII ; CAMERON, *Greek Anthology,* p. 123.

The similarity of the two notes to the Palladas poem about Themistius in the Palatine and Planudean versions suggests that they derive from the same source ([77]). It appears that Cephalas added the note of a prefectship for Themistius under Valens and Valentinian I in the form of Planudes' note to the poem in his edition and that the note was carried by the various copies of Cephalas' anthology used by the scribes, redactor and the later corrector of the *Palatinus* and by Planudes a few centuries later. The *Palatinus* shows, however, an emended form of the note. The hand that entered the *lemma* to the Palatine manuscript abbreviated Themistius' name to τινα φιλόσοφον or followed the copyist of his exemplar of Cephalas' anthology who had already so abbreviated the note. Such adjustments are not unusual in the transmission of manuscript notes ([78]), and the origin of the alteration can be traced. It is not likely that the scribe who copied the poem and its *lemma* into the Palatine manuscript made the change; his work shows him to be a professional scribe who was not inclined to emend the text ([79]). The change in the form of the *Palatinus* note should be ascribed to the creator of the source, whether patron or scribe ([80]), that the *Palatinus* scribe used for his work. That this individual was prepared to alter Cephalas' text is shown by his adding several hundred of Gregory of Nazianus' funerary poems to Cephalas' anthology that appear as Book VIII of the modern *Greek Anthology* ([81]). This individual was probably among the members of the scholarly circle for whom Cephalas produced his anthology, several of whom were likewise respon-

(77) J. E. SANDYS, *A Companion to Latin Studies*, 3rd ed., New York and London, 1963, p. 794 ; cf. DAIN, p. 96.

(78) J. E. G. ZETZEL, *Latin Textual Criticism in Antiquity*, New York, 1981, pp. 249-50.

(79) See PREISENDANZ, I, pp. LXXII-LXXIII ; CAMERON, *Greek Anthology*, p. 105, and pp. 142-143 and n. 36. The copyist of the section of the *Palatinus* that included the Palladas poem about Themistius, designated Scribe B in modern scholarship, did not take editorial liberties with the text and was conscientious enough to review his work. Hence there is some assurance that this scribe reproduced the Palladas note as it appeared in the exemplar. In general, good Byzantine scribes such as B did not emend texts : DAIN, pp. 16-9.

(80) The two may have been the same individual, as the high cost of copying encouraged personal copy : H. HUNGER, *Schreiben und Lesen in Byzanz : die byzantinische Buchkultur*, Munich, 1989, pp. 93-4

(81) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 107-8, 145-6, 300 ; cf. LENZINGER, pp. 15-7.

sible for or influential in the creation of the *Palatinus* as it survives (82). But the Planudean version of the note shows no such alteration. Planudes, normally a careful copyist (83), wrote out the note in its entirety from one of his copies of Cephalas. Thus independent transmission of the original Cephalan note accounts for the essential consistency of the report of Themistius' office under Valentinian I and Valens in both notes as well as their slightly varying form (84). Other instances of similar notes in the Palatine and the Planudean editions can be traced to Cephalas (85).

Therefore, the note of Themistius' urban prefectship under Valens goes back to Cephalas. The next concern is where Cephalas derived the note. Cephalas either found the note already appended to the poem in one of the anthologies he used to make his own or he added it to the poem from another source. Although Cephalas could have added the note to the poem from his own reading outside his sources of epigrams, it is more likely that he found the note already attached to the poem in one of his sources. Cephalas worked hastily in compiling his collection (86), and the proccess of finding, reading through and excerpting several anthologies was an arduous task that would have permitted him little time to research the historical context of particular poems that he copied (87). Although

(82) Cephalas taught Greek epigram at Constantinople : CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 254, 341-2. The redactor and the corrector were students of Cephalas who were also scholars : ID, *Greek Anthology*, pp. 108-20, esp. p. 113.

(83) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 162, 206.

(84) Intermediate sources often explain variants found in manuscripts derived from a common ancestor ; cf. P. MAAS' remarks on dual descent of manuscripts from a common ancestor in *Textual Criticism*, trans. by B. FLOWER, Oxford, 1958, p. 4, cf. pp. 18, 52.

(85) The notes to the Palladas poem about Themistius are only one example of the many similar notes (often *verbatim*) found in the Palatine and Planudean Anthologies that derive from the common edition of Cephalas : CAMERON, *Greek Anthology*, p. 105, cf. pp. 103, 221. In addition, the alternate ascriptions of poems to authors in the Palatine and Planudean Anthologies often go back to Cephalas (GOW, pp. 31-2, 40) as do variant readings and duplicated poems appearing in the later anthologies (CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 43-6, 103).

(86) The examples of Cephalas' mistakes or carelessness in his work that CAMERON, *Greek Anthology, passim*, e.g. pp. 30-1, 34-5, 121, detects in the *Greek Anthology* appear to have resulted from haste.

(87) Cephalas does not seem to have consulted the biographical register compiled by Hesychius of Miletus in the sixth century AD or the epitome of that work produced only half century before Cephalas made his anthology (*infra* nn. 108-9 and text discussion, and n. 121). Only three possible borrowings from

Cephalas' work shows an interest in historical considerations about the poems he transcribed into his anthology ([88]), the extensive research necessary for the proper editing of large compendia like Cephalas' anthology was beyond the means of a Byzantine scholar of his age ([89]). In addition, the original note as it survives in the Planudean version is too precise in its report to have been derived from Cephalas' recollection of previous reading done outside his sources; if Cephalas produced the note from memory, Planudes would have transmitted a shorter form of the note than he does. In addition, as will be shown later in this paper ([90]), Middle Byzantine authors do not refer to individuals or events by co-imperial date unless they took such a date directly from a source. Furthermore, modern paleography shows that Cephalas transcribed many notes of previous editors into the *lemmata* to the text of his edition ([91]). But from which source did Cephalas borrow the note ?

Several possibilities arise. Considering the wide circulation of the Palladas poem about Themistius at Byzantium ([92]), Cephalas could have found the poem and the note in a source independent of those he ordinarily used in compiling his anthology or as an appendix to one of his

the Hesychius tradition have been discerned in the notes and marginalia of the *Greek Anthology*, and these appear to have been added by the transmitters of the Palatine manuscript and not by Cephalas ; see I. FLACH, *Hesychii Milesii Onomatologi quae supersunt cum prolegomenis edidit,* Leipzig, 1882, pp. XVII-XVIII.

(88) CAMERON, *Greek Anthology*, p. 335.

(89) Similar remarks have been made about Photius' work in the *Bibliotheca* : "Photius did little that could be properly called research for the *Bibliotheca*" (W. T. TREADGOLD, *The Nature of the Bibliotheca of Photius,* Washington, DC, 1980, p. 63), and "Photius took the biographical sketches from the books that he read. He did so in haste, but with evident interest in the lives, times, and literary production of his authors" (ID., 66).

(90) *Infra* nn. 130-5 and text discussion.

(91) These include notes that Agathias added to the poems of his collection and the notes about provenance and other information that Gregory Magister added to his collection of inscriptional poems (*supra* n. 25). In addition, the metrical notes to the poems that Cephalas included in Book XIII of the *Greek Anthology* come from an earlier scholar of the first or second century AD. See CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 110-1, and pp. 148-9 : notes of Gregory ; pp. 137-45 : notes to Book XIII ; pp. 150-8 : notes of Agathias.

(92) CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 222, names several other sources besides the Palatine and Planudean anthologies, Aristotelian manuscripts and Theodore Hyrtacenus' *Letter* 61 that transmit this poem, including a manuscript of Libanius' works (*Laur. 57. 22).*

usual sources (93). But it is more likely that the poem and note appeared in one of the sources that he regularly consulted in his work. Cephalas seems to have had two sources that carried the Palladas poem about Themistius. One was a separate edition of Palladas' poems that may have been produced by Palladas in the late fourth century (94). From this anthology Cephalas derived long sequences of epigrams, including the one in Book XI of the *Greek Anthology* in which the poem appears (95). Yet this sequence does not enjoy helpful *lemmata*, and it appears that the exemplar of this anthology that Cephalas worked with did not have marginal notes (96). The other anthology that transmitted the Palladas poem to Cephalas was an anonymous Greek collection of Hellenistic and Roman imperial epigrams that was compiled in the late fourth century AD (97). It can be established that this collection carried the Palladas epigram about Themistius because a translation of the poem is found in the *Epigrammata Bobiensia*, an early fifth century Latin collection of epigrams that imitated or translated various poems of a copy of this anthology that circulated in the West around AD 400 (98). The Latin rendition of the

(93) Anthologies were not closed texts in late antiquity, and poems could be added or deleted from an anthology according to the tastes and interests of its owner : CAMERON, *Greek Anthology*, p. 90.

(94) FRANKE, pp. 47-72, esp. p. 71 ; BOWRA, *Byz.*, 53 (1960), p. 4 ; BECKBY, I, p. 73 ; CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), pp. 216-8 ; ID., *Greek Anthology*, pp. 16, 120, 122, 168, 171, 263-4 ; cf. PEEK, *RE*, XVIII, 3 (1949), cols 160-1. The existence of a seperate edition of Palladas' poems explains the predominence of Palladas in the *Greek Anthology* : with his contribution of 150 poems, Palladas is the most cited poet in the entire collection. For a description of the *sylloge Palladana* and a list of poems appearing in the *Greek Anthology* that are derived from it see FRANKE, pp. 6-24 ; PEEK, *RE*, XVIII, 3 (1949), cols 161-8.

(95) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 86-8.

(96) CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), pp. 218, 220 ; BOWRA, *Byz.*, 53 (1960), pp. 2, 4. The notes to this sequence of poems in the Palatine Anthology show the bad character of the marginalia of the creators of that edition and appear to have been added by them rather than by an earlier editor.

(97) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 16, 78-96 ; SAKOLOWSKI, *passim*, esp. pp. 1-58. A major element of this anthology was an abridgment of the anthology of the second century sophist Diogenian : CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 84-90.

(98) F. MUNARI, ed., *Epigrammata Bobiensia*, Rome, 1955, II, esp. pp. 15-46 ; W. SPEYER, ed., *Epigrammata Bobiensia*, Leipzig, 1963, esp. pp. V-IX ; ID., *Naucellius und sein Kreis : Studien zu den Epigrammata Bobiensia*, Munich,

Palladas poem about Themistius, numbered 50 in the Bobiensian corpus, translates only the last two verses of the poem as it appears in the *Greek Anthology* ([99]), but it carries the following note : *In eum qui ex librario grammaticus erat* ([100]). Although the note comes from the translator of the poem ([101]), it seems to reproduce a scribal note to the Greek text that the translator used ([102]). This shows that by c. AD 400 the Palladas poem about Themistius had already received editorial notes in the Greek tradition of this anthology. In addition, other poems in the *Epigrammata Bobiensia* and the *Greek Anthology* show notes that by their similarity must go back to the late fourth century anonymous Greek anthology ([103]). Although it is not likely that Cephalas used the same copy of this anthology that the Latin writers c. AD 400 used, the anthology itself might have maintained a tradition of marginalia that included Palladas note, and another copy or a later redaction of the anthology could have brought the note to Cephalas ([104]). As Cephalas worked with both the Palladas anthol-

1959, esp. pp. 1-10 ; S. MARIOTTI, *Epigrammata Bobiensia*, *RE*, Supplb. IX (1962), cols 37-64 ; O. WEINREICH, *Rezension der Ausgabe Muneris*, in *Gnomon*, 31 (1959), pp. 239-50 ; F. MUNARI, *Die spätlateinische Epigrammatik*, in *Philologus*, 102 (1958), pp. 127-39 ; CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 78-96.

(99) *Sursum peior eras, escendens sed mage peior. Scande deorsum iterum, descendisti quia sursum.* See MUNARI, *Epigrammata Bobiensia*, p. 109 ; SPEYER, *Epigrammata Bobiensia*, p. 61.

(100) MUNARI, *Epigrammata Bobiensia*, p. 109 ; SPEYER, *Epigrammata Bobiensia*, p. 61.

(101) S. TIMPANARO, *Contributi agli 'Epigrammata Bobiensia,'* in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, Classe di Lettere e Filosofia*, ser. II, 27 (1958), p. 124 ; cf. MARIOTTI, *RE*, Supplb. IX (1962), col. 42 ; CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 223.

(102) The Greek source confused the subject of the poem with its author, as Palladas was a *grammatikos* by profession : R. A. KASTER, *Guardians of Language : The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, Los Angeles and London, 1988, *passim*, esp. pp. 327-9.

(103) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 92-5. Some notes to the *Epigrammata Bobiensia* appear in other surviving Latin translations of the poems from the lost fourth century anthology under consideration, such as the epigrams of Ausonius, and these notes must also go back to the Greek original from which the *Greek Anthology* derives similar notes, e.g. *Ep. B.* 10 : *in buculam Myronis* ; Aus. 68 : *in buculam aeream Myronis* ; *Gk. Anth.*, IX, 713 : εἰς τὴν Μύρωνος βοῦν ; cf. MARIOTTI, *E*, Supplb. IX (1962), cols 42-4.

(104) CAMERON, *Greek Anthology*, p. 90, reports that the late fourth century Greek anthology no doubt passed through several intermediate stages in its transmission to Cephalas.

ogy and the anonymous fourth century anthology in the creation of Book XI of his anthology ([105]), he probably had the texts of both close at hand when he entered the Palladas poem into his edition. He probably transcribed the text of the poem as he found it in the Palladas anthology and added the note to the poem from the anonymous fourth century anthology ([106]).

Although the anonymous fourth century anthology seems to be the most likely conduit of the poem and note to Cephalas, the reference to Themistius' prefectship under Valentinian I and Valens must come from another source now lost. This latter source would have been a document or a historical account that recorded a prefectship of Themistius under the first rulers of the Valentinian dynasty that a predecessor of Cephalas used to date the poem. A search for its original source of the Palladas note is difficult, especially because of the lack of a continuous scholarly or school tradition of the biographical study of noted Greek authors in Late Antiquity or in Early and Middle Byzantium ([107]). Hence a late ancient or Byzantine individual interested in dating the poem would have had to rely on whatever information about Themistius and his career that was on hand.

One available account of Themistius' life and literary production that carried information about the philosopher-orator appeared in the *Onomatologos* composed by Hesychius of Miletus in the sixth century AD ([108]).

(105) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 84-8, esp. p. 87 ; cf. pp. XVI-XVII, reproducing Tafel 1 of LENZINGER, pp. 63-4, showing the sources of Cephalas' anthology ; cf. SAKOLOWSKI, p. 79.

(106) The fact that Poem 50 of the *Epigrammata Bobiensia* is a better witness to the original text of the Palladas poem than the poem in the modern *Greek Anthology* suggests that Cephalas copied the poem from his manuscript of Palladas' poems rather than from the anonymous fourth century anthology : Cameron, *Classical Quarterly*, 15 (1965), pp. 225-6 ; PONTANI, III, p. 741 note to poem XI, 292.

(107) Photius' *Bibliotheca* shows that its author obtained biographical information about writers through his own research and that he had no school tradition of literary biography to help him : TREADGOLD, pp. 65-6.

(108) For Hesychius and the *Onomatologos* see FLACH (*supra* n. 87) *passim*, esp. pp. IX-LXXI ; H. SCHULTZ, *Hesychius 10, RE*, VIII, 2 (1913), cols 1322-7 ; SMITH (*supra* n. 14), II, London, 1846, *Hesychius 9*, pp. 447-8 ; CHRIST-SCHMID-STAHLIN, pp. 1039-40 ; K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des öströmischen Reiches (527-1453)*, 2nd ed., Munich, 1897, I, pp. 323-5 ; H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur*

This now lost Early Byzantine biographical register transmitted information about Themistius through an early eighth century epitomized version, the so-called *Hesychius Epitome* ([109]), also lost, to the entries on Themistius found today in the ninth century *Bibliotheca* of Photius ([110]) and in the tenth century *Souda* lexikon ([111]). But the only office that the latter two entries ascribe to Themistius is the *Souda's* reference to an urban prefectship during the reign of Julian that is important for the consideration of a possible urban prefectship for Themistius in AD 362 ([112]). It should be remembered that an entry of Hesychius' original text was not a full-length biography but a short sketch that provided the subject's place of birth, family, teachers and students, time and city of activities, relations with important contemporaries, important life episodes, and a list of his writings ([113]). Such a format does not suggest that Hesychius would have listed all Themistius' offices or that such a list would have survived in the *Hesychius Epitome*. Moreover, Hesychius' citation of Themistius' prefectship under Julian as the *floruit* of the orator's career ([114]) suggests that Hesychius did not refer to any other of Themistius' official appointments in his account of Themistius. Hence the creater of the Palladas note does

der Byzantiner, I, Munich, 1978, p. 250 ; J. KARAYANNOPOULOS and G. WEISS, *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324-1453)*, Wiesbaden, 1982, II, p. 285 ; B. BALDWIN, *Hesychios*, *ODB*, p. 924 ; A. LABATE, *Hesychius of Miletus*, in *Encyclopedia of Early Church*, I, p. 379 ; M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo*, I, Naples, 1956, pp. 60-1 ; WILSON (*supra* n. 72), p. 57.

(109) SCHULTZ, *RE*, VIII, 2 (1913), cols 1323-7 ; A. ADLER, *Suidas 1*, *RE*, IV, A, 1 (1931), cols 706-8 ; G. WENTZEL, *Die griechische Übersetzung der Viri Inlustris des Hieronymus*, in *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur*, 13. 3 (1895), *passim*, esp. p. 63 ; COLONNA, p. 60 ; TREADGOLD, pp. 10, 31-6, 52-66.

(110) *Cod.* 74 ; cf. TREADGOLD, pp. 73, 188 ; WENTZEL, *Texte und Untersuchungen*, 13. 3 (1895), pp. 41-57, esp. p. 55. Although Photius generally composed biographies of authors from information that he had read in their works, he consulted the *Hesychius Epitome* for about a third of the sixty literary biographies included in the *Bibliotheca* : TREADGOLD, pp. 10, 52, 66, 188-9.

(111) TREADGOLD, p. 188 ; cf. WENTZEL, *Texte und Untersuchungen*, 13. 3 (1895), pp. 1-57 esp. pp. 1-41 ; BOUCHERY, p. 214 n. 8 ; SCHNEIDER, p. 44.

(112) *Supra* n. 10.

(113) ADLER, *RE*, IV, A, 1 (1931), col. 707 ; WENTZEL, *Texte und Untersuchungen*, 13. 3 (1895), pp. 1-2 ; CHRIST-SCHMID-STAHLIN, p. 1040.

(114) For the practice of dating an individual by *floruit* in Greek biography see E. Rhode, *Γέγονε in den Biographica des Suidas*, in *Rheinishes Museum für Philologie*, 33 (1876), pp. 161-220.

not seem to have found that note in the Hesychius tradition, either in the *Onomatologos* or the *Hesychius Epitome*.

This appears to have been the limit of information generally available about Themistius' life and career in the early centuries of Byzantium. No other large-scale biographical register like Hesychius' *Onomatologos* circulated in the Late Roman and Early Byzantine eras ([115]). The only other collection of literary biographies that survives from Late Antiquity is Eunapius of Sardis' *Lives of Eminent Sophists*, a late fourth century survey of eminent pagan Greek intellectuals of the third and fourth centuries AD ([116]). However, Eunapius' *Lives* does not contain a biography of Themistius because of the orator's association with Christian emperors ([117]). In fact, biographical information on noted late ancient pagan authors outside Neoplatonic circles ([118]) was scarce in Late Antiquity. Eunapius found few written accounts of his subjects and composed his lives mostly by reading their works or by investigating oral traditions about them ([119]). Secular biography died out in Byzantium after Eunapius and the last Neoplatonist biographer Damascius (early sixth century AD) and did not revive until the ninth and tenth centuries AD when it was practiced within an encomiastic format, especially imperial panegyric ([120]). Christian literary biographers in Early and Middle Byzantium also found difficulty obtaining information about their subjects ([121]).

(115) The standard reference works of CHRIST-SCHMID-STAHLIN, KRUMBACHER, COLONNA, HUNGER, and KARAYANNOPULOS and WEISS do not mention another biographical index such as Hesychius' *Onomatologos* in their discussions of Byzantine literature.

(116) For Eunapius see R. J. PENELLA, *Greek Philosophers and Sophists in the Fourth Century A.D. : Studies in Eunapius of Sardis*, Leeds, 1990.

(117) DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 81-2 ; cf. PENELLA, *Eunapius*, pp. 134-41.

(118) The biographies of three Neoplatonist philosophers survive : Prophyry's *Life of Plotinus*, c. AD 301 ; Marinus' *Life of Proclus* (late fifth century AD) and Damascius' *Life of Isidore* (early sixth century AD). See F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form*, reprint, Hildesheim, 1965, pp. 262-7 ; cf. R. GOULET, *Histoire et mystère : Les vies de philosophes de l'antiquité tardive*, in *La biographie antique*, W. W. EHLERS, ed., Geneva, 1998, pp. 217-65 *passim*.

(119) PENELLA, *Eunapius*, pp. 23-32.

(120) P. J. ALEXANDER, *Secular Biography at Byzantium*, in *Speculum*, 15 (1940), pp. 194-209.

(121) When Jerome c. AD 392 wrote his *De Viris Illustribus*, a register of Christian literary biographies, he found so little information about his subjects that he used mostly the New Testament and Eusebius' *Church History* and

But the form of the notes assists in the search for a source. The use of ἐπί with the names of Valentinian I and Valens has suggested to one scholar ([122]) that the note derives from a lost biographical dictionary such as Hesychius' *Onomatologos*, which, as shown above, dated Themistius' career by Julian's reign. However, dating by co-imperial reigns was not widlely practiced in late ancient and Byzantine biographical reporting. The only surviving late ancient biographical source that dates writers by co-emperors with some regularity is Jerome's *De Viris Illustribus,* a register of Christian writers and their works that was available to Early and Middle Byzantine scholars in its Latin original made in the late fourth century AD, in a later Greek translation and in a condensed presentation in the *Hesychius Epitome* ([123]). But Jerome does not date authors of the fourth century AD consistently by co-emperors, and he does not name

Chronicle to write his sketches of pre-Eusebian authors and for writers after Eusebius he consulted their works for biographical information to write their entries : S. VON SYCHOWSKI, *Hieronymus als Litterarhistoriker : Eine Quellenkritische Untersuchung der Schrift des H. Hieronymus "De Viris Illustribus"*, Münster, 1894, esp. pp. 45-8, 195-6 ; cf. C. A. BERNOULLI, *Der Schriftstellerkatalog des Hieronymus : Ein Beitrage zur Geschichte der altchristlichen Litteratur,* Fribourg,1895, pp. 47-303 *passim* ; J. N. D. KELLY, *Jerome : His Life, Writings and Controversies,* London, 1975, pp. 174-8, esp. pp. 176-7. Jerome had several successors in the West who continued the tradition of Latin literary biography into the Late Middle Ages : VON SYCHOWSKI, pp. 7-9 ; A. FEDER, *Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Heironymus,* Fribourg,1927, pp. 81-5. However, Byzantine scholars had only Jerome's Latin biographical register and its Greek sources until the early eighth century AD when Jerome's collection was translated into Greek ; this work added some information on Apostolic writers : Feder, pp. 68-81. This Greek Christian biographical register circulated under the name of Jerome's friend and translator Sophronius ; see O. von GEBHARDT, *Hieronymus de viris inlustribus in griechischen Übersetzung (der sogenannte Sophronius),* Leipzig, 1896. Finally, the redactor of the *Hesychius Epitome* before the middle of the ninth century AD combined material from Pseudo-Sophronius, the *Onomatologos* of Hesychius of Miletus and other sources to make a register of both pagan and Christian writers : FEDER, pp. 68-81, esp. pp. 76-80 ; WENTZEL, *Texte und Untersuchungen,* 13. 3 (1895), *passim.*

(122) CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 222. Cameron conjectures that the creator of the note found Palladas' *floruit* under the emperors Valentinian I and Valens in such a source and copied the date to the poem. But the note shows that Themistius was the subject of the original reference, not the poem's author.

(123) *Supra* n. 121.

any co-emperor for Constantius II, Gratian and Theodosius I ([124]). Although Eunapius provides much information about the interactions of his subjects with emperors and refers to emperors as colleagues ([125]), he regularly dates his sophists and other authors by their teachers and professional contemporaries ([126]). In fact, he rarely dates material by reference to an emperor's reign ([127]). In addition, the original entries of Hesychius' *Onomatologos* can be recovered from surviving Byzantine sources that borrowed material from it ([128]), and from these remains it is clear that Hesychius only occasionally dated his authors by co-emperors ([129]).

(124) Although Jerome dates a few entries by reference to Constantius II and his father (Chs 81, 86, 93) or his father and brothers (Ch. 88), he dates other entries by Constantius II without any of his co-reigning brothers or his cousins the Caesars Gallus and Julian (Chs 85, 89, 90, 91, 92, 94, 97, 98, 99, 101). Jerome dates three authors by the co-reign of Valentinian I and Valens (Chs 96, 100, 110), three authors by Valens alone (Chs 87, 102, 115) and three authors by Valentinian I alone (Chs 95, 107, 111). He dates one author to Constantine's reign alone (Ch. 84), two authors to Gratian's reign alone (Chs 116, 127) and several to Theodosius I's reign alone (Chs 103, 104, 106, 112, 113, 117, 118).

(125) He refers to Constantine I and Constantius II as colleagues in the East and to the three sons of Constantine ruling together (464 Bonn ed.), to Constantius II's elevation of Julian as his colleague (476) and to Valentinian I and Valens as respective rulers of the western and eastern parts of the Empire (478 and 479) ; see W. C. WRIGHT, *Philostratus and Eunapius : The Lives of the Sophists*, London and Cambridge, Mass., 1968, pp. 388, 438, 448, 450.

(126) PENELLA, *Eunapius*, p. 32. Such designation had been traditional in literary biograpy since the Hellenistic era : D. F. Buck, *Eunapius' Lives of the Sophists : a Literary Study*, in *Byz.*, 62 (1992), pp. 141-57, esp. pp. 141-9.

(127) The only imperial date in Eunapius' *Lives* is the report that the temples of Canopus were destroyed during the reign of Theodosius I : καὶ τὰ περὶ τὸν Κάνωβον ἱερὰ ταὐτὸ τοῦτο ἔπασχον, Θεοδοσίου μὲν τότε βασιλεύοντος (B472) ; see WRIGHT, p. 420. Significantly, this event happened in AD 391 while Valentinian II reigned as Theodosius' colleague : cf. F. R. TROMBLEY, *Hellenic Religion and Christianization, c. 370-529*, Leiden and New York, 1993, I, p. 137.

(128) E.g. FLACH (*supra* n. 87).

(129) Hesychius dated his subjects by a number of systems : parents, colleagues, teachers or students, Olympiad, and contemporary Greek, Hellenistic or Roman ruler. The only sure co-imperial date given by Hesychius was to the poet Claudian : Κλαυδιανός, Ἀλεξανδρεύς, ἐποποιὸς νεώτερος. γέγονεν ἐπὶ τῶν χρόνων Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου τῶν Βασιλέων : FLACH, p. 120 ; cf. *Souda* s.v. Κλαυδιανός (ADLER, III, p. 125). Otherwise Hesychius dates an author by Diocletian's reign without colleagues (FLACH, p. 208.11-2), several authors by Constantine alone (ID., p. 36.18, p. 38.17, p. 43.6-7, p. 101.22, p. 105.5,

Byzantine writers of the age of Cephalas also did not regularly date authors by co-imperial dates. Although they sometimes date authors by co-emperors when they borrow an item from the *Hesychius Epitome* that was originally derived from Jerome ([130]) or when they borrow material from another source ([131]), Middle Byzantine scholars did not otherwise date individuals by co-imperial reigns ([132]). Middle Byzantine authors more often date individuals by the reigns of emperors under whom they were prominent or with whom they were closely associated ([133]). Thus Photius and the *Souda* date writers to Valens' reign without mention of Valentinian I ([134]). Sometimes Byzantine scholars combine the names of

p. 154.20, p. 158.4-5, p. 160.18, p. 165.11-12, p. 205.24-25), a few authors by Theodosius I without his co-emperors (ID., p. 43.15, p. 163.17-18, p. 239.14) and a few authors by Theodosius II alone (ID., p. 62.11-2, p. 126.5-6, p. 179.11-2, p. 239.17-8). He dates only one author by Valens, but with his predecessor Julian rather than his brother (ID., p. 54.7-8)

(130) E.g. *Souda*, s.v. Eusebius Pamphilus (ADLER, II, p. 472) : Εὐσέβιος, ὁ Παμφίλου,... ἤνθησε μάλιστα ἐπὶ Κωνσταντίνου τοῦ Βασιλέως καὶ Κωνσταντίου (Constantius was Constantine's Caesar in the East during the last years of his reign).

(131) Photius relates in *Bibl., cod.* 77 that Eunapius of Sardis' *Chronicle* ended in the reign of Honorius and Arcadius (R. HENRY, *Photius : Bibliothèque,* I-VIII, Paris, 1959-1977, I, p. 158) and in *cod.* 80 that the *History* of Olympiodorus of Thebes began with a consulship of Honorius and Theodosius II (AD 407 ; ID., I, p. 166).

(132) Photius dates Eusebius of Caesarea in *Bibl., cod.* 13 to the reign of Constantine the Great (HENRY, I, p. 11), Metrodorus the Chronographer to Diocletian's reign in *cod.* 115 (ID., I, p. 86) and the Great Persecution to Diocletian's reign in *cod.* 256 (ID., VII, p. 215) without reference to either emperor's co-rulers.

(133) E.g. *Souda,* s.v. Ἰμέριος, ... σοφιστὴς τῶν ἐπὶ Ἰουλιανοῦ τοῦ Βασιλέως (Adler, II, p. 633) ; Λιβάνιος, σοφιστής, Ἀντιοχεύς, τῶν ἐπὶ Ἰουλιανοῦ τοῦ Βασιλέως χρόνων καὶ μέχρι Θεοδοσίου τοῦ πρεσβύτου (ID., III, p. 267).

(134) Photius, *Bibl., cod.* 74, dates the *floruit* of Themistius to the reign of Valens : [Θεμίστιος] ἤκμαζε δὲ μάλιστα ἐν τοῖς Οὐάλεντος χρόνοις, ὡς κἀκ τῶν αὐτοῦ λόγων δῆλον (HENRY, I, p. 153). Although Photius reports that Valentinian I and Valens were co-emperors (*cod.* 258 ; ID., VIII, p. 38), he does not date authors or events to their joint reign. The *Souda* dates entries to the reign of Valens without Valentinian I (ADLER, I, p. 528.18, p. 548.19-20, II, p. 103.1, p. 168.26, p. 214.30, p. 459.20-21, p. 602.25, p. 719.13, IV, p. 36.22) and other entries to Valentinian's reign without Valens (ID., I, p. 12.8, III, p. 257.6).

two or three emperors in the same notice ([135]), but in most instances these references should be understood as successive imperial reigns rather than as collegiate reigns. Considering the weakness of the tradition of Byzantine literary biography prior to Cephalas and the minimal use of dating by reference to co-emperors within that tradition, it does not appear that the Palladas note descended into the *Greek Anthology* through that medium.

Yet the form of the note could still be a reference to the co-rule of Valentinian I and Valens. Valentinian was the elder member of the imperial brotherhood ([136]) whose name stood first in official documents ([137]). Thus an official document carrying the imperial formula, such as a law or administrative correspondence between Valens and Themistius as Prefect of Constantinople, could have been the source for the Palladas note ([138]). Inscriptions bearing the names of a Prefect of Rome and of Valentinian I and Valens survive ([139]), and official correspondence between Roman urban prefects and imperial pairs or triads of the Valentinian dynasty has been preserved ([140]).

(135) Photius, *Bibl.*, *cod.* 165 : [Ἰμέριος] ἤκμασε δὲ ἐπὶ Κωνσταντίου καὶ τοῦ δυσσεβεστάτου Ἰουλιανοῦ, καὶ τοῦ ἐν Ἀθήνῃσι κατὰ ῥητορείαν προὔστη διδασκαλείου (HENRY, II, p. 140). The *lemma* refers to the fact that Himerius was prominent during both reigns and that his eminence was due to his high position in the teaching establishment at Athens. Similarly, Apollinarius of Laodicea is dated in the *Souda* by successive emperors : Ἀπολινάριος, Λαοδικεὺς τῆς Συρίας, γεγονὼς ἐν ἡμέραις Κωνσταντίου καὶ Ἰουλιανοῦ τοῦ Παραβάτου καὶ ἕως τῆς ἀρχῆς Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου (Adler, I, p. 303).

(136) Valentinian I named his younger brother Valens as his co-ruler a few days after his own proclamation as emperor and directed the partitian of the Empire between himself and Valens shortly afterward : AM. MAR. XXVI, 4. 1-3 and 5. 1-3 ; ZOS. IV, 1. 2 and 3. 1 ; cf. F. REICHE, *Chronologie der letzten 6 Bücher des Ammianus Marcellinus,* Liegnitz, 1889, pp. 5-10.

(137) H. LECLERCQ, *Fastes consulaires,* in *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie,* V, col. 1152 ; cf. JONES, *Later Roman Empire,* I, p. 325, and II, p. 1131 n. 10.

(138) For the laws see CLINTON (*supra* n. 2), I, pp. 463-7 ; F. PERGAMI, *La legislazione di Valentiniano e Valente (364-375),* Milan, 1993, pp. 5-359.

(139) See A. CHASTAGNOL, *Les fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire,* Paris, 1962, pp. 168-9, for two examples of such inscriptions (*CIL* VI 3866 and 1170) set up by prefect C. Caeionius Rufius Volusianus Lampadius, Prefect of Rome AD 365-366.

(140) These appear as *Letters* 3, 6-13 in the *Collectio Avellana,* a sixth century Italian archive of letters between popes, emperors, city prefects and other

But there are limits to considering the note as a reference to the co-rule of the two emperors. Gratian joined the imperial college in AD 367 ([141]) and was regularly cited with his father and uncle in official documents until Valentinian's death in 375 ([142]). If Themistius were Prefect of Constantinople in AD 368, any official document concerning him would feature all three emperors' names, not the names of the two older rulers. Several other considerations argue against the Palladas note about Themistius' prefectship under Valens originating in an official document. The custom of inscribing imperial laws and enactments on stone was only minimally practiced in the Greek East ([143]), and no honorary inscription set up by a prefect of the eastern capital honoring imperial colleagues survives ([144]). Moreover, fires in late ancient and early medieval Constan-

officials concerning Roman affairs ; see O. GÜNTHER, ed., *Epistulae imperatorum pontificum aliorum inde ab anno CCCLXVII usque ad annum DLIII datae Avellana quae dicitur collectio,* I, Vienna, 1895, pp. 46, 49-54. The imperial addresses of the *relationes* of Symmachus, Prefect of Rome in AD 384, show many irregularities ; most of these dispatches have no surviving title : BARROW, *passim,* esp. p. 15 ; cf. VERA (*supra* n. 55), pp. LXXXIX-XCV *passim,* esp. p. XCI.

(141) The *Consularia Constantinopolitana* gives the date as August 24 : T. MOMMSEN, ed., *Chronica minora,* I, Berlin, 1892, p. 241 ; cf. AM. MAR. XXVII, 6 ; ZOS. IV. 12. 2 ; SOCR. IV, 11 ; SOZ. VI, 10. See also CLINTON, I, p. 468 ; REICHE (*supra* n. 136), p. 20.

(142) For the laws see CLINTON, I, pp. 468-85 *passim* and PERGAMI, pp. 360-651.

(143) D. FEISSEL, *Épigraphie et constitutions impériales : aspects de la publication du droit à Byzance,* in *Epigrafia medievale Greca e latina : ideologia e funzione,* G. CAVALLO and C. MANGO, eds, Spoleto, 1995, pp. 67-98, esp. pp. 70-1, 80-3, 89-91.

(144) The author has consulted the following works and found no inscription naming an eastern urban prefect and co-emperors : P. A. DÉTHIER and A. D. MORDTMANN, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis von den altesten Zeiten bis zum Jahre Christi 1453,* in *Denkshriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse,* Bd. XIII. 2 (1864) ; H. ROEHL, ed., *CIG,* IV, Berlin, 1877 ; A. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople,* London, 1899 ; B. MEYER-PLATH and A. M. SCHNEIDER, *Die Landmauer von Konstantinopel,* Zweiter Teil, reprint, Berlin, 1978, pp. 123-50 ; C. A. MANGO, *The Byzantine Inscriptions of Constantinople : A Bibliographical Survey,* in *American Journal of Archaeology,* 55 (1951), pp. 52-66. Inscriptions naming a prefect of Constantinople and the eastern emperor without his western colleague can be found. A famous example is the bilingual inscription set up in AD 390 by Prefect Proclus honoring Theodosius for erecting the obelisk in the

tinople ([145]), including those that partially or totally destroyed the *praetorium* and archives of the urban prefect ([146]), limited the availability of official documents as a source of the note. Thus, the Palladas notes do not seem to refer to Valentinian and Valens as co-emperors.

The form of the note suggests a better possibility : consular dating ([147]). The Republican office of consul enjoyed great prestige under the late imperial regime as the chief honorary position in the Roman state, and the succession of the year's two consuls provided a convenient method of dating events in Late Antiquity ([148]). The emperors sometimes became consuls to promote themselves and their accomplishments ([149]). Valentinian I and Valens celebrated joint consulships during four years of their reign, in AD 365, 368, 370, and 373 ([150]), and as senior colleague

Hippodrome (see R. JANIN, *Constantinople Byzantine*, 2nd ed., Paris, 1964, p. 90) ; Valentinian II was the western emperor at the time.

(145) A. M. SCHNEIDER, *Brände in Konstantinopel*, in *BZ*, 41 (1941), pp. 382-6.

(146) The *praetorium* of Prefect Monaxius was set fire to and at least partially destroyed during a riot caused by a food shortage in AD 409 (*Chron. Pasc.* s.a. 412) and the city prefect's *praetorium* was totally destroyed during the Nika Riot in 532 (Id., s.a. 531 ; cf. John Mal. *Chron.* s.a. 532) ; cf., JANIN, pp. 165-6. For the destruction of the city prefect's quarters in the Nika Riot see SCHNEIDER, *BZ*, 41 (1941), p. 385 ; J. B. BURY, *The Nika Riot*, in *JHS*, 17 (1897), pp. 116-7, 119 ; cf. G. GREATREX, *The Nika Riot : A Reappraisal*, in *JHS*, 117 (1997), pp. 70, 75.

(147) For the practice of consular dating in late antiquity see R. S. BAGNALL *et al.*, *Consuls of the Later Roman Empire*, Atlanta, 1987.

(148) JONES, *Later Roman Empire*, I, pp. 528, 532-3 ; BAGNALL *et al.*, pp. 1-4 ; WILLEMS, pp. 595-6.

(149) JONES, *Later Roman Empire*, I, p. 533 ; BAGNALL *et al.*, pp. 4-6.

(150) *PLRE*, I, pp. 1044-5 ; BAGNALL *et al.*, pp. 264-5, 270-1, 274-5, 280-1 ; CLINTON, II, pp. 197-8 ; SEECK, *Regesten*, pp. 220-7, 230-5, 238-41, 344-5 ; W. LIEBENAM, *Fasti consulares Imperii romani von 30 v. Chr. bis 565 n. Chr.*, Bonn, 1909, p. 38 ; A. DEGRASSI, *I fasti consulari dell'Impero dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Rome 1952, pp. 83, 283. The consulships of AD 365, 368 and 373 were celebrated during the first full regnal year and in subsequent quinquennial years as was the custom in the fourth century AD ; cf. BAGNALL *et al.*, pp. 23-4 ; R. BURGESS, *Quinquennial Vota and the Imperial Consulship in the Fourth and Fifth Centuries, 337-511*, in *Numismatic Chronicle*, 148 (1988), pp. 77-96, esp. pp. 77-8, 80, 84 ; cf. H. MATTINGLY, *The Imperial 'Vota,'* in *Proceedings of the British Academy*, 36 (1950), pp. 155-6 ; 37 (1951), pp. 239-41, 261 n. 104. The consulship of AD 370 was celebrated in honor of the emperors' victories against the Germans and the Goths during the preceding years ; cf. BAGNALL *et al.*, p. 23.

Valentinian's name appeared first in the consular formula for those years ([151]). Hence, the Palladas note could refer to Valentinian and Valens as co-consuls. It should be noted that AD 368, one of the years that the two emperors were co-consuls, seems to be the year that Themistius was Prefect of Constantinople from the earlier part of the present discussion.

In addition, consular dating was far more extensive in late antiquity and the early Byzantine era than reference to co-emperors. Consular dating was used in all official and public context in both the Western and the Eastern sections of the Empire ([152]) until Justinian ended the consulship as an independent office in the sixth century AD ([153]) ; however, the use of a post consular dating system and the Byzantine emperors' custom of assuming the consulship upon entering the imperial office permitted the practice of dating by consuls to survive in the East through the seventh century AD ([154]). During the era of consular dating, all imperial transactions such as laws ([155]) and all public documents were dated by the year's consuls ([156]). The practice of dating by consuls was also used in private

(151) BAGNALL *et al.*, p. 22 ; LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, V, col. 1152.

(152) B. KÜBLER, *Consul*, *RE*, IV, 1 (1900), cols 1134-5 ; A. LIPPOLD, *Consul*, *RAC*, III, pp. 396-7.

(153) Justinian's Novel 47 of AD 537 established official dating by regnal year, consular year and indiction year : KÜBLER, *RE*, IV, 1 (1900), col. 1136 ; LIPPOLD, *RAC*, III, p. 399 ; K. A. WORP, *Chronological Observations on Later Byzantine Documents*, in *Bulletin of the American Society of Papyrologists*, 22 (1985), pp. 357-63, esp. pp. 357-60. A few years later Justinian ended the office of consul, probably because of the expenses of its inaugeration that the emperor often paid and because he feared creating a rival in nominating a popular person to the office : BAGNALL *et al.*, pp. 7-12.

(154) Dating by post consular year enumerated the year after the last Western consul, Paulinus, AD 534, and the last Eastern consul, Basilius, AD 541 ; Justin II began the succession of imperial consuls, which extends to Constans II. See CLINTON, II, pp. 207-8 ; LIEBENAM, pp. 55-8 ; DEGRASSI, pp. 99-106 ; R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin. Le consul*, in *Byz.*, 24 (1954), pp. 545-50 ; J. HARRIES and M. WHITBY, *Review of R. S. Bagnall et al., The Consuls of the Later Roman Empire*, in *Classical Review*, n. s. 39 (1989), p. 92.

(155) LIPPOLD, *RAC*, III, p. 399 ; B. CROKE and A. KAZHDAN, *Chronology*, *ODB*, p. 448 ; BAGNALL *et al.*, p. 72. The year's consuls dated official documents and laws at the time of dispatch and reception. All laws had to be so dated to be official : *CTh* 1. 1. 1.

(156) Papyri preserve contracts and petitions drawn up in consular dating : BAGNALL *et al.*, pp. 67-70.

contexts. Consular dating is found in funerary inscriptions of Christians and non-Christians ([157]), and Christian writers dated their works by the current year's consuls ([158]) as bishops did their correspondence ([159]). The year's consuls sometimes dated the subscriptions of manuscripts ([160]). Thus, not only official documents of Themistius as Prefect of Constantinople dated by Valentinian I and Valens as the year's consuls or a law sent to Themistius as eastern urban prefect during an imperial consulship of the two Pannonians could have given rise to the Palladas note, but also documents, records and literature of an unofficial character that dated an activity or event concerning Themistius as Prefect of Constantinople during a consulship of the two emperors. However, it is not likely that official sources orginated this note. Consular dating was not prevalent outside official circles in the East where a number of traditional local dating systems were used, particularly the regnal year of a locality's ruler ([161]). At Constantinople the practice of dating public documents by consuls can only be minimally traced ([162]). Unofficial consular dating seems to be the better avenue of inquiry. Four unofficial media of late ancient record keeping and history writing that feature consular dating are especially important for determining the origin of the Palladas note.

One medium is consular annals, or consular *fasti* annotated with events of individual years and maintained as a record-keeping device in late Roman antiquity ([163]). Although consular *fasti* were annotated in earlier

(157) BAGNALL *et al.*, pp. 58-66 ; LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie,* V, cols 1135-1206, esp. cols 1135-50.

(158) P. NAUTIN, *La date du "De Viris Inlustribus" de Jérôme, de mort de Cyrille de Jérusalem et de celle de Grégoire de Nazianze,* in *RHE,* 56. 1 (1961), p. 34 n. 5 (from the preface to Book III of the commentary on Amos) : *praesenti anno, qui VI. consulatus Arcadii Augusti et Anicii Probi fastis nomen imposuit* (*PL,* 25, 1057C).

(159) LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie,* V, col. 1184 ; BAGNALL *et al.*, pp. 34, 88-9.

(160) B. HEMMERDINGER, *Les lettres latines à Constantinople jusqu'à Justinien,* in *BF,* 1 (1966), pp. 175-6.

(161) Y. E. MEIMARIS, *Chronological Systems in Roman-Byzantine Palestine and Arabia : The Evidence of the Dated Inscriptions,* Athens, 1992, pp. 333, 357 ; BAGNALL *et al,* p. 28.

(162) Only one inscription (AD 351) and one papyrus (AD 541) using consular dating survive : BAGNALL *et al,* p. 26.

(163) S. MUHLBERGER, *Prosper, Hydatius and the Chronicle of 452 : Three Chronicles and their Significance for the Fifth Century* (Dissertation, U. of

times ([164]), the custom of annotating consular *fasti* with the mention of notable events of the year enjoyed a renaissance in the middle of the fourth century AD at Constantinople ([165]) from whence such documents circulated widely in the Empire to be continued on a local basis in such centers as Alexandria and Ravennna ([166]). These documents show a particular format ([167]). The names of the year's consuls are given in the ablative case in the Latin examples and in the genitive case in the Greek examples followed by the headings *in hoc (consulatu)* or *in his (consulibus)* or ἐπὶ τούτων τῶν ὑπάτων; below these headings are listed memorable events of the year. These are usually of a public or ceremonial nature : imperial accessions and deaths; imperial victories; reception and embarkation of embassies; births, deaths and marriages within the imperial family; happenings of a local importance, such as riots, fires, building projects and receptions of relics; the activities of bishops and other Christian notables; and earthquakes and celestial phenomena whose occurrences were taken as portents of divine displeasure.

More importantly for this discussion, annotated consular *Fasti* often preserve under the heading of a year's consuls an original Constantinopolitan core of information, including the activities of the Prefects of the city. For example, the *Consularia Constantinopolitana* reports that Prefect Domitius Modestus inaugurated a cistern at Constantinople under the consuls of AD 369 : *Valentiniano nob. et Victore. His conss. opus*

Toronto), Toronto, 1981, pp. 26-51 ; ID., *The Fifth-Century Chroniclers : Prosper, Hydatius and the Gallic Chronicler of 452,* Leeds, 1990, pp. 23-46 ; R. W. BURGESS, *The Chronicle of Hydatius and the Consularia Constantinopolitana : Two Contemporary Accounts of the Final Years of the Roman Empire,* Oxford, 1993, pp. 175-86 ; R. L. POOLE, *Chronicles and Annals : A Brief Outline of Their Origin and Growth,* Oxford, 1926, pp. 8-9.

(164) BAGNALL *et al.*, p. 47 ; B. CROKE, *City Chronicles of Late Antiquity*, in *Reading the Past in Late Antiquity*, G. CLARKE, ed., Rushcutters Bay, NSW, 1990, pp. 175-7. Some were inscribed on stone or metal in the Early Empire and are found especially in Italy. A significant example is the *fasti* from Ostia ; see L. VIDMAN, ed., *Fasti Ostienses*, Prague, 1982, esp. pp. 141-8.

(165) MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers,* pp. 23-46 *passim*, esp. pp. 41-3 ; cf. CROKE, *Reading the Past*, pp. 182-5.

(166) BAGNALL *et al.*, pp. 53-4 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 179-81, 200-1 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 9, 43-6 ; CROKE, *Reading the Past*, pp. 185-98.

(167) BURGESS, *Chonicle of Hydatius*, p. 178 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, p. 27 ; cf. POOLE, p. 9.

magnificum cisternae Constantinopolitanae conpletum est a Domitio Modesto v. c. iterum praefecto urbis, quod in prima inchoaverat praefectura ([168]). An example of a similar Greek reference is the report from the consular annal that underlies the *Chronicon Paschale* that Prefect Vindaonius Magnus during the consulship of AD 375 dedicated the Baths of Carosa at Constantinople : ὑπ. Γρατιανοῦ Αὐγούστου τὸ δ' καὶ Αἰκυτίου τὸ Β'. Ἐπὶ τούτων τῶν ὑπάτων ἐνεκαινίσθη τὸ γυμνάσιον Καρουσιαναὶ παρόντος τοῦ ἐπάρχου Οὐινδαθνίου Μάγνου ([169]). The use of the consuls' names in the genitive and the phrase ἐπὶ ... ὑπάτων in a consular annal could have given rise to the Palladas note if the consuls were an imperial pair. Consequently, the Palladas note could have originated in a consular annal's reference to a public transaction of Themistius as urban prefect during a consular year of the emperors Valentinian I and Valens. The vast production of consularia by the late Roman book trade for all segments of society ([170]) testifies to their ability to circulate a notice of a prefectship of Themistius, and the fact that consular annals were used by both secular and Christian historians ([171]) for their dating format and for their historical notices suggests that other scholars, including the custodians of the text and tradition of Palladas, likewise had access to these documents and a possible record of an urban

(168) MOMMSEN, *Chronica minora,* I, p. 241. For the *Consularia Constantinopolitana* see MOMMSEN, *Chronica minora,* I, pp. 205-47 (text) ; BURGESS, *The Chronicle of Hydatius,* pp. 173-245 ; O. SEECK, *Chronica Constantinopolitana, RE,* III, 2 (1899), cols 2454-60 (discussions).

(169) MOMMSEN, *Chronica minora,* I, p. 242. For the *Chronicon Paschale* see MOMMSEN, *Chronica minora,* I, pp. 205-47 (text) ; M. WHITBY and M. WHITBY, transs, *Chronicon Paschale 284-628 AD,* Liverpool, 1989 (English translation and discussion).

(170) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. 180 : "What evidence we have suggests that annotated consular lists were relatively common in the Late Empire". Cf. CROKE, *Reading the Past*, p. 181. For a list and description of surviving consular *fasti* from late antiquity see BAGNALL *et al.*, 47-57. They are edited by Mommsen, *Chronica minora* I-III, *MGH, Auctorum Antiquissimorum,* IX, XI, XIII, Berlin, 1892-1898. On the importance of the private book trade in the circulation of consular annals see *infra* n. 173.

(171) See *Infra* nn. 188-209 and text discussion. Eusebius, Jerome, Ammianus Marcellinus and Socrates Scholasticus consulted consular annals in composing their chronicles or histories : MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 25, 45-6 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 196-7, 200-1 ; CROKE, *Reading the Past*, p. 180 ; BAGNALL *et al.*, p. 89.

prefectship of Themistius during an imperial consulship of Valentinian I and Valens.

Although Themistius does not appear in any extant consular annal ([172]), several aspects of the production and circulation of consular annals at Constantinople uphold the possibility that such a document may have been the origin of the Palladas note under discussion. The repetition of entries throughout extant consular annals suggests that these entries derive ultimately from a common source tradition at Constantinople ([173]) that was particularly extensive in its recording of events for the years AD 350 to 389 ([174]). Certainly a prefectship of even a few months' duration such as the one posited for Themistius in AD 368 earlier in this paper would have left at least one entry in this source tradition, if only the orator's entrance into that office. In addition, the many Latin and Greek consularia based on this common tradition included some which did not circulate outside the city to be continued in other localities ([175]). Hence a

(172) The only entry for AD 368 in surviving consular annals is to an earthquake that destroyed Nicaea in that year : *Cons. Const.* s.a. 368 and *Chron. Pasch.* s.a. 368 ; see MOMMSEN, *Chronica minora*, I, p. 241.

(173) CROKE, *Reading the Past*, pp. 182-5 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 37-46 ; cf. BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 177-8. Whether or not this common source tradition derived from a "city chronicle", a public municipal register at Constantinople maintained as the official record of events concerning the city and the emperor, is open to debate. CROKE, *Reading the Past*, pp. 165-203, esp. pp. 182-98, argues for the existence of such a register continued by several local chronicles in other cities of the Empire ; cf. WHITBY and WHITBY, pp. xx-xxi. BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 183-6, and MUHLBERGER, *Fifth Century Chroniclers*, pp. 37-46, argue against such civic registers and credit the private book trade with the origin, maintenance and circulation of consularia in the late Empire and their continuation in several localities around the Mediterranean. The common material from the second half of the fourth century AD argues for a single public register at this time in Constantinople, but only the existence and operation of a private book trade can explain the large circulation of consularia.

(174) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 178, 182, 196 ; MUHLBERGER, *Fifth Century Chroniclers*, pp. 25-6. For the Latin original of this register see C. FRICK, *Die Fasti Idatiani und das Chronicon Paschale*, in *BZ*, 1 (1892), pp. 283-92 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 176-7, 200 ; MUHLBERGER, *Fifth Century Chroniclers*, pp. 24 and n. 55, and pp. 42-3 ; BAGNALL *et al.*, p. 56.

(175) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 180-1, 200-1 ; cf. BAGNALL *et al.*, pp. 56-7. Burgess, *Chronicle of Hydatius*, p. 201, says that "there must have been a number of copies of the Greek version of the *Consularia Constantinopolitana* in circulation in Constantinople".

Constantinopolitan consular annal with a local interest and circulation ([176]) could have added and carried a notice of Themistius' prefectship under the consuls of AD 368 until it was associated with the Palladas poem at some time before Cephalas found it.

Finally, the practice of annotating consular *fasti* seems to have been originally associated with imperial and administrative circles at Constantinople ([177]), and officials were sometimes honored by specially made consular lists annotated by an honorary notice celebrating their office in the year that they held it ([178]). The most famous example of such a document is the *fasti* drawn up in honor of Cynegius, Theodosius I's Praetorian Prefect of the East who died in the year of his consulship, AD 388 ([179]) ; the eulogy of Cynegius for the year AD 388 can still be read in the *Consularia Constantinopolitana* which is derived from his honorary *fasti* ([180]). A similar eulogistic notice for Clearchus, Prefect of Constantinople in AD 373, which is found in Jerome's *Chronicle* entry for that year, is also thought to have been taken from a consular *fasti* produced to celebrate Clearchus' office in that year ([181]). A consular list drawn up with a special notice honoring Themistius for his prefectship of AD 368 would make an attractive option for an individual to use as a reference for dating the poem of Palladas.

The practice of drawing up lists of magistrates whose terms of office were dated by consuls is a second medium of Late Roman record keeping that may have originated the Palladas note. The year's consuls dated tables of the accessions and deaths of emperors during these cen-

(176) For the local character of consular annals in general see BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. 181. Local interest includes notices of both contemporary and antiquarian interest.

(177) MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 41-3.

(178) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. 180 and n. 9 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, p. 35.

(179) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 197-8, 203 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, p. 35.

(180) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 203-7.

(181) *Clearchus praefectus urbi Constantinopoli agnoscitur : a quo necessaria et diu expectata votis aqua inducitur civitati (PL*, 27, cols 505-6) ; cf. MUHLBERGER, *Fifth-century Chroniclers*, p. 35, citing O. SEECK, *Idacius und die Chronik von Constantinopel*, in *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, 139 (1899), p. 618.

turies ([182]). Similar lists of Christian bishops and patriarchs also circulated ([183]). For a magistracy of short duration of tenure a consular annal could be adapted to record the succession of its incumbents. For example, the consular list preserved in the Goleniščev Papyrus ([184]) features each year's consuls followed by the names of the year's Prefect of Egypt; beneath these annual markers are the year's events of imperial and local Egyptian interest. The appearance of this list in a book of popular provenance ([185]) suggests that lists of important magistrates were regularly drawn up in consular dating and circulated outside official circles in Late Antiquity. More importantly, the *Calendar of AD 354*, a Latin calendar to which is attached several secular and Christian chronographical works ([186]), includes a list of the Prefects of Rome from AD 254 to 354

(182) Malalas seems to have used such a document in the presentation of the succession of emperors in his chronicle : E. JEFFREYS, *Malalas' Sources*, in *Studies in John Malalas*, E. JEFFREYS, B. CROKE and R. SCOTT, eds, Sydney, 1990, p. 148 ; cf. list pp. 143-8.

(183) L. JEEP, *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern*, Leipzig, 1884, pp. 121-2 ; F. GEPPERT, *Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus*, Leipzig, 1898, pp. 46-58, esp. p. 51. The *Calendar of AD 354* (*infra* nn. 186-7 and text discussion) contains a list of the bishops of Rome AD 254-354 that dates the entry into office and the death of each bishop by the year's consuls : BAGNALL *et al.*, pp. 47-8 ; SALZMAN, pp. 47-50. For the text see MOMMSEN, *Chronica minora*, I, pp. 73-6.

(184) This list appears in a collection of chronographic and geographic works ; see BAGNELL *et al.*, p. 53 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, p. 38 ; A. BAUER and J. STRZYGOWSKI, *Eine Alexandrinische Weltchronik*, in *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse*, Bd. 51. 2 (1906), pp. 7-118, esp. pp. 49-75 ; C. VANDERSLEYEN, *Chronologie des préfets d'Égypte de 284 à 395*, Brussels, 1962, pp. 169-81.

(185) The text of the consular list is equipped with standardized illustrations to ornament the text (e.g. a wrapped corpse designates an execution or a death). Such elementary decoration seems more appropriate for a broad segment of the province's population than for an elite circle in Egypt. See BAUER and STRZYGOWSKI, pp. 119-204 and Tafeln I-VIII at end (with the illustrations) ; cf. BAGNALL *et al.*, p. 53.

(186) MOMMSEN, *Chronica minora*, I, pp. 13-148. For the *Calendar of AD 354* and its various chronological sections see BAGNALL *et al.*, pp. 47-8 ; P. SINISCALCO, *Chronography-Chronology*, in *Encyclopedia of the Early Church*, I, p. 166 ; M. R. P. MCGUIRE, *Chronographer of 354*, in *New Catholic Encyclopedia*, III, pp. 669-70 ; B. BALDWIN and A. CUTLER, *Calendar of 354*, *ODB*, p. 367 ; H. LECLERCQ, *Chronographe de 354*, in *Dictionnaire d'Archéo-*

dated by consuls ([187]). This list suggests that similar lists of eastern urban prefects circulated in Constantinople and in the East for a scholar or a scribe to derive the note to the Palladas poem.

A third medium of consular dating in late antiquity that may have given rise to the Palladas note is the world chronicle ([188]). As a form of historiography the world chronicles of Late Antiquity and Early Byzantium differ from annals in that they do not simply note events but discuss their meaning at some length, particularly in a Christian context ([189]), and from other forms of contemporary historiography in their

logie Chrétienne et de Liturgie, III, cols 1555-60 ; ID., *Filocalus (Furius Dionysius)*, in *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, V, cols 1594-1600 ; O. SEECK, *Chronograph vom J. 354, RE*, III, 2 (1899), cols 2477-81 ; H. STERN, *Le calendrier de 354 : Étude sur son texte et ses illustrations*, Paris, 1953 ; M. R. SALZMAN, *On Roman Time : The Codex-Calendar of 354 and the Rhythms of Urban Life in Late Antiquity*, Berkeley, Los Angeles and Oxford, 1990, esp. pp. 1-60 ; R. HERZOG, ed, *Restauration und Erneuerung : die lateinische Literatur von 284 bis 374 n. Chr.*, Munich, 1989, pp. 178-83.

(187) MOMMSEN, *Chronica minora*, I, pp. 65-9 ; SALZMAN, pp. 41-2 ; SEECK, *RE*, III, 2 (1899), col. 2479. This table provides the succession of the year's consuls followed by the year's prefect.

(188) For the late ancient world chronicle in general see MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 10-23 ; H. W. G. PETER, *Die Geschichtliche Literatur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius I und ihre Quellen*, Leipzig, 1897, II, pp. 372-83 ; RAUSCHEN (*supra* n. 32), pp. 174-5, 184-8 ; H. GELZER, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie*, reprint, New York, 1967, I and II, pp. 1-176 ; B. CROKE, *The Origins of the Christian World Chronicle*, in *History and Historians in Late Antiquity*, B. CROKE AND A. M. EMMETT, eds, Sydney, 1983, pp. 116-31 ; esp. pp. 120-7 ; A. A. MOSSHAMMER, *The Chronicle of Eusebius and the Greek Chronographic Tradition*, Lewisburg, Pa., and London, 1979, pp. 21-168 ; W. ADLER, *Time Immemorial : Archaic History and its Sources in Christian Chronology from Julius Africanus to George Syncellus*, Washington, DC, 1989, *passim*, esp. pp. 15-105 ; B. CROKE, *Byzantine Chronicle Writing. 1. The Early Development Of Byzantine Chronicles*, in *Studies in John Malalas* (*supra* n. 182), pp. 27-38 ; I. ROCHOW, *Chronographie*, in *Quellen zu Geschichte des frühen Byzanz (4.-9. Jahrhundert) : Bestand und Probleme*, F. WINKELMANN and W. BRANDES, eds, Amsterdam, 1990, pp. 190-201. See also J. W. JOHNSON, *Chronological Writing : Its Concepts and Development*, in *History & Theory*, 2 (1962), pp. 124-45 and SINISCALCO, *Encyclopedia of the Early Church*, I, pp. 166-7.

(189) For the distinction between annals and chronicles see M. R. P. MCGUIRE, *Annals and Chronicles*, in *New Catholic Encyclopdia*, I, pp. 551-6 ; C. BÉMONT, *Chronicle*, in *Encyclopaedia Britannica*, 11th ed., VI, pp. 298-9 ;

wider scope of coverage ([190]). Although they employed several dating systems to incorporate Near Eastern, biblical and Graeco-Roman history within their broad framework of salvation history ([191]), Christian chroniclers often used consular annals as the basis of their coverage of Roman history. Hence, these writers often adopted the same yearly format of consular succession for their chronological structure and reproduced the same information as found in annotated consular *fasti*, including details about the Prefects of Constantinople ([192]). For example, the surviving sixth century Latin chronicle of Cassiodorus reports the foundation of the eastern urban prefecture and the name of the first incumbent of that office, Honoratus, under the consuls of AD 360 (359 is the correct date) and refers to Prefect Clearchus' inauguration of additions to the capital's

POOLE, *passim* ; cf. BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 178-9 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 23-5.

(190) For chronicles within the broader tradition of late ancient historiography see A. MOMIGLIANO, *Pagan and Christian Historiography in the Fourth Century AD*, in *The Conflict between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, A. MOMIGLIANO, ed., Oxford, 1963, pp. 79-99 ; B. CROKE and A. M. EMMETT, *Historiography in Late Antiquity : An Overview*, in *History and Historians* (*supra* n. 188), pp. 1-12 ; H. HOFMANN, *Die Geschichtsschreibung*, in *Spätantike : mit einem Panorama der Byzantinischen Literatur*, L. J. ENGLES AND H. HOFMANN, eds, Wiesbaden, 1997, pp. 403-67, esp. pp. 418-28 ; M. V. ANASTOS, *Byzantine Literature*, in *New Catholic Encyclopedia*, 2, pp. 984-8 ; R. GÜNTHER, *Lateinische Historiographie vom 4. bis 6. Jahrhundert*, in *Quellen zu Geschichte* (*supra* n. 188), pp. 213-23 ; G. C. HANSEN, *Griechische und lateinische Geschichtsschreibung in der Spätantike*, in *Klio*, 66 (1984), pp. 605-14. For a list of extent Greek and Latin chronicles of the late ancient and early medieval eras see RAUSCHEN (*supra* n. 32), pp. 184-8.

(191) These include the year of the Creation, the year of Abraham, the year of an emperor's reign, the Olympiad, the Indiction and several others. Chroniclers also treated chronographical issues such as the date of the Incarnation, considerations of the Easter cycle and millenarian theories : V. GRUMEL, *La chronologie*, Paris, 1958, pp. 1-235 *passim* ; D. SERRUYS, *De quelques ères usitées chez les chroniqueurs byzantins*, in *Revue de Philologie*, n. s. 31 (1907), pp. 151-89, and pp. 251-64 ; W. L. R. CATES, *Chronology*, in *Encyclopaedia Britannica*, 11th ed., VI, pp. 305-18, esp. pp. 312-6 ; CROKE AND KAZHDAN, *ODB*, pp. 448-9 ; cf. R. LANDES, *Lest the Millenium be Fulfilled : Apocalyptic Expectations and the Pattern of Western Chronography 100-800 CE*, in *The Use and Abuse of Eschatology in the Middle Ages*, W. VERBEKE, D. VERHELST and A. WELKENHUYSEN, eds, Louvain, 1988, pp. 137-211.

(192) Cf. MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, pp. 45-6 ; cf. BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 178-9, 201.

public water supply during the fourth consulship of Valentinian I and Valens in AD 373 ([193]). The early seventh century *Paschal Chronicle* cites the activities of several eastern urban prefects of the fourth and fifth centuries AD under a year's consuls ([194]).

In addition, chroniclers using imperial reigns and co-reigns as their basic dating system also transmitted information about prefects of Constantinople from consular dated literature that they often used as sources for their chronicles. These writers sometimes reproduce under imperial dates events taken from consular dated literature. Thus Jerome, who borrowed many items from consular annals in the compilation of his chronicle ([195]), reports that Honoratus was created the first eastern urban prefect in AD 359 during the co-reign of Constantius II, Constantine II and Constans ([196]) and that Clearchus made significant additions to the water supply of Constantinople in AD 373 under the co-rule of Valentinian I and Valens ([197]). The sixth century chronicle of John Malalas cites the activities of several eastern urban prefects under imperial reigns ([198]). Sometimes chronicle writers using a chronological frame-

(193) MOMMSEN, *Chronica minora,* II, pp. 152-3.

(194) The *Chronicon Paschale* records that Vindaonius Magnus dedicated the Baths of Carosa during the consulship of AD 375 (560 Bonn ed.), that Honoratus was made the first Prefect of Constantinople under the consuls of AD 359 (543), that Prefect Aemilianus presided over the reception of relics into Constantinople during the consulship of AD 406 (569), that Prefect Ursus attended the deposition of relics at the Great Church of Constantinople under the consuls of AD 415 (572-73), and that an attempt was made on the life of Prefect Aetius during the consulship of AD 419 (574) ; see WHITBY and WHITBY, pp. 33-4, 48, 60, 63-4, 66.

(195) For Jerome's use of consular annals see CROKE, *Reading the Past*, p. 180 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 196-7. The many similar entries that are found in Jerome's account of the early reign of Valens and in the accounts of the same period presented by the *Consularia Constantinopolitana* and the *Chronicon Paschale* (e.g. several natural disasters, Procopius' rebellion and Gratian's accession) demonstrate Jerome's reliance on consular annals in compiling his chronicle.

(196) *PL*, 27, col. 504.

(197) *PL*, 27, cols 505-6.

(198) E.g. Cyrus served Theodosius II as Prefect of Constantinople and Praetorian Prefect simultaneously (361 Bonn ed.), Prefect Plato punished rioters in the capital under Anastasius I (394-5, 407-8), Prefect Theodotus was exiled by Justin I for executing an *illustris* without his permission and was replaced by Theodore Teganistes (416), Prefect Victor punished two bishops for sexual misconduct under Justin I (436) and Longinus, a city prefect under Justinian I, direc-

work of imperial dating report events by their consular date. For example, Malalas, whose chronicle often cites specific events by their consular year (199), dates the entry into office of important magistrates, including several emperors (200) and the first Count of the East (201), by the year's consuls. Hence, a chronicle using either consular dates or imperial reigns for its chronological sequence could have transmitted a reference to Themistius' prefectship of AD 368 to a scholar or scribe of the Palladas poem as a consular dated item that could be used to date the poem. In either case the resulting note would appear in the same form as it is found in the *Greek Anthology*. A last consideration about chronicles is that their great production in Late Antiquity, both those that dated by co-consuls and those that dated by co-emperors, enhances the possibility that the Palladas note originated in this medium (202).

Late ancient historiography outside Christian chronicle writing is a fourth medium that could have originated or transmitted a consular dated notice of Themistius' prefectship in Valens' reign to the text of the Palladas poem under discussion. Late ancient historians other than chroniclers regularly used consular dating and often included official documents and unofficial literature dated by consuls, such as consularia and lists of magistrates, among their sources. Thus, Ammianus names most of the Prefects of Rome within the framework of the yearly consuls for most of his surviving history (203). Greek narrative historians, such as Olympio-

ted important building projects in the capital (482) ; see E. JEFFREYS, M. JEFFREYS and R. SCOTT, transs, *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne, 1986, pp. 197, 221-2, 228, 235-6, 253, 286. Malalas' information about eastern urban prefects comes from Constantinopolitan consularia and chronicles : JEFFREYS, *Studies in John Malalas*, pp. 213-4.

(199) See the list of consular dated events in Malalas' narrative compiled by E. JEFFREYS, *Chronological Structures in Malalas' Chronicle*, in *Studies in Malalas*, pp. 143-8.

(200) See the list cited *supra* n. 199.

(201) Felicianus under the consuls of AD 335 : JEFFREYS, *Studies in Malalas*, p. 146 ; cf. G. DOWNEY, *A Study of the comites Orientis and consulares Syriae* (dissertation, Princeton U.), Princeton, 1939, p. 9.

(202) BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. 8 : "There were of course hundreds if not thousands of other unknown and now-lost chronicles written by all types of individuals in all parts of the Empire throughout the late-fourth to sixth centuries". Cf. CROKE and EMMETT, *History and Historians*, p. 4.

(203) Although Ammianus uses successive summer campaign seasons and intervening winters as the basis of his chronology and uses consular dating gene-

dorus and Zosimus, used consular dating ([204]), and Olympiodorus cites a *relatio* of Albinus, Prefect of Rome in AD 414 ([205]). The church historian Socrates Scholasticus derives several notices to fourth century Prefects of Constantinople and his consular dated chronology from a redaction of the *Consularia Constantinopolitana* ([206]). Some sixth century historians wrote on the era of Themistius, including Peter the Patrician ([207]) and Hesychius of Miletus ([208]), and since Hesychius occasionally used consular dating ([209]), perhaps a lost portion of their works carried a reference

rally to emphasize important events, the text of his history provides the yearly succession of consuls AD 354-366 ; some consulships are cited two or even three times. After AD 366 the citation of the year's consuls becomes irregular and some consular pairs are not given : T. D. BARNES, *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality*, Ithaca, NY, and London, 1998, pp. 43-51, 218-1. Ammianus also mentions most of the Prefects of Rome from c. AD 354 to 375 : O. SEECK, *Die Reihe der Stadtpräfecten bei Ammianus Marcellinus*, in *Hermes*, 18 (1883), pp. 289-303 ; cf. BARNES, pp. 237-40. Hence a history citing a year's consuls in proximity to a reference to Themistius as an urban prefect could have been the origin of the note to Poem XI, 292 of the *Greek Anthology*.

(204) Zosimus provides seventeen consular dates : R. T. RIDLEY, *Zosimus the Historian*, in *BZ*, 65 (1972), pp. 288-9 and n. 54. But Zosimus reproduces these dates from his source, Olympiodorus : E. A. THOMPSON, *Olympiodorus of Thebes*, in *Classical Quarterly*, 38 (1944), p. 49 ; J. F. MATTHEWS, *Olympiodorus of Thebes and the History of the West (AD 407-425)*, in *JRS*, 60 (1970), p. 87 ; C. CHAFFIN, *Olympiodorus of Thebes and the Sack of Rome : A Study of the Historikoi Logoi*, Lewiston, N.Y., 1993, pp. xl-xlii, xliv.

(205) Frag. M25. See THOMPSON, *Classical Quarterly*, 38 (1944), p. 49 ; MATTHEWS, *JRS*, 60 (1970), p. 95 n. 168 ; CHAFFIN, pp. 89-90.

(206) E.g. Honoratus became the first Prefect of Constantinople in AD 359 (II, 41) ; Clearchus, Prefect in AD 373, built a large reservoir at Constantinople (IV, 8) ; Vindaonius Magnus, Prefect in AD 375, inaugerated the Baths of Carosa (IV, 9). Cited by DAGRON, *Naissance*, pp. 241, 249. For Socrates' use of a redaction of the *Consularia Constaninopolitana* see GEPPERT (*supra* n. 183), pp. 32-46 ; JEEP (*supra* n. 183), pp. 117-30, esp. pp. 117-21 ; cf. BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. 200 ; BAGNALL *et al.*, p. 89 n. 17.

(207) COLONNA, p. 98 ; HUNGER, *Die hochsprachliche Literatur*, I, pp. 300-1 ; KARAYANNOPULOS and WEISS, II, pp. 298-9. Peter wrote a history of Rome from the Second Triumvirate to at least the reign of Julian.

(208) PHOTIUS, *Bibl.*, *cod.* 69 ; SMITH, II, p. 448 ; COLONNA, p. 60. Hesychius wrote a universal history from Belus the Assyrian to Anastasius I and a continuation into Justinian's reign.

(209) PHOTIUS, *Bibl.*, *cod.* 69, reports that Hesychius ended his universal history with the death of Anastasius I dated by the sole consulship of Magnus (AD 518).

to a prefectship of Themistius under Valens that has descended into the modern world in the form of the note to the Palladas poem in the *Greek Anthology*.

Yet the possibility that a lost narrative history was the origin or carrier of the Palladas note is limited. Ammianus Marcellinus and Zosimus, the most extensive narrative sources for the late fourth century AD, seldom mention the Prefects of Constantinople ([210]), perhaps because the city represented the intrusion of the Christian Roman Empire into the Hellenic East ([211]). Themistius was not mentioned in late ancient pagan historiography because of his close association with Christian emperors ([212]). The only appearance of Themistius in extant historiography of the immediate centuries after his career is Socrates' report (III, 26) that Themistius propagated at Constantinople his consular oration in honor of Jovian delivered earlier to the emperor while travelling in Asia Minor in AD 364 and a reference in Socrates (IV, 32) and Sozomen (VI, 36-37) to Themistius' speech before Valens at Antioch c. AD 375 in defense of religious freedom. The "classicising historians" of the late fourth through early seventh centuries AD, beginning with Eunapius and ending with Theophalact Simocatta, wrote about their own age using eyewitness and contemporary documentary sources and hence would have had little opportunity to refer to an incident concerning Themistius ([213]). The surviving fragments of Peter the Patrician's and Hesychius of Miletus' histories do not permit a judgement about whether or not the full text of these histories ever men-

(210) SEECK, *Hermes*, 18 (1883), p. 289 ; R. T. RIDLEY, *The Fourth and Fifth Century Civil and Military Hierarchy in Zosimus*, in *Byz.*, 40 (1970), pp. 99, 102. The only Prefect of Constantinople that Ammianus mentions is Sophronius (XXVI, 7. 2 without date) and Zosimus refers to two others, Caesarius, Prefect in AD 365 (IV, 6. 2) and Proclus, Prefect AD 389-392 (IV, 45. 1 and 52. 1).

(211) R. DOSTÁLOVÁ, *Frühbyzantinische Profanhistoriker*, in *Quellen zu Geschichte* (*supra* n. 188), pp. 160-1.

(212) DAGRON, *TM*, 3 (1968), p. 81 ; PENELLA, *Eunapius*, pp. 134-41, esp. pp. 134-7. Eunapius does not mention Themistius in his biographies of prominent late ancient sophists and philosophers ; Ammianus Marcellinus and Zosimus do not refer to Themistius in their histories.

(213) Cf. DOSTÁLOVÁ, *Quellen zu Geschichte*, pp. 156-79, esp. pp. 158-9 ; Z. V. UDAL'COVA, *La monde vu par les historiens byzantins du IVe au VIIe siècles*, in *Bsl*, 33 (1972), pp. 193-213, esp. p. 198 ; R. BLOCKLEY, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eunapius, Olympiodorus, Priscus, Malchus*, I, Liverpool, 1981, p. 90.

tioned Themistius ([214]). But the few references to narrative historians in modern prosopography of the late fourth century Prefects of Constantinople ([215]) show that historiography other than chronicles does not provide a good witness to their offices.

A source using consular dating outside the formal historiography of the early Byzantine era is the most likely origin of the note to the Palladas poem. A few considerations support this conclusion. One is that the literature of consular dating as a medium of record keeping was considered in Late Antiquity to be a sub-literary genre and hence was free of the ideological preoccupations that seem to have banished Themistius from contemporary historiography ([216]). Others concern the nature of consular dated literature in Late Antiquity : the large volume of its production, the focus of this production at Constantinople in the period that Themistius was Prefect for Valens, and its preservation of unique references to eastern urban prefects ([217]). In addition, the epigram was greatly studied and produced in Greek and Latin from the middle of the fourth to the end of

(214) *FHG* IV, pp. 145-55 : Hesychius, and 184-91 : Peter the Patrician. Most of the extant portion of Book VI of Hesychius' history, the section covering imperial history from Constantine to Anastasius I, is a long fragment outlining the foundation myths concerning Byzantium and Constantine's foundation of Constantinople ; the only later notice of an emperor is to Valens and his relations with the Goths (Frag. 6, p. 155). The last emperor mentioned in surviving portions of Peter's history is Julian (Frag. 18, p. 191).

(215) DAGRON, *Naissance*, pp. 240-73 ; CANTARELLI, *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei* (*supra* n. 2), 30 (1921), pp. 205-15.

(216) *Supra* n. 212 and accompanying text discussion ; cf. BAGNALL *et al.*, p. 48 ; MUHLBERGER, *Fifth-Century Chroniclers*, p. 9 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 179-82 ; SALZMAN, pp. 37-8.

(217) Concerning the fourth century, only consular dated literature or sources using consular dated literature name and date the first Prefect of Constantinople as Honoratus in AD 359 (Jer., *Chron.* s.a. 359 ; *Cons. Const.* s.a. 359 ; *Chron. Pasc.* s.a. 359 ; Socr. II, 41 ; Soz. IV, 23 ; cf. *PLRE,* I, *Honoratus* 2, p. 439), record that Domitius Modestus was Prefect of the city for a second time in AD 369 (*Cons. Const.* s.a. 369), and report that another Honoratus was Prefect in AD 394 (Zon. XIII, 18 ; cf. *PLRE* I, *Honoratus 6*, p. 439). Concerning the fifth century, such sources alone record that Theodosius was Prefect in AD 459 (*Chron. Pasch.* s.a. 459 ; cf. *PLRE,* II, *Theodosius 12*, p. 1101), that Diapherentius was Prefect in AD 467 (*Chron. Pasch.* s.a. 467 ; Const. Porph. *De Cer.* 87 ; cf. *PLRE,* II, *Diapherentius*, p. 358) and that Secundinus replaced Julianus as Prefect in AD 492 (John Ant., Frag. 214b ; cf. *PLRE,* II, *Secundinus 5*, p. 986).

the sixth centuries AD ([218]), and manuscripts of epigram collections were copied and worked on throughout the era of the prominence of consular dating ([219]). Thus the note could have been attached to the poem at any time that it circulated in the late fourth, fifth or sixth centuries AD. Since classical epigram was no longer studied or practiced after the sixth century at Byzantium ([220]), the chance that the note was added to the poem during the next three centuries is minimal. Lastly, Constantinople is the most likely location for the source that carried the Palladas note to have survived until its use in the capital by Cephalas in the creation of his anthology ([221]).

Whatever was the cause or process of the confusion in the notes to the Palladas poem concerning Themistius in the *Greek Anthology*, the literature of consular dating is a valuable source tradition whose importance in the reconstruction of Late Antiquity has been underscored by recent research ([222]). Consular annals or chronicles based on consular annals pro-

(218) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 16, 92-3 ; I. G. GALLI CALDERINI, *L'Epigramma greco tardoantico : Tradizione e innovazioni*, in *Vichiana*, n. s. 16 (1987), pp. 103-34 ; B. STUMPO, *L'epigramma a Costantinopoli nel secolo VI dopo Cristo*, Polermo, 1926 ; M. LAUSBERG, *Das Einzeldistichon : Studien zum antiken Epigramm*, Munich, 1982, pp. 468-78 ; G. BERNT, *Das latinische Epigram im Übergang von der Spatäntike zum frühen Mittelalter*, Munich, 1968, pp. 41-149 ; R. KEYDELL, *Epigramm*, *RAC*, V, pp. 539-77.

(219) The *Chronicon Paschale* and the *Fasti Heracliani* were produced in Constantinople c. AD 630, two or three generations after the poets included in the *Cycle* of Agathias, the last group of traditional Greek epigramists at the capital, worked (c. AD 550) ; cf. BAGNALL *et al.*, pp. 56-7. For Agathias and the other *Cycle* poets see *infra* nn. 228-35 and text discussion.

(220) Cameron, *Greek Anthology*, pp. 16, 47-8, 329.

(221) Private holdings of books in the capital could have preserved the manuscript that carried the note until Cephalas' time ; cf. S. K. PADOVER, *Byzantine Libraries*, in *The Medieval Library*, J. W. THOMPSON, ed., Chicago, 1939, pp. 313-4, 317, 319 ; N. G. Wilson, *The Libraries of the Byzantine World*, in *GRBS*, 8 (1967), pp. 53-80, esp. pp. 61-2 ; cf. G. CAVALLO, *Conservazione e perdita dei testi greci : Fattore materiali, sociali, culturali*, in *Tradizione dei classici : Trasformazioni della cultura*, A. GIARDINA, ed., Rome, 1986, pp. 101-5.

(222) R. W. BURGESS, *History vs Historiography in Late Antiquity*, in *Ancient History Bulletin*, 4 (1990), p. 121 : "The three volumes of Mommsen's *Chronica Minora* are the three most valuable and irreplaceable tomes for every historian of Late Antiquity". Cf. ID., *Chronicle of Hydatius*, p. v ; MUHLBERGER, *Fifth Century Chronicles*, pp. 1-7. As an example of the value of consular literature, the *Consularia Constantinopolitana* provides the only continuous chronological outline for the fourth century : BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, p. VI.

vide information that appears in no other record ([223]), a unique perspective on significant individuals or events ([224]), or the single witness to a number of years in one locality ([225]) ; in addition, lists of magistrates dated by consuls sometimes preserve the names of incumbents who might otherwise have been lost to history ([226]). Individual reports in this literature generally need corroboration from other sources to be accepted as credible ([227]). But it can be argued that the notes on Themistius' urban prefectship under Valens found in the *Greek Anthology* represent a reference to this office in a lost consular dated source that is verified by Gregory of Nazianzus' *Letter* 24.

It is easy to understand how the Palladas poem came to be ascribed in the *Greek Anthology* to the wrong reign by the use of a source using consular dating. A chance reference to an urban prefectship of Themistius under Valentinian I and Valens in a consular annal, a chronicle or a work in another historical genre based on a consular annal may have been the only source that a scribe or scholar had on hand to date the poem. If the

(223) E.g. the chronicle of Marcellinus Comes provides much unique information on the invasions of the Huns, Ostrogoths and Bulgars into Illyricum during the fifth and early sixth centuries AD and features information about monuments and events at Constantinople that survives in no other source : B. CROKE, trans, *The Chronicle of Marcellinus,* Sydney, 1995, pp. XX-XXI.

(224) E.g. the *Chronicon Paschale* draws upon an Arian source on Constantius II : WHITBY and WHITBY, p. XVI.

(225) Prosper provides a unique record for Gaul for AD 422-433 : MUHLBERGER, *Fifth-Centruy Chroniclers*, p. 92. The Gallic Continuator of Prosper's chronicle provides unique information about Italian affairs of the fifth through the seventh century AD and is particularly helpful for the years 475 to 480 : ID., *Heroic Kings and Unruly Generals : the 'Copenhagen' Continuator of Prosper Reconsidered*, in *Florilegium,* 6 (1984), p. 50.

(226) The original consular list and the list of consuls used for the dating of the prefects of Rome appended to The *Calendar of AD 354* include the consular nominees of Maxentius and Magnentius whose names might have been lost on account of these emperors' status as usurpers : BAGNALL *et al.*, p. 48 ; BURGESS, *Chronicle of Hydatius*, pp. 182, 191 ; SALZMAN, pp. 38-9, and pp. 283-6. Only the *fasti Hydatiani* preserve Avitus' consulship : BAGNALL *et al.*, p. 54. John Malalas alone reports that Felicianus was the first *comes orientis* who entered his office during the consular year AD 335 (*supra* n. 201).

(227) Cf. MUHLBERGER, *Prosper, Hydatius* (*supra* n. 163), pp. 26-7 ; T. F. TOUT, *The Study of Mediaeval Chronicles,* in *Bulletin of the John Rylands Library,* 6 (1921-22), p. 436 ; J. TAYLOR, *The Use of Medieval Chronicles,* London 1965, pp. 5, 23.

originator of the note was using a list of the Prefects of Constantinople for his guide, that individual would have had to choose between several prefectships on the reconstruction of the present writer, one each for the reigns of Julian, Valens and Theodosius I. It would have been natural for this individual to select the tenure of office under Valens as the "middle point" or *floruit* of Themistius' official career, and the fact that this tenure of office came during a consulate of two emperors of some length of reign may have encouraged this decision. Yet a recorded prefectship of Themistius during a consulship of Valentinian I and Valens would have been the source of the error.

A more specific date and context for the origin of the note can be suggested. The poems of the *Cycle* of Agathias, one of the chief sources that Cephalas used for compiling his anthology, were written by a circle of officials and lawyers over the course of Justinian I's reign and were published around AD 568 ([228]). At the same time that the *Cycle* poets worked, several officials of the regime of Justinian were researching the history of high offices at Constantinople ([229]). John Lydus' *De Magistratibus* is a product of such research and provides an idea of the information available at his time about such offices and their occupants in the fourth century AD ([230]). Lydus' prime interest is the office of the praetorian prefect,

(228) For Agathias' *Cycle* see CAMERON, *Greek Anthology, passim* ; A. MATTSSON, *Untersuchungen zur Epigrammsammlung des Agathias,* Lund, 1942 ; Av. CAMERON, *Agathias,* Oxford, 1970, pp. 12-29 ; Av. and A. CAMERON, *JHS,* 86 (1966), pp. 6-25 ; R. C. MCCAIL, *The Cycle of Agathias : New Identifications Scrutinized,* in *JHS,* 89 (1969), pp. 87-96 ; ID., *The Erotic and Ascetic Poetry of Agathias Scholasticus*, in *Byz.*, 41 (1971), pp. 205-67 ; cf. B. BALDWIN, *The Date of the Cycle of Agathias*, in *BZ,* 73 (1980), pp. 334-40.

(229) M. MAAS, *John Lydus and the Roman Past : Antiquarianism and Politics in the Age of Justinian,* London and New York, 1992, pp. 38-52. Justinian promoted interest in the traditions of high state offices as part of his efforts to revitalize Roman traditionalism in his regime (cf. ID., pp. 83-96).

(230) For Lydus and the *De Magistratibus* see MAAS (*supra* n. 229) ; A. KLOTZ, *Lydos 7, RE,* XIII, 2 (1927), cols 2210-7 ; T. F. CARNEY, *Lydos, RE,* Supplb. XII (1970), cols 521-3 ; J. CAIMI, *Burocrazia e diritto nel De magistratibus di Giovanni Lido,* Milan, 1984 ; A. C. BANDY, trans, *Ioannes Lydus : On Powers or the Magistracies of the Roman State*, Philadelphia, 1983, esp. pp. IX-LXXIV ; T. F. CARNEY, *Bureaucracy in Traditional Society : Romano-Byzantine Bureaucracy Vewed from Within.* III. *John the Lydian. On the Magistracies of the Roman Constitution (De Magistratibus)* (with English translation), Lawrence, Ka, 1971 ; C. N. Tsirpanlis, *John Lydus on the Imperial Administration,* in *Byz.,* 44 (1974), pp. 479-501.

and he presents detailed information about the office and historical notices about some fourth centuy Prefects, including the activities of Salutius in the AD 360s (III, 52) and Rufinus in the late AD 390s (II, 10; cf. III, 7, 23 and 40).

Lydus also makes clear that other high offices were at the time receiving similar attention. He specifically says that Peter the Patrician, a *magister officiorum* during Justinian's reign, had written a book on his office and predecessors that included their full succession (II, 25). Lydus read in Peter's book that the first Master of the Offices was Martinianus who served the Emperor Licinius and that Palladius was the next *magister officiorum* after Constantine defeated Licinius ([231]). Lydus does not present much information about the office of urban prefect ([232]), but the city prefecture would have been the subject of similar research, and no doubt consular dated literature would have been among the material recovered for study. Certainly the poets of the *Cycle,* many of whom held high state office ([233]), would have been aware of this research, may have participated in it and would have made use of any information obtained in the process that helped them in the historical understanding of ancient poems of interest to them ([234]). Hence, a member of the *Cycle* poets could have found a reference to Themistius' prefectship under Valens in AD 368 in a recovered document featuring consular dating and attached that notice to

(231) Lydus' presentation is still the basis of modern discussion of the origin of the mastership of the offices, e.g. JONES, *Later Roman Empire*, I, p. 103 ; M. CLAUSS, *Der magister officiorum in der Spätantike,* Munich, 1981, p. 117.

(232) He presents varying accounts of the origin of the office (I, 34, 38, 48) relates that the prefect of the city enjoys enjoys the same name and honor as the preatorian prefect (II, 6, 7, 9) and refers to Domitian's innovation of twelve city prefects (I, 49 ; II, 19).

(233) For the members of the *Cycle* group of poets see Av. and A. CAMERON, *JHS,* 86 (1966), pp. 6-25, esp. pp. 8-20 : cf. STUMPO (*supra* n. 218), pp. 15-29. These include a prefect of Constantinople, Gabriel, who contributed one poem to anthology of Cephalas, *Gk. Anth.*, XVI, 208.

(234) Connections between Agathias' circle of poets and individuals investigating the history of high offices in the capital can be made. The *Greek Anthology* transmits a poem (I, 36) that Agathias wrote in honor of Theodore, the son of Peter the Patrician, becoming Master of the Offices c. AD 566 or 567 : CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 72-4, 153-4, 158 ; Av. and A. CAMERON, *JHS,* 86 (1966), pp. 22-3 ; Av. CAMERON, *Agathias (supra* n. 228), p. 14. Theodore also contributed a poem to Agathias' Cycle, *Gk. Anth.*, VII, 556. Hence Agathias and his fellow poets were as aware of the contemporary interest in the history of high offices as was Lydus.

the poem in a copy of the anonymous late fourth century Greek anthology. Since it is possible that Cephalas used copies of the anthologies used or copied by the members of Agathias' circle ([235]), the note to Poem XI, 292 of the *Greek Anthology* could have passed directly from Agathias' group to Cephalas three and a half centuries later.

This estimation also provides a solution to the problem of the varying attribution of the Palladas poem to the reigns of Julian and Valens during the Byzantine and Early Modern eras. As shown above ([236]), the poem circulated widely at Byzantium. Since no comprehensive biography of Themistius existed in Late Antiquity, Byzantium or most of the modern era ([237]), only scattered and incomplete information about his activities was available to date the poem. Thus, Byzantine and most modern editors of the *Greek Anthology* follow the attribution of the poem to Valens' reign made by an early Byzantine scribe or scholar who dated the poem by a reference in a now lost source to an urban prefectship of Themistius during a consular year of Valentinian I and Valens. On the other hand, the transmitters of the manuscripts of Themistius' Aristotelian commentaries and the early editors of Themistius' works and the Wechel edition of the *Greek Anthology* base their attribution of the poem to Julian's reign on

(235) CAMERON, *Greek Anthology*, pp. 43-8, esp. p. 47 ; cf. p. 70.

(236) *Supra* n. 92. The manuscript of Libanius' works and Theodore Hyrtacenus' *Letter* 61 show a variant of the poem's third verse : ἦσθα κάτω κρείσσων, ἀναβὰς δ' ἐγένου μέγα χείρων. Cited by CAMERON, *Classical Quarterly*, 15 (1965), p. 225.

(237) The entries on Themistius found in PHOTIUS' *Bibliotheca* and the *Souda* were all that was available before the Renaissance. The standard biographical account of Themistius for the early modern period was PETAU's short *vita* produced for his 1613 edition of Themistius' orations and reproduced by HARDOUIN in his 1684 edition of Themistius' speeches (DINDORF, pp. 478-80). The only other biographical accounts of Themistius in the seventeenth, eighteenth and early nineteenth centuries were short entries in secondary sources (e.g. T. P. BLOUT, *Censura celebriorum authorum*, London, 1690, pp. 161-2 ; J. A. FABRICIUS, *Bibliotheca Graeca*, VI, Hamburg, 1798, pp. 790-3 ; J.-V. LECLERC, *Thémistius*,in *Biographie universelle, ancienne et moderne*, VL, Paris, 1826, pp. 254-62). The first monograph on Themistius, authored by E. BARET in the middle of the nineteenth century (*supra* n. 2), included a basic biography of the orator (pp. 1-43). Although BARET's short study (66 pages ; the last section of the book concerns Themistius' political and social ideology) was followed by other studies of Themistius' life, work and thought, especially DAGRON, *TM*, 3 (1968), pp. 1-242 (*supra* n. 2), J. VANDERSPOEL's recent *Themistius and the Imperial Court* (*supra* n. 2) is the only full-length biography of the orator ever produced.

Hesychius of Miletus' report of Themistius' urban prefectship under that emperor found in Hesychius' *Onomatologos* or in a source derived from the latter work such as the *Hesychius Epitome* or the *Souda.* It appears that at some time during the Byzantine centuries a scholar or scribe transposed the reference to Themistius' prefectship under Julian in the Hesychius tradition to a copy of the Palladas poem; this attribution circulated independently of the designation of the poem to Valentinian I and Valens' reign into the modern era. The attribution of the poem to the reign of Julian must have taken place before the compilation of the *Souda* ([238]) and probably during the second half of the sixth century AD after Hesychius published his *Onomatologos;* only in those decades were active interests in the classical epigram, earlier incumbants of important Byzantine offices and Hesychius' *Onomatologos* concurrently pursued at Byzantium ([239]). Past commentators who associated the poem with the reigns of Julian and Valens were indeed "confused" and "mistaken" in their attribution of the office mentioned in the poem to a wrong reign, but such errors do not disprove the offices that they report. Careful examination of the *Souda* report of an urban prefectship of Themistius under Julian and the *Greek Anthology's* notice of an urban prefectship of the orator in Valens' reign sustains the historicity of both offices. The specificity of

(238) CAMERON, *Classical Quarterly,* 15 (1965), p. 222, cf. p. 221 n. 1, believes that the *Souda* notice on Themistius is the origin of the designation of the poem to the reign of Julian. But a comparison of the *Souda* notice on Themistius' prefectship under Julian (*supra* n. 10) and the references to the same office in manuscripts of Themistius' Aristotelian paraphrases (*supra* n. 23) shows that the latter could not be derived from the former and that the latter better preserve the original Hesychian report of Themistius' office under Julian from which all later references to that office are derived ; cf. BRAUCH, *Byz.*, 63 (1993), pp. 64-5 and n. 134 for the relationship between the *Souda's* and the Byzantine manuscripts' reports of Themistius' prefectship under Julian.

(239) The interest in epigrams that Lydus exhibits in the *De Magistratibus* implies that individuals or groups independent of Agathias' circle pursued the writing, study and collection of the epigram : CARNEY, *Bureaucracy in Traditional Society* (*supra* n. 230), II, *Byzantine Bureaucracy from Within*, p. 55 ; BALDWIN, *BZ,* 73 (1980), p. 337. Since Hesychius was active in the first half of the sixth century AD in Constantinople (PHOTIUS, *Bibl., cod.* 69 reports that he wrote into the early reign of Justinian), a scholar outside Agathias' group could have added the reference to Themistius' prefectship during Julian's reign from the *Onomatologos* to the poem in the second half of the sixth century AD when the epigram was still popular at Constantinople.

both reports and fact that both notices seem to reproduce information about Themistius derived from earlier sources used in the compilation of both corpora should have encouraged investigation into their historicity long before the present writer's efforts.

The conclusions of this study are as follows. Modern prosopography should assign an urban prefectship to Themistius for the early reign of Valens. The description of Themistius in Gregory of Nazianzus' *Letter* 24 is sufficient evidence that Themistius was Prefect of the eastern capital at some time during the years AD 366 to 369. The succession of *Letters* 22, 23 and 24 of Gregory of Nazianzus, the witness of Themistius' *Orations* 8 and a careful reading of Gregory of Nazianzus' *Letter* 24 suggest that this prefectship should be dated to late spring and early summer of AD 368. The report of this office transmitted by the notes to Poem XI, 292 of the *Greek Anthology* appears to be another example of authentic historical information derived from the consular dated literature of Late Antiquity. Futhermore, the offer of an urban prefectship that Themistius reports in *Oration* 34 that he declined must have occurred later in the reign of Valens, most likely in the second half, AD 370 or later; this judgment is in harmony with the description of the incident in Themistius' *Oration* 34 ([240]).

This study shows again the weakness of the standard view that Themistius was Prefect of Constantinople only in AD 384. *Letter* 24 is the clearest and most convincing evidence yet found that Themistius was eastern urban prefect at another time. It should be noted that before the establishment of the modern consensus on Themistius' office holding many seventeenth and eighteenth century scholars considered Themistius to have been Prefect of the Eastern capital two or three times on the basis of some of the evidence cited in this paper ([241]). The misunderstandings of

(240) In *Oration* 34, Ch. 14, the emperor and Themistius appear to have enjoyed a close and trusting friendship that implies an association of several years at the time of Themistius' refusal of the urban prefectship. Therefore, this incident must have taken place sometime in the AD 370s.

(241) FRANKE, p. 28 n. 1, cites authors who believe that Themistius was Prefect of Constantinople for Julian, Valens and Theodosius I. HARDOUIN maintaines that Themistius held the office under Julian on the basis of the *Souda* reference and under Valens on the evidence of the *lemmata* to the poem of Palladas in the *Greek Anthology* : DINDORF, pp. 492-3, 624 s.v. note to 213C. Although several modern scholars cite Hardouin's view and evidence, e.g. MAI, in DINDORF, p. 457 s.v. note to line 13 ; MÉRIDIER, pp. 102-3 ; FRANKE, p. 28 ;

Themistius' *Orations* 17 and 34 during the last two centuries have suppressed the tradition of Themistius' three urban prefectures that can be traced back into the early centuries of Byzantium. Once these misinterpretations of Themistius' oratory are recognized, the true number of Themistius' tenures of that office can be reconstructed and a correct appraisal of his public career can be attempted. The two additional urban prefectships are entirely compatible with Themistius' close association with the eastern court throughout the second half of the fourth century AD.

In addition, *Letters* 22, 23 and 24 of Gregory Nazianzus suggest that Caesarius, Prefect of Constantinople before the Procopius rebellion AD 365-366, Sophronius, Valens' noted *magister officiorum* of the AD 370s, and Themistius were Prefects of Constantinople in that order from the autumn of AD 366 to the summer of 368. The establishment of these three prefectships will fill a large lacuna in the list of the Prefects of Constantinople ([242]). However, this succession of prefects raises a number of textual and historical questions that need to be resolved to confirm the three prefectships of Constantinople posited in this paper. These questions will be answered in an essay appearing later in this journal under the title *Notes on the Prefects of Constantinople, AD 366-369*. This second essay will also discuss the implications of Themistius' prefectship under Valens for the modern understanding of his career. In addition, the essay will present a new interpretation of Themistius' refused office and a more detailed examination of Themistius' late oratory as a witness to his public career.

Central Michigan University T. BRAUCH.

SCHNEIDER, p. 43 ; DALY, *Byz.*, 53 (1983), p. 198 n. 90, the universal conviction that Themistius was prefect of Constantinople only under Theodosius I does not permit them to consider the possibility that Themistius held other prefectships.

(242) *Supra* n. 12.

L'IMAGE DU ROI VANDALE GÉLIMER CHEZ PROCOPE DE CÉSARÉE (*)

> «S'il est vrai que gouverner c'est prévoir, on conviendra que Geilimer n'avait guère l'étoffe d'un chef et ceci d'autant moins qu'il est l'homme des découragements subits. Dès ses premiers échecs, il ne doute point que ce ne soit la colère divine qui ait décidé sa perte et c'est encore le caprice de la Fortune qu'il invoque au moment de capituler. Il eût peut-être été le souverain acceptable d'une époque facile» (1).

De tous les personnages célèbres évoqués par Procope de Césarée dans ses *Guerres*, le souverain vandale Gélimer (2) est sans nul doute, à l'instar d'Amalasonthe, Bélisaire et Chosroès, l'un des plus marquants. On ne peut être que fasciné par le portrait qu'en brosse Procope (3), très vivant et détaillé, surtout par comparaison avec celui, assez discret et effacé, de l'empereur Justinien. Nombre d'historiens qui se sont penchés sur le récit des *Guerres vandaliques* n'ont d'ailleurs pas manqué de consacrer une

(*) Les références au texte des *Guerres* de Procope de Césarée renvoient à l'édition de J. HAURY, *Procopii Caesariensis opera omnia*, vol. 1, Bibliotheca Teubneriana, Leipzig, 1913 (Editio stereotypa correctior, addenda et corrigenda G. WIRTH, 1964). Ce texte est reproduit, sans apparat critique mais avec une traduction anglaise par H. B. DEWING, *Procopius*, vol. 2, The Loeb Classical Library, Londres et Cambridge, Mass., 1916 (4e éd. 1974). Les traductions françaises proposées ici sont personnelles, mais ne s'écartent guère de celles d'H. B. DEWING et D. ROQUES, *Procope de Césarée. La guerre contre les Vandales. Guerres de Justinien. Livres III et IV*, La Roue à Livres, Paris, 1990.

(1) Chr. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 271.

(2) Le nom étant écrit de différentes façons dans nos sources (littéraires comme épigraphiques), j'ai adopté ici, par commodité, la graphie française la plus souvent usitée. Cf. L. SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, Leipzig, 2e éd. 1942 (= *Histoire des Vandales*). Traduction de H. E. DEL MEDICO, Paris, 1953, p. 149, n. 1 et COURTOIS, *Les Vandales*, p. 402. Pour un inventaire des sources concernant ce personnage, cf. C. BENJAMIN, *Gelimer*, dans *RE*, VII, 1910-1912, col. 987-990 ; COURTOIS, *Les Vandales*, p. 402, § 41 et *PLRE* III, 1992, pp. 506-508.

(3) Comme l'a très bien montré ROQUES, *Procope*, pp. 6-7.

part de leur attention au caractère de ce monarque. En effet, Procope s'en sert abondamment pour expliquer le déroulement des événements qu'il relate ; et il est intéressant de remarquer que, jusqu'ici, les principales études sur la conquête du royaume vandale ont (à l'exception de celle d'Av. Cameron (4)), peu ou prou, sur ce point, simplement suivi ses explications (5).

Je pense pour ma part que le portrait de Gélimer que nous livre l'auteur des *Guerres* n'est ni innocent, ni le fruit du hasard, mais qu'il est soigneusement construit, habilement réfléchi, et qu'il répond à des objectifs précis. Je ne m'efforcerai donc pas ici de cerner la «véritable» personnalité du roi vandale, ni de déterminer dans quelle mesure Procope a pu lui-même accorder foi à ce qu'il nous en raconte ; je tenterai plutôt de montrer comment, et en fonction de quels objectifs, l'historien a bâti le portrait de Gélimer. Pour ce faire, je présenterai d'abord la structure des deux livres dédiés aux guerres vandaliques, dans lesquels notre auteur met en scène le souverain vandale, avant d'étudier l'image qu'il nous en donne, et ce pour chacun des passages où ce dernier est évoqué.

(4) Av. Cameron, *Procopius and the Sixth Century*, Berkeley, 1985 (Londres et New York, 1996), pp. 171-176.

(5) Cette attitude est explicitement reconnue et défendue par Courtois, *Les Vandales*, p. 353, n. 5, lorsqu'il évoque les recherches de ses prédécesseurs, pourtant le plus souvent remarquablement critiques à l'égard du texte de Procope : «les récits de la campagne ne peuvent être qu'un aménagement au goût moderne des données du *Bellum Vandalicum*» (!). Pour l'importance accordée à la personnalité et au caractère de Gélimer dans l'explication de la chute du royaume vandale, cf. E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, éd. par D. Womersley, vol. 2, Londres, 1994, pp. 619-641 ; J. von Pflugk-Harttung, *Belisar's Vandalenkrieg*, dans *Historische Zeitschrift*, 61 (1889), pp. 59-96 (p. 79 : «Ist Prokop's Darstellung richtig, so darf Gelimer darf (*sic*) als erster deutscher Romantiker gelten ; — ein Romantiker auf dem Throne») ; Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, vol. 1, Paris, 1896 (New York, s. d), pp. 3-33 ; Idem, *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle*, Paris, 1901, pp. 174-177 ; Schmidt, *Geschichte der Wandalen*, pp. 149-180 ; E. Stein, *Histoire du Bas Empire*. II : *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, Paris, 1949, pp. 311-318 ; Courtois, *Les Vandales*, pp. 269-271 ; J. A. S. Evans, *The Age of Justinian. The Circumstances of Imperial Power*, Londres et New York, 1996 (2000), pp. 126-132.

STRUCTURE DES *GUERRES VANDALIQUES*

Procope relate les opérations militaires romaines en Afrique du Nord (Tripolitaine, Byzacène, Numidie et Maurétanie) dans les troisième et quatrième livres de ses *Guerres* (6). Dans le troisième, après un assez long exposé sur les origines et l'histoire du peuple vandale, il décrit successivement l'élaboration du projet romain de reconquête, la préparation de l'expédition militaire, le débarquement des armées impériales à *Caput Vada* (533), leur victoire inespérée d'*Ad Decimum*, l'entrée glorieuse de Bélisaire dans Carthage, le retour de l'armée vandale envoyée en Sicile et l'organisation de la résistance contre les Romains par le roi Gélimer (7). Dans le quatrième livre, l'historien de Césarée présente tour à tour la défaite finale de l'armée vandale à la bataille de *Trikamaron*, la fuite de Gélimer chez les Maures, sur le mont Papoua, sa reddition à Bélisaire, la célébration du triomphe de ce dernier à Constantinople (534), ainsi que la longue série des campagnes militaires menées jusqu'en 548 contre les Maures, qui ne cessent de se révolter (8).

Jusqu'au récit du triomphe du général Bélisaire à Constantinople, le ton de l'œuvre est enthousiaste. Procope, qui a pris part lui-même aux opérations militaires (9), paraît séduit par leur rapidité, leur déconcertante facilité et leur faible coût en vies humaines (du côté romain du moins) (10).

(6) Pour une analyse des aspects militaires *stricto sensu* de la conquête, cf. J. VON PFLUGK-HARTTUNG, *Belisar's Vandalenkrieg*, pp. 59-96 et, de façon plus générale, les remarques de W. E. KAEGI, *Procopius the Military Historian*, dans *BF*, 15 (1990), pp. 53-85. Pour un commentaire du récit, cf. B. RUBIN, *Prokopios von Kaisarea*, Stuttgart, 1954 (= B. RUBIN, *Prokopios*) 21, dans *RE*, XXIII, 1957-1959, col. 273-599 (ici col. 402-428 ; présentation très détaillée, chapitre par chapitre) ainsi que CAMERON, *Procopius*, pp. 171-187.

(7) Respectivement *Guerres*, livre 3, chap. 1-8 (histoire des Vandales) ; chap. 9-14 (mise sur pied de l'expédition) ; chap. 15-19 (de *Caput Vada* à *Ad Decimum*) ; chap. 20-22 (prise de Carthage) et chap. 23-25 (résistance vandale).

(8) Soit *Guerres*, livre 4, chap. 1-3 (*Trikamaron*) ; chap. 4-6 (exil de Gélimer) ; chap. 7-8 (reddition du souverain vandale) ; chap. 9 (triomphe) et chap. 10-28 (guerres contre les Maures).

(9) Il mentionne en effet sa présence à plusieurs reprises. Par exemple : *Guerres*, livre 3, chap. 12, § 3 ; chap. 14 ; chap. 21, § 6...

(10) La conquête de l'ensemble du royaume vandale ne prit que six mois, d'août (débarquement à *Caput Vada*) à décembre 533 (bataille de *Trikamaron*). Cf. COURTOIS, *Les Vandales*, p. 353.

Par la suite, notre auteur se fait plus amer, à mesure que s'accumulent les difficultés : mauvaise gestion financière du territoire conquis ([11]), révoltes au sein de l'armée romaine ([12]), mutinerie à Carthage (dont il est le témoin) ([13]), mécontentement des Africains ([14]), razzias maures ([15])... Il conclut d'ailleurs son exposé sur une note pessimiste : «Ainsi arriva-t-il que ceux des Libyens qui avaient survécu (ils étaient peu nombreux et excessivement pauvres) connurent, tardivement et péniblement, une certaine paix» ([16]). Toutefois, le roi vandale Gélimer n'intervenant que dans la première partie de l'œuvre, la présentation que nous en donne Procope s'inscrit intégralement dans un récit particulièrement favorable aux Romains.

Gélimer l'usurpateur

Après avoir retracé l'histoire du peuple vandale, Procope expose les causes de l'intervention militaire romaine en Afrique. Son récit met en scène quatre protagonistes : Ildéric (septième roi vandale), Hoamer (son neveu), Gélimer (l'héritier du trône) ([17]) et l'empereur Justinien ([18]). On va voir que la façon dont sont présentés ces quatre personnages est minutieusement étudiée et vise à légitimer l'envoi des armées impériales en Afrique.

Le portrait d'Ildéric est élogieux. Ce souverain était «accessible, tout à fait doux envers ses sujets», et n'était «difficile à supporter ni pour les

(11) *Guerres*, livre 4, chap. 8-25 et chap. 14, § 8-11.

(12) *Guerres*, livre 4, chap. 14, § 22-42 ; chap. 15-18 et chap. 25. Cf. à ce sujet W. E. Kaegi, *Arianism and the Byzantine Army in Africa 533-546*, dans *Traditio*, 21 (1965), pp. 23-53.

(13) *Guerres*, livre 4, chap. 26.

(14) *Guerres*, livre 4, chap. 8, § 20-25 et chap. 23, § 27-29.

(15) *Guerres*, livre 4, chap. 19, § 5-32 ; chap. 20-21 ; chap. 23 et chap. 27-28.

(16) *Guerres*, livre 4, chap. 28, § 52 : Οὕτω τε Λιβύων τοῖς περιγενομένοις, ὀλίγοις τε καὶ λίαν πτωχοῖς οὖσιν, ὀψὲ καὶ μόλις ἡσυχίαν τινὰ ξυνηνέχθη γενέσθαι.

(17) En vertu du principe de *tanistry*, selon lequel le trône ne doit revenir à l'aîné des princes de la seconde génération (Gélimer) qu'une fois disparu le dernier des survivants de la première (Ildéric). Cf. Courtois, *Les Vandales*, pp. 238-242.

(18) *Guerres*, livre 3, chap. 9.

chrétiens, ni pour personne d'autre» ([19]). Son seul point faible aurait été son désintérêt total pour les affaires militaires, à la conduite desquelles il avait nommé son neveu Hoamer. Ce dernier était, toujours d'après Procope, un «valeureux guerrier», surnommé «l'Achille des Vandales» en raison de son courage ([20]). Ildéric et Justinien (qui n'avait pas encore accédé à l'Empire, mais que l'historien de Césarée présente comme assumant déjà la direction des affaires politiques) entretenaient d'excellentes relations ([21]). En bref, à en croire Procope, les Vandales étaient dirigés par un bon roi, commandés par un vaillant soldat, et s'entendaient au mieux avec l'empereur romain.

À l'opposé, Gélimer est présenté de façon peu flatteuse : «Il passait pour être le meilleur guerrier de son époque, mais il était par ailleurs terrible, malfaisant, et savait parfaitement fomenter des entreprises révolutionnaires et s'en prendre à la fortune d'autrui» ([22]). Là où Ildéric est décrit comme un *roi* modèle, caractérisé par quatre qualités et un défaut (pallié par le courage de son neveu), Gélimer est présenté comme son antithèse, un *tyran* ([23]) affublé de quatre défauts et d'une «fausse» qualité — sa réputation militaire (réputation qui semble usurpée, comme

(19) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 1 : ὃς τὰ μὲν ἐς τοὺς ὑπηκόους εὐπρόσοδός τε ἦν καὶ ὅλως πρᾷος, καὶ οὔτε Χριστιανοῖς οὔτε τῷ ἄλλῳ χαλεπὸς ἐγεγόνει.

(20) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 2.

(21) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 5 : Ἰλδέριχος δὲ φίλος ἐς τὰ μάλιστα Ἰουστινιανῷ καὶ ξένος ἐγένετο, ... Χρήμασί τε μεγάλοις ἀλλήλους ἐδωροῦντο = Ildéric était devenu un très grand ami et hôte de Justinien, ... ils s'offraient mutuellement de grandes richesses.

(22) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 7 : Ὃς τὰ μὲν πολέμια ἐδόκει τῶν καθ' αὑτὸν ἄριστος εἶναι, ἄλλως δὲ δεινός τε ἦν καὶ κακοήθης καὶ πράγμασί τε νεωτέροις καὶ χρήμασιν ἐπιτίθεσθαι ἀλλοτρίοις ἐξεπιστάμενος. Remarquons que ces défauts sont ceux dont Procope accable Justinien lui-même dans l'*Histoire secrète*. Cf. par exemple *Histoire secrète* chap. 8, § 22-32, éd. J. Haury, *Procopii*, vol. 3 (Editio stereotypa correctior, addenda et corrigenda G. Wirth, 1963), p. 54-56 (traduction française chez P. Maraval, *Histoire secrète*, La Roue à Livres, Paris, 1990).

(23) Le terme est utilisé par Procope lui-même à mots couverts dans une lettre adressée par Justinien à Gélimer (*Guerres*, livre 3, chap. 9, § 11), et plus explicitement dans une missive envoyée à l'empereur par l'intendant de la Sardaigne vandale, le rebelle Gôdas (*Guerres*, livre 3, chap. 10, § 30). Il s'agit bien entendu d'un qualificatif largement utilisé par les historiens romains de cette époque à l'égard de Gélimer : cf. Schmidt, *Geschichte der Wandalen*, p. 150, n. 1, et Courtois, *Les Vandales*, p. 269, n. 2.

le montrera la suite du récit, et qui profitera plutôt à ses futurs vainqueurs). Son image ne s'améliore guère quand Procope relate sa prise de pouvoir.

En 530, en effet, Gélimer fait déposer Ildéric et, après l'avoir jeté en prison avec Hoamer, il se proclame roi des Vandales. S'il n'existe aucun argument pour mettre en doute l'authenticité de cette usurpation, la présentation qu'en donne Procope semble sujette à caution ([24]). Selon lui, Gélimer se serait tout d'abord arrogé prématurément les prérogatives royales, parce qu'il était incapable d'attendre la mort de son aïeul. Ce dernier, par bonté, lui aurait fait des concessions. Malgré cela, Gélimer aurait ensuite poussé les plus nobles des Vandales à la révolte, parce qu'Ildéric avait subi une lourde défaite militaire face aux Maures, et sous le prétexte fallacieux que ce dernier avait entrepris de céder son royaume à l'empereur Justin, pour éviter de lui transmettre le pouvoir. À en croire notre historien, Gélimer se serait donc emparé du trône : 1° emporté par son impatience, 2° en profitant de la bonté du roi Ildéric et 3° en se montrant hostile à l'Empire romain. Comme l'a bien montré L. Schmidt, expliquer cette usurpation par le seul caractère de Gélimer est une démarche réductrice qui répond surtout aux impératifs de la propagande impériale ([25]).

Procope présente l'intervention de Justinien dans cette succession mouvementée par le biais de deux lettres adressées à Gélimer ([26]). Il est impossible de se prononcer sur l'authenticité de ces missives, mais on peut légitimement supposer, d'après leur langue et leur contenu, qu'elles ont été au moins retravaillées en fonction des exigences littéraires du récit ([27]). La première des lettres ne comporte qu'un conseil : sauver les

(24) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 8-9.

(25) SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, pp. 149-150. Pour une analyse critique des causes de cette usurpation, *Ibidem*, pp. 147-149 et STEIN, *Histoire du Bas Empire*, pp. 311-312.

(26) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 10-13 et 15-19.

(27) La subtile *mimésis* à l'égard d'Hérodote et de Thucydide (entre autres) dont Procope fait preuve tout au long de son récit a évidemmment très tôt suscité l'intérêt de nombreux historiens et philologues. Je n'envisagerai pas cette question ici, dans la mesure où ces imitations ne concernent pas directement le portrait de Gélimer, et ne doivent pas systématiquement remettre en cause la «véracité» du récit de Procope, comme l'a bien montré G. SOYTER, *Prokop als Geschichtsschreiber des Vandalen- und Gotenkrieges*, dans *Neue Jahrbücher für antike und deutsche Bildung*, 2 (1939), pp. 97-108 et IDEM, *Die Glaubwürdigkeit des Geschichtsschreibers Prokopios von Kaisarea*, dans *BZ*, 44 (1951), pp. 541-

apparences, en rétablissant Ildéric sur le trône jusqu'à sa mort, sans pour cela lui rendre le pouvoir. Elle se heurte au refus du nouveau souverain, qui fait aveugler Hoamer et garder plus étroitement l'ancien roi, sans daigner répondre à l'empereur. Le second message se fait menaçant : après avoir demandé que lui soient livrés Ildéric et Hoamer, Justinien précise : «Nous ne laisserons pas cela en l'état, si tu ne t'exécutes pas. En effet, l'espoir que nous avons placé dans notre amitié nous guide. Le traité conclu avec Gizéric ne constituera pas un obstacle pour nous : en effet, nous ne viendrons pas pour guerroyer contre celui qui a hérité de son royaume, mais pour le venger de toutes nos forces» ([28]). Cette fois, Gélimer prend la peine de répondre, en protestant de sa bonne foi et en recommandant à l'empereur de s'occuper de ses propres affaires ([29]). Dès

545. Sur le sujet, cf. les études générales d'H. BRAUN, *Die Nachahmung Herodots durch Prokop*, Nuremberg, 1894 (*Beilage zum Jahresbericht 1893/94 des K. Alten Gymnasiums zu Nürnberg*) ; IDEM, *Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem*, Erlangen, 1885 = dans *Acta Seminarii Erlangensis*, 4 (1886), p. 161-221 ; A. DUWE, *Quatenus Procopius Thucydidem imitatus est*, Jever, 1885 et J. HAURY, *Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Prokopius von Caesarea*, Munich, 1896 ainsi que (entre autres) les études ponctuelles d'E. ARISTOTELOUS, *Court parallèle entre Procope de Césarée et Thucydide*, dans *Ziva Antika*, 30 (1980), pp. 217-226 ; J. D. BEAZLEY, *The Empress's Joke*, dans *Classical Review*, (1945), p. 12 ; F. BORNMANN, *Motivi tucididei in Procopio*, dans *Atene e Roma*, 19 (1974), pp. 138-150 ; L. R. CRESCI, *Ancora sulle μίμησις in Procopio*, dans *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, 114 (1986), pp. 449-457 ; H. J. DIESNER, *Ein Thukidides-Parallele bei Prokop (Thuk. II, 65, 9 und Prokop, Bell. Goth., I, 12, 51)*, dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 114 (1971), pp. 93-94 ; R. F. NEWBOLD, *Patterns of Anxiety in Sallust, Suetonius and Procopius*, dans *The Ancient History Bulletin* (Calgary), 4 (1990), pp. 44-50 ; AV. CAMERON, *Herodotus and Thucydides in Agathias*, dans *BZ*, 57 (1964), pp. 33-52... Sur le phénomène de μίμησις lui-même, cf. H. HUNGER, *On the imitation (μίμησις) of Antiquity in Byzantine Literature*, dans *DOP*, 23-24 (1969-1970), pp. 15-38 et R. D. SCOTT, *The Classical Tradition in Byzantine Historiography*, dans *Byzantium and the Classical Tradition*, Birmingham, 1981, pp. 61-74.

(28) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 18-19 : Ὡς οὐκ ἐπιτρέψομέν γε, ἢν μὴ ταῦτα ποιῇς. Ἐνάγει γὰρ ἡμᾶς ἡ ἐλπὶς ἣν εἰς τὴν ἡμετέραν φιλίαν ἔσχον. Αἵ τε σπονδαὶ ἡμῖν αἱ πρὸς Γιζέριχον ἐκποδὼν στήσονται. Τῷ γὰρ ἐκδεξαμένῳ τὴν ἐκείνου βασιλείαν ἐρχόμεθα οὐ πολεμήσοντες, ἀλλὰ τὰ δυνατὰ τιμωρήσοντες.

(29) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 20-21 et 22-23.

lors, selon Procope, «l'empereur Justinien, déjà en colère contre Gélimer, fut encore plus pressé de le punir» (30).

Si les faits relatés dans le récit de Procope sont authentiques, leur présentation est sûrement apologétique, car elle reflète la version impériale des causes de la guerre contre les Vandales (31). Légalement, les Romains ne pouvaient pas intervenir militairement contre ces derniers, car le traité éternel conclu entre le roi Gizéric et l'empereur Zénon stipulait — de l'aveu même de l'historien de Césarée — que «les Vandales s'interdiraient jusqu'à la fin des temps de commettre un quelconque acte d'hostilité à l'égard des Romains, et veilleraient à n'en point subir de la part de ceux-ci» (32). Mais, en présentant Gélimer comme un usurpateur malfaisant, Procope glorifie Justinien et justifie ses actes. À l'en croire, l'empereur est patient (il écrit par deux fois au roi barbare), de bonne volonté (il se satisferait d'un compromis, en appelle jusqu'au bout à l'amitié entre les Romains et les Vandales), soucieux de ses amis et épris de justice (il est prêt à déclencher une guerre pour Ildéric et Hoamer). Présenté sous cet angle, l'envoi d'une armée romaine en territoire vandale n'est plus considéré comme une ingérence dans les affaires intérieures d'un royaume indépendant, mais comme une juste et légitime vengeance.

Procope conserve cette justification de l'invasion romaine jusqu'à la veille de la bataille d'*Ad Decimum*. De fait, lorsque (conformément à son habitude avant toute description d'engagement militaire important) il recompose le discours prononcé par le général Bélisaire à l'intention de ses soldats, c'est l'argument de la justice qu'il place dans sa bouche (33). Toutefois, il en modifie légèrement la présentation : s'il évoque toujours la légitimité de la lutte contre un tyran, il y joint une nouvelle explication — la récupération d'un territoire romain jadis perdu. Une fois la victoire acquise, Procope ne se sert plus que de la seconde justification, la

(30) *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 24 : ... Ἰουστινιανὸς βασιλεὺς ... ἔχων καὶ πρότερον δι' ὀργῆς Γελίμερα, ἔτι μᾶλλον ἐς τὴν τιμωρίαν ἐπῆρτο.

(31) JORDANÈS, *Getica*, § 170-172, éd. Th. MOMMSEN, dans *MGH, Auctores Antiquissimi* 5/1, 1882, pp. 102-103 et JEAN MALALAS, *Chronique*, éd. L. DINDORF, dans *CSHB*, Bonn, 1831, p. 459 présentent de façon semblable la réaction de Justinien à la prise de pouvoir de Gélimer.

(32) *Guerres*, livre 3, chap. 7, § 26 : ... μήτε Βανδίλους πολέμιόν τι ἐς τὸν πάντα αἰῶνα Ῥωμαίους ἐργάσασθαι μήτε αὐτοῖς πρὸς ἐκείνων ξυμβῆναι. Sur ce traité, cf. SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, pp. 115-116 ; RUBIN, *Prokopios*, col. 408 et COURTOIS, *Les Vandales*, p. 204.

(33) *Guerres*, livre 3, chap. 19, § 2-10 (et plus particulièrement § 5-6).

première n'ayant désormais plus guère de sens ([34]). Décrite au départ comme une expédition punitive légale et justifiée, l'invasion de l'Afrique est présentée maintenant comme une entreprise légitime de reconquête et de libération... au mépris total du traité conclu entre l'empereur Zénon et le roi Gizéric.

Gélimer, jouet de la Fortune

En décrivant la bataille d'*Ad Decimum* ([35]), Procope construit un nouveau portrait de Gélimer, qu'il développera et conservera jusqu'à la fin de son récit : celui d'un homme victime de son destin, très proche d'un héros de tragédie ([36]). Cette nouvelle présentation du souverain vandale, qui tranche singulièrement avec celle de l'être malfaisant qui était la sienne jusqu'alors, poursuit deux objectifs : premièrement, justifier la victoire romaine et, par-delà, légitimer sa conséquence principale — l'annexion du royaume vandale ; deuxièmement, expliquer la clémence de Justinien à l'égard de Gélimer qui, après avoir été triomphalement exhibé à Byzance, fut doté de riches propriétés foncières en Asie mineure ([37]).

Dieu choisit son camp

Lorsqu'il relate la bataille d'*Ad Decimum*, Procope ne semble pas pouvoir s'expliquer la défaite inopinée des Vandales. Il en attribue la responsabilité à Gélimer, dont il précise que : «Ayant la victoire entre ses mains, il l'abandonna volontairement à ses ennemis, sauf s'il faut aussi imputer les actions irréfléchies à Dieu qui, lorsqu'il veut qu'un quelconque malheur survienne à un homme, touchant d'abord sa raison, ne permet pas que ce qui lui serait utile lui vienne à l'esprit» ([38]). Ensuite, il énumère

(34) Exemple : *Guerres*, livre 3, chap. 20, § 18-20.

(35) *Guerres*, livre 3, chap. 18-19.

(36) Ceci est valable pour *tous* les passages où Procope mentionne le dernier roi vandale, à l'exception de *Guerres*, livre 3, chap. 23, § 19-21. On y voit Gélimer, captif, s'émerveiller à la vue de l'enceinte de Carthage restaurée en hâte par Bélisaire, et confesser que son propre manque d'intérêt pour ces fortifications a causé la perte de son royaume. Cette anecdote a clairement pour but de magnifier l'action du général romain, présentée de façon flatteuse par Procope.

(37) *Guerres*, livre 4, chap. 9, § 10-14.

(38) *Guerres*, livre 3, chap. 19, § 25 : ... Ἐν ταῖς χερσὶν ἔχων τὸ τοῦ πολέμου κράτος, ἐθελούσιος αὐτὸ τοῖς πολεμίοις μεθῆκε, πλὴν εἰ μὴ ἐς τὸν θεὸν καὶ τὰ τῆς ἀβουλίας ἀναφέρειν δεήσει, ὅς, ἡνίκα τι ἀνθρώπῳ συμβῆναι

tous les actes manqués qui auraient pu amener la victoire au monarque vandale (39). En conséquence, sans paraître prendre position, Procope propose à son lecteur de choisir, à l'instar d'Hérodote (40), entre un explication naturelle irrationnelle (Gélimer a choisi la défaite) ou une explication surnaturelle rationnelle (Dieu a empêché Gélimer de vaincre). Au vu du reste du texte, la première de ces deux propositions paraît indéfendable. L'historien de Césarée prend donc parti sans en avoir l'air : pour lui, Dieu a décrété la défaite des Vandales (41). Autrement dit, la divinité a soutenu les Romains, et cautionné leur combat (42). Comme l'a montré Av. Cameron, ce thème, récurrent dans toute la première partie des *Guerres vandaliques*, est présent dès le début du récit, que ce soit de manière implicite (dans les deux lettres adressées par Justinien à Gélimer), ou non (43). Par exemple, lorsqu'il évoque les hésitations romaines à intervenir en Afrique, Procope rapporte qu'un évêque oriental se serait rendu à la cour, porteur d'un message délivré en songe par Dieu lui-même, assurant l'empereur que la divinité l'assisterait dans son combat et le rendrait maître de l'Afrique (44). Par la suite, lors du débarquement de

βουλεύηται φλαῦρον, τῶν λογισμῶν ἁψάμενος πρῶτον οὐκ ἐξ τὰ ξυνοίσοντα ἐς βουλὴν ἔρχεσθαι.

(39) *Guerres*, livre 3, chap. 19, § 26-28.

(40) M. A. Elferink, Τύχη *et Dieu chez Procope de Césarée*, dans *Acta classica*, 10 (1967), pp. 111-134 (ici p. 121). Cf. aussi Cameron, *Herodotus and Thucydides*, pp. 33-52.

(41) Une telle explication, sans être fréquente, n'a rien d'exceptionnel dans les *Guerres*. Procope n'hésite pas à utiliser le même motif pour justifier (par exemple) les revers subis par Bélisaire au cours de la seconde campagne gothique : *Guerres*, livre 8, chap. 3, § 15-19 (cf. Elferink, Τύχη *et Dieu*, pp. 116-122).

(42) C'est la version romaine officielle des faits (cf. *C. I.* 1. 27. 1, éd. P. Krueger, *Corpus iuris civilis. Volumen secundum. Codex Iustinianus*, Berlin, 1963[10], p. 77 et Procope, *Édifices*, livre 6, chap. 5, § 6, éd. J. Haury, *Procopii*, vol. 4 (Editio stereotypa correctior, addenda et corrigenda G. Wirth, 1964), p. 180), comme le souligne M. Cesa, *La politica di Giustiniano verso l'Occidente nel giudizio di Procopio*, dans *Athenaeum*, 59 (1981), pp. 389-409 (ici pp. 395-396).

(43) Cameron, *Procopius*, pp. 173-174. Lettres adressées par Justinien à Gélimer : *Guerres*, livre 3, chap. 9, § 10-13 et 15-19.

(44) *Guerres*, livre 3, chap. 10, § 18-21. Selon Victor de Tonnenna, *Chronique*, année 534, § 1, éd. par Th. Mommsen, dans *MGH*, *Auctores Antiquissimi* 11/2, 1894, p. 198, c'est l'évêque-martyr Laetus qui serait apparu à l'empereur et l'aurait poussé à déclarer la guerre aux Vandales. Sur ce point, cf. Kaegi,

Caput Vada, la découverte miraculeuse d'une source dans une région aride est, elle aussi, présentée comme un signe divin annonçant la future victoire romaine ([45]).

L'intervention divine dans le cours des événements a toutefois des conséquences. Penser que la conduite de Gélimer est dictée par Dieu impose de ne plus le considérer comme maître de ses actes. Le souverain vandale se rapproche dès lors très fort d'un héros de tragédie ; et Procope va d'ailleurs en accentuer le caractère dramatique. L'auteur précise en effet que, au cours du combat, «descendant en marchant de la colline, lorsqu'il fut en terrain plat et vit le cadavre de son frère, Gélimer fondit en lamentations et, se préoccupant de son ensevelissement, il émoussa le tranchant de l'occasion, dont il ne put plus s'emparer» ([46]). L'usurpateur malfaisant cède progressivement la place à un homme victime de son destin, qui fait alors paradoxalement preuve d'humanité.

Chronique d'une défaite annoncée

Dans son récit des événements compris entre la première victoire militaire romaine et la bataille de *Trikamaron*, Procope perfectionne le portrait de Gélimer ébauché au cours de l'épisode d'*Ad Decimum*. Le souverain vandale est évoqué à cinq reprises : lors de l'entrée victorieuse de Bélisaire à Carthage, dans une prophétie, pour son organisation de la résistance à l'occupant, au travers d'une lettre envoyée à son frère Tzatzon, et sur le champ de bataille de la défaite finale.

Une fois entré dans Carthage, Bélisaire célèbre sa victoire en déjeunant dans le palais de Gélimer, et en se régalant des mets que les serviteurs du roi vandale avaient préparés la veille pour ce dernier ([47]). Procope prend part à cet extraordinaire repas, dont le récit lui inspire la réflexion suivante : «Il était possible de voir la Fortune dans toute sa splendeur,

Arianism, p. 26 (spécialement n. 12). Remarquons encore que Procope calque habilement son récit sur HÉRODOTE, *Histoires*, livre 7, chap. 8-13, ce qui lui permet, en filigrane, de critiquer l'entreprise de Justinien (cf. SCOTT, *The Classical Tradition*, pp. 73-74) et J. A. S. EVANS, *Christianity and Paganism in Procopius of Caesarea*, dans *GRBS*, 12 (1971), pp. 81-100 (ici pp. 85-86)).

(45) *Guerres*, livre 3, chap. 15, § 32-35.

(46) *Guerres*, livre 3, chap. 19, § 29 : Βάδην δὲ κατιὼν ἐκ τοῦ λόφου, ἐπεὶ ἐν τῷ ὁμαλεῖ ἐγένετο καὶ τἀδελφοῦ τὸν νεκρὸν εἶδεν, ἔς τε ὀλοφύρσεις ἐτράπετο καὶ τῆς ταφῆς ἐπιμελούμενος οὕτω δὴ τοῦ καιροῦ τὴν ἀκμὴν ἤμβλυνεν, ἧς γε οὐκέτι ἀντιλαβέσθαι ἐδύνατο.

(47) *Guerres*, livre 3, chap. 21, § 1-8.

démontrant que tout est sien et que rien n'appartient en propre à un homme» ([48]). L'épisode est donc prétexte à rappeler que la victoire est naturellement acquise aux Romains, quels qu'aient été les actes ou l'attitude de Gélimer, puisque la Fortune l'avait abandonné ([49]).

Procope évoque encore le caractère final de la défaite du souverain vandale quelques lignes plus loin. Il rapporte un antique dicton entendu à Carthage selon lequel : «Le *gamma* poursuivra le *bêta*, et le *bêta*

(48) *Guerres*, livre 3, chap. 21, § 7 : Παρῆν τε ἰδεῖν ὠραϊζομένην τὴν τύχην καὶ ποιουμένην ἐπίδειξιν ὡς ἅπαντά τε αὐτῆς εἴη καὶ οὐδὲν ἀνθρώπῳ ἴδιον γένοιτο.

(49) La question des rapports entre Τύχη et Dieu chez Procope de Césarée, débattue depuis plus d'un siècle, constitue l'un des points les plus controversés de son œuvre (Av. Cameron, *The «Skepticism» of Procopius*, dans *Historia*, 15 [1966], pp. 466-482, spécialement pp. 466-467 et Evans, *Christianity and Paganism*, pp. 81-83). Elle n'a d'abord été envisagée que comme un moyen de se prononcer sur les convictions religieuses de ce dernier, considérées comme peu orthodoxes. En effet, l'usage du concept de «Fortune» et de périphrases ampoulées pour désigner plusieurs réalités chrétiennes ordinaires (les moines, les prêtres, les églises...) paraissait peu compatible avec une foi chrétienne affirmée. Après que Gl. Downey, *Paganism and Christianity in Procopius*, dans *Church History*, 18 (1949), pp. 89-102 eut montré que l'utilisation du concept de Τύχη ne s'opposait pas au christianisme (ce qu'avait déjà relevé Soyter, *Prokop als Geschichtsschreiber*, pp. 106-107), et que Cameron, *The «Skepticism» of Procopius*, pp. 470-472 (cf. aussi A. Cameron et Av. Cameron, *Christianity and Tradition in the Historiography of the Later Empire*, dans *Classical Quarterly*, n. s. 14 [1964], pp. 316-322) eut démontré que les périphrases désignant des réalités chrétiennes relevaient d'un procédé littéraire classicisant courant à cette époque, inspiré d'Hérodote, l'attention se porta sur la nature même des relations entre Fortune et Dieu. Pour Downey, *Paganism and Christianity*, pp. 91-98, la Τύχη constituerait une fonction mineure de la divinité, et lui serait totalement soumise. Selon Cameron, *The «Skepticism» of Procopius*, pp. 476-479, en revanche, Procope, désireux de se conformer à ses modèles littéraires païens tout en produisant un récit chrétien, confondrait *de facto* les deux concepts, sans se préoccuper vraiment de leurs rapports problématiques. Pour Elferink, *Τύχη et Dieu*, *passim*, Fortune et Dieu, concepts généralement interchangeables, se distingueraient à quelques reprises, la divinité représentant alors une puissance rationnelle et juste, la Τύχη une force déraisonnable et inique. Evans, *Christianity and Paganism*, pp. 93-100 enfin, après avoir pertinemment infirmé cette dernière thèse, propose plutôt d'identifier la Fortune à la part de contingence tolérée par Dieu dans le déroulement d'événements dont il aurait fixé au préalable le dénouement. Quelle que soit la position adoptée, il paraît clair que la Fortune procède de façon plus ou moins directe de Dieu. Je pense pour ma part que, dans les livres III et IV des *Guerres*, Procope utilise les deux termes comme

poursuivra à nouveau le *gamma*» (50). De l'avis des Romains, cela signifiait que *G*izéric avait autrefois chassé *B*oniface, comme aujourd'hui *B*élisaire chassait *G*élimer. Notre auteur se montre toutefois prudent, laissant au lecteur le choix de considérer cette maxime comme une prédiction ou une simple rumeur. Comme cette anecdote s'inscrit dans une série d'exposés où la défaite des Vandales est *toujours* présentée comme inéluctable, il nous semble (bien que cela ne puisse être démontré formellement) que sa simple mention est un moyen pour Procope de renforcer l'interprétation selon laquelle la victoire romaine était inévitable.

L'historien de Césarée relate ensuite les mesures prises par Gélimer pour organiser la résistance contre l'armée de Bélisaire. En les énumérant, Procope accentue le caractère tragique du souverain vandale. Cette fois, ce dernier est présenté comme agissant de la meilleure façon possible, mais en pure perte, Dieu et/ou la Fortune contrecarrant systématiquement ses plans. Tout d'abord, Procope rapporte que le monarque tenta de se concilier les paysans africains en leur promettant une prime pour tout soldat romain assassiné. Ceux-ci, selon notre auteur, le trompèrent alors, en lui apportant non des têtes de militaires eux-mêmes, mais de certains de leurs esclaves ou serviteurs imprudents, sans qu'il ne se rende compte de rien (51). Le but de cette anecdote paraît double. Premièrement, elle vise à minimiser le mécontentement ressenti par les Africains à l'égard de l'armée de Bélisaire. Comme l'a bien souligné Av. Cameron, même si Procope se plaît à présenter la conquête du royaume vandale comme un affranchissement de Romains honteusement asservis (les Africains), il est forcé à plusieurs reprises de constater que les soldats de l'empereur Justinien ne se sont pas toujours comportés en aimables libérateurs (52). La population locale n'était probablement pas aussi bien disposée envers les soldats impériaux que veut nous le faire croire notre auteur, et je pense que sa version des faits atténue ce mécontentement,

d'exacts synonymes, ce qu'attestent tant la logique interne du discours que, par exemple, la lettre envoyée par Gélimer à Tzatzon... où les deux expressions se succèdent pour désigner une même réalité (cf. *Guerres*, livre 3, chap. 25, § 10-21, analysée *infra*).

(50) *Guerres*, livre 3, chap. 21, § 11-16.

(51) *Guerres*, livre 3, chap. 23, § 1-4.

(52) CAMERON, *Procopius*, pp. 185-186. Cf. *Guerres*, livre 3, chap. 16, § 1-8 (confiscation de récoltes) et livre 3, chap. 20, § 17-25 (pillage des marchands de Carthage), témoignages ignorés par DIEHL, *L'Afrique*, pp. 19-21.

puisque seuls des esclaves et des serviteurs en subissent les conséquences. Deuxièmement, on peut se demander si ce récit, inclus dans une série d'épisodes semblables, ne vise pas aussi à montrer que, quel que soit le stratagème imaginé par Gélimer, celui-ci était par avance voué à l'échec.

Ensuite, Procope rapporte que Gélimer envoya une lettre à son frère Tzatzon (le chef du corps expéditionnaire d'élite dépêché précédemment en Sardaigne pour y mater la révolte de l'intendant Gôdas ([53])) pour le rappeler de toute urgence en Afrique ([54]). Notre auteur en compose habilement le texte :

> «Ce ne fut pas, je pense, Gôdas qui poussa notre île à la défection, mais un genre de châtiment fondant du ciel sur les Vandales. En effet, en nous privant de toi et de tous ceux des Vandales qui ont fait leurs preuves, il a ravi en somme à la maison de Gizéric tout ses biens. De fait, ce n'est pas pour recouvrer l'île à notre profit que tu es parti d'ici, mais pour que Justinien soit maître de la Libye. En effet, il est désormais possible de savoir à partir de l'issue des événements ce qui avait été décidé auparavant par la

(53) *Guerres*, livre 3, chap. 10, § 25-34 et chap. 11, § 22-24.

(54) Comme l'avait déjà signalé Schmidt, *Geschichte der Wandalen*, pp. 166-167, la fausseté de ce message ne fait aucun doute, ne fût-ce qu'au vu de son contenu (Gélimer y glorifie les Romains), de la langue (le grec) et du style utilisés. Cet avis est partagé par Rubin, *Prokopios*, col. 414.

Guerres, livre 3, chap. 25, § 11-18 : Οὐκ ἦν, οἶμαι, Γώδας ὁ τὴν νῆσον ἡμῶν ἀποστήσας, ἀλλά τις ἄτη ἐξ οὐρανοῦ ἐς Βανδίλους ἐπιπεσοῦσα. σέ τε γὰρ ἐξ ἡμῶν καὶ Βανδίλων τοὺς δοκίμους ἀφελομένη ἅπαντα συλλήβδην ἐκ τοῦ Γιζερίχου οἴκου τὰ ἀγαθὰ ἥρπασεν. οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ ἀνασώσασθαι τὴν νῆσον ἡμῖν ἐνθένδε ἀπῆρας, ἀλλ' ὅπως Λιβύης Ἰουστινιανὸς κύριος ἔσται. τὰ γὰρ τῇ τύχῃ δόξαντα πρότερον πάρεστι τανῦν ἐκ τῶν ἀποβάντων εἰδέναι. Βελισάριος μὲν οὖν στρατῷ ὀλίγῳ ἐφ' ἡμᾶς ἧκει· ἡ δὲ ἀρετὴ ἐκ Βανδίλων ἀπιοῦσα εὐθὺς ᾤχετο, μεθ' ἑαυτῆς λαβοῦσα τὴν ἀγαθὴν τύχην. Ἀμμάτας μὲν γὰρ καὶ Γιβαμοῦνδος πεπτώκασι, μαλθακιζομένων Βανδίλων, ἵπποι δὲ καὶ νεώρια καὶ ξύμπασα Λιβύη καὶ οὐχ ἥκιστα αὐτὴ Καρχηδὼν ἔχονται ἤδη πρὸς τῶν πολεμίων. οἱ δὲ κάθηνται, τὸ μὴ ἐν τοῖς πόνοις ἀνδραγαθίζεσθαι παίδων τε καὶ γυναικῶν ἀνταλλαξάμενοι καὶ πάντων χρημάτων, ἡμῖν τε ἀπολέλειπται μόνον τὸ Βούλλης πεδίον, οὗπερ ἡμᾶς ἡ εἰς ὑμᾶς ἐλπὶς καθίσασα εἴργει. ἀλλὰ σὺ τυραννίδα τε καὶ Σαρδὼ καὶ τὰς περὶ ταῦτα φροντίδας ἐάσας ὅτι τάχιστα παντὶ τῷ στόλῳ εἰς ἡμᾶς ἧκε. οἷς γὰρ ὑπὲρ τῶν κεφαλαίων ὁ κίνδυνος, τἄλλα ἀκριβολογεῖσθαι ἀξύμφορον. κοινῇ δὲ τὸ λοιπὸν ἀγωνιζόμενοι πρὸς τοὺς πολεμίους ἢ τύχην τὴν προτέραν ἀνασωσόμεθα, ἢ κερδανοῦμεν τὸ μὴ ἀλλήλων χωρὶς τὰ ἐκ τοῦ δαιμονίου ἐνεγκεῖν δύσκολα.

> Fortune. Bélisaire nous a donc attaqués avec une petite armée, mais le courage s'en est allé aussitôt, quittant les Vandales et emmenant avec lui la Bonne Fortune. En effet, Ammatas et Gibamoundos sont tombés, les Vandales s'amollissant ; et les chevaux, les arsenaux, toute la Libye et — ce qui n'est pas le moindre — Carthage elle-même sont déjà tenus par les ennemis. Et les Vandales restent là, ayant donné leurs enfants, leurs femmes et toutes leurs richesses pour n'avoir pas agi courageusement dans les difficultés, et il ne nous reste que la seule plaine de Boulla, où l'espoir que nous avons placé en vous nous cantonne. Quant à toi, laisse la tyrannie, la Sardaigne et les soucis à ce sujet, et rejoins-nous au plus vite avec toute la flotte. En effet, le danger étant pour nous extrême, il est inutile d'examiner en détail les autres problèmes. Du reste, en luttant ensemble contre nos ennemis, soit nous recouvrerons notre fortune passée, soit nous gagnerons de ne plus supporter séparés les uns des autres les malheurs venus de la Divinité».

À en croire l'historien de Césarée, Gélimer lui-même aurait reconnu que Dieu lui était hostile, et que les Vandales n'avaient pas agi courageusement contre la *petite* armée de Bélisaire. La propagande impériale récupère le souverain vandale qui, par l'entremise du talent littéraire de Procope, se fait le héraut de sa version des faits : la victoire romaine était inéluctable et soutenue par Dieu.

Après avoir présenté cette lettre, Procope décrit le retour de Tzatzon et ses retrouvailles avec Gélimer ([55]). Selon lui, celles-ci furent tellement émouvantes et pitoyables que «si l'un des ennemis eux-mêmes s'était trouvé spectateur à ce moment, il se serait vraisemblablement apitoyé lui aussi sur les Vandales de ce temps-là et sur la fortune humaine» ([56]). Gélimer et Tzatzon se seraient étreints, en pleurs, muets, n'osant mentionner leurs femmes et enfants, capturés ou tués par les Romains. Nous ne disposons bien entendu d'aucun moyen de nous prononcer sur l'authenticité de cette description dramatique, dont Procope ne précise pas la source (à supposer qu'il ne s'agisse pas d'une simple recomposition). Il est cependant intéressant de remarquer que, de par son caractère pathétique, elle rend *explicitement* Gélimer plus sympathique au

(55) *Guerres*, livre 3, chap. 25, § 19-26.

(56) *Guerres*, livre 3, chap. 25, § 23 : οἶμαι γὰρ εἰ καὶ αὐτῶν πολεμίων ἀνδρὶ θεατῇ γενέσθαι τετύχηκε, τάχα ἂν καὶ αὐτὸς Βανδίλους τε τότε καὶ τύχην τὴν ἀνθρωπείαν ᾠκτίσατο.

lecteur ([57]). C'est cette image de héros de tragédie, dont nous avions déjà un aperçu dans le récit de la bataille d'*Ad Decimum*, que Procope va dès lors imposer.

De la fuite à l'exil

L'engagement final entre les armées vandales et romaines a lieu à la fin de l'année 533, à *Trikamaron*, à l'ouest de Carthage. Avant le récit des opérations militaires, Procope s'adonne à l'un de ses exercices littéraires favoris, l'antilogie ([58]). La description de la bataille est précédée de trois discours : celui de Bélisaire à l'armée de Justinien, celui de Gélimer aux soldats vandales, et celui de Tzatzon aux membres du corps expéditionnaire revenu de Sardaigne. Notre auteur les a bien sûr recomposés, ne fût-ce que pour répondre à des contraintes littéraires. À nouveau, comme dans la lettre adressée à Tzatzon, les paroles que Procope place dans la bouche de Gélimer sont celles de la propagande impériale : «Nous n'avons pas été vaincus à cause de notre lâcheté, mais nous avons échoué en nous heurtant aux oppositions de la Fortune. Mais, par nature, son cours ne suit pas toujours la même direction et, chaque jour, le plus souvent il aime à changer. Nous nous vantons de surpasser nos ennemis en bravoure, et de les dominer de beaucoup : en effet, nous pensons que nous les surpassons pas moins de dix fois en nombre» ([59]). Indéniablement, ce discours poursuit deux objectifs. Il sert à souligner que la Fortune a pris fait et cause pour les Romains, dont elle justifie l'action ; il magnifie implicitement la victoire de Bélisaire dont l'armée — à en croire Procope — sortira victorieuse d'un combat à un contre dix.

(57) La remarque de Schmidt, *Geschichte der Wandalen*, p. 168, est éloquente à cet égard: «Procope a décrit en des termes émouvants la scène touchante de la rencontre des deux frères et a ainsi admirablement mis en relief le caractère enthousiaste et peu viril du roi». Rubin, *Prokopios*, col. 415, émet un jugement semblable, mais de façon plus concise : «erstaunlich Ps Mitgefühl».

(58) Il imite en cela Thucydide. Cf. Roques, *Procope*, pp. 17-18 et les brèves remarques de Rubin, *Prokopios*, col. 417.

(59) *Guerres*, livre 4, chap. 2, § 16-18 : οὐ γὰρ κακίᾳ ἡμετέρᾳ ἡσσήθημεν, ἀλλὰ τύχης ἐναντιώμασι προσεπταικότες ἐσφάλημεν. ταύτης δὲ τὸ ῥεῦμα οὐκ ἀεὶ κατὰ ταὐτὰ φέρεσθαι πέφυκεν, ἀλλ' ἐν ἡμέρᾳ ἑκάστῃ ὡς τὰ πολλὰ μεταπίπτειν φιλεῖ. τῷ δὲ ἀνδρείῳ τοὺς πολεμίους ὑπεραίρειν αὐχοῦμεν καὶ πλήθει παρὰ πολὺ ὑπερβάλλεσθαι· μέτρῳ γὰρ αὐτῶν περιεῖναι οὐχ ἧσσον ἢ δεκαπλασίῳ οἰόμεθα.

Après ces discours, notre auteur livre le récit de la bataille. Gélimer n'y est évoqué qu'à deux reprises : immédiatement avant l'engagement, et à la fin de celui-ci. Procope précise simplement qu'avant le choc, le souverain vandale n'épargna pas son énergie pour parcourir en tous sens son armée et exhorter ses soldats et, qu'après la déroute, il s'enfuit sans un mot avec quelques-uns de ses parents ([60]). Cette fois, l'historien de Césarée n'attribue pas la victoire à Dieu et/ou à la Fortune : celle-ci est romaine, et à mettre au crédit de la vaillance du général et des soldats de Justinien, inférieurs en nombre ([61]).

Procope relate ensuite la fuite de Gélimer qui, au grand dépit de Bélisaire, fut couronnée de succès ([62]). Le général romain avait en effet envoyé Jean, l'un de ses meilleurs officiers, à la poursuite du monarque déchu. Alors que ses hommes étaient sur le point de le capturer, Jean fut inopinément abattu par l'un de ses soldats qui, ivre mort, lui décocha une flèche destinée au départ à un oiseau. Privés de chef, les combattants abandonnèrent alors la poursuite jusqu'à l'arrivée de Bélisaire. Procope attribue ce revers à la Fortune : d'après lui, c'est elle qui se serait opposée à la capture du roi vandale ([63]). L'explication retire toute responsabilité tant à Gélimer dans le succès de sa fuite qu'aux Romains dans l'échec de leur poursuite ([64]).

(60) Respectivement *Guerres*, livre 4, chap. 3, § 9 et *Guerres*, livre 4, chap. 3, § 19-21.

(61) *Guerres*, livre 4, chap. 3, § 10-19.

(62) *Guerres*, livre 4, chap. 4, § 14-26.

(63) *Guerres*, livre 4, chap. 4, § 14.

(64) Il est tentant de voir, dans le récit que Procope donne de la récupération du trésor royal vandale par Bélisaire (*Guerres*, livre 4, chap. 4, § 33-41), un recours supplémentaire à la Divinité/Fortune. Selon notre auteur, au début de la guerre, Gélimer avait embarqué toutes ses richesses sur un navire, qu'il avait confié à Boniface, l'un de ses fidèles. Il lui avait ordonné de jeter l'ancre dans le port d'Hippo Regius et — si les Vandales étaient défaits — de se rendre à la cour de Theudis, le souverain des Wisigoths, et de l'y attendre. Dès qu'il fut informé de l'issue de la bataille de Trikamaron, Boniface fit voile vers l'Espagne, conformément aux ordres de Gélimer. Une première fois, «un vent contraire le ramena, contre sa volonté, à Hippo Regius» (§ 36 : ἀλλὰ πνεύματος αὐτὸν ἐναντίωμα εἰς τὸν τοῦ Ἱπποναρεγίου λιμένα οὔτι ἑκούσιον αὖθις ἤνεγκεν). Tentant à nouveau de quitter le port, une tempête le contraignit à retourner à son point de départ. À cet endroit du récit, Procope souligne : «alors eux (= les marins) et Boniface en vinrent donc à penser que Dieu, voulant donner les richesses aux Romains, ne laissait pas le navire prendre le large» (§ 37 : ... τότε

Après avoir échappé aux soldats, Gélimer trouva refuge parmi les Maures, sur le mont Papoua ([65]). L'hiver approchant, Bélisaire décida de différer sa capture au printemps, et organisa alors le blocus de la montagne, qu'il confia à Pharas, un officier hérule ([66]). L'exil du souverain vandale déchu est décrit en des termes dramatiques par Procope, et ce en trois épisodes : une comparaison des modes de vie vandale et maure, un échange de lettres entre Pharas et Gélimer, et une anecdote mettant en scène deux enfants affamés.

Tout d'abord donc, l'historien de Césarée confronte les mœurs des Vandales à celles des Maures ([67]). Les premiers sont présentés comme «le peuple le plus délicat», portant le plus souvent des vêtements en or, passant leur temps au théâtre, s'intéressant aux arts, vivant dans des parcs agrémentés d'eau et d'arbres et banquetant le plus souvent possible. Les Maures, en revanche, sont dépeints comme les Barbares par excellence, vêtus de mauvais vêtements, ne quittant jamais leurs huttes étouffantes, ne possédant ni pain, ni vin, et mangeant leurs céréales comme des animaux, sans les moudre. La comparaison, topique, vise sans nul doute, par l'opposition de caractères antithétiques, à souligner la terrible nature de l'exil de Gélimer ([68]) et, par là, à justifier la clémence de l'empereur Justinien à son égard.

δὴ αὐτοί τε καὶ Βονιφάτιος ἐς ἔννοιαν ἦλθον ὡς ἄρα ὁ θεὸς τὰ χρήματα Ῥωμαίοις διδόναι ἐθέλων τὴν ναῦν οὐκ ἐᾷη ἀνάγεσθαι). De ce fait, après avoir négocié son immunité, Boniface livra le trésor royal à Bélisaire. Même si Procope n'attribue pas explicitement la récupération des richesses de Gélimer à la volonté divine, c'est en fonction de cette interprétation qu'il présente la reddition de Boniface. À notre avis, ce recours à la divinité vise ici aussi à souligner que, jusqu'au bout, la victoire des Romains fut soutenue et favorisée par Dieu, et que leur lutte était légitime.

(65) La localisation de ce mont est problématique. À ce sujet, cf. COURTOIS, *Les Vandales*, p. 184, n. 1 (qui l'identifie au massif de l'Edough, entre le golfe de Bône/Annaba et celui de Philippeville/Skikda) et J. DESANGES, *La dernière retraite de Gélimer*, dans *Cahiers de Tunisie*, 7 (1959), pp. 428-435 (qui le place «entre la plaine de Balla et la région de Tabarca»). L'hypothèse de J. D. est celle qui semble aujourd'hui recueillir le plus de suffrages. Cf. ROQUES, *Procope*, p. 249, n. 5.

(66) *Guerres*, livre 4, chap. 4, § 26-31 et livre 4, chap. 6-7.

(67) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 4-14.

(68) Comme l'a montré, dans un tout autre contexte, M. JANON, *L'Aurès au VIe siècle. Note sur le récit de Procope*, dans *Antiquités Africaines*, 15 (1980), p. 349, n. 5, qui souligne par ailleurs qu'on ne peut tirer aucune information

De fait, après cet épisode, Procope rapporte un échange de lettres entre Pharas et le souverain vandale. La première missive qu'il présente est celle de l'officier hérule, qui exhorte le monarque vandale à la reddition ([69]). La qualité littéraire du message (ainsi que d'autres éléments que je mettrai en évidence) indique que celui-ci a été (re)composé par Procope ([70]). Le texte est introduit en des termes topiques bien choisis : «Je suis moi aussi un Barbare, et ne suis ni habitué aux lettres et aux discours, ni expérimenté d'une autre manière. Tout ce que, en tant qu'homme, il est nécessaire que je sache, je te l'écris, après l'avoir appris de la nature des choses» ([71]). Cette introduction est subtile, et vise à renforcer le poids du reste du message. Tout d'abord, elle souligne la justesse des conseils que Pharas va délivrer à Gélimer : il ne s'agit pas d'élucubrations théoriques, mais de conclusions concrètes, déduites de la nature même des choses, par un Barbare «naturellement pragmatique» (locution qui constituerait sans nul doute un pléonasme dans la bouche d'un Romain de cette époque). Ensuite, elle conforte le contenu du discours : un Barbare s'adresse à un autre Barbare et, de cette nature partagée, se dégage une certaine complicité ([72]).

Enfin, Pharas (ou Procope) poursuit par ce qui paraît être une proposition : si Gélimer accepte de se rendre, Bélisaire se portera garant de sa sécurité, et l'empereur Justinien lui-même l'inscrira au Sénat, le gratifiera d'un spacieux et bon domaine ainsi que d'importantes richesses ([73]). Mais cette «proposition» est en réalité une obligation, car Pharas y ajoute :

ethnographique sérieuse de cette description (au contraire de ce qu'a pu affirmer RUBIN, *Prokopios*, col. 418). Pour une présentation synthétique de l'intérêt porté par Procope aux questions ethnographiques, cf. Kl. E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Theoriebildung von den Anfängen bis auf die byzantinischen Historiographen*, vol. 2, Wiesbaden, 1980 (*Studien zur Kulturkunde* 52), pp. 467-479 (et plus spécifiquement pp. 472-473 pour le passage qui nous intéresse).

(69) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 15-26.

(70) Même opinion chez SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, p. 173, n. 2, suivi par RUBIN, *Prokopios*, col. 418.

(71) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 15-16 : Εἰμὶ μὲν καὶ αὐτὸς βάρβαρος καὶ γραμμάτων τε καὶ λόγων οὔτε ἐθὰς οὔτε ἄλλως ἔμπειρος γέγονα. ὅσα δέ με ἄνθρωπον ὄντα εἰδέναι ἀνάγκη, ἐκ τῆς τῶν πραγμάτων φύσεως ἐκμαθὼν ἔγραψα.

(72) Le ton du discours est amical : Pharas qualifie Gélimer de φίλος (chap. 6, § 17), souligne leur proximité (chap. 6, § 22)...

(73) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 22.

«Toi, tu es capable de supporter noblement tous les mauvais coups que te porte la Fortune, en pensant que, s'ils proviennent tous de là, ils sont inévitables pour celui qui est un homme. Mais si elle avait décidé de mélanger un quelconque bienfait à ces malheurs, ne consentirais-tu pas toi à le recevoir de plein gré ? Ou devons-nous considérer que les bienfaits de la Fortune ne sont pas aussi inévitables que ses désagréments ? Ce n'est même pas l'opinion de gens tout à fait fous» (74). Ce discours, habilement mené, permet à nouveau à Procope de justifier l'action impériale. En effet, la clémence de Justinien y est présentée comme légitime, puisque Gélimer est un homme qui supporte noblement les coups du sort — c'est un Barbare de noble naissance qui (comme Pharas) pourrait être un excellent serviteur de l'Empire (75) —, et inéluctable, car voulue par la Fortune.

Gélimer refuse tout d'abord l'offre de Pharas. L'historien de Césarée met alors tout en œuvre pour accentuer le caractère tragique de la déchéance du monarque vandale. Il le présente pleurant terriblement en rédigeant sa lettre de refus, reconnaissant que Dieu lui-même s'est rangé du côté de ses ennemis, quémandant un pain, une éponge et une cithare (le pain pour se nourrir, l'éponge pour soigner son œil blessé, la cithare pour déclamer en sanglotant l'ode qu'il avait composée sur sa propre infortune), contemplant les corps infestés de vers des enfants de sa famille, assistant enfin à la dispute mortelle de deux garçonnets affamés pour une minuscule galette de pain encore brûlante (76). Cette dernière épreuve finit par mettre à mal la détermination de Gélimer, qui se rend alors à Bélisaire, acceptant, selon ses propres termes, de ne plus s'opposer aux décisions de la Fortune (77).

Lors de sa reddition, le souverain vandale, selon Procope, partit d'un irrépressible éclat de rire. L'historien de Césarée ne s'explique que de deux façons cette étrange attitude : la folie, ou une conscience aiguë de la précarité de la condition humaine, totalement soumise au bon vouloir de

(74) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 23-24 : σὺ δὲ ὅσα μὲν ἡ τύχη μοχθηρὰ ἤνεγκε, φέρειν γενναίως οἷός τε εἶ πάντα τὰ ἐνθένδε ἀνθρώπῳ γε ὄντι ἀναγκαῖα εἶναι οἰόμενος. ἢν δέ τινι ἀγαθῷ τὰ δυσξερῆ ταῦτα ξυγκεραννύειν βεβούλευται, τοῦτο δὲ αὐτὸς ἐθελούσιος δέξασθαι οὐκ ἂν ἀξιοίης ; ἢ οὐχ ὁμοίως τοῖς φλαύροις ἀναγκαῖά γε ἡμῖν καὶ τὰ παρὰ τῆς τύχης ἀγαθὰ λογιστέον ; ἀλλὰ ταῦτα μὲν οὐδὲ τοῖς σφόδρα ἀνοήτοις δοκεῖ.

(75) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 22.

(76) *Guerres*, livre 4, chap. 6, § 27 à livre 4, chap. 7, § 5.

(77) *Guerres*, livre 4, chap. 7, § 6-9.

la Fortune (78). La seconde explication s'impose à la lecture de la suite du récit : lorsque, à Constantinople, Bélisaire amène triomphalement Gélimer devant l'empereur, le souverain déchu, toujours selon Procope, ne cesse pas de répéter les paroles de l'Ecclésiaste : «Vanité des vanités, tout est vanité !» (79).

Il apparaît donc clairement, à la lecture des *Guerres vandaliques*, que le portrait de Gélimer présenté par Procope sert la propagande impériale. Décrit au début du récit comme un tyran malfaisant, il permet de justifier l'intervention romaine en Afrique. Dépeint ensuite comme un monarque courageux mais infortuné, il amène le lecteur à réaliser que Dieu a offert la victoire à Justinien, que celle-ci était inéluctable, et que la clémence témoignée par l'empereur au roi vandale déchu était pleinement légitime.

Aspirant F.N.R.S. à l'Université Libre de Bruxelles.
Université Charles-de-Gaulle, Lille III.
Arnaud KNAEPEN.

(78) *Guerres*, livre 4, chap. 7, § 12-16.
(79) *Guerres*, livre 4, chap. 9 (citation : *Eccl.* 1. 2).

HYPATIE, SYNÉSIOS DE CYRÈNE ET LE PATRIARCAT ALEXANDRIN (*)

Après tant de publications auxquelles j'ai apporté ma quote-part (1), travaux dont Gemma Berretta dans sa brillante monographie (2) a su retenir le meilleur, comment prétendre apporter du nouveau sur la philosophe Hypatie ? Et pourtant, loin d'être clos, le débat s'ouvre encore sur de si larges perspectives que, pour ne pas ralentir par des redites la progression de cette recherche, toute cette érudition n'interviendra ici globalement que comme un viatique destiné à soutenir une audacieuse entreprise : la mise au jour d'une philosophie dont Hypatie a soigneusement occulté l'essentiel.

Hypatie est la fille de Théon qui occupe au Musée (3) la chaire de mathématiques, et doit surtout son renom à sa compétence en astronomie. Il juge sa fille et disciple d'élection si remarquablement douée qu'il en fait sa collaboratrice. L'intitulé de son commentaire du livre III du *Système*

(*) Le 14 décembre 1998 décédait mon vénéré maître Christian LACOMBRADE, professeur honoraire de l'Université de Toulouse-Le Mirail. Ayant découvert dans les quelques documents qu'il m'avait légués le présent article à peu près terminé, j'ai demandé au professeur P. Yannopoulos, responsable de la rédaction de *Byzantion*, de bien vouloir le publier. Je le remercie de m'avoir donné son accord. J'ai légèrement modifié le texte en quelques endroits afin de lui donner une forme définitive. J'ai moi-même rédigé les notes. Puissent ces quelques pages raviver le souvenir de l'un des pionniers de l'antiquité «tardive» et protobyzantine (Noël AUJOULAT).

(1) Cfr p. ex. l'article *Hypatia* in *Reallexicon für Antike und Christentum*, Band XVI, Stuttgart, 1994, col. 956-957 ; *Hypatie, un singulier «revival» du cynisme*, in *Byz.*, 65. (1995), pp. 529-531.

(2) GEMMA BERETTA, *Ipazia d'Alessandria*, Rome, 1993.

(3) Sur Théon et Hypatie, le Musée et les études qui y furent à l'honneur, cfr G. BERETTA, *op. cit.*, pp. 23-56. On retiendra en particulier que certains savants pensent que Théon fut le dernier représentant de la tradition scientifique du Musée. D'autres fixent la fin de l'école mathématique d'Alexandrie à la mort d'Hypatie. G. BERETTA pense que la tradition du Musée était encore bien vivante du temps de Théon (*op. cit.*, pp. 39-40).

mathématique de Ptolémée confirme cette aptitude : «édition contrôlée par la philosophe Hypatie, ma fille» (4). Quant à l'orientation que la jeune savante donne à ses recherches personnelles, elle est très nettement précisée par un fragment de Philostorge recueilli par Photios : «Fille de Théon, elle apprit de Théon les sciences mathématiques mais devint bien meilleure que le maître avant tout dans l'art d'observer les astres» (5). Astronomie, astrologie : autant de notions partagées et souvent confondues par les âmes inquiètes de la *Spät-Antike*, ouvertes à toutes les superstitions. Or, dans l'astronomie scientifique, c'est sans conteste Hypatie qui fait autorité. C'est sur ses conseils et sur ses plans que vers 398-399 Synésios a fait réaliser le planisphère céleste d'argent (l'astrolabe) qu'il offre à Constantinople à un haut personnage de la cour, Paeonios. Il accompagne son présent de cette harangue : «L'astronomie, dit-il, est en soi une science d'une souveraine dignité et permet, ce semble, d'obtenir le moyen d'atteindre un plus noble but... Elle procède par ses démonstrations non pas en donnant prise à la controverse, mais en recourant aux services de la géométrie et de l'arithmétique dont on peut dire honnêtement sans risque d'erreur qu'elles sont le juste critère de la vérité» (6).

Pour l'instant, tout donne à penser que si, à Alexandrie, le Musée et son personnel ont été épargnés par le patriarche Théophile, dépositaire de la foi catholique reçue d'Athanase-le-Grand en 385 (7), et quatre ans plus tôt codifiée par le *Credo* de Constantinople (8), alors qu'il jetait bas tous les sanctuaires païens pour en refaire autant d'églises, qu'il ajoutait à ce chantier de ruines le prestigieux temple de Sérapis (9), divinité tutélaire de

(4) THÉON, *Commentaria in Ptolemaei syntaxin mathematicam III-IV*, éd. A. ROME, *Commentaires de Pappus et de Théon d'Alexandrie sur l'Almageste* (*ST*, 106), Città del Vaticano, 1943, vol. 3, p. 807.

(5) PHILOSTORGE, éd. J. BIDEZ, *Kirchengeschichte*, Berlin, 1981, VIII, 9.

(6) SINESIO DI CIRENE, *A Peonio sul dono*, in *Opere di Sinesio di Cirene*, éd. et trad. it. A. GARZYA, Torino, 1989, 4, p. 545.

(7) Théophile fut à la tête du patriarcat d'Alexandrie de 385 à 412. Athanase avait occupé ce poste de 328 à 373, longue période interrompue par cinq exils.

(8) Sur le concile de Constantinople en 381 sous Théodose, cfr A. PIGANIOL, *L'empire chrétien (325-395)*, Paris, 1972, p. 240. On peut noter que «notre symbole des apôtres est peut être celui-là même que lut solennellement Nectaire lors de son intronisation».

(9) L'édit de Thessalonique, promulgué le 28 février 380, enjoignait à tous les habitants de l'empire de reconnaître la Sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La loi du 24 février 391 supprime les cultes païens. «Une loi adressée spécialement à l'Égypte répète en juin les mêmes interdictions. Elles

la cité et comme tel particulièrement vénéré de tous les païens d'Égypte, c'est que cette clémence inhabituelle répondait à un calcul. Ce calcul, il nous reste à le découvrir.

Homme d'église sans doute, Théophile en est plutôt le bras séculier. Son trait dominant : l'ambition ([10]) ; son objectif prioritaire : reprendre à son rival de Constantinople, Jean Chrysostome, le titre de primat d'Orient, titre détenu à l'origine par l'héritier de saint Marc, l'apôtre d'Alexandrie ([11]). Les controverses théologiques le laissent indifférent. Il

ont probablement pour conséquence la fermeture du Sérapéum d'Alexandrie. L'évêque Théophile voulait changer en église un temple de Dionysos que l'empereur lui avait donné. Les païens se révoltèrent et le Sérapéum fut leur citadelle... Théodose envoya l'ordre de raser le temple» (PIGANIOL, *op. cit.*, p. 285). Voir aussi BERETTA, *op. cit.*, pp. 20-22.

(10) C'est bien ainsi que le dépeint la tradition. Cependant, dans l'édition récente de la *Correspondance* de Synésios de Cyrène, texte établi par A. GARZYA, traduit et commenté par D. ROQUES, Paris (C.U.F.), 2000, p. LXXXII, ce dernier montre que, pour Synésios, «l'archevêque... apparaît comme un personnage sympathique, une grande figure morale, dont le rayonnement est égal, dans le domaine religieux, à celui de la géomètre-philosophe d'Alexandrie dans le domaine spéculatif». Cette édition de la *Correspondance* de Syn. de Cyr. sera dorénavant désignée par le sigle : *S.C.C.*

(11) «... Dès le second siècle ... l'évêque de la métropole d'une province civile avait la prééminence sur les autres évêques de sa province, réunissait le concile local, rassemblait les opinions. Quelquefois, cette prééminence appartenait plutôt au plus ancien, au primat, des évêques de la province. Mais ce qui se manifeste surtout à notre époque (c'est-à-dire à la fin du IIIe siècle), c'est l'apparition d'un degré supérieur, qui ne correspond pas à une province, mais à un «diocèse». C'est en Égypte que cette institution apparaît d'abord. L'évêque d'Alexandrie est le patriarche du diocèse d'Égypte, qui comprend plusieurs provinces» : J. DANIELOU, *L'Église des premiers temps, des origines à la fin du IIIe siècle*, Paris, 1985, p. 233. D'autre part, «le 3e canon du concile de Constantinople (381) a revendiqué pour l'évêque de cette ville la primauté d'honneur au second rang après celui de Rome, prétention lourde de menaces pour l'avenir... Sur le plan de l'administration ecclésiastique Constantinople étend déjà son rayonnement au-delà de son domaine propre, la Thrace européenne, pour rayonner sur l'Asie Mineure... L'Égypte enfin reste le domaine solidement tenu en main par le puissant évêque d'Alexandrie : fort de sa traditionnelle alliance avec Rome, habitué à commander en maître chez lui, il n'a que trop tendance à intervenir au dehors ; on regrette de voir successivement les Alexandrins Timothée et Théophile venir aggraver les difficultés que rencontrent les deux saints évêques de Constantinople (St. Grégoire de Nazianze et St. Jean Chrysostome) et contribuer à leur déposition» : H. I. MARROU, *L'Église de l'antiquité tardive (303-604)*, Paris, 1985, p. 97.

applique, les yeux fermés, les anathèmes qui frappent les têtes des hérésies sans cesse renaissantes : eunomiens, nestoriens, monophysites, etc. Pour parvenir à ses fins, tous les moyens lui sont bons. Pourvu d'une ample fortune, il distribue son argent à bon escient. Maints fonctionnaires impériaux sont à sa disposition ([12]). Toutefois, bien conscient que dans cet Orient tumultueux, où le polythéisme est fortement enraciné, il se heurtera à de nombreux foyers de résistance (entre 407 et 410 les païens de Gaza se soulèvent et massacrent leurs oppresseurs) ([13]), il contourne les obstacles qu'il ne saurait vaincre, ceux, en particulier, que lui opposent certaines grandes familles formant de véritables communautés qui se marient entre elles. (N'est-il pas curieux qu'il ait subsisté jusqu'en 486 à Manoutis, près d'Alexandrie, un temple d'Isis avec tout son personnel sacerdotal ?) ([14]). Diplomate retors, il excelle à discerner les personnalités dont il escompte, à l'occasion, utiliser l'influence (Synésios) ou les compétences (Hypatie). Elles ont droit à ses égards. En contrepartie, quelque peu grisé par son omnipotence (l'autorité du *praefectus augustalis* ([15]) compte peu), le «nouveau pharaon» respire volontiers l'encens que lui prodiguent ceux qui mendient ses faveurs ([16]). Synésios invite son frère Euoptios à saluer de sa part *τὴν...θεοφιλεστάτην φιλόσοφον* ([17]), c'est-à-dire Hypatie, qui entretenait, contrairement à l'opinion reçue jusqu'à ce jour, d'excellents rapports avec le patriarche.

La preuve que ces rapports ont existé n'a pas retenu l'attention de nos informateurs antiques. La raison de ce mutisme est claire. Qu'il s'agisse de Socrate l'Ecclésiastique, de Philostorge, de Damascius et des autres, ils se sont intéressés avant tout aux causes, aux circonstances, aux

(12) *Histoire générale*, GLOTZ, *Histoire du Moyen Âge*, t. III : DIEHL et MARÇAIS, 1936, pp. 25 ss.

(13) Cfr MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre, évêque de Gaza*, texte établi et traduit par H. GRÉGOIRE et M.-A. KUGENER, Paris, 1930, p. ex. p. 26, p. 22, 27, p. 22, 32, p. 27, 33, p. 28, 95, p. 73, 96, p. 74.

(14) Cfr L. BRÉHIER, *La civilisation byzantine*, Paris, 1970, p. 103.

(15) «Théodose donne au préfet d'Égypte — qui prit le nom de *Praefectus Augustalis* — les attributions d'un vicaire dans toute l'Égypte» : PIGANIOL, *op. cit.*, p. 355. Sur les vicaires, cfr *Ibid.*, pp. 353-355.

(16) Sur l'influence du patriarche d'Alexandrie sur l'administration de la ville, cfr p. ex. L. BRÉHIER, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1949, p. 450.

(17) *S. C. C.*, lettre V, 306, p. 18. Le correspondant de Synésios est son frère Euoptios.

responsabilités de l'assassinat d'Hypatie ([18]) et plus encore à l'énorme scandale qui, sous la poussée irrésistible d'une lame de fond, a déferlé sur les chrétiens d'Égypte et sur leur chef. Qu'elle ait été ou non victime d'une fatale méprise, Hypatie devenait, aux yeux de tout l'Orient — et surtout des derniers païens qui sont encore nombreux —, non seulement l'idéal d'une féminité consciente de sa valeur et de ses droits ([19]) — ce qui est exact —, mais encore de l'hellénisme militant, voire de l'anticléricalisme — ce qui est contestable. Bref, consumant ses restes mortels, cet holocauste barbare lui conférait pour les siècles à venir l'auréole de la pensée libre.

Le fait est que, depuis l'échec de l'empereur Julien et de la menace d'une réaction païenne avortée de justesse ([20]), l'Église se méfie de l'«*Intelligentsia*» (Cyrille en particulier manifestera à l'égard de l'Apostat exécré une rancune tenace) ([21]). Nul n'ignore que la fonction publique compte dans ses rangs autant et plus d'opportunistes soucieux de faire carrière que d'authentiques convertis. En somme, tout se passe comme s'il avait existé entre les patriarches Théophile et Cyrille d'une part et Hypatie d'autre part un pacte tacite de non-agression. C'est ainsi que cette dernière a pu continuer librement ses fonctions d'enseignement et de recherche, tout d'abord celles qui rassemblent autour d'elle dans l'enceinte du Musée, et à l'abri de tout contrôle, une élite de disciples admis à être initiés aux «mystères de la philosophie». Loin d'être en effet une formule vide de sens, il s'agit là d'une consigne infrangible qui nous renvoie aux origines mêmes de la sagesse grecque, celles de l'orphisme et du pythagorisme ([22]). Quête de l'Absolu, la philosophie ne saurait être dispensée au vulgaire qui risque de se méprendre sur le sens de sa

(18) Il eut lieu en mars 415. Sur le déroulement de ce meurtre, cfr BERETTA, *op. cit.*, pp. 220-229.

(19) C'est la thèse soutenue dans l'*Ipazia d'Alexandria* de G. BERETTA.

(20) Cfr p. ex. P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne*, Paris, 1948, pp. 369-428.

(21) CYRILLE D'ALEXANDRIE est l'auteur d'une réfutation en 30 livres du *Contre les Galiléens* de l'empereur Julien. Cfr L'Empereur JULIEN, *Contre les Galiléens*, intro. trad. et comm. par CHRISTOPHE GERARD, Bruxelles, 1995 ; CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Contre Julien* (1), livres I et II, introd., texte, trad. et notes par P. BURGUIÈRE et P. EVIEUX (*S.C.*), Paris, 1985.

(22) Selon Plutarque (*Vie de Numa*, in PLUTARQUE, *Vies*, texte établi et traduit par R. FLACELIÈRE, E. CHAMBRY et M. JUNEAUX, Paris, 1957, 8, 11, p. 191), l'*ἐχεμυθία* remonte à Pythagore.

symbolique. Elle doit être couverte par le secret. Ce sacrilège, un initié de fraîche date, Herculien, a failli le commettre. Synésios, son ami intime, le réprimande sévèrement pour cette imprudence (23).

Pour en revenir à Hypatie, ce n'est évidemment pas à un exposé doctrinal recouvert par une chape de silence qu'elle doit l'extraordinaire engouement manifesté à son égard par les happy-few d'Alexandrie. Rappelons sur ce point quelques témoignages :

«Tel est son degré de culture qu'elle dépasse de fort loin tous les philosophes ses contemporains, héritiers de l'école platonicienne telle qu'elle a été rapportée dans la *Vie de Plotin* ; elle explique toutes les sciences philosophiques à ceux qui le désirent, ce pourquoi ceux qui désiraient penser à la manière des philosophes accouraient chez elle de toutes parts et le préfet augustal Oreste était l'un des plus assidus» (24).

«Revêtue du manteau de la profession, elle se produisait en pleine ville, exposait publiquement et devant des auditeurs bénévoles les doctrines de Platon, d'Aristote et de quelques autres philosophes» (25).

«Elle n'avait pas seulement mérité l'affection et le respect de toute une population, mais encore prenaient place au premier rang de ses auditeurs tous les grands personnages de la cité» (26). De ce crédit acquis au fil des années, la lettre 81 de Synésios nous fournit la preuve : c'est à son intervention efficace qu'il s'en remet pour que deux adolescents de ses amis recouvrent leurs droits.

Le prestige d'Hypatie ne tient pas seulement à l'ampleur et à la variété de ses connaissances, au goût et à la passion de les offrir en partage au tout venant, à l'art de provoquer sur une question délicate ses contradicteurs masculins et de les débouter, penauds, sous les applaudissements du public ; elle est également *καλή τε εὐειδής* (27). Professant le cynisme dont la *παρρησία* moralisante est tolérée par l'Église (28), elle pare ses épaules — tenue singulièrement osée pour une orientale — du manteau court de la secte, ce qui ajoute un charme étrange à sa beauté. La raison

(23) Cfr *S. C. C.*, lettre 143, et *Ibid.*, p. 400, n. 19.

(24) *Socrates'Ecclesiastical History*, éd. W. BRIGHT, Oxford, 1893, VII, 15.

(25) Cfr *Damascii vitae Isidori reliquiae*, edidit adnotationibusque instruxit Clemens ZINTZEN, Hildesheim, 1967, frag. 102, p. 77 (*Suda* IV 644, 12, s.v. *Ὑπατία*).

(26) *Ibid.*, p. 79.

(27) DAMASCIUS, *op. cit.*, p. 77.

(28) Cfr DE LABRIOLLE, *op. cit.*, pp. 85-87.

de ce charme ? Qui sait si tel ou tel de ses ascendants n'avait pas contracté mariage avec quelque juive fortunée ? Dans le «melting-pot» des quelques 500.000 âmes rassemblées dans la capitale égyptienne, ces métissages étaient si courants qu'en 388 ils furent interdits par la loi, toute union entre juive et chrétien étant assimilable à un adultère ([29]). Quoi qu'il en soit, on ne relève dans la chronique alexandrine, en dépit de l'antagonisme latent de leurs religions, aucun affrontement direct entre juifs et chrétiens avant la date fatidique de ... 415 ([30]). Pour l'heure, les sectateurs de la Loi de Moïse vivent en paix dans les deux quartiers que, depuis la *diaspora*, leur a réservés leur patrie d'adoption. Quoique bien diminuée en nombre et en influence depuis l'ère bénie des Ptolémées, durement frappées par l'empereur Hadrien dans son acharnement à mater leur insurrection générale contre l'occupant romain ([31]), leur population ne se limite pas à la plèbe misérable du ghetto ([32]). Près du grand port s'élèvent quelques fastueuses demeures, résidences des grands armateurs. Ces *ναύκληροι* détiennent en fait le monopole du commerce maritime et des traversées au long cours. En témoigne une loi qui leur enjoint de fournir la flotte nécessaire au ravitaillement en grains de Constantinople et d'en assurer le transport ([33]). Docile aux ordres des pouvoirs établis, la colonie juive exige en revanche que le statut traditionnel dont elle bénéficie de longue date soit respecté à la lettre.

De ces juifs hellénisés, Hypatie compte certainement un bon nombre, soit parmi ses «mystes» du Musée, soit parmi les auditeurs de ses conférences publiques. Les spéculations tardives de Philon, ce «Moïse philosophe» ([34]), sont pour eux toujours vivantes. De fait, qu'il y ait une conciliation possible entre la Loi du Sinaï, les Saintes Écritures et les spéculations d'un Platon et d'un Aristote, saint Basile l'a déjà com-

(29) Cfr p. ex. PIGANIOL, *op. cit.*, p. 275 (Voir *C. Théod.*, III, 7, 2).

(30) Sur cet affrontement, BERETTA, *op. cit.*, pp. 222-223. Il y aurait eu désaccord entre les Juifs et les évêques Théophile et Cyrille sur la date de la Pâque. Les Juifs auraient été expulsés d'Alexandrie et l'opposition entre le Préfet Augustal Oreste et Cyrille en aurait été accrue.

(31) L'empereur Hadrien mettra trois ans (132-135) pour en venir à bout.

(32) Elle est honnie et tournée en dérision par les Grecs autochtones. Cfr *S. C. C.*, lettres V et aussi D. ROQUES, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire*, Paris, 1987, p. 309.

(33) *Cod. Théod.*, XIII, 5, 180, a. 390.

(34) L'expression est de L. JERPHAGNON, *Histoire de la pensée*, Paris, 1989, p. 291.

pris ([35]). Quelque deux siècles plus tôt, saint Clément d'Alexandrie en avait formulé expressément le souhait : «La philosophie, ce n'est pas celle des Stoïciens, ou de Platon ou d'Épicure (il ne l'aime point), ou d'Aristote, mais tout ce qui a été dit de bon dans chacune de ces écoles...» ([36]). Au point où nous en sommes (IVe-Ve s.), des rhéteurs païens, hésitant encore à rompre avec le passé, rêvent que la *παιδεία* atténue les antagonismes entre l'ordre nouveau et l'ordre ancien.

De ces demi-mesures, le patriarche Théophile et après lui Cyrille son neveu ne veulent à aucun prix. Rien ne doit freiner leur zèle missionnaire. Rude tâche que de prêcher, voire d'imposer l'Évangile dans un patriarcat qui, de l'Égypte aux confins de la Tripolitaine, ne réunit pas moins de six archevêchés métropolitains et un nombre indéfini d'évêchés. Outre ce qu'on a dit plus haut, ces nouveaux pharaons, propriétaires d'immenses domaines, multiplient les œuvres charitables, les centres hospitaliers, apportent soins et nourriture à des milliers d'indigents, surtout aux masses populaires coptes qui vouent à leurs personnes sacrées attachement et vénération. Survient-il quelque différend entre le patriarche et le préfet augustal ? Les *parabalani*, infirmiers et fossoyeurs à la solde du premier sont mis en état d'alerte. Le conflit tourne-t-il à l'émeute ? Alors arrivent à la rescousse les légions de moines de Nitrie et de Thébaïde, plus fanatisés encore que leurs coreligionnaires. Dans un tel cas de figure, le préfet augustal, Oreste, ne fait pas le poids ([37]). Que vaut l'autorité du représentant de l'empereur en face de celle du pape égyptien ? Que peut la Loi sans la Force ? Quoique étrangère à ce duel potentiel entre les deux pouvoirs, la fille de Théon en sera un jour — nul ne l'ignore — la sanglante victime.

Pour l'heure, dans ce dernier quart de siècle, l'installation brutale de l'empire chrétien d'Orient, voulue par Théodose, ennemi juré de tout autre culte, est pratiquement achevée. Rien ne fait plus obstacle au rayonnement naissant de la philosophe du Musée. Aucun de ses contemporains ne s'en étonne. Que sont devenus les sectateurs intransigeants du polythéisme ? Ils ont pris le chemin de l'exil ou constituent — non sans espoir de retour — une petite armée de l'ombre. Accompagnant la destruction

(35) Cfr Saint Basile, *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques*, texte établi et traduit par F. BOULENGER, Paris, 1935.

(36) Cfr JERPHAGNON, *op. cit.*, p. 299 ; Clément d'Alexandrie, *Stromate I*, C. MONDÉSERT, M. CASTER, Paris, 1951, 1, 15.

(37) Cfr BERETTA, *op. cit.*, p. 223 (SOCRATE, *Hist. Eccl.*, VII, 14).

des temples, les libelles des néoplatoniciens ont nourri les flammes des autodafés. Gare à l'athée qui en aurait sauvé le moindre. Ce crime aurait entraîné sa perte.

Pour Théophile, à quoi bon exercer la moindre censure sur l'enseignement du Musée ? Longtemps après les Ptolémées — mais il ne naît pas tous les jours un Eratosthène — Théon et sa fille officiaient avec une compétence indiscutable dans cet institut scientifique de haut niveau, qui jouxte une école de médecine réputée. Si la tradition est exacte, rien de plus étendu et de plus varié que leur programme. Après les mathématiques, voie royale de la connaissance, figurent à la suite la géométrie, la physique, la musique, l'astronomie, l'astrologie. Il ne fait à mon sens pas de doute que l'établissement ne réserve dans son enceinte, voisines des salles de cours, certaines annexes affectées à la recherche. A qui s'adresse en effet Synésios lorsqu'il projette de réaliser un planisphère céleste où seront fixées à leur place exacte les étoiles, les planètes et les constellations (38) ? Lorsqu'il a besoin, une autre fois, d'un hydroscope (39) ? A Hypatie. Est-ce à dire que ces «mystères de la philosophie» se réduisent à ces procédés techniques dont tout inventeur (alchimiste, architecte, mosaïste, etc.) garde jalousement le secret ? Point du tout. Synésios ne nous a-t-il pas rappelé à propos de l'astronomie que science et sagesse sont souvent jumelles (40) ? Que si la deuxième peut se permettre d'accéder jusqu'aux cimes, la première évite à sa compagne de se fourvoyer ?

Quant aux conférences ouvertes au grand public, les noms si souvent repris de «Platon et Aristote» (mais si souvent vides de sens chez le commun des rhéteurs) sortent des limbes de l'oubli. Hypatie ne se lasse pas de démontrer à des auditeurs enthousiastes que les créations de ces maîtres sont loin d'avoir épuisé leur sève, et qu'au-delà des grisailles de l'actualité survivent des chefs-d'œuvre impérissables. Il va de soi que le patriarche ne s'intéresse en rien à ces considérations nostalgiques. Pour lui le polythéisme est bien mort. Ces palabres philosophiques sont obsolètes et innocentes, thèmes à controverses stériles. Certes, depuis l'hérésie d'Arius, l'Église du Christ, loin d'être un modèle de concorde, n'en finit pas de dévorer ses propres enfants. Il n'empêche ; la pierre angulaire a été posée et elle a reçu de son divin fondateur la promesse d'éternité.

(38) Cfr n. 6.
(39) *S. C. C.*, lettre XV, p. 26.
(40) Cfr n. 6.

Pour sa part, Hypatie fait profession de cynisme, la seule secte philosophique qui, en Égypte théodosienne, ait conservé ses droits de cité. Privilège justifié, car le cynisme rénové n'est plus celui de ces hippies en guenilles et répugnants dont Diogène Laërce se complaisait naguère à étaler les incongruités, les turpitudes et l'exhibitionnisme (41). Il se présente au contraire comme une secte lavée de ses souillures par un retour aux sources (42), régénération dont l'Empereur Julien a été le plus notable artisan (43). Les *Cyniques ignorants*, thème de son VIe discours, il les compare à «ces chiens qui lâchent leur urine sur les colonnes des écoles et des tribunaux» (44). Pour lui, les pères fondateurs de la doctrine authentique se nomment Antisthène, Diogène, Cratès, tous imbus de la sagesse du dieu pythique (45). Comme ces grands devanciers, «tout candidat au cynisme doit commencer par exercer sur lui-même un contrôle sans complaisance» (46). Maîtrise de soi (*autarkeia*), rude franchise (*parrhesia*) et naturellement liberté (*eleutheria*), tels sont les préceptes sur lesquels Hypatie règle sa conduite.

C'est ce qu'elle fait ce jour où, ébloui par tant de science, d'éloquence et, plus encore, magnétisé par son incomparable beauté, un soupirant éperdu se voit évincé à tout jamais : elle lui met sous les yeux un linge souillé de sang menstruel : «Voilà ce que tu aimes, dit-elle, ce n'est pas beau» (*οὐδὲν καλόν*) (47). Rude exemple de *parrhesia*, cette franchise percutante des cyniques. Mais comment mieux signifier une décision

(41) DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. française sous la direction de MARIE-ODILE GOULET-CAZÉ, Paris, 1999, VI, 46, 69. Cfr aussi p. ex. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, XIV, 20.

(42) Voir DE LABRIOLLE, *op. cit.*, pp. 82-87.

(43) Cfr l'empereur JULIEN, *Œuvres complètes*, t. II, I[e] partie, *Contre les Cyniques ignorants*, texte établi et traduit par G. ROCHEFORT, Paris, 1963, 200 d, p. 170 : «Ainsi donc, il ne suffit pas à quiconque désire faire profession de cynisme d'adopter le manteau, la besace, le bâton et les cheveux longs pour marcher, hirsute et illettré, comme dans un village privé de boutique de coiffeur et d'école, mais il lui faut tenir pour attributs de la philosophie cynique la raison au lieu du bâton et la règle de vie au lieu de la besace. Le franc-parler est de mise quand on a d'abord démontré sa propre valeur».

(44) JULIEN, *Ibid.*, 182 b, p. 146 (trad. CHR. LACOMBRADE).

(45) *Ibid.*, 187 b-188 c.

(46) *Ibid.*, 200 c. Cfr aussi EPICTÈTE, *Entretiens*, texte établi et traduit par J. SOUILHÉ, t. III, Paris, 1963, 22, 9 ss. ; 89.

(47) ZINTZEN, *Damascii vitae Isidori reliquiae*, frg. 102, p. 77 (*Suda*, IV 644 12, s. v. *Ὑπατία*).

irrévocable ? Le sage — et nous retrouvons ici le divin Platon — doit se dégager de tous les liens charnels qui tiennent l'âme captive. C'est par cette ascèse qu'il accédera à la Beauté. *Οὐδὲν καλόν*, idée typiquement grecque : Sagesse a Beauté pour compagne.

Dans la tradition chrétienne, la virginité considérée comme l'idéal de la femme a toujours été tenue pour telle depuis saint Paul ([48]). Le culte de la Vierge Mère est déjà attesté avant 410 dans les *Hymnes* de Synésios ([49]). Le concile d'Ephèse, en 431, l'incorporera dans la dogmatique. De fait, une fois proscrits les cultes si populaires d'Isis et de Cybèle, après les théories des derniers néoplatoniciens souvent perdus dans le vide de leurs abstractions, après les interminables chicanes théologiques autour du iota qui séparait la foi orthodoxe de l'hérésie arienne ([50]), la philosophie et la religion de cette fin de siècle ne répondaient plus aux besoins du cœur. D'où la montée en force non pas d'un féminisme militant, mais de la féminité dont, par son seul exemple, Hypatie souligne les mérites injustement méconnus. Alors que les vierges chrétiennes obéissent à un appel divin et se soumettent à un dogme, la fille de Théon s'impose publiquement l'obligation de rester vierge, dans un geste isolé, ostentatoire, inspiré par une sagesse antérieure au christianisme : celle des pythagoriciens et des orphiques. Il s'agit là d'un courant de spiritualité qui nous renvoie, depuis la naïve poésie d'Hésiode jusqu'à l'âge d'or de l'hellénisme avec le *Phédon* de Platon, l'*Hippolyte couronné* d'Euripide et beaucoup plus loin encore. La vie du Cosmos, ce «Vivant visible qui enveloppe le Vivant invisible» ([51]), ne doit être entachée d'aucune souillure. Que l'Impur entre en contact avec le Pur, voilà commis le sacrilège : *...μὴ καθαρῷ καθαροῦ ἐφάπτεσθαι μὴ οὐ θεμιτὸν ᾖ* ([52]), leitmotiv incessamment repris jusqu'au seuil de l'âge byzantin et certainement dans la bouche éloquente d'Hypatie. Son geste brutal, la vierge philosophe ne le commente pas. Pour une adepte du cynisme, prêcher d'exemple suffisait. Son originalité, c'est d'avoir fait

(48) I *Cor.*, VII, 34.

(49) Synésios de Cyrène, *Hymnes*, texte établi et traduit par CHR. LACOMBRADE, Paris, 1978, *H.* VI, 1-3 ; IX, 1-9.

(50) Allusion au conflit qui opposa, lors de la crise arienne, les partisans du Fils consubstantiel (*homoousios*) à son Père aux tenants du Fils ayant une substance semblable (*homoiousios*) au Père. Sur cette querelle, cfr p. ex. H.-I. MARROU, *L'Église de l'antiquité tardive (303-604)*, Paris, 1985, pp. 48-51.

(51) PLAT., *Tim.*, 92 c.

(52) PLAT., *Phéd.*, 67 b.

(ô paradoxe !) d'une servitude organique particulière à son sexe un élément de supériorité morale auquel l'homme, alors si injustement méprisant à l'égard de la femme, ne saurait prétendre. Ce type de continence exemplaire est à sa mesure ; il est l'expression d'une volonté lucide et souverainement autonome. Elle en est fière. Elle l'a retaillé à la mode de son siècle. Mais c'est la tunique d'Athéna qui a fourni l'étoffe de son τρίβων.

Ces démonstrations voyantes d'une doctrine originellement païenne ne pouvaient laisser indifférents les patriarches Théophile (385-412) et son neveu, héritier présomptif et coadjuteur : Cyrille (412-444). Le premier les observe sans doute avec une indulgence amusée, le second d'un œil plus soupçonneux, convenant toutefois que rien ne justifie sa défiance : après tout, le cynisme est-il autre chose qu'une forme désuète, et par suite sans avenir, de la morale chrétienne ? Arrêtons-nous un instant sur la personnalité de Cyrille qui sera, comme on sait, un jour le «responsable» officiel du meurtre d'Hypatie, non qu'il s'agisse de plaider par avance des circonstances atténuantes en sa faveur, mais parce qu'il serait abusif de noircir plus qu'il ne convient sa mémoire. Le philosophe Damascius (VIe s.) n'hésite pas à le faire. Dans sa *Vita Isidori*, il dit explicitement que le crime était prémédité ([53]). Mais quel crédit accorder à un informateur aussi partial ? Chassé de l'École d'Athènes fermée par Justinien en 529, contraint à un exil de quatre ans, pouvait-il pardonner à l'Église d'Alexandrie et à son hiérarque son humiliante déchéance ([54]) ? On ne peut nier toutefois qu'il y ait eu entre Hypatie et Cyrille une antipathie latente. La première s'est soumise, du moins en apparence, à la législation théodosienne par nécessité ; le second a pour mission d'imposer l'orthodoxie, d'éliminer, jusqu'au dernier, tout opposant. Il prend une part prépondérante à la défense et à l'élaboration de son dogme. Au concile d'Ephèse en particulier, il fera condamner l'hérésie de Nestorius et prévaloir le dogme de la Vierge *théotokos* (431). Hypatie a la nostalgie du passé et le montre en toute occasion ; Cyrille ne connaît de ce passé que ce qu'il en a appris à l'école catéchétique et il s'exprime dans un grec

(53) DAMASCIUS, *Ibid.*, frg. 102, p. 79 (*Suda* IV 644, 12, s. v. Ὑπατία) (ὥστε φόνον αὐτῇ ταχέως ἐπιβουλεῦσαι, 1.24). Voir BERETTA, *op. cit.*, pp. 106-107.

(54) Cfr, sur la date de la *Vita Isidori* : DAMASCIUS, *Traité des premiers principes*, t. 1, *De l'Ineffable et de l'Un*, texte établi par L. F. WESTERINK et traduit par J. COMBES, Paris, 1986, *Introduction*, en particulier pp. XIX-XX ; XXXV-XXXVI.

exécrable. De plus, mesurant le péril mortel auquel l'Église a échappé de justesse grâce à l'échec de l'Apostat, il a voué à sa mémoire une haine inexpiable. En témoigne son ouvrage apologétique, réfutation du *Contra Galilaeos*, en trente livres ([55]). Circonstance aggravante : un théologien aussi pointilleux et vindicatif pouvait-il manquer d'observer combien le cynisme professé par Hypatie était proche de celui du *Discours VI* de Julien ([56]) ?

Heureusement pour elle ses mérites scientifiques lui valent (s'en doute-t-elle ?) d'échapper à toute menace. Sa compétence en astronomie est incontestée. Or, a-t-on oublié combien, dès son origine, le christianisme a partie liée avec deux étranges anomalies (*τέρατα*) apparues sous la voûte céleste comme autant d'annonces à deux moments essentiels de la vie et de la mort de Jésus : l'étoile de l'Épiphanie qui conduisit les rois mages jusqu'au berceau de l'Enfant Dieu et les ténèbres qui s'abattirent sur le Golgotha de Jérusalem lors du dernier soupir du Crucifié ? Que l'on rapproche ces faits de l'Évangile de Marc (fondateur de l'Église d'Alexandrie) sur les signes précurseurs de la fin du monde ([57]) ! Serait-il abusif de présumer que le rôle de premier plan tenu par Hypatie dans l'observation des météores a largement contribué à inciter les princes de l'Église à ne jamais troubler ses recherches et à ne jamais forcer les portes du Musée pour violer les secrets de son enseignement ?

Voici venu le moment de dévoiler l'enjeu central de cette recherche. L'analyse des travaux scientifiques d'Hypatie, domaine réservé des spécialistes, étant ici hors de propos, peut-on prétendre accéder aux arcanes de sa philosophie dont, de propos délibéré, elle n'a laissé nulle trace ? *Καλὸς ὁ κίνδυνος* : l'entreprise serait absurde sans les témoignages recueillis auprès de son disciple le plus fidèle : Synésios.

Dès son arrivée en Égypte vers 393 depuis sa Cyrénaïque natale où la noblesse de ses origines et l'ampleur de sa fortune terrienne assurent à l'adolescent, aujourd'hui émancipé, la considération de ses compatriotes, il s'empresse de rejoindre à Alexandrie la jeunesse dorée qui se presse aux cours publics de la philosophe. Le hasard d'une rencontre dans ce

(55) Cfr n. 21. Voir aussi J. BOUFFARTIGUE, *L'empereur Julien et la culture de son temps*, Paris, 1992, pp. 379-397.

(56) Cfr n. 42 et 43.

(57) Cfr Mc. XIII, 25 : «Les étoiles se mettront à tomber du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées». On peut citer aussi Mt., 24, 29 et Luc, 25-26.

cercle d'admirateurs l'attire irrésistiblement vers un jeune cadet, Herculien, qui répond à ses avances. Les deux «amants» brûlent d'être fondus dans ce même creuset où le Platon du *Banquet* unit pour la vie deux âmes jumelles ([58]). La correspondance entre les deux amis offre l'inappréciable intérêt de nous introduire d'emblée dans le conventicule du Musée où «la mathématicienne» dévoilait à des néophytes liés par la loi du secret les «mystères de la philosophie» ([59]). Ces mystères ont une source commune, source intarissable : Platon et Aristote. Même si l'enseignement des deux maîtres empruntait suivant la mode du temps le masque d'un cynisme régénéré, on sera mieux à même d'apprécier à sa juste valeur cet ésotérisme doctrinal pour peu que l'on prenne soin de le distinguer nettement des conférences ouvertes à des curieux ignares ou à des amateurs autodidactes. En face de ces novices souvent incultes, il va de soi qu'Hypatie n'avait garde de faire état des controverses arides où, par le truchement de Socrate, le maître de l'Académie pousse à quia son adversaire.

Educatrice hors de pair, elle mettait d'instinct en pratique la définition de l'éloquence telle que Pascal la formulera un jour : «Éloquence qui persuade par douceur, non par empire, en tyran non en roi» ([60]). Lors de ces premiers contacts, foin de la subtile dialectique. Que libre essor soit donné en revanche, devant ces orientaux friands de merveilleux, à l'efflorescence, toujours suggestive, du génie platonicien :

(58) *S. C. C.*, lettre 140, pp. 280-281. Sur la nature de l'amour qui doit unir deux amants parfaits, Synésios a écrit au début de cette lettre : «Parmi les amours il en est que leur origine terrestre et humaine rend haïssables et qui restent évanescentes, parce qu'elles se mesurent — et encore non sans difficulté — à la seule présence de l'aimé. Mais il en est que Dieu surveille et dirige, après les avoir, selon la parole divine de Platon, «amalgamées par son art et avoir créé, de la dualité» des deux amants, «une unité» : ces amours-là triomphent de la nature du temps et de l'espace, car rien n'interdit à des âmes qui éprouvent un désir mutuel de se retrouver en de secrètes réunions et de s'enlacer. Voilà la catégorie à laquelle il nous faut rattacher notre affection si nous ne voulons pas déshonorer l'éducation que nous a donnée la philosophie en n'aimant que la sensation et, quand le corps vient à ne pas l'exciter, en refusant toute présence de l'âme» (trad. D. ROQUES, pp. 280-281). Cfr PLAT., *Banq.*, 192 e.

(59) Cfr la n. 23. Sur le cercle d'initiés présidé par Hypatie que Synésios fréquenta à Alexandrie, et sur les «mystères de la philosophie», on lira avec intérêt J. BREGMAN, *Synesisus of Cyrène*, Berkeley, Los Angeles, London, 1982, pp. 19-29.

(60) PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschwig, 2e éd., 15, p. 326.

- Fantasmagorie du *Banquet* où Aristophane explique sur le mode bouffon les entraves qui retardent la réalisation du parfait amour ([61]).
- Allégorie de la caverne où sont enchaînés les hommes, prisonniers des apparences ([62]).
- Mythe d'Er le Pamphylien sur le jugement des âmes et sur leur réincarnation ([63]).
- Fresque éblouissante du *Politique* sur les deux cycles alternés du cosmos, et leurs conséquences sur les vicissitudes des humains... ([64])

Autant de thèmes somptueux, autant d'appas qui, de proche en proche attiraient autour de la philosophe un auditoire pris sous le charme. A qui les empruntait-elle sinon, comme le confirment tous les témoignages, à Platon et au maître du Lycée ? Que ce dernier soit laissé dans l'ombre, c'est évident, exclu en raison de son style sans éclat, contestable. Sans doute, jusqu'au terme de ses jours, l'auteur des *Lois* n'a cessé d'être hanté par le rêve de la cité idéale. Pure utopie pour son successeur, le Stagirite, qui, politologue avant la lettre, s'est attaché, lui, après une étude méthodique des constitutions en usage, à définir celle qui lui paraissait la plus apte à garantir les conditions d'un ordre durable. Or, qui parmi les philosophes de son temps, était mieux qualifié qu'Hypatie, par son commerce étroit avec ses deux maîtres favoris, pour opposer à l'idéalisme du premier le pragmatisme du second ? On ne saurait douter que (nos sources sont unanimes à l'attester) elle n'ait réservé dans ses cours publics une large place à la politique ([65]). D'où le crédit dont elle bénéficiait auprès des plus hauts notables d'Alexandrie, entre autres du plus élevé d'entre eux, le préfet augustal Oreste. Qu'elle ait largement profité de ce crédit, c'est certain, compté de puissantes relations dans les sphères administratives, indiscutable. C'est ce que confirme la lettre 81, ce billet pathétique écrit par l'évêque à la veille de sa mort (412-413). Désireux, dans sa détresse, d'épauler deux jeunes compatriotes arrivant en Égypte pour y faire carrière et, lui-même oublié de ses amis de jadis, c'est à Hypatie qu'il s'en remet en dernier recours pour qu'elle intercède en leur faveur.

(61) 189 a — 193 d.
(62) *Rép.*, VII, 514 a — 521 b.
(63) *Ibid.*, X, 614 a — 621 d.
(64) *Pol.*, 272 d — 274 d.
(65) Cfr p. ex. ZINTZEN, *Damascii vitae Isidori reliquiae*, frag. 102, p. 79 (*Suda* IV, 644, 12 s. v. *Ὑπατία*).

Dans cet attrait croissant qui la porte vers la politique et vers l'étude appropriée des théories de Platon et d'Aristote, c'est sans nul doute au «divin Platon» qu'elle s'attache. N'est-elle pas en droit, la «mathématicienne», de reprendre à son compte la défense gravée jadis au fronton de l'Académie : «Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre» ? N'est-ce pas l'auteur de *La République* qui l'a confirmée dans sa propre identité ? N'a-t-il pas convenu — non sans humour — que l'égalité des sexes était en tous points souhaitable (66), ce qui a donné à Hypatie l'audace de revêtir la défroque masculine du cynisme ?

Somme toute, le jour où elle entrouvre à ces néophytes, que sont encore Synésios et son condisciple, la porte étroite de son Musée, on pourrait croire, à première vue, qu'elle ne fait rien d'autre que de leur remettre en mémoire quelques axiomes chers à Platon :

- «L'astronomie oblige l'âme à regarder en haut et à passer des choses d'ici-bas aux choses du ciel» (67),

ou encore :

- «S'assimiler à Dieu, c'est devenir juste et saint dans la clarté de l'esprit (*μετὰ φρονήσεως*)» (68).

Or, ces formules, dont le rappel peut laisser indifférents des adolescents plus enclins par leur âge aux «divertissements» qu'à la méditation, ont à la longue un impact plus profond. Elles inculquent une notion de première importance : toute idéologie étayée sur la critique rationnelle risque, sur bien des points, d'être en désaccord avec celle qu'un État omnipotent prétend imposer par la force.

Aussi bien l'enseignement ésotérique du Musée apporte à nos jeunes mystes force révélations inattendues et d'autant plus enivrantes pour leur curiosité. Ils prévoyaient évidemment que ce nouveau cycle d'études allait élargir leurs connaissances sur les phénomènes célestes. Mais alors pourquoi avoir exigé des nouveaux adeptes le serment préalable de n'en rien dire aux profanes ? C'est que «l'astronomie par elle-même est une science tout à fait vénérable et pourrait peut être devenir l'instrument d'une ascension vers quelque bien plus respectable, et cette science, je (c'est-à-dire Synésios) la considère, quant à moi, comme un esquif pour aborder aux rives de l'ineffable théologie. Le bienheureux corps du ciel

(66) *Rép.*, V, 452 a — 456 b.
(67) *Ibid.*, 529 a (trad. E. CHAMBRY).
(68) PLAT., *Théét.*, 176 a-b (trad. A. DIÈS).

soumet en effet la matière à son autorité et le mouvement de ce corps paraît bien être une imitation de celui de l'intelligence, pour les sommités de la philosophie» ([69]). De fait, l'admission au Musée d'Herculien et du Cyrénéen va les conduire bien au-delà de la science pure. A l'abri de cette clôture circule toute une littérature clandestine où réapparaissent tels ou tels libellés néoplatoniciens dont la détention en cas de découverte eût exposé inévitablement leur propriétaire à l'exil immédiat ou à la mort. A ces ouvrages interdits, les *Lettres* de Synésios ne peuvent réserver que des allusions furtives, raies de lumière dans cette pénombre. Leur auteur ne se lasse pas de nous dire l'admiration enthousiaste qu'il voue à sa «maîtresse». Ce lyrisme nous laisse sur notre faim. Tout ce qu'on peut y déceler tient en quelques mots. Il a pu lire la *Vie de Plotin* écrite par Porphyre, l'ami le plus proche de l'immense auteur des *Ennéades*, dont il cite les dernières paroles ([70]). Du même Porphyre, il mentionne l'*Introduction aux Intelligibles* et son quaternaire de vertus ([71]). Autre allusion mystérieuse : celle des *συγγραμάτων* de la lettre 143 ([72]). Il est aussi reproché à Herculien d'avoir manqué à l'*ἐχεμυθία* ([73]).

D'autre part, dans la fameuse lettre 105 adressée par Synésios à son frère Euoptios, mais destinée en fait à Théophile, Synésios refuse explicitement d'admettre que la naissance de l'âme ait suivi celle du corps — autrement dit il la juge éternelle —, que notre monde soit promis à un anéantissement total — en d'autres termes il est éternel —, que l'opinion du vulgaire touchant le mystère de la résurrection soit la sienne — ce qui implique tacitement que la chair en est exclue ([74]) —. Ces *δόγματα*, a-t-il annoncé, il ne les a pas conçus de lui-même, ils lui ont été inculqués (*δι' ἐπιστήμης εἰς ἀπόδειξιν ἐλθόντα* : par voie de démonstration scientifique). Or, cette «démonstration scientifique» ([75]), de qui a-t-il pu l'entendre, sinon de la bouche de celle qu'il appelle ailleurs *μῆτερ*

(69) SYNÉSIOS DE CYRÈNE, *Lettre à Paionios, 4, 1.* Voir sur ce passage BERETTA, *op. cit.*, pp. 124-129.

(70) *S. C. C.*, lettre 139, p. 280, 1.33-34. Sur ces dernières paroles de Plotin, cfr la n. 22, p. 403 de *S. C. C.*, qui renvoie à l'article de J. PEPIN : *La dernière parole de Plotin*, dans *Porphyre, La vie de Plotin*, t. 2 (éd. J. PÉPIN), Paris, 1992, pp. 355-383.

(71) *S. C. C.*, lettre 140, p. 282. Voir la n. 15, pp. 404-405.

(72) Cfr *Ibid.*, p. 285, 1.6-7. Voir la n. 4, p. 408.

(73) Cfr n. 22.

(74) *S. C. C.*, lettre 105, p. 239.

(75) *Ibid.*, p. 238.

καὶ ἀδελφὴ καὶ διδάσκαλε (76) ? On n'en saurait douter : dans cette lettre 105, Synésios poussé dans ses derniers retranchements nous délivre sans fard la pensée de sa «maîtresse» dont il est ici le miroir. Ce témoignage indirect mais tangible confirme l'appartenance d'Hypatie à l'hellénisme païen...

Aller plus avant est impossible. Si l'on peut présumer au plus juste que cette initiation dont la durée est inconnue a commencé vers 392-393 (Synésios est alors âgé de 22-23 ans), il est sûr que l'éternelle amitié que s'étaient jurée Synésios et Herculien a été rompue entretemps et au plus tard avant 398. Leur accession à l'âge d'homme a fait diverger leurs destins. Le témoignage de cette correspondance n'en reste pas moins précieux. Il est tout frémissant de la voix d'Hypatie alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, aussi fidèle que l'empreinte d'un cachet sur une cire brûlante.

Université de Toulouse. † CHRISTIAN LACOMBRADE.

(76) *Ibid.*, lettre 16, p. 26.

"THE ERRORS OF THE FRANKS" BY NIKON OF THE BLACK MOUNTAIN : BETWEEN RELIGIOUS AND ETHNO-CULTURAL CONFLICT

This paper focuses on a statement referring to the Franks shortly after the Latin conquest of Antioch from the Seljuks in June 1098. The author of this statement is a monk by the name of Nikon of the Black Mountain (i.e., Mt. Amanus) near Antioch, a most prolific Melkite writer of the second half of the eleventh century (1).

Nikon was born in Constantinople circa 1025 (2). Although a member of a renown aristocratic family, he did not acquire the formal higher education common in those circles. He therefore considered himself "simple, uncultivated and completely ignorant" (3). Nikon chose a military career and served in Constantine Monomachos' army (1042-1055) until summoned by the Theotokos, he became part of a community of monks in the Black Mountain, Mount Amanus, north of Antioch. The *hegoumenos* of this community named Luke had served as Metropolite of Anazarbe in eastern Cilicia. Nikon soon became his favourite disciple. After Luke's death Nikon was expelled from the monastery by his fellow monks. He founded his own community and wrote a *Taktikon* for the brothers based

(1) An initial version of this paper was presented at the Fifth Conference of the Society for the Study of the Crusades in the Latin East 13-18 July, 1999. I would like to thank Prof. B. Z. Kedar of the Hebrew University for drawing my attention to Nikon and to his writings. I am also grateful to Rivkah Duker-Fishman for reading the manuscript and for the English styling.

(2) For bibliography on Nikon see I. DOENS, *Nicon de la Montagne Noire, Byz.*, 24 (1954), pp. 131-140 ; J. NASRALLAH, *Un auteur antiochien du xiᵉ siècle : Nicon de la Montagne Noire (vers 1025-début du xiiᵉ s.), Proche-Orient Chrétien*, 19 (1969), pp. 150-161 ; IDEM, *Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du vᵉ au xxᵉ siècle*, vol. 3, t. 1 (969-1250), Louvain, 1983, pp. 109-122 ; A. KHAZDAN, *Nikon of the Black Mountain, ODB*, p. 1484 : A. SOLIGNAC, *Nicon, Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, 11 (1982), p. 319f.

(3) See DOENS, pp. 132-3 ; 134 ; 138.

on other *Taktika* which he had studied. When he tried to impose this *Taktikon* upon the monks under his supervision, they rejected it and the community was disbanded. Nikon then went to live in the monastery of Symeon the Younger on the Wonderous Mountain. After the conquest of Antioch by the Seljuks, he found refuge in the monastery of the Theotokos of Roïdou, where he died sometime between 1100-1110.

Despite his lack of formal education, Nikon was learned in ecclesiastical literature. A natural scholar, he is considered one of the most important ecclesiastical writers of his age. During his stay in the Black Mountain he wrote the Pandektes (Πανδέκτης τῆς θεοπνεύστου Γραφῆς) a compendium for wandering monks which contained the Scriptures, commentaries, and canons of the church councils. His important composition, the *Taktikon*, consists of 40 chapters, of which only the first two include a set of rules for the monastic life. The rest are discourses concerning different subjects of both ecclesiastical and historical importance, and various letters. Although V. Benesevich had intended to publish the entire *Taktikon*, he actually published only five chapters (4). The rest of the chapters, included in Sin. graecus 441, regretably still exist only in Ms. form. Translated into Arabic and Slavonic, the *Taktikon* became an authoritative work in Russian monasteries from the thirteenth century (5).

Our interest lies in Chapter 38, which presents information about "The Frankish People and Their Errors" (ἐπὶ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν καὶ τῶν αὐτῶν πτωμάτων). Such lists of dogmatic and ritual errors of the Latins were common among the Orthodox during this period, and will be referred to later on. The subject of this paper is the prologue to Nikon's list of errors. In the prologue Nikon relates that when it was reported that the Frankish people (τὸ ἐθνός τῶν Φραγγῶν) had managed to defeat the Seljuks, he, Nikon, and the rest of the Orthodox believers went to thank the Lord and His Mother, and pray to Symeon Thaumatourgos, to his mother Martha, and to all the saints. He then continues as follows :

(4) The only extant Greek ms. of the Taktikon is Sin. Graec. 441 ; for the partial edition see V. N. BENESHEVICH, *Catalogus Manuscriptorum Graecorum qui in Monasterio Sanctae Catharinae in Monte Sina asservantur*, vol. 1, Petrograd, 1911, pp. 237-246 (titles of the chapters) ; pp. 561-601 (chaps. 4, 31, 35, 36, 37). For Arabic translations see NASRALLAH, *Histoire*, pp. 117-118.

(5) SOLIGNAC, *ibid.*

> the Frankish people [are] called in the Holy Scriptures 'Germans'. Of old, the Vandal people destroyed Rome and *uprooted the ancient Romans*. These people (i.e. the Vandals) held onto different *heresies* : Macedonian, Nestorian, Arian, and the like. Hence, various heresies were implanted in Rome ; as the Franks have since mastered Rome, they hold onto these *heresies*. Because of this they were subjected not only to one, but to many *heresies* (6).

He then goes on to enumerate the errors, or πτώματα, of the Franks, namely, the customs and rites of the Latin church, which were not followed by the Byzantine church. Nikon bases his views mainly on the works of Photius, namely, the Epistolae and encyclical letter, where, Nikon states, one can find everything, from small to great, regarding the question of the unleavened bread. He also mentions the well-known letter of Michael Cerularius, Patriarch of Constantinople to Peter, Patriarch of Antioch. Nikon seems also to have been acquainted with a vehement discourse against the Franks, entitled *Opusculum contra Francos*, which was attributed to Photius but was probably written sometime between 1054 and 1112 (7).

Our interest does not lie in the much debated question of the unleavened bread or the "Filioque" (8), but rather in Nikon's striking attitude

(6) Fol. 242a, ll. 13-20 : τοῦτο τὸ ἔθνος τῶν Φραγγῶν ἐν ταῖς θείαις γραφαῖς Γερμανοὶ λεγόμενον. ἀρχῆθεν [cod. ἀρχιθεν] δὲ ἐκατέλυσαν τὴν Ρώμην καὶ ἐξερίζοσαν τοῖς ἀρχαίοις Ρωμαίοις τὸ ἔθνος τῶν Οὐανδάλων. ἦσαν [cod. εἴσαν] δὲ τὸ ἔθνος ἐκ διαφόρων αἱρ(έσεων), Μακεδονιανοί, Νεστοριανοί, 'Αριανοί, καὶ τὰ ὅμοια. καὶ ἐκ το(ύτου) ἐνεφυτεύθησαν εἰς Ρώμην αἱ διάφοροι αἱρέσεις καὶ καθὼς ἄρτι κατεκράτησαν τὴν Ρώμην οἱ Φράγγοι ἔχουσιν [cod. ἔχουν] τὰς τοιαύτας αἱρέσεις καὶ ἕνεκεν τοῦτο οὐκ εἰσὶν ὑπὸ μιᾶς ἀλλ' ἐν διαφόροις αἱρέσεσιν.

*I have corrected the text only where it was crucial ; other irregular usages were not corrected. I would like to thank Dr. L. Di Segni for her assistance in this matter.

(7) Published by J. HERGENROTHER in his *Monumenta graeca ad Photium ejusque historiam pertinentia*, Regensburg, 1869, pp. 154-181 ; on the question of the possible data and provenance of this work see J. DARROUZÈS, *Le mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins*, *RÉB*, 21 (1963), pp. 55-56.

(8) On the question of the unleavened bread during the eleventh century and at the turn of the twelfth see A. MICHEL, *Humbert and Kerularios*, Paderborn, 1925-1930 ; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism.* Oxford, 1955, pp. 37-54 ; M. H. SMITH, *And Taking Bread. Cerularius and the Azyme Controversy of 1054*, Paris, 1978 ; H. G. BECK, *Geschichte der orthodoxen Kirche in Byzantinischen*

towards the 'Franks', who are also called 'Germans', as he chooses to emphasize. Nikon's statement is not unique : similar claims tying the Latin "heresies" to the Vandal conquest of Rome appear in several anonymous texts dated to the twelfth century, which are based largely on Cerularius' encyclical letter and/or on the *Opusculum contra Francos* (9). Such arguments are also cited in Niketas Seides' speech against the Romans, given in the famous debate in Constantinople in 1112 on the occasion of the visit of Peter Grossolanus, Archbishop of Milan (10) ; and also by John of Claudiopolis, who may have taken part in the same event as well (11), a debate which apparently provided a great stimulus to Greek theologians at the time and supplied additional attacks on the Latin rites (12). Seides' and John of Claudiopolis' arguments will be referred to again later on. A prologue almost *identical* to that of Nikon appears in Constantin Stilbes essay "Against the Latins", written in the beginning of the thirteenth century and published by Darrouzès (13). Both Pavlov and Darrouzès, who studied these texts and noticed this statement concerning the Vandals, did not pay any special attention to it ; moreover, they were completely unaware, so it seems, of Nikon's treatise.

Yet Nikon's statement bears special importance. The anonymous manuscripts, though dated to the twelfth century, cannot be dated and placed as precisely as Nikon's text, which was written in Antioch shortly

Reich, Göttingen, 1980, pp. 142-147 and additional bibliography there ; see lately J. PAHLITZSCHE, *Die Bedeutung der Azymenfrage für die Beziehungen zwischen griechisch-orthodoxer und lateinischer Kirche in der Kreutzfahrerstaaten*, in W. BELTZ (ed.), *Die Folgen der Kreuzzüge für die orientalischen Religionsgemeinschaft*, Halle, 1996, pp. 75-92, see there for additional bibliography.

(9) See DARROUZÈS, *Le mémoire*, p. 52, where he cites three anonymous twelfth century mss. containing such lists of "Latin errors", which have a prologue similar to that of Nikon's.

(10) V. GRUMEL, *Autour de voyage de Pierre Grossolano*, *EO*, 32 (1933), pp. 22-33 ; J. DARROUZÈS, *Les documents byzantins du XIIe siècle sur la primauté romaine*, *RÉB*, 23 (1965), pp. 51-59.

(11) On the anonymous mss. as well as Seides and John of Claudiopolis see Darrouzés, *ibid.*, pp. 52-53 ; 100. The texts by Seides and John of Claudiopolis were published by A. N. PAVLOV, *Critical Essays on the History of the Ancient Graeco-Russian Polemics against the Latins*, St. Petersburg, 1878, pp. 186-7 ; 189.

(12) RUNCIMAN, pp. 108-109 ; DARROUZÈS, *Les documents*, p. 53 ; H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur*, München, 1959 (repr. 1977), pp. 616-618.

(13) See DARROUZÈS, *Les documents*, p. 90.

after it was conquered by the Crusaders in 1098. Of the two writers mentioned above, Seides is later than Nikon, while the dates of John of Claudiopolis are not certain (14). Nikon's statement therefore seems to be both the earliest version known of this statement, as well as the one placed in the most significant circumstances. It also seems to be the most hostile and aggressive of its kind, as I will try to claim later on. The growing presence of such claims in twelfth and thirteenth century writings relating to polemics between Greeks and Latins, attest to the fact that Nikon's arguments had become widely accepted among the Greeks after the Crusader conquest.

It is my opinion that such a statement, made by the Constantinopolitan monk and well known ecclesiastical writer from the vicinity of Antioch at the time of the Crusader conquest, represents in a nutshell a turning point in the changing Byzantine attitude towards the West throughout the tenth and eleventh centuries. In order to understand both the significance and the origins of Nikon's statement it is necessary to review the Byzantine positions which vacillated between Byzantine ethno-cultural chauvinism and arrogance towards the West, and the obligation towards Christian universalism and the concept of Romanitas, on the other.

Tensions, cultural gaps and controversies between East and West date from antiquity. Yet, at the same time, Romanitas and Hellenism had always coexisted. Rome had always acknowledged the cultural superiority of the Greeks : Yet it was Roman power, authority and efficient administration, that had encouraged and fostered the spread of Hellenistic culture and provided conditions for its wide distribution.

As Gilbert Dagron has shown (15), this seemingly perfect balance was changed with the transfer of the capital of the Roman Empire to Constantinople which brought about competition and rivalry between the two cultures. It was then that the two cultures became contestants and even rivals. In the West, Constantinople — *Nea Roma* — was considered a superficial and pretentious attempt to imitate and replace ancient Rome, while the Hellensitic East resented the penetration of Latin language and administration. A new equilibrium was established when culture and

(14) *Ibid.*, p. 53.

(15) G. DAGRON, *Aux origines de la civilisation byzantine : Langue de culture et langue d'Etat, Revue Historique*, 241 (fasc. 489), Paris, 1969, pp. 23-56, repr. in G. DAGRON, *La romanité chrétienne en Orient*, Variorum Reprints, London, 1984, no. I.

trade in the East continued to be conducted in Greek, as in the past, but the official language of law and administration remained Latin. Most emperors actually were bilingual, and, for a while, Latin became an accepted language of culture ([16]).

Eventually, law was the sole area where Latin was maintained. By the fifth century most of the Byzantine hierarchy spoke Greek, and from the reign of Heraclius, Greek had become the sole official language of the Byzantine Empire ([17]).

Byzantium had opted for the Hellenistic culture. Yet, *Nea Roma* insisted on being the sole heir of the Roman Empire and the *Rhomaioi*, its subjects, the descendants of ancient Rome- a fact which did not prevent them from rejecting much of its culture, and particularly the Latin language. Byzantine Emperors considered themselves as the heirs of the Roman Augusti. Christianity added a new dimension to this concept : the Byzantines considered themselves the 'chosen people' ([18]). In 1047 John Mauropous claimed that the Byzantines are 'the people virtually above all people', and that Constantinople is the 'New Jerusalem', 'Holy Zion', and 'the common restsite of the *oikoumene*' ([19]). Anything beyond the *oikoumene* remained barbarous and uncivilized.

The issue of Byzantine haughtiness, arrogance and snobbery has been treated extensively by Paul Magdalino, and in the study by Kazhdan and Epstein *Change in Byzantine Culture* ([20]). The Byzantines were very scrupulous about racial or family origin or *genos* (γένος). *Genos* was associated with *koine patris*, i.e., 'common fatherland'. They referred to themselves as the *genos Romaion* (γένος Ῥωμαίων). *eugeneia* (εὐγενεία), that is being of 'noble origin' was a most important characteristic ; as Magdalino has stated, Byzantine society 'was loaded with all the rejection of aliens, barbarians, and slaves which characterized

(16) *Ibid.*, p. 42.

(17) *Ibid.*, p. 38.

(18) P. MAGDALINO, *Hellenism and Nationalism in Byzantium, Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*, Variorum, 1991, no. XIV, p. 5.

(19) Cited in A. P. KAZHDAN & A. WHARTON EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkley, 1985, extract 35, p. 255.

(20) See also J. HOWARD-JOHNSTON (ed.), *Byzantium and the West, c. 850-c. 1200, Proceedings of the XVIII Spring Symposium of Byzantine Studies*, Amsterdam, 1988, Introduction, pp. 5-6, 11.

citizenship in the ancient world' ([21]), and presented an attitude of 'Us' vs. 'Them', namely, the Byzantines who have *eugeneia*, vs. they, the 'Barbarians' or the 'Nations', characterized by *dusgeneia* (δυσγενεία), i.e. low birth or defective origin. Byzantine society therefore, was extremely exclusive, intolerant of other people, languages and cultures. Its superior and chauvinistic attitude caused the rejection of anything any other culture had to offer.

Despite such views, there were some cracks in this high and solid wall of arrogance and chauvinism which found expression in two areas : the first was their attitude towards Romanitas, and their relationship with ancient Rome and its inhabitants ; the second was the catholic or universal church of which they were an integral part. Byzantine society, in fact, was torn on both counts, between exclusivism and universalism.

First, the subject of Romanitas was extremely complicated. The Carolingians, and later the Emperors of the Holy Roman Empire considered themselves the heirs of the ancient Roman Empire, a definite challenge to the Byzantines, who had traditionally conceived of themselves as Rhomaioi, the only true heirs and representatives of Rome ([22]). Yet even they were aware of the fact that 'Roman language', Ῥωμαϊκὴ γλῶσσα or γράμματα, meant Latin in their own language, and that the inhabitants of Rome were called in Greek again, Οἱ ἑσπέριοι Ρωμαῖοι (the western Romans) or Οἱ πρεσβύτεροι Ρωμαῖοι (the elder Romans) ([23]). So, they were, after all, some kind of Romans. The Byzantine emperor resented being called Imperator Graecorum in the West since he saw himself as 'emperor of all Romans' ([24]), not only of the Eastern Romans.

A letter by Pope Nicholas I, written during the Photian schism, demonstrates well these tensions. When the Byzantines tried to look down on the West, and claim that the Latin language was barbarous, the Pope immediately replied in the following manner : 'If you say, indeed, that the Latin language is barbarous, because you don't understand it, consider how ridiculous it is that you are called emperors of the Romans, yet you

(21) P. MAGDALINO, *Honour amoung Rhomaioi : the Framework of Social Values in the World of Digenes Akrites and Kekaumenos*, *BMGS*, 13 (1989), p. 184 ; [repr. in Variorum, cited above).

(22) J. SHEPHERD, *Aspects of Byzantine Attitudes and Policy towards the West in the Tenth and Eleventh Centuries*, in *Byzantium and the West*, pp. 88-89.

(23) E. A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, Cambridge, 1914, s.v. Ῥωμαῖος.

(24) MAGDALINO, *Hellenism*, p. 10.

have no knowledge of the Roman language...Keep silent...if you want to be emperors of the Romans, because according to your sentence, those over whom you claim to be emperors, are Barbarians' ([25]).

In addition, at times, Byzantines tended to view Roman or Latin heritage as part of their own culture. For example, during the 'Macedonian Renaissance' in the East which followed the 'Carolingian Renaissance' in the West, ancient sources, such as John Lydus' *De Magistratibus*, or the *Corpus Iuris Civilis* were revived. Renewed interest in ancient Roman history and its legacy was shown also in the eleventh and twelfth centuries as well, although it could never compete with Greek scholarship ([26]). This revived interest in Rome required that the descendants of the ancient Romans, the standard-bearers of the Latin heritage, be considered part of the civilized *oikoumene*, and not as *Barbaroi*. Had the West been ruled by the descendants of the Romans it could have been perfect, but obviously, it was not. The Byzantines preferred to call the bearers of Romanitas 'Franks', or 'Germans' ([27]), which posed certain problems. For example, Constantine VII Porphyrogenitus (mid tenth century) advocated marriages of Byzantines to Franks, while rejecting suitors of other origins, as follows : "for there is much relationship and intermingling between Franks and Romans, and "because of the age-old fame and nobility of those regions and races" ([28]). Thus, it seems that ties of Romanitas could be valid on condition that Roman blood running through Frankish veins be recognized. This, of course, may depend upon Byzantine good will, tendencies and interests.

Another restraint against Byzantine chauvinism, was in fact Christian universalism. The universal nature of Christianity could not tolerate the common Byzantine conception that some people were superior because of their origins, place of birth, language or culture. The saying, "Blessed are the poor in spirit, for theirs is the Kingdom of Heaven", (Mat. 5:3) was anti-aristocratic. Christian holy men often were simple monks of humble origin ([29]). Christianity proposed the unity and fraternity of all Christians.

(25) *MGH, Epp. VI*, p. 459.

(26) MAGDALINO, *Hellenism*, p. 11.

(27) *ODB*, ed. A. P. KHAZDAN, Oxford, 1991, pp. 252-253.

(28) See J. SHEPHERD, *op. cit.*, p. 87, citing *De Administratio Imperio*, c. 13, ll. 114-122 (ed. Gy. MORAVCSIK, Washington, 1967, pp. 70, 72).

(29) P. BROWN, *The Rise and the Function of the Holy Man in Late Antiquity*, *JRS*, 61 (1971), pp. 80-101.

We shall not dwell on the tensions, crises and contingencies which had long been part of the relationship between the Western and Eastern churches. Despite such events, the church remained united throughout the first millenium. The see of Constantinople and of Rome belonged to a single church. The determination to remain united seemed to have overcome all major disputes, e.g. Chalcedon (451), Constantinople III(680), Nicaea II (787), and even the "Photian schism" (879). At that time the Patriarch Photios and Pope John VIII reached a peaceful settlement , despite the fact that the major issue, the *Filioque*, remained unsolved. Until the crisis of 1054, "the Great Schism", the universal church enjoyed peaceful relations. Runciman states that "in spite of the difference over the Creed...there was in the early eleventh century no feeling that the unity of Christendom had been broken, nor any desire for a break. On the contrary, the peoples of Christendom were in closer touch with each other than they had been since the first barbarian invasions" ([30]).

The ninth and tenth centuries were characterized by a sense of affinity between Byzantium and the West. J. Shepherd has pointed out the positive attitude towards Western Christians, especially Franks. Constantine VII considered the Franks a noble race, mixed with the Romans, and greatly admired their rulers, especially Charles the Great ([31]). They are definitely not *Barbaroi* ([32]).

In the middle of the eleventh century, with the change in the attitude towards Western Christians, the balance between exclusivism and universalism shifted. It is difficult to attribute this change to a single factor, but it is probably due to the change in the political situation, as well as to the growing presence of Latins in the Byzantine empire, both resident and pilgrims who used the improved land passage through Byzantium ([33]). From distant and beloved brothers, the Latins had become part of daily life, thereby changing their image among the Byzantines. The sense of affinity which had prevailed in both the religious and the social spheres was gone. The condescending, aloof, and haughty Byzantine spirit increasingly predominated. Western Christians were called barbaroi with greater frequency. In the *Alexiad* Anna Comnena remarked that "the

(30) RUNCIMAN, p. 34.

(31) SHEPHERD, p. 87 n. 79 citing *DAI*, c. 26, ll. 1-9 (ed. MORAVCSIK, p. 108).

(32) SHEPHERD, p. 94 citing Theophanes Continuatus VI, 31, p. 455.

(33) SHEPHERD, *op. cit.*, 94-95 ; A. P. KAZHDAN and A. WHARTON EPSTEIN, pp. 173-175.

Frankish counts are naturally shameless and violent, naturally greedy of money too, and immoderate in everything they wish, and possess a flow of language greater than any other human race..etc." (34).

Similar complaints were voiced by Michael Cerularius, Patriarch of Constantinople, in his description of the behaviour of the papal legates. When they entered Constantinople they presented themselves to the Emperor 'in a haughty and arrogant manner, both in their spirit and in their gait.' When they entered Michael's presence it can not be told 'how much insolence, pretension, and presumptuousness they exhibited ; they did not utter any greeting to us, nor did they even bear to incline their heads even a little to offer with us the customary veneration"... They were so impudent that even in the presence of the Emperor they showed no humility, and imagining themselves superior, they entered his presence with a cross and staff' (35).

At the same time, the religious discussion again flared up, In addition to the *Filioque*, a long list of Latin rites designated as Judaizing, appeared. The most conspicuous of these rites was the famous question of the unleavened bread. Others included the use of strangled meat, fasting on Saturdays, rejecting the veneration of icons, and even wearing of rings by bishops (36). The *Opusculum contra Francos* mentioned above, lists twenty eight errors (37). Runciman believes that this treatise probably was aimed at inciting local crowds against the Latins (38).

In addition, the higher clergy was occupied with the accelarated pace of the rivalry between Rome and Constantinople ; the former raising the

(34) *The Alexiad of the Princess Anna Comnena*, XIV, 4, trans. E. A. S. DAWES, London, 1967, pp. 372-374 ; see also, X, 5, 9, where the Frankish armies are described as having "uncontrollable passions, volatile and easily manipulated opinions" (see SHEPHERD, *op. cit.*, p. 112).

(35) *PG*, 120, col. 785-788.

(36) KAZHDAN and EPSTEIN, *op. cit.*, p. 188, n. 72. The text of Cerularius' letter is found in C. WILL, *Acta et Scripta quae de controversiis ecclesiae Graecae et Latinae saeculo unodecimo composita extant*, Leipzig, 1861, pp. 80-82 ; *PG* 120, col. 781-796. For an English translation of Cerularius' letter see KAZHDAN and EPSTEIN, *op. cit.*, p. 260 ; for LEO OF OCHRID's letter see *PG* 120, col. 835-844.

(37) On the question of the provenance and data of this treatise, see DARROUZÈS, *Les documents, passim.*

(38) When the contents of the papal legate's Bull excommunicating Michael Cerularius was made known in Constantinople it aroused demonstrations and riots ; see RUNCIMAN, p. 49.

flag of Roman supremacy fostered by Pope Gregory VII, and the latter holding onto the concept of the Pentarchy.

Despite such changes in attitudes towards the Franks and the Latin Church, there were continuous efforts to preserve Christian fraternity and solidarity, as Runciman has noted ([39]). The reconciliation between Alexius Comnenus and Pope Urban II, although admittedly important, was part of a series of such attempts. Many of the important religious treatises of the second half of the eleventh century were of a compromising nature. Theophylact of Ochrida, a well-known scholar and churchman refused a request to condemn Latin rites, with the exception of the *filioque* and the claim to Roman supremacy, two questions which he treated in a very diplomatically. He was reluctant to bring the discussion between East and West to an open conflict ([40]). Despite its unequivocal position, the treatise on the unleavened bread by Symeon II, Patriarch of Jerusalem during the last decade of the eleventh century, is mild and courteous ([41]). Anselm of Canterbury's stance on the issues under discussion was understated as well ([42]).

Peter of Antioch's reply to Michael Cerularius' inciteful letter against the Latins perhaps is the best example of this endeavour to play down and subdue these provoking voices. Besides demonstrating Michael's errors on certain issues, and his exaggerations regarding other questions, and his agreement on the unleavened bread and the *filioque*, Peter presents his view of the relationship between the Eastern and Western churches as follows ([43]) :

> "It is worthy that we tend towards good will, and it is better, in this state, that we always incline towards *peace and brotherly love* rather than towards what may endanger God or the faith. *These are our brothers*, even if because of their *rusticity and ignorance* it happens that they often digress from what is fitting, and follow their own will. We should not look for the same discipline from the *barbaric peoples* such as we, who are so versed in the Scriptures, demand from ourselves.

(39) RUNCIMAN, pp. 72-77.

(40) RUNCIMAN, pp. 72-74 ; for Theophylact's libellus see *De Iis in quibus Latini accusantur* see C. WILL, pp. 229-253, or *MPG*, 126, col. 221ff.

(41) *Ibid.*, 74-75 ; for Symeon's tract see Symeon of Jerusalem, Περὶ τῶν ἀζύμων, in B. LEIB (ed.), *Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XIIe siècle (Orientalia Christiana* 2,3), Rome, 1924, p. 85-107.

(42) *Ibid.*, 76-77.

(43) *PG*, 120, col. 805.

Peter of Antioch's message is quite clear : Christian fraternity supersedes everything ; it is the ultimate goal. As Runciman has pointed out, there was no schism yet. In spite of substantial disagreements, the preservation of the universal church seemed imperative. Yet the change in attitude towards the Latins, to be voiced clearly by Nikon, was inherent in Peter's words. His cultural and intellectual chauvinism towards his Latin brethern is conspicuous : they are *rustic and ignorant*, and therefore, we should be patronizing and forgive them ; they are barbaric peoples, they cannot be as educated and well-versed in Scriptures as we are. These brothers of ours are definitely inferior and cannot be judged according to the meticulous Byzantine standards. A similar statement will be made in the last decade of the eleventh century by Symeon Patriarch of Jerusalem in his tract about the azymes mentioned above. Although, as already observed, the general tone there is one of assuagement, he nevertheless claims that the Latins are misled and uneducated fellow brothers (44).

The opening of the *Opusculum contra Francos* mentioned above is more explicit, and definitely much more hostile (45) :

> "The Roman Pope and as many Christians as there are outside the gulf of the Ioanians, Italians, Langobards, Franks, also called Germans, Amalphitans, Venetians and others (46) .... all, along with the pope, for many years already *are outside the Catholic church and are strangers to the Evangelical, Apostolic and Patristic traditions, because they hold onto unlawful and barbaric rites*, because of which all these bad and grevious things occur."

(44) See above, n. 41, p. 91 ; see also PAHLITZSCHE, above, n. 7, pp. 77-78.

(45) HERGENRÖTHER, pp. 62-63 ; on this treatise, see also DARROUZÈS, cited above, n. 9

(46) Hergenröther printed two versions of this treatise ; the first in Greek, the other a Latin translation made in the thirteenth century by the Dominican Hugo Aetherien.

In the Greek version there is a somewhat confusing addition "except for the the Calabrians and the Alemannians : these [i.e. the latter] do not differ from the ancient Greeks (Hellenoi) neither in impiety (ἀσέβεια) nor in licentiousness (ἀσέλγεια) ; the Calabrians are Orthodox Christians from the first and were reared by our Apostolic church". The Latin translation has here : "The Roman pontiff and all the Christians of the Western parts, both priests and laymen, apart from the Calabrians, have wandered away from the catholic church a long time ago. They are unacquainted with the evangelical and apostolic traditions and are estranged from the faith ; the Teutonians, who differ from the customs of [these] nations only a little, are godless. But the Calabrians and other orthodox, being

There is a clear distinction between the *oikoumene*, and the West : "The Roman Pope and as many Christians as there are *outside the gulf of the Ioanians*". The author of this work does not clearly define the status of the Latin church in his eyes, or at least, he dares not state it outright ; yet their rites are not only 'unlawful', they are '*barbaric*', and are the cause of all calamities and predicaments. Under a grave religious condemnation lies a layer of ethno-cultural condescension. Hence, relations between East and West are fragile and full of hostile undercurrents ; yet, the ideal of Christian fraternity, for whose sake Alexius and Urban II chose to embark on the Crusades, remained intact. It is interesting to note that this same text is joined with Nikon's argument about the Vandals in Constantin Stilibes' text in the thirteenth century, thus making these two texts part of the same claim (47).

It was the conquest of Antioch that seems to have brought about the real rupture between East and West (48) ; this is well demonstrated by Nikon of the Black Mountain. The conquest of Antioch was a traumatic event for the Church of Antioch, in particular, and for the Eastern churches, in general. John the Oxite, the Patriarch of Antioch (1088/9-1100) (49) was highly respected by Adhemar de Puy, who restored him to his throne. It was only after Adhemar's death that John's legitimacy was questioned

ancient, are the alumni of our apostolic church and are fashioned according to its customs".

Stilibes' text (see above, n. 14) has : "The Kapanoi and the Albanoi do not differ from the ancients Greeks neither in impiety (ἀσέβεια) nor in licentiousness (ἀσέλγεια), the Calabrians only are Orthodox Christians from the beginning.

It seems therefore that Hergenröther's text is confused here ; the joining of "the Calabrians and Alamanians" is obviously a mistake, as is evident from Stilibes text. Those identified with the ancient Greeks are clearly the impious, and are contradicted with the Calabrians who are Orthodox Christians. The mention of the Alemannians in the Greek version is especially baffaling since the name Alemannoi is often synonemous with Germanoi, Frankoi or Nemitzoi at this period. In Aetherien's text there is no mention of the Alemanni, only of the Calabrians, Constantin Stilibes' text which replaces Hergenröther's Alamannians and the Calabrians with *Kampanoi* and *Albanoi* or *Alanoi* straightens the problem out.

(47) See above, n. 14.

(48) See below.

(49) On John the Oxite see J. NASRALLAH, *Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du ve au xxe siècle*, vol. 3, t. 1, Paris, 1983, pp. 86-89 ; P. GAUTIER, *Jean l'Oxite, Patriarche d'Antioche. Notice biographique, RÉB*, 22 (1964), pp. 128-157.

by the Latins ([50]) ; Bohemond appointed Latin bishops to the Patriarchate, and shortly afterwards, John the Oxite left Antioch.

Runciman claims that "a schism started in Antioch in 1100, with two rival lines of Patriarchs...This schism at Antioch was a prime cause of the general schism between the Eastern and Western churches" ([51]). Nikon's words express this rupture very bluntly in two areas : the long-festering ethno-cultural divide, and the categoric religious condemnation. These two charges are combined in an ingenious manner.

First, Nikon considers the Latins, '*heretics*', a term which was inconceivable beforehand. In his harsh letter to Peter after his excommunication by the papal legates, Michael Cerularius called the disagreements between Greeks and Latins '*scandals* which were stirred up concerning the Orthodox faith' ([52]). A milder term used by Peter of Antioch in his answer is ἐλαττώματα, namely, 'defects' or 'faults' ([53]). It is noteworthy, however, that when Nikon enumerates their errors he chooses the harsher word πτώματα, which also means 'sins'.

How could these Christians, considered our Roman brothers be *heretics* ? The explanation derives from their ethno-cultural identity : they are not part of the *γένος Ῥωμαίων*, and have no relation to the ancient Romans with whom we shared an empire, a culture, a history, says Nikon. These "ancient Romans" (ἀρχαῖοι ῥωμαῖοι) were *uprooted* by the Vandals (τὸ ἔθνος τῶν οὐανδάλων). The Vandals practiced different *heresies*, they were Macedonians, Nestorians, Arians, and the like. In this way, various heresies were implanted in Rome. When the Franks conquered Rome, they accepted these *heresies*. Because of this they were subjected not to one, but to many *heresies*.

The claim is that these are in fact heresies, which originated in barbarian peoples who took the place of the ancient Romans. Hence, now, both strings tying East and West are finally torn : there is no Romanitas to unite us, because they are not Romans, they are barbarians. There is no Christian fraternity, because they have always been heretics. The source of their religion is heretical. The Franks, who were famous for their Orthodoxy, in contrast to the other German tribes, were now infested with

(50) See B. HAMILTON, *The Latin Church in the Crusader States*, London, 1980, pp. 16-17.

(51) RUNCIMAN, p. 92 ; see also HAMILTON, *Latin Church*, ch. 1, pp. 1-11.

(52) *PG*, 120, col. 784, 817.

(53) *PG*, 120, col. 800.

the same disease : they in fact inherited not one, but numerous heresies from the Vandals. So there is no real bond or obligation, no unifying element, in fact, ever existed. It was all an illusion.

The theory about the Vandals was not invented by Nikon or his contemporaries. It appears in Peter of Antioch's reply to Michael Cerularius in an attempt to explain why Latin baptism has only one immersion, which the Orthodox considered an Arian custom. When the Vandals conquered Rome, he explains, the Romans lost their copies of the first Council of Nicaea, and therefore fell into this Arian usage ([54]). In Peter's case, the Vandal conquest of Rome only serves as the occasion when the writings were lost, and a ritual error became entrenched. The ancient Romans, although misled, were still the bearers of the Christian tradition in Rome. A similar although less innocent concept is expressed by John of Claudiopolis who blames the Romans for having submitted their see to the Vandals, "who are now called Nemitzoi" (i.e. Germans) and Judaized, thus betraying the Apostolic tradition ([55]). Still, they are the heirs of the ancient Romans. Niketas Seides too claims that these errors were entrenched in Rome by the Vandals and that the Romans have grown into the habit of this mistaken teaching ; they now fight for it as if it were the apostolic and divine dogma, and have turned these bad habits into laws ([56]).

In Nikon's case, however, the Vandal conquest, actually terminates the period of Roman presence in Rome. From that time Rome was the home of heretics, barbarians, who have nothing in common with the Byzantines.

From the historical viewpoint, Nikon's significance lies primarily in his being in the right place at the right time : a Constantinopolitan aristocrat, and a renown and learned monk living in Antioch and witnessing its conquest — he faithfully represents Byzantine conceptions and sentiments concerning these events. Nikon awaited the arrival of the Crusaders in Antioch, and perceived them as the Christian brothers from the west who had set out to liberate their subjugated brothers in the east ; hence his profound disappointment in them. In his view, all previous attachments to the Latins have been abolished ; the ingrained Byzantine ethno-cultural chuvinism and arrogance can now take over. Nikon did not "invent" the

(54) *PG*, 120, col. 805.
(55) PAVLOV, p. 189.
(56) *Ibid.*, p. 187.

above concepts, yet he brought them to the center of the stage and drove them to extremity at a crucial moment in history. As we have noted, these concepts seem to have become increasingly accepted from the twelfth century onwards. Although there were further attempts at reconciliation in the following centuries, Christian fraternity, as far as East and West were concerned, seems to have lost its last battle at Antioch.

The Hebrew University of Jerusalem. Milka LEVY-RUBIN.

NAZIANZE. NENEZI. BEKÂRLAR (*)

La localisation du site de Nazianze sur la carte de l'empire byzantin a de l'importance pour des historiens, patristiciens, byzantinistes, etc. attentifs au cadre historique des sources qu'ils étudient et à l'ajustement de celles-ci à la vie pratique (*Sitz im Leben*) ; mais, elle pose des problèmes que des recherches archéologiques devraient aider à résoudre (1). Cet article a pour objet de préciser cette thèse. Il s'inspire de trois visites faites à Bekârlar, en août 1998, décembre 1999 et septembre 2000, en compagnie d'amis et de notables turcophones. Des habitants et l'Autorité locale nous accueillirent aimablement. Les renseignements recueillis peuvent fournir des repères utiles à des archéologues qui auraient les moyens d'en tirer parti. Ils concernent : 1. l'état de la question ; 2. Nenezi Gözü ; 3. Bekârlar, le village.

1. État de la question

Où situer Nazianze ? Deux hypothèses sont en cause. Celle des Professeurs F. Hild et M. Restle situe la station ou «mansio» de Nazianze dans le système routier romain ancien au lieu-dit «Sources de Nenezi» (Nenezi Gözü) situé à 4 km à l'ouest du village actuel de Nenezi-

(*) L'auteur remercie ses collègues qui l'ont aidé à rédiger cet article, en particulier les Professeurs B. Coulie, Directeur du Centre d'études sur Grégoire de Nazianze, à Louvain-la-Neuve, et Véronique Somers, titulaire de cours à Louvain-la-Neuve et à l'Institut Catholique de Paris, ainsi que Mr Kaplanis A. Iosifidis, Directeur du Centre d'études cappadociennes (Nazianzos), de Néa Karvali, qui l'a accompagné sur le terrain.

(1) *Byzantion*, 70 (2000), p. 454. Bekârlar est en Cappadoce occidentale, à environ 25 km à l'est d'Aksaray, chef-lieu situé sur la route d'Ankara à Adana, à environ 221 km d'Ankara et 263 km d'Adana. On trouve une carte historique approximative de la région dans *Barrington Atlas of the Greek and Roman Worlds* with *Map-by-Map Directory* (2 vol.) and CD-ROM, edited by R. J. A. Talbert, Princeton et Oxford, 2000 (www.pup.princeton.edu), *Map* 63 E 4, *Directory*, p. 976-984 (cité plus loin *Barrington Atlas* 2000).

Bekârlar (2). Celle de Mme Hélène Karatzas, fondée sur la toponymie, le folklore et des souvenirs populaires recueillis depuis 1914 par plusieurs chercheurs, privilégie le centre du village ou des emplacements très proches de celui-ci (3).

De quelle Nazianze s'agit-il ? Cette question pose un problème de diachronie topographique. Dans toute la région, les couches d'époques différentes se superposent. La bibliographie du sujet est parfaitement analysée dans l'ouvrage des Prof. Hild et Restle, dont les sources sont étalées sur les deux derniers millénaires. Le décalage chronologique rend aléatoire l'interprétation des témoignages écrits. Car, comment savoir si la Nazianze de l'empereur Valens et de Grégoire le Théologien est à la même place que celle des historiens byzantins, que celle des listes épiscopales et conciliaires, que celle du *De thematibus* de Constantin VII Porphyrogénète ? Mme Karatzas rappelle dans une note très judicieuse que bien souvent des habitats récents sont fondés non pas juste au-dessus des plus anciens, mais quelque part dans les environs et conservent néanmoins l'ancien nom (4). Et ce n'est pas tout : les perspectives se sont

(2) F. Hild et M. Restle, *Tabula imperii Byzantini,* 2. *Kappadokien* ..., Vienne, 1981 (*Österr. Akademie der Wissensch. Philos.-histor. Kl. Denkschriften,* 149), p. 244 et 272-273 (cité : Hild-Restle) ; J. A. Akakiadis, *Ἡ Καρβάλη Ναζιανζοῦ καὶ ὁ βίος Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου*, Athènes, 1928, p.149 (cité : Akakiadis) ; F. Hild, *Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, Vienne, 1977 (*Österr. Akademie der Wissensch. Philos.-histor. Kl. Denkschriften*, 131), p. 43-44 (cité : Hild, *Strassensystem*). Dans la suite de cet article, les renseignements topographiques sont tirés de Hild-Restle, sans autre référence, spécialement p. 244-245 (Nazianze/Nenezi/Bekârlar), p. 159 (Borissos/Sorsovou/Sofoular), p. 198 (Kanotala/Genedala à 3 km de Karbala), p. 200-201 (Karbala/Ghelvere/Güzelyurt), p. 150-151 (Arianze, qu'il faut, à mon avis, situer sur l'emplacement des ruines éparpillées dans les champs autour de la Kızıl Kilissé «Église-Rouge», à environ 2 km au sud-est du Col de Sivrihisar et 1 km du village de Sivrihisar ; on y voit les vestiges d'une seconde église, à 100 m au nord de l'Église-Rouge), p. 239 (Momoasson/Mamasun/Gökçe).

(3) Hélène Karatzas, *Καππαδοκία. Ο τελευταίος ελληνισμός της περιφέρειας Ακσεραὶ Γκελβέρι (Καρβάλης)*, Athènes, 1985, p. 121-122 (cité : Karatzas) ; cet ouvrage utilise notamment des documents inédits de A. Lévidis ; et Melpo Loootheti-Merlier, *Οἱ ἑλληνικὲς κοινότητες στὴν συγχρόνη Καππαδοκία*, dans *Δέλτιο Κέντρου Μικρασιατικῶν Σπουδῶν*, 1 (1977), p. 29-74, spécialement p. 41, 57-58. Des traditions locales plaçaient aussi Nazianze sur les pentes du Mont-Nenezi (Nenezi Dağı) à environ 2 km à l'est de Bekârlar (p. 118-119, et n. 291) ; mais, Karatzas, Hild, *Strassensystem*, et Hild-Restle excluent cette hypothèse.

(4) Karatzas, p. 119, n. 292.

encore élargies grâce aux travaux de Mmes Cauvin et Atli sur l'industrie lithique aux alentours de «Nazianze» et en particulier au Nenezi Dağı, à l'âge de la pierre taillée (5).

Les discordances toponymiques ne sont pas négligeables non plus. Le *Répertoire géographique* de W. Röllig signale des exemples de continuité dans la toponymie anatolienne depuis l'époque hittite jusqu'à l'occupation turque, notamment dans le cas de Ninaša : Nanessos : Nenezi (6). Continuité et concordances très discutables ! Les discordances de la toponymie régionale byzantine sont plus frappantes. On doit concilier la *Nazianze* protobyzantine et byzantine avec l'*Anathiango* et le *Nadianulus* de l'antiquité tardive (7), l'*Athar* de s. Macaire (8), la ville des *Diocé-*

(5) Marie-Claire Cauvin et Nur Balkan-Atli, *Rapport sur les recherches sur l'obsidienne en Cappadoce, 1993-1995*, dans *Anatolica Antiqua*, 4 (1996), p. 249-271 , atelier de taille et gisements d'obsidienne du Nenezi Dağı : p. 264-270 (cité : Cauvin et Atli, *Rapport 1993-1995*) ; Nur Balkan-Atli, Marie-Claire Cauvin, G. Deraprahamian et C. Kuzucuoglu, *Rapport sur l'obsidienne cappadocienne et sa diffusion : campagne 1996*, dans *Anatolica Antiqua*, 5 (1997), p. 263-274 (cité : Cauvin et Atli, *Rapport 1996*).

(6) W. Röllig, *Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes*, Bd 6. G. F. del Monte et J. Tischler, *Die Orts- und Gewässernamen der hethitischen Texte*, Wiesbaden, 1978 (*Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients*, Reihe B, Nr 7), p. 282-283, *s.v.* Ninaša. F. Cornelius, *Neue Arbeiten zur hethitischen Geographie*, dans *Anatolica*, 1 (1967), p. 77 : ninaša (nenoassos), nevşehir. Le renseignement est fourni par le professeur R. Lebrun, titulaire des cours de hittite dans notre université ; qu'il soit remercié pour sa collaboration collégiale.

(7) Voir la bibliographie de Hild-Restle, spécialement *Itinerarium Burdigalense*, éd. O. Cuntz, *Itineraria Romana*, I, Leipzig, 1929 (Teubner), p. 93, n° 577 : Anathiango/ Anachiango/ Nazianzo «prope Nenezi», et p. 127 : Nandiannulus et Nadianullus ou Nantianullus. *Barrington Atlas* 2000, *Map* 63 E 4, *Directory*, p. 979 : «Nadianulus/Nazianzos».

(8) H. Grégoire, *Saints Jumeaux et Dieux Cavaliers. Étude hagiographique*, Paris, 1905 (*Bibliothèque hagiographique Orientale*, 9), p. 15 : «(qui) avait été exilé d'Antioche et expédié dans un atelier de Cappadoce sur le Mont Athar, dans la banlieue de Nazianze...». Cfr M. Restle, *Studien zur frühbyzantinischer Architektur Kappadokiens*, Vienne, 1979 (*Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 3 = *Denkschriften der österr. Akad. der Wiss. Philol.-Histor. Kl.*, 138), p. 147 (cité : Restle) ; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative. Statistique descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie-Mineure*, I, Paris, 1890, p. 801-841 et la carte du vilayet de Koniah, Neneu et Tattar ; Hild-Restle, p. 154 : Athar, «heute Venizi Dagı (1.688 m)».

saréens de Grégoire le Théologien (9), le *Néanissos* en karamanli (10) et le mot *Nadiandon* (Ναδιανδόν), que l'historien Philostorge, originaire de la région au IVe siècle, présentait déjà comme une fausse graphie de *Nazianzon* (Ναζιανζόν) (11).

Les sources d'époque fournissent peu de repères archéologiques positifs au sujet de la Nazianze de Grégoire le Théologien. Celui-ci décrit une église que son père y fit construire avant 374 : un octogone soutenu par des colonnes de marbre (12) ; mais, à part cela, ses écrits contiennent peu

(9) GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Epigrammes* 134, v. 4 et 135, v. 2 (éd. P. WALTZ, Paris, 1960², p. 73) et notes 6 et 7 : Diocésarée, petite ville voisine de Nazianze et qui, «d'après certains auteurs — Tillemont —, se confondrait avec elle» ; *Carmina*, II, 1, 19, v. 25-26 (*PG* 37, col. 1273 A 1-2) : «Grégoire dont la minuscule localité des Diocésaréens fut la nourricière...» ; et *Carmina*, II, 2, 1, *Exhortation à Hellénios*, v. 365-366 (*PG* 37, col. 1477 A 8-9) : «nous sommes une petite localité, ... celle des Diocésaréens». Lorsque l'écrivain évoque «la ville» de Diocésarée dans sa *Lettre* 141, son éditeur fonde sur l'autorité de J. de Billy, de S. Lenain de Tillemont et des Mauristes l'hypothèse que «Diocésarée est le nom que Nazianze avait au regard de l'administration impériale» ; mais, le texte ne justifie pas explicitement cette interprétation : *Epist.* 141, 3 et 8-9 (éd. P. GALLAY, Berlin, 1969, p. 103-104 ; Paris, II, 1967, p. 30-32 avec commentaire, p.154, n. 3). Cfr W. RUGE, art. *Nazianzos*, dans *Realencyclopädie*, 10 (1935), col. 2099-2101 ; et A. KAZHDAN *et al.*, *The Oxford Dictionary of Byzantium*, 3 vol., N.Y. et Oxford, 1991 (cité *Byzantium*), p. 1445-1446.

(10) *Refugee Greece — Photographs from the Archives of the Centre for Asia Minor Studies*, éd. G. A. YANNAKOPOULOS. Foreword P. M. MITROMILIDES (*A.G. Leventis Foundation/ Centre Asia Minor Studies*), Athènes, 1992 (cité : YANNAKOPOULOS), p. 126 : reproduit un ouvrage en karamanli de I. Ioannidis, qui serait de 1860, et sa traduction grecque par Iordanis Limnidis, de 1896, et dont la page de titre est perdue (mais, un chapitre intitulé *Καππαδοκιανὴν Ἀχβάλι Ταρίχιες* commence à la p. 124 = 132). Cfr S. SALAVILLE et E. DALLEGGIO, *Karamanlidika. Bibliographie analytique d'ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs*, I : 1584-1850, Athènes, 1958 (*Collection de l'Institut français d'Athènes*, 47 ...), p. 175-176 : la confusion des toponymes apparaît dans le titre bilingue d'un ouvrage karamanlidique (*Abrégé de doctrine sur les péchés mortels et véniels*, Constantinople, 1816) dont le traducteur, qui est Procope de Synassos, devient en grec *Prokopios de Nazianze*.

(11) PHILOSTORGE, *Hist. Eccl.*, VII, 11 (éd. J. BIDEZ et F. WINKELMANN, Berlin, 1972², p. 112, 1-2) : ... Ναδιανδὸν δὲ τὴν Ναζιανζὸν ἐξονομάζει .... Philostorge, né à Borissos/ Sorsovou, vers 368 A.D., cfr *Byzantium*, p. 1661.

(12) GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Orat.* 1, 6 (*PG* 35, col. 400 B 3-6) ; et *Orat.* 18, 39 (*PG*, 35, col. 1037 A 5-C 10) ; cfr A. BIRNBAUM, *De templo Nazianzeno a Gregorio theologo descripto*, dans *Eos*, 13 (1907), p. 30-39 ; A. BIRNBAUM, *Die Oktogone von Antiochia, Nazianz und Nyssa*, dans *Repertorium der Kunstwissenschaft*, 36 (1913), p. 181-209 (Nazianze : p. 191-202 ; les pilastres :

de renseignements clairs au sujet du site de Nazianze. Il mentionne dans son *Testament*, des biens de famille qu'il possédait à Arianze, où il serait né, à Karbala, où il se retira en fin de carrière, et à Kanotala, sur le chemin qui relie encore ces localités à Nenezi/Bekârlar, via Borissos/Sorsovou ([13]). Lorsqu'il évoque son retour au pays et sa mère l'accueillant à bras ouverts devant un parterre fleuri quand il revient à la maison, il s'agit sans doute de la maison familiale d'Arianze, et non de Nazianze ([14]). L'église dans laquelle sa mère priait chaque jour et où elle mourut inopinément était-elle à Nazianze ? Rien n'est moins sûr ([15]). Des épigrammes funéraires mentionnent les sépultures de sa mère et de son frère, de son père et de lui-même ; les tombes ou les stèles dont parlent ces poèmes se trouvaient-elles à Nazianze, à Arianze ou à Karbala ([16]) ? Lui-même affirme qu'un ami nommé Eupraxios a aussi une sépulture voisine de la sienne ... «dans le sein de la grande terre d'Arianze» ([17]). Les *Discours* 16, 17, 19 sont des plaidoyers adressés aux Autorités civiles au sujet de récoltes endommagées par la grêle, d'intérêts fiscaux ou administratifs de la population ; ils attestent les ressources agricoles de la région, mais n'apportent aucun renseignement propre au site de Nazianze. La *Lettre* 57 fait état du gel tardif qui a endommagé des vignobles et compromis la récolte de sorte qu'on manque de vin pour les ouvriers occupés à construire une église ; mais, rien n'indique si le chantier se trouve à Nazianze ([18]). Même lorsque Grégoire réplique aux

p. 199). Grégoire le Théologien écrit plusieurs fois que Nazianze est «petite» (μικρά) : *Orat.* 3, 6 ; 6, 10 ; 17, 7 ; 18, 17 (*PG* 35, col. 521 C 3-6 ; col. 733 B 11 ; col. 973 D 1 ; col. 1005 B 17) ; *Orat.* 33, 7 (*PG* 36, col. 224 A 11-B 1 et 233 A 8) ; *Epist.* 41, 1 et 139, 4 (éd. P. GALLAY, Paris, I, 1964, p. 51 et II, 1967, p. 28 ; et Berlin, 1969, p. 36, 3 et 101, 23) ; les formules poétiques qu'il emploie au sujet de Diocésarée ont le même sens (ὀλίγη πτόλις et τυτθὴ πόλις : *Carmina* II, 1, 19, v. 26 et II, 2, 1, v. 365 = *PG* 37, col. 1273 A 2 et 1478 A 7).

(13) *PG* 37, col. 392 A 6-8 ; 393 A 4-5. Au sujet de sa retraite à Karbala, cfr *Epist.* 203, 1 (éd. P. GALLAY, Paris, II, 1967, p. 93 et p. 165, n. 4).

(14) *Epigrammes*, 30, v. 1 (éd. P. WALTZ, Paris, 1960², p. 44).

(15) *Epigrammes*, 24, v. 4 ; 25, v. 1-6 ; 27, v. 8 (éd. P. WALTZ, Paris, 1960², p. 41-43).

(16) *Epigrammes*, 76, v. 1-8 ; 77, v. 1-6 ; 88, v. 1 ; 95, v. 2 ; 99, v. 4 (éd. P. WALTZ, Paris, 1960², p. 55, 56 et 108, 59, 61 et 62).

(17) *Epigrammes*, 155, v. 1-4 (éd. P. WALTZ, Paris, 1960², p. 79, et n. 2).

(18) *Epist.* 57, 1 (éd. P. GALLAY, Berlin, 1969, p. 51, et p. XX ; Paris, 1960, I, p. 72 : l'éditeur signale que l'authenticité de ce document pourrait être mise en question) ; au sujet de l'*Epist.* 57, S. LENAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, IX, Paris, 1714², p. 660, note

reproches exprimés par Basile de Césarée au sujet des routes boueuses de la région, qu'il appelle «la Tibérine», sa lettre ne contient aucun renseignement propre à la localité de Nazianze ([19]). Le rapport de la *Quatrième Session du Cinquième Concile général* (Constantinople II, mai 553), signale une controverse au sujet d'un ami de Grégoire de Nazianze que ce dernier aurait invité à des fêtes liturgiques célébrées à Arianze. Au cours des discussions, l'évêque titulaire de Tyane justifie son intervention par le fait que Arianze, le «hameau» (*praedium*) dont Grégoire le Théologien est originaire, dépend de Nazianze, laquelle est sous la juridiction de l'évêque de Tyane ([20]).

Si les renseignements topographiques concernant Nazianze sont rares et peu clairs dans les sources d'époque ancienne, par contre, à Karbala et dans sa périphérie, des traditions populaires associent aux chroniques locales divers souvenirs historiques ou légendaires plus récents qui impliquent des relations particulières du village rupestre avec Nazianze. La relique de la Sainte-Croix, la bibliothèque de plus de cinq cents volumes écrits «sur des parchemins et de la peau» conservée dans une habitation rupestre, les ossements vénérés à Karbala puis transférés à Néa Karvali en Macédoine comme étant ceux de trois membres de la famille de Grégoire le Théologien ne provenaient-ils pas de Nazianze ([21]) ?

prudemment que «Grégoire avait aussi (comme Basile) une église à bâtir», sans préciser l'emplacement du chantier ; rien dans le texte ne justifie l'interprétation qui situe ce chantier à Nazianze ; l'autorité de Tillemont est le seul argument justifiant cette interprétation dans P. GALLAY, *Les manuscrits des Lettres de saint Grégoire de Nazianze*, Paris, 1957 (*Collection d'études anciennes*), p. 127 ; et P. GALLAY, *La vie de saint Grégoire de Nazianze*, thèse, Paris, 1943 (cité : GALLAY, *Vie*), p. 16.

(19) *Epist.* 2, 1 et 3 (éd. P. GALLAY, Paris, 1960, I, p. 1-2) ; GALLAY, *Vie*, p. 69.

(20) J. D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova, et amplissima collectio*, vol. 9, Florence, 1763, col. 256 C 14-D 5 ; col. 258 B 12-C 8 et 259 B 7-9. Cfr *Byzantium*, p. 512. Invitation d'un ami à Arianze : *Epist.* 122, 1 (éd. P. GALLAY, Paris, II, 1967, p. 13 et notes p. 151-152 ; éd. Berlin, 1969, p. 91).

(21) J. A. Akakiadis, Mme Hélène Karatzas, le Centre des études micro-asiatiques d'Athènes et le Centre d'études cappadociennes (Nazianzos) de Néa Karvali ont l'immense mérite de recueillir ces souvenirs ; cfr AKAKIADIS, p. 23, 29-30, 33 (église d'un «empereur Théodose»), 35 et 37 (βιβλιοθήκη... λελαξευμένη ἔν τινι βράχῳ ... τόμοι ὑπὲρ τοὺς πεντακοσίους, γεγραμμένοι ἐπὶ μεμβρανῶν καὶ διφθέρας), 46 (association des Karbaliotes à Odessa), etc. ; B. TEZCAN, *Œuvres qui ont été rassemblées dans la région d'Aksarai* (en turc, traduit par G. I. PANTELIDES), dans *Belleten*, 88 (1958), p. 517-526 ; cfr traduction manuscrite par X. TOURGOUTES de l'article de R. IZBIRAK, dans *La voix d'Aksaray*,

Karbala et sa «Vallée-des-Monastères» auraient pu servir d'abri aux réfugiés de Nenezi/Bekârlar et à leurs biens au moment où ce village fut abandonné par ses habitants.

Conclusions

1° Les recherches sur l'emplacement précis de Nazianze au IVe siècle ne peuvent pas faire abstraction de plusieurs millénaires d'histoire du site.

2° Le passé de Nazianze/Bekârlar est indissociable de Kanotala, Arianze et Karbala.

2. Nenezi Gözü

Les Prof. F. Hild et M. Restle décrivent exactement le lieu-dit Nenezi Gözü, «Sources de Nenezi» (22). Ils signalent qu'à cet endroit un turbe seldjouk se dresse au milieu des champs entre deux tertres hémisphériques à proximité du point où le chemin allant vers Bekârlar traverse le ruisseau Karasu, «l'Eau Noire». Ce serait l'emplacement de Nazianze, une station, *mansio*, dans le système routier antique, romain, protobyzantin et byzantin. Les sources d'époque ne sont pas péremptoires. La *Carte de Peutinger* elle-même est détériorée sur le tronçon Aksaray-Nigde, qui devait passer par là (23). Bien que les renseignements d'époque ne

19. 01. 1954, n° 143 : *Τὸ 'Ακσέραϊ καὶ τὰ περίχωρά του* ; au sujet de Nenezi, voir G. Jacopi, *Esplorazioni e studi in Paflagonia e Cappadocia*, dans *Bollettino di Reale Istituto dell'archeologia e storia dell'arte*, 8 (1938), p. 28-29.

(22) Hild-Restle, p. 244 et photo.

(23) Cfr D. French, *Roman Roads and Milestones of Asia Minor* (en anglais et en turc), Fasc. 1 : *The Pilgrim's Road*, Oxford, 1981 (*British Institute for Archaeology at Ankara, Monograph*, n° 3 - *BAR International Series*, 105), p. 19 et après la p. 130 : Map 5 Colonia-Tyane : «milestone on the pilgrim's road : none» ; p. 30 (parcours de Colonia/Archelaïs à Tyane) : «Nazianzus at Bekarsultanturbesi. I have prefered to locate Anathiango mansio at Bekar rather than at Ağaçli. The preference has very little basis, other than place-name resemblance. The «parent» site is, most certainly, at Bekarsultantürbesi. Bekar is now the official name for Nenezi». Cette observation de D. French (p. 30) et les cartes, n° 2 hors texte, de Hild-Restle, et n° 2, p. 42, de Hild, *Strassensystem*, situent Ağaçli entre Gökçe et Bekârlar ; il y a une apparente contradiction entre cette localisation d'Ağaçli et le nom «officiel» donné à Kanotala/Genedala dans Hild-Restle, p. 198. Cfr Hild, *Strassensystem*, p. 43 et carte n° 2, p. 42. *Route* A 1 ; E. Weber, *Tabula Peutingeriana. Codex Vindobonensis Gr. 324.*

paraissent pas décisifs, l'hypothèse n'est pourtant pas sans vraisemblance en attendant qu'elle puisse être vérifiée par la fouille méthodique des deux tertres et du sous-sol environnant.

Autour du site, à perte de vue, une pénéplaine de 1200 à 1500 m d'altitude étale sa fertilité. A notre arrivée, en août 1998, les récoltes attendaient la moisson dans la douceur estivale. Le tertre occidental est totalement inculte. Sur ses pentes, parmi les broussailles, affleurent des vestiges de constructions enfouies. Entre août 1998 et septembre 2000, quelques matériaux en ont été extraits et alignés sur le sol. Une tranchée de 4 m × 2 m et environ 1 m de profondeur a été creusée au sommet de la butte. Prospection gratuite ou intéressée ? Ouvrage de terrassiers ou d'archéologues amateurs ?

Sur les flancs du tertre oriental, on cultive des melons et des céréales ; à son sommet, autour d'une fosse de 2 m × 1 m et environ un mètre de profondeur, de nombreux tessons de céramique parfois colorés traînent sur le sol. Nous avons photographié deux de ces tessons ainsi que deux obsidiennes taillées ramassées sur les flancs de la butte :

- un tesson concave de 50 × 25 mm, épais de 6 mm, dont la face intérieure est enduite d'une couche de peinture ocre épaisse d'un mm ;
- un tesson concave de 38 × 27 mm, épais de 6 à 7 mm ayant la face extérieure colorée en ocre et la face intérieure cotelée ornée de lignes en relief qui ont un mm d'épaisseur et 5 mm de large ;
- une obsidienne noire de 40 × 23 mm et 7 mm d'épaisseur = lame ayant une seule surface taillée et l'autre face lisse, portant 5 entailles sur la face taillée et des petites retouches sur les bords de trois côtés (cfr les croquis de pièces d'obsidienne analogues dans CAUVIN et ATLI, *Campagne 1996*, p. 270 : figure 4 [Musular-Aksaray], n° 6 ; p. 271, fig. 5 [Selime-Aksaray], n° 7 ; p. 272 : fig. 7 [Kızılkaya-Aksaray], n° 6 et n° 8) ;
- une obsidienne noire de 45 × 43 mm et ayant jusqu'à 10 mm d'épaisseur = grattoir ayant une seule surface taillée et l'autre face lisse et convexe, avec une large plage lisse sur la face taillée à l'emplacement

Vollständige Faksimile-Ausgabe im original Format, Graz, 2 vol., 1976, Segment 9, p. 27-28 : dans la zone Aksaray-Nigde, où se trouve Nazianze, le manuscrit de Vienne a subi quelques restaurations visibles sur le fac-similé ; M. RESTLE, *Studien zur frühbyzantinischer Architektur Kappadokiens*, Vienne, 1979 (*Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 3. Bd = *Denkschriften der österr. Akad. der Wiss. Philol.-Histor. Kl.*, 138), p. 147.

du pouce de la main droite, trois entailles formant le tranchant de l'outil autour de cette plage et les bords tranchants aiguisés par quelques retouches (cfr un croquis d'obsidienne analogue dans CAUVIN et ATLI, *Rapport 1993-1995*, p. 266 : fig. 14 [Nenezi Dağı]).

Conclusions

1° Il est urgent d'explorer le contenu et les abords immédiats des deux tertres de Nenezi Gözü.

2° L'apparition récente de terrassiers sur le site est un risque pour l'avenir. Sont-ils des chercheurs qualifiés, des vacanciers ou des prédateurs ?

3. BEKÂRLAR, LE VILLAGE

Le noyau central du village de Bekârlar était constitué naguère par un amas de ruines que J. A. Akakiadis et d'autres ont décrit ([24]). Un «petit hameau insignifiant habité par quelques Ottomans» se trouvait au sommet des décombres entassés, soit 4 ou 5 m plus haut que la route actuelle ([25]). Selon une publication karamanlidique de 1860, cette misérable agglomération «avait été appelée Diocésarée par les Romains, puis Nazianze, et ensuite Biranşehir (*Village-sans-habitants*) par les Musulmans» ([26]). J. A. Akakiadis, Mme Karatzas et d'autres notent la présence sous les décombres des vestiges de deux églises anciennes ([27]). Un nouvel habitat se serait développé au-dessus et autour des ruines lorsque des agriculteurs de Borissos/Sorsovou, village voisin, sont venus s'y fixer. D'autres habitants d'origines diverses et disparates les ont suivis. Une mosquée et une école furent construites sur l'amoncellement des ruines ([28]). En 1999, le Démarque nous donna lecture d'une feuille

(24) AKAKIADIS, p. 10 ; KARATZAS, p. 115, 119 et 121 (utilise des œuvres imprimées et inédites de A. LEBIDIS, cfr n. 299) ; *Byzantium*, p. 1446 : «Remains of the site are insignificant».

(25) AKAKIADIS, p. 49.

(26) YANNAKOPOULOS, p. 126. L'*Ἐλευθερουδάκι Σύγχρονος Ἐγκυκλοπαιδεία*, tome 9, p. 658, *s. v.* Ναζιανζός, situe Nazianze «à proximité du village actuel d'Evranshehir (*Village-sans-habitant* ?)» ; de même, à part une fantaisie orthographique, la *Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, tome 9, Athènes, 1966, col. 392-394, *s.v.* Ναζιανζός.

(27) Voir n. 24.

(28) KARATZAS, p. 115 : des colonnes de marbre ornaient la façade de l'école construite sur des ruines.

officielle retraçant l'histoire du village resté sans habitants pendant deux siècles. Si les affirmations de ce magistrat sont exactes, l'évacuation aurait eu lieu approximativement au début du XVIIe siècle et la restauration vers 1820 ou 1840 ([29]).

Lors des visites faites en 1998 et 1999, le décor au centre de Bekârlar était déjà différent de ce que décrivent les témoins cités ci-dessus. La mosquée actuelle se trouve encore au niveau du sommet des amas de ruines ; elle reste surélevée de 4 ou 5 m par rapport au niveau du terrain et un escalier donne accès au local de culte ; mais, ses abords immédiats ont été dégagés. Au nord, l'espace libre devant l'édifice est planté de jeunes arbres et, jusqu'en 1999, plusieurs pièces sculptées en marbre posées sur des socles y étaient exposées. Au sud et au sud-ouest de la mosquée, des logements installés à l'intérieur ou au sommet des décombres existent encore. Certains sont accessibles par le dessus ; d'autres par une tranchée ou une galerie ; ils ont généralement l'électricité et la télévision. Avant notre première visite, l'école avait déjà émigré dans un quartier voisin.

Au sud de la mosquée, à 50 pas de celle-ci, sous les ruines entassées, un vaste local voûté passe pour avoir été une église. On y parvient à travers des gravats. C'est sans doute l'une des deux églises que mentionne Mme Karatzas. La seconde pourrait être la construction à demi dégagée de l'amas des ruines située à 100 m environ à l'est de la mosquée. Des habitants ont tenu à nous présenter cet édifice comme étant «la cave-église». Il comportait une remise à fourrage et une étable. La remise fait penser à une église à cause de sa voûte, qui repose sur des colonnes

(29) C'est la thèse officielle de l'Autorité locale, qui conseille de vérifier le renseignement dans les archives d'Aksaray, Nigde et Konya (Ikonion). Selon KARATZAS, p. 121 citant A. LEBIDIS, A/A, 28, p. 280 (dactylogr. p. 544, etc.) et A.D. MORDTMANN, *Anatolien Skizzen und Reisebriefe von Kleinasien (1850-1859)*, Hanovre, 1925, p. 116, des brigandages par bandes organisées furent fréquents dans la région, jusqu'en 1848 ; AKAKIADIS mentionne des pillards aux XIIe-XIIIe siècles (p. 23), la population «réfugiée dans des cavernes» de peur des brigands, aux XVIIe-XVIIIe (p. 25-26), des raids de «sectes apparentées aux derviches» au XVIIIe (p. 33), et d'autres incidents analogues en 1838 (p. 103). Cfr Ch. TEXIER, *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du Gouvernement français de 1833 à 1837*, Paris, II, 1849, p. 60 ; D. PETROPOULOS et H. ANDRÉADIS, *La vie religieuse dans la région d'Akséray-Ghelvéri*. Avant-propos ... de Melpo et O. MERLIER, Athènes, 1970 (*Publications du Centre d'études d'Asie Mineure. Cappadoce*), p. 16-17 ; KARATZAS, p. 121, souligne que les circonstances et le moment du départ des anciens habitants et de l'arrivée des nouveaux posent des questions actuellement sans réponse.

massives en pierre rouge, à demi enfouies dans le sol ou les détritus. L'espace libre sous la voûte n'avait guère plus d'un mètre cinquante de haut.

Une partie des décombres qui restaient entassés au pied de la mosquée, du côté ouest, ont été évacués entre décembre 1999 et septembre 2000. Une douzaine de fûts cylindriques en marbre ayant 2 m de long sur 0,40 m de diamètre, qui étaient partiellement visibles dans ces tas de matériaux, sont maintenant à l'air libre. Les abords de la mosquée ont été aménagés ; mais, les marbres travaillés exposés sur des socles dans le jardin de la mosquée ont disparu.

Plus loin, à environ 150 m à l'ouest de la mosquée, deux terrains d'environ 25 ares chacun sont déclarés incultivables. Des villageois disent que c'est à cause de colonnes de marbre et d'autres matériaux enfouis à 2 m de profondeur. Ce renseignement n'a pas été vérifié. Dans l'un des terrains, deux puits circulaires jumeaux de plus d'un mètre de diamètre, maçonnés et profonds fournissent l'eau pour abreuver le bétail et arroser les jardins. Les villageois affirment qu'ils ont 15 m de profondeur et qu'ils ne tarissent jamais. La surface de l'eau semblait être à 5 m environ. Un vieil homme nous disait que les marbres blancs gisant près de la mosquée proviennent de la destruction d'une église qui s'y trouvait jadis ; d'autres assuraient qu'ils proviennent du sous-sol du terrain où se trouvent des puits jumeaux. Une explication n'exclut pas l'autre, tant que des archéologues n'ont pas tiré les choses au clair.

Des maisons du village sont construites en pierres grises apparemment récupérées dans les ruines. Par-ci par-là des marbres apparaissent dans les maçonneries. Quelques-uns sont ornés de motifs sculptés ; d'autres ont été martelés pour effacer leur décoration. Un cultivateur nous a montré trois monnaies récemment trouvées sur place. Deux étaient très oxydées. La troisième avait une belle patine verte. C'était un follis de 40 noummia de Justinien assez bien conservé ; au droit, il est légèrement usé sur la moitié droite et sur le bas ; l'empereur en buste regarde à gauche avec cuirasse, casque et aigrette ; on lit distinctement D.N.IUSTINI et on devine ANUS.P.P.AUG ; la conservation de l'avers est excellente : M = 40 (noummia) ; E = 5ème (officine) ; Con = (atelier de) Constantinople ; deux étoiles placées de part et d'autre de la valeur tiennent lieu de date de frappe et correspondent à l'année où l'empereur arriva au pouvoir, soit 527/528.

Le bénéfice essentiel de la visite faite à Bekârlar, en septembre 2000, fut la constatation que le décor s'est assez modifié en huit mois pour

manifester l'esprit nouveau qui anime l'Autorité locale. Le Démarque confirmait explicitement cette conclusion. En 2000, il insista sur l'effet produit sur ses administrés par nos visites de 1998 et 1999. Par exemple, disait-il, des habitants du quartier nord du village affirment maintenant que les terrains jouxtant leurs domiciles étaient, comme le centre du village, «encombrés de matériaux et de décombres, notamment de marbres». L'administration avait encouragé cet intérêt de la population pour le passé du site en évacuant une partie des ruines aux abords de la mosquée : les espaces ainsi dégagés devraient servir «de terrains protégés pour l'archéologie et le tourisme» (*sic*). Deux commissions archéologiques officielles étaient venues examiner sur place la faisabilité de fouilles rentables. L'Autorité locale envisage des collaborations scientifiques turques ou étrangères pour de telles recherches ; elle songe, en effet, à développer le tourisme par des initiatives archéologiques.

Conclusions

1° Si la population de Nenezi/Bekârlar a évacué le village, où s'est-elle réfugiée ? Serait-ce à Karbala ?

2° Tandis que l'Autorité civile songe à des projets archéologiques, des marbres soupçonnés à tort ou à raison d'être byzantins disparaissent.

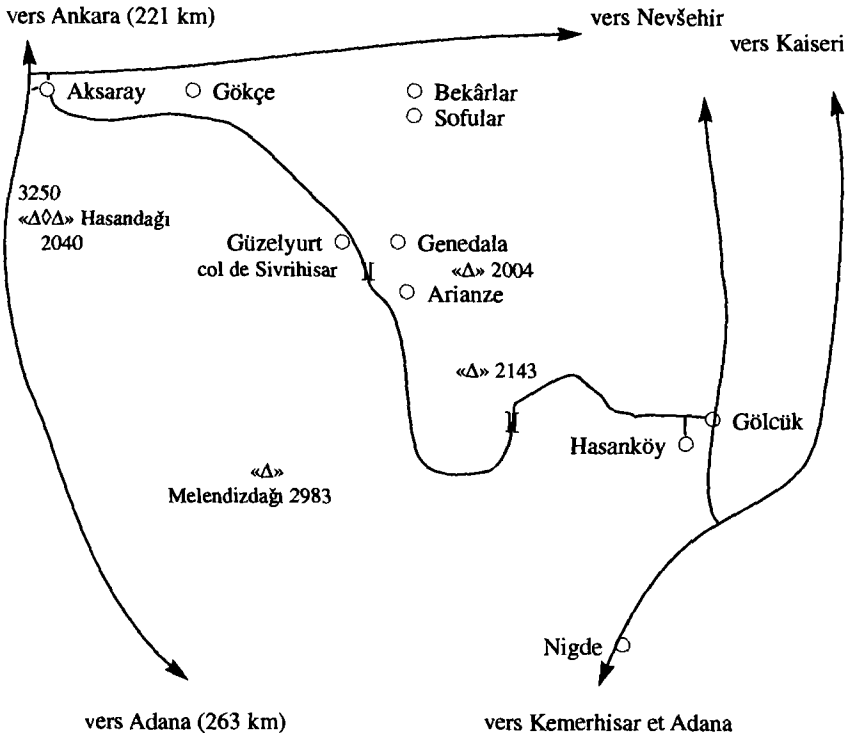
3° Bekârlar est une réserve de matériaux de récupération à bon marché ; mais, l'évacuation de ceux-ci s'accélère et élimine des traces du passé.

Conclusion générale

L'intérêt que des historiens, hellénistes, byzantinistes ou patristiciens attachent au site ancien de Nazianze et l'étendue des lieux qui perpétuent le toponyme traditionnel *Nenezi/Nazianze* sur environ 6 km de Nenezi Gözü à Nenezi Dağı contrastent avec l'apparente insignifiance de Nenezi/Bekârlar, le village actuel. Il est urgent et nécessaire que des archéologues se portent au secours de l'Histoire sur ce terrain.

Louvain-la-Neuve. Justin MOSSAY.

Routes de la Cappadoce occidentale.
Schéma approximatif d'après les cartes routières



D'après *Tabula Imperii Byzantini* de F. HILD et M. RESTLE :

Aksaray olim Archelaïs / Coloneia (34°40 / 38°20, p. 207-208).
Gökçe olim Momoason / Mamasun (34° / 38°20, p. 239).
Bekârlar olim Nenezi / Nazianzos (34°20 / 38°20, p. 244-245).
Sofular olim Sorsovou / Borissos (34°20 / 38°20, p. 159).
Hasandağı olim Mont Argée (34° / 38°, p. 149).
Güzelyurt olim Gelveri / Karbala (34°20 / 38°, p. 200-201).
Genedala olim Kanotala (34°20 / 38°, p. 198).
Hasanköy / Hasaköy olim Sasima (34°40 / 38°, p. 272-273).
Gölcük olim Limnai (34°40 / 38°, p. 222).
Nigde olim Nakida (34°20 / 37/40, p. 243-244).
Kemerhisar olim Tuwzana / Tyana (34°20 / 37°40, p. 298-299).

Distances approximatives d'après les cartes routières :

Aksaray-Güzelyurt : environ 32 km ; Güzelyurt-Gölcük : environ 53 km ;
Aksaray-Bekârlar : environ 25 km ; Bekârlar-Sofular : environ 3 km ;
Sofular-Genedala : environ 12 km ; Güzelyurt-Genedala : environ 3 km ;
Nenezi Gözü est à environ 4 km à l'ouest de Bekârlar ;
Nenezi Dağı est à environ 2 km à l'est de Bekârlar ;
Arianze est à environ 2 km au sud-est du col de Sivrihisar.

ON THE ORIGINS AND CONNOTATION OF THE TERM *"TEKFUR"* IN BYZANTINE-TURKISH RELATIONS (*)

I. Nomenclature

The proper analysis of Byzantine-Turkish contacts and relations, especially during the later Byzantine period (11th-15th centuries), goes through the pinpointing and comprehending of a various and abundant nomenclature and terminology, of Greek and non-Greek origins. Several names, titles-offices and other terms used and employed by Byzantine and other authors could, if not comprehended and utilised properly, lead the modern scholar to misunderstandings, misapprehensions or even to utterly erratic anachronisms in the course of research. This reason, therefore, necessitates a systematic attempt at bringing forth facts and elements in the form of specialised contributions concerning each one of those terms separately, or even in the parallel examination of problematic names and terms encountered in the relevant Byzantine, Oriental (Christian or Moslem) and even Western (mostly Latin) primary sources (1).

(*) A paper presented in the Colloque international *"La Méditerranée médiévale : perceptions et représentations"* (16-18 avril 1998), organised by the University of Sfax (Faculté de Lettres et Sciences Humaines/Département d' Histoire) (Tunisia), in collaboration with Le Centre Universitaire d' Étude et de Recherche Médiévale d' Aix and Le Centre d' Études et de Civilisation Médiévale de 1' Université de Rouen. My sincere thanks to the eminent Armenian Byzantinist, Professor Hratch Bartikian of the Armenian Academy of Sciences, for his invaluable assistance regarding the Armenian etymology of *tekfur.*

(1) See recently A. Savvides, *Some Notes on the Terms Agarenoi, Ismaelītai and Sarakenoī in Byzantine Sources,* in *Byz.*, 67.1 (1997), pp. 89-96, with pertinent references. The Oriental sources discussed below are presented and analysed (particularly in connection to Byzantine-Oriental relations) in my forthcoming manual : *Οι ανατολικές (μη ελληνόφωνες) πηγές για τη βυζαντινή ιστορία (χριστιανικές, μουσουλμανικές, ιουδαϊκές, αφρικανικές). Λεξικογραφικό βοήθημα.*

One of the most significant pertinent examples of Turkish titulature is *"tekfur"* ; the term survives exclusively in Oriental sources with the variant types *tekvur* or *tekviour,* while the variants *tekur, tekir* and *teker* were also in use. It is a term chiefly employed by the Moslem Arab, Persian and Turkish authors of the later Seljuk period (in the course of the Anatolian Sultanate or Rûm in Iconium/Konya) as well as of the early Ottoman era (i.e. of the Ottoman Emirate/Sultanate of the great 14th and 15th-century conquests). By it the above authors denoted mainly Byzantine as well as other Christian lords/governors of towns and fortresses in Asia Minor (mainly in Bithynia and the Pontus) as well as in Thrace. More often than not the term also signified Christian important or lesser warrior-leaders of Byzantium's frontier zone with Islam, that is, the areas known as *"thughur"* and *"awasim"* to the Arabs and later as *"udj"* (Turk. *uc)* to the Turks (thus *uc-emiri* denoted chiefs, lords of the frontier, to whom the various *beys/beghs* were in fact vassal lords in the same areas) (2).

At this juncture the parallel comparison to the leaders/commanders of the *akrîtai* of Byzantine popular tradition seems obvious, although gradually the term *tekfur* ended up signifying the rulers themselves, either Byzantine or other Christian rulers of the Middle and the Near East, but also of the Balkan front. A typical example here is the Seljuk nomenclature of the first Grand Comnenian emperor of the Pontus (of the Empire of Trebizond) as *tekfur* of the *"Djanit"* area (Djanit denotes the Pontus, i.e. north-eastern Asia Minor) ; let us also recall here the impressive three-storey high late 13th-century *Tekfur Sarayi,* as the Ottomans renamed the "Emperor's Palace" in Constantinople (3).

It was in 1866 that the linguist J. Zenker in his cardinal manual entitled *Türkish-arabisch-persischer Handwörterbuch* wrote that the term

(2) See entries *al-awasim,* in *Encyclopaedia of Islam*[1] (= *EI*[1]) (by M. STRECK) and in *Encyclopaedia of Islam*[2] (= *EI*[1]) (by M. CANARD) ; *al-thughur,* in *EI*[1] (by E. HONIGMANN) ; *awasim* and *thughur,* in *ODB* (by W. KAEOI) ; on the udj beys see H. İNALCIK, *Ottoman Methods of Conquest* in *Studia Islamica,* 2 (1954), pp. 103-104 (= ID., *The Ottoman Empire : Conquest, Organisation and Economy,* Variorum Reprints series, London, 1978, study I). On the *udj* frontiers see S. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization, 11th-15th Century,* California U.P., 1971 (repr. 1986), pp. 192-193, 279 ff. and index : s.v. *udj* ; cfr A. SAVVIDES, *Οι Τούρκοι και το Βυζάντιο, I : Προ-οθωμανικά φύλα στην Ασία και στα Βαλκάνια,* Athens, 1996, p. 149.

(3) See entry *Tekfur Sarayi,* in *ODB* (by C. MANGO) ; cfr *Tekfur,* in *EI*[2] (by A. SAVVIDES).

tekfur derived from a gradual corruption of the Greek proper-name Nicephorus *(Nikephōros,* i.e. "victory bearer">*Nikfor*>*Nikfur*> *tekfur).* More probable, however, seems the conviction that the term is of Armenian origin, associated with the old Armenian root *tag/tay ;* the Turkish *tekfur/tekvur* as well as the medieval Persian *tagawara/takabara* have their roots in *tag* and originate from the Armenian substantive epithet *tagavor/takavor,* meaning "he who wears a crown", the crowned ruler, that is, king, emperor. This etymological derivation — already since the late 13th century — was shown in the late 19th century by H. Hübschmann in the latter's manual on *Armenische Grammatik und Etymologie* (1897) as well as by the Armenian scholar Hr. Ačarian in his invaluable etymological dictionary of Armenian roots, initially published in seven fascicles between 1926 and 1936 and then reissued in four volumes in Erevan, in 1973 (4).

II. In Seljuk and pre-Ottoman times

In the medieval state/kingdom of Cilician Armenia (or Lesser Armenia, c. 1080-1375) the term *tagavor/takavor* came to denote the Rupenid ruler, who was moreover referred to (together with the coinage of his dynasty) as *takafuriyya* by Arab authors. The Armenian origin of *tekfur* is moreover evident by the Turkish name of the Thracian town of *Rhaedestus/Rhaedestos,* i.e. *Tekirdagh* (as renamed by the Ottoman conquerors), the latter consisting of a corruption of the original *Tekfur dagh* (i.e. "mountain of the ruler/of the prince") ; we know that in this town there existed an Armenian church, that of Saint Takavor.

From other usages of the term it seems fitting to mention here the old Gypsy compilation *tagar/takhar/dakhar/dakar,* denoting king and sultan ; let us also refer to *tagarim,* denoting state, as well as the Bohemian *ktagar/tagar,* meaning lord, king ; *tagaur,* on the other hand, was the name given to an Ossetian tribe of the Caucasus (5) ; and finally, reference

(4) See J. Zenker, *Türkisch-arabisch-persisches Handwörterbuch,* Leipzig 1866, s.v. ; H. Hübschmann, *Armenische Grammatik,* I : *Armenische Etymologie,* Leipzig, 1897, s.v. ; Hr. Ačarian, *Etymological Dictionary of (Armenian) Roots* (in Armenian), II, Erevan 1973, pp. 135-137 : entry *tag/tay.* See also Elisabeth Zachariadou, *Ιστορία και θρύλοι των παλαιών σουλτάνων 1300-1400,* Athens, 1991, p. 215 (adopting Zenker's view).

(5) Ačarian, *op. cit.,* 136a-b ; on that Iranophone tribe of the Caucasus see entry *Ossetians,* in *EI²* (by Nancy Leeper).

should be made here to *"fagfur"* a term by which Moslem authors denoted the ruler of the Chinese ; this derived from *"bakh-pūr"*, a Persian translation of the equivalent Chinese term imparting the meaning of "son of the Heavens".

Chronologically the initial encounter of the term leads us in the early 13th century, it is traced in the "Book of the Seljuks" (Seljuk-n_me) of the Persian court chronicler of the Rûm/Konya Sultanate of the Seljuks, namely Ibn (al-) Bibi, who wrote in the second half of the 13th century. Here reference is made to the first Grand Comnenus emperor of Trebizond, Alexius I (1204-1222), who appears in the text as *"Kir Aleks"* (i.e. lord Alexius), "the *tekvur* of the *Djanit* area", i.e. of the regions of the Pontus. This reference is made on the occasion of Alexius I's arrest and eventual befriending with and release by the Konya sultan, Izz al-Din Kaykawus I (1211-1220), on Djumada 2 of the year 611 after Hegira (i.e. the 1st of November of 1214), in the course of the Seljuk siege and capture of the important Pontic harbour of Sinope/Sinop (Sinub) (6).

Moreover, Ibn Bibi also calls the Rupenid ruler of Cilician Armenia *tekfur* in his Seljuk-nāme ; let us recall here that it was mainly during the latter part of the reign of the important Rupenid king Levon (Leo) II the Great (1187/1198-1219) that the Seljuks of Rûm had ventured invasions in Cilician territories (7).

Several powerful Christianised ex-Moslem tekfurs, like Köse Mikhal (Michael) (8), ruler of Charmonkāya/Čirmenkia, but also Samsami

(6) German trans. by H. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibi*, Köbenhavn, 1959, pp. 64,66,67,68 ; Greek trans. A. SAVVIDES, *Οι Μεγάλοι Κομνηνοί του Πόντου και οι Σελτζούκοι του Rûm/Ικονίου την περίοδο 1205/6-1222 : η διήγηση του Ibn Bibi για την κατάληψη της Σινώπης*, in *Αρχείον Πόντου* (= *AP*) 39 (1984), pp. 185,188,189-190, 191 ; cfr ID., *Ο βυζαντινός Πόντος, οι Σελτζούκοι και οι Ντανισμεντίδες Τούρκοι*, in *AP*, 47 (1996-97), pp. 97-98 ; M. KURSHANSKIS, *L'Empire de Trébizonde et les Turcs au XIIIe siècle*, in *REB*, 46 (1988), pp. 112-113 ; entry *Sinub*, in *EI*[1] and *EI*[2] (by J. KRAMERS).

(7) DUDA, *Die Seltschukengeschichte*, pp. 238,239,336 note 40 ; cf. A. SAVVIDES, *Byzantium in the Near East : Relations with the Seljuk Sultanate of Rûm in Asia Minor, the Armenians of Cilicia and the Mongols, A.D. c. 1192-1237*, Thessalonica, 1981, pp. 118,119-120,130.

(8) On the genealogy of the house of the *Mikhaloghlu* see relevant entry in *EI*[1] and *EI*[2] (by F. BABINGER) ; cf. also İNALCIK (above, note 2), p. 103 note 1, VRYONIS (above, note 2), p. 468 note 89 and A. FAILLER, *Les émirs turcs à la conquête de l'Anatolie au début du XIVe siècle*, in *REB*, 52 (1994), p. 110.

Čawush and some others appear in Oriental sources either in alliance or in vassalage of the first Ottoman sultan, Osman I (1288/89-1326), the founder of the Ottoman/Osmanli emirate/sultanate in the late 13th-early 14th century ; let us bear in mind here that, as it was stressed by Halil İnalcik, Osman I himself appears as a bey of a semi-nomadic group of Turcomans/Türkmen of Oghuz origin, in conflict with the tekfurs who controlled their northwestern Anatolian summer and winter pastures (9).

Another important Oriental source, the "Book of the Epics" (Düsturnāme) of the 15th-century Turkish chronicler Enveri, refers to the Byzantine governor/tekfur of the town of Keles/Kilas, in the territories of the western Anatolian emirate/beylik of the Aydinoghlu, in the early 14th century. In the 18th book of the aforementioned epic, which consists of the main source for the history of that important beylik, reference is made to the siege of Keles by the leader and founder of the Aydinoghlus, emir Mehmed begh, in A.H. 710, i.e. A.D. 1308, ensued by the Byzantine tekfur's exodus and surrender to the emir, whose sovereignty was thus acknowledged (10).

Special emphasis should be placed on a most crucial piece of information provided by the great 14th-century Moroccan traveller, Ibn Battutah, concerning the "tekfur of Constantinople", i.e.emperor Andronicus III Palaeologus (1328-1341) ; Ibn Battutah's exact words here read as follows : "sultan ul-Qostantiniyya va ismuhu *takfur* ibn-is-sultani Jirgiš" that is, 'the sultan of Constantine's city, whose name is takfur, the son of the sultan Jirgiš (George ?)". This reference was made on the occasion of a five-week visit of Ibn Battutah in the Byzantine capital, which is however rather difficult to date precisely (11). And this, because, if we accept

(9) H. İNALCIK, *The Emergence of the Ottomans,* in *Cambridge History of Islam* 1A (1970, repr. 1980), p. 267.

(10) Ed.-French trans. Irène MÉLIKOFF (-SAYAR), *Le Destan d'Umur Pacha. Düsturname-i Enveri,* Paris, 1954, p. 47.29-32 : *mancılı yıle Kilasi aldı ol çiquban tekfurı hidmet gıldı bol* ("conquit Keles dont le tekfur sortit pour lui rendre homage"). See also the unsurpassed analysis of this epic by the late P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur "La Geste d'Umur Pacha",* Paris, 1957.

(11) French. trans. C. DEFRÉMERY-B. SANGUINETTI, *Voyages d'Ibn Battoutah,* II, Paris, 1854 (repr. 1979, p. 412 ff. and pp. XI, 393 and 427 (on two chronological suggestions : 1311 and 1333-1334) ; Engl. trans. H. A. R. GIBB, *The Travels of Ibn Battuta (in Asia and Africa) A.D. 1325-1255,* II, Cambridge, 1962, pp. 503-504, 511-513 ; the Constantinopolitans called the Moroccan traveler and his companions "Saracens" : on the use of this term see SAVVIDES (above, note 1).

the older version proposed by H. A. R.Gibb, Ivan Hrbek and André Miquel and recently reiterated by Ross Dunn and C.E. Bosworth, that the Moroccan traveller visited Constantinople in the autumn of 1332 ([12]), then the latter's information that Jirgi, the father (sic) of the takfur was still alive having adopted the monastic life, happens to the doubly erratic and proves the elliptic knowledge on the part of Ibn Battutah regarding contemporary Byzantine internal political and dynastic issues ([13]). And this, because

i. Jirgiš, by which Ibn Battutah means Andronicus II Paleologus (1282-1328), was not father but grandfather of Andronicus III, and

ii. Andronicus II was no longer alive in the fall of 1332 ; as it is known to Byzantinists, he had resigned in 1328 in favour of his grandson, Andronicus III (referred to as *"takfur"* by the Moroccan) ; moreover, as we happen to know from the anonymous Byzantine short chronicles, Andronicus II had died as monk Anthony on 12/13 February of the year 6840 since the creation of the world, that is, in A.D. 1332 ([14]) ; so, in fact, Ibn Battutah's visit to Constantinople took place some months following Andronicus II's demise. Thus, the Jirgiš of Ibn Battutah must have been some important Constantinopolitan monk called George, who was erratically associated by the Moroccan with the recently deceased ex-emperor ([15]). This is a major chapter in later Byzantine prosopography which requires, in my view, serious further investigation.

Another important Oriental source, the Turkish epic of Dede Korkud, makes a crucial reference to the mid-14th-century Grand Comneni of Trebizond ; in the 6th book/ballad of this work the *tekfur* of Djanit makes his presence about 1352 A.D. — in historical terms he is none other than Alexius III Grand Comnenus, who reigned between 1349 and 1390 ; the

(12) See previous note and I. HRBEK, *The Chronology of Ibn Battuta's Travels*, in *Archiv Orientalní* 30 (1962), p. 481 ; entry *Ibn Battuta*, in *EI²* (by A. MIQUEL : in 1332-1333) ; R. DUNN, *The Adventures of Ibn Battuta, a Muslim Traveller of the 14th Century*, London, 1986, pp. 170-172, 180 in note 17 ; entry *Saracens*, in *EI²* (by C. E. BOSWORTH).

(13) Cfr the still useful dissertation by the late G. GEORGIADES ARNAKES, *Οι πρώτοι Οθωμανοί. Συμβολή εις το πρόβλημα της πτώσεως του Ελληνισμού της Μικράς Ασίας, 1282-1337*, Athens, 1947, pp. 15-16, note 49 ; AČARIAN (above, note 5), pp. 136-137.

(14) See P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, II, Vienna, 1977, pp. 239-241.

(15) Cfr entry *Saracens*, in *EI²* (by C. E. BOSWORTH).

latter appears to subject the Turcoman emir of the White Sheep Turcomans (the Akkoyunlu), Turali Khan ([16]), to the onerous task of performing three miraculous feats in order to gain the hand of his beautiful Amazon-like daughter ([17]). The historical context here is evident, since it is known that several marriage arrangements were concluded between princesses or aristocratic ladies of the Trebizondine court and rulers of the bickering Turcoman states of the Akkoyunlu and the Karakoyunlu (the Black Sheep) Turcomans, as it is manifested in the studies of Anthony Bryer and other scholars ([18]).

III. In Ottoman times

It was in the second half of the 14th century, with the Ottoman penetration and gradual settlement in the Balkan peninsula, that the term *tekfur* makes its presence, too. Of particular interest is the case of the old Ottoman chronicle of Yakhshi Fakih, which was preserved in the well-known "Chronicle of the House of Osman" (Tevarih i-al-i Osman) by Ashik-Pasha-Zade, who died between 1484 and 1486. According to Yakhshi Fakih's account in the year A.H. 761-762, that is, between 1359 and 1361 A.D., the Christian *tekfurs* (Byzantine governors) of the Thracian towns of Messēne/Misin(i) and Didymoteichon/Dimetoka surrendered their fortresses to the Ottoman forces : Messēne fell to prince

(16) Cfr A. Bryer, *Han Turali Rides Again,* in *BMGS* 11 (1987), pp. 193-206 (=Id., *Peoples and Settlement in Anatolia and the Caucasus, 800-1900,* Variorum Reprints series, London, 1988, study II).

(17) Ed. A. Fahrettin Kirzioğlu, *Dede Korkut Oğuznamelevi,* İstanbul, 1952, p. 117 ff. = ed. E. Rossi, *Kitab-i Dede Korkut,* Vatican City, 1952, pp. 31 ff., 180 ff, 219 ; Engl. trans. F. Sümer-A.Uysal-W. Walker, *The Book of Dede Korkud : a Turkish Epic,* Austin Texas-London, 1972, p. 101 ff. ; Engl. trans. G. Lewis, *The Book of Dede Korkud,* Harmondsworth (Penguin), 1974, p. 117 ff. See also Irène Mélikoff (-Sayar), *Géorgiens, Turcomans et Trébizonde : notes sur le "Livre de Dede Korkut",* in *Bedi Kartlisa,* 17-18 (Paris 1964), pp. 18-27 (= Ead., *De l'épopée au mythe : itinéraire turcologique,* İstanbul 1995, pp. 13-23).

(18) See A. Bryer, *Greeks and Türkmen : the Pontic Exception,* in *DOP,* 29 (1975), pp. 119, 134-135 ; cfr Id., *Han Turali,* p. 197 ff. See also recently R. Shukurov, *Between Peace and Hostility : Trebizond and the Pontic Turkish Periphery in the 14th Century,* in *Mediterranean Historical Review,* 9.1 (1994), pp. 20-72.

Murad Khan Ghazi and Didymoteichon to Hadji il-Bey ([19]). Yakhshi Fakih's solid chronology, however, safely connects these events with the reign of the second Ottoman sultan, Orkhan (1326-1362) ([20]) and not with that of his son and successor, Murad I (1362-1389), as it has often been supported ([21]), though we cannot rule out the fact that Murad in fact participated in those conquests during his father's last years of power. According to the same chronicler, however, the tekfur of Messēne immediately surrendered to Murad, while the one of Didymoteichon, after initially ambushed and seized, was eventually forced to agree to his castle's capitulation in return for his release, about 1361 ; of course, we know that this surrender of Didymoteichon (probably in the spring of 1361) was to prove temporary, since the town's definitive Ottoman capture took place a few years later, in 1373 ([22]), i.e. about five years following the conquest of Adrianople/Edirne, the first Ottoman capital on European soil, a conquest safely dated by no less than eight Byzantine short chronicles to the years 1368 to 1369 ([23]).

Of particular interest is also the type/form *tekfur/oghlu* ("son of the king/prince"), encountered in the chronicle of the 15th-16th-century Ottoman chronicler Mehmed Neshri, who died in 1520. Here *tekfuroghlu*, is recorded in combination with the Turkish epithet *kör*, meaning "blind" ; therefore : "kör tekfuroghlu" = the son of the blind king. This reference is made here in connection with the final stages of the fratricidal strife that harassed the Ottoman sultanate since the defeat, arrest and

(19) German trans. R. KREUTEL, *Vom Hirtenzelt zur hohen Pforte... nach der Chronik... vom Derwisch Ahmed, gennant Ašik-Paša-Sohn,* Graz-Vienna-Köln, 1959,80,82 ; cfr ZACHARIADOU (above, note 4), pp. 191 note 199, 192-193 note 201 (dates the events between 1357-1360 and discusses various versions on Didymoteichon's capitulation).

(20) Orchan's death is dated to the spring of 1362 : see SCHREINER, *Byzant. Kleinchroniken,* II, 290-291 ; entry *Orkhan,* in *EI²* (by Elis. ZACHARIADOU).

(21) As in entry *Dimetoka,* in *EI²* (by F. BABINGER) and in H. İNALCIK, *The Conquest of Edirne, 1361,* in *Archivum Ottomanicum* 3 (The Hague 1971), p. 196 note 45 (= ID., *The Ottoman Empire* [above, note 2], study III).

(22) See SCHREINER, *op. cit.*, II, pp. 289-290 ; cf. entry *Didymoteichon,* in *ODB* (by T. GREGORY) and P. SOUSTAL, *Thrakien..., TIB,* 6, Vienna, 1991, pp. 242, 243.

(23) See SCHREINER, *op. cit.*, II, pp. 297-299 ; cfr ZACHARIADOU, *op. cit.*, pp. 193-194 note 205 ; entry *Adrianople,* in *ODB* (by T. GREGORY and Nancy ŠEVČENKO) ; for other datings see İNALCIK (above, note 21) and entry *Edirne,* in *EI²* (by M. TAYYIB GÖLKBILGIN).

death of the captured sultan Bayazid I "Yildirim" (the "Thunderbold") (1389-1402) at the hands of the conquering Mongol ruler Tamerlane, in 1402-1403 and until the ascent on the Ottoman throne of Mehmed I (1413-1421), the eventual victor among Bayazid's successors, in 1413. So, Neshri's information on the final phases of the above mentioned civil war between the princely Ottoman brothers, Musa Chelebi and Mehmed I Chelebi in mid-1413 ([24]), a war waged on Bulgarian — or according to other scholars on Serbian-soil (following the Ottoman invasion of Serbia) ([25]), enriches significantly the pertinent Byzantine and Balkan sources by adding a crucial addendum : that on Mehmed I's side and among various rulers and Turkish lords, there was, apart from the ageing Evrenos begh, also the territory of the blind prince ([26]).

A peculiar problem is raised here in connection with the question whether we should consider that here Neshri in fact meant Thessalonica — albeit with an erratic chronology — while the same chronicler's "blind prince" was the partially blinded John VII Palaeologus, son of the likewise partially blinded Andronicus IV Palaeologus. As far as the topographical identification goes, this was very recently supported by the Serbian promising Byzantinist Sanja Mešanović in her M.A. dissertation on John VII submitted to the University of Belgrade ; in it Mešanović moreover maintains that the king's son in this case could be in fact Isa Chelebi, one of Bayazid I's sons who had visited Constantinople in mid-1403 and had met there with John VII, who most probably baptised

(24) Edd. F. R. UNAT-M. A. KÖYMEN, *Nesri Tarihi (Kitâb Gihan-nümâ)*, II, Ankara, 1957 (repr. 1987), pp. 510-511 with note 2.

(25) See, inter alios, entries *Mehemmed I*, in *EI*[2] (by H. İNALCIK) and *Musa Čelebi*, in *EI*[2] (by C. IMBER) ; *Mehmed I* and *Musa*, in *ODB* (by S. REINERT) ; cfr D. PITCHER, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leiden 1972, p. 59 and map XII ; İ. H. UZUNÇARŞILI, *Osmanlı Tarihi*, I, Ankara, 1988[5], pp. 343-344 ; C. IMBER, *The Ottoman Empire 1300-1481*, İstanbul 1990, pp. 72-73 ; D. NICOL, *The Last Centuries of Byzantium 1261-1453*, Cambridge U.P. 1993[2], pp. 326-327 ; cf. SCHREINER, *op. cit.*, II, p. 401 and detailed references in E. TRAPP et alii, *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit (= PLP)*, 12 fascicles, Vienna, 1976-1994, fasc. 5 (1985), s.v. *Μεχμέτης Α'* (no. 17.997), fasc. 8 (1986), s.v. *Μουσάς* (no. 19.540).

(26) Among Mehmed I's allies were the Serbian rulers, the Byzantine emperor Manuel II Palaeologus 1391-1425) and the formidable Turkish warlord, *Evrenos begh* (on whom see entries in *EI*[2] [by J. MORDTMANN], in *EI*[2] [by Irène MÉLIKOFF], in *PLP* 3, 1978, s.v. no. 5.955 ; cfr entry *İslam Ansiklopedisi* 4, pp. 414-418 [by İ. H. UZUNÇARŞILI]).

and adopted him ; therefore, in this case Isa is the *tekfuroghlu* and John VII the *tekfur* (27). On the other hand, regarding the possibility of John VII being the *tekfur-oghlu* (in which case the *tekfur* is Andronicus IV), we have the uncontested evidence of the Byzantine short chronicles regarding John VII's death, which took place on 22 September of 1408 (28), something that proves beyond doubt the anachronism of the Ottoman chronicler by a five to six years margin (let us recall here that Neshri had dated the events to 1413) (29).

Moreover, colleague Mešanović has also raised another question : could it be that instead of Isa Chelebi we ought to draw our attention to yet another of Bayazid's sons, called Yusuf-Iosoūphes, who seems to have been also Christianised, probably by John VII himself in 1403 and — what interests us most — died about 1413 in Constantinople ? Could it be that this Iosoūphes was the *tekfur-oghlu* in question (30) ? In closing this section it seems fitting to reiterate the version proposed by the Greek turcologist Elisabeth Zachariadou, who maintains that in Neshri's case we have to do with another of Andronicus IV's sons ; she moreover rules out Nicolae Iorga's old theory in the great Rumanian scholar's *Geschichte des osmanischen Reiches,* that *kör-tekfur* in fact consists of a corruption of the name "Georgi"/and in this case Iorga was referring to king Georgi, the Serbian tsar Stefan's nephew (31).

In closing this paper I would like to draw our attention to a reference by the Ottoman chronicler Kemal-Pasha-Zade, an author almost contemporaneous with Neshri, who died between 1534 and 1536. In this work

(27) See Sanja MEŠANOVIĆ, *Jovan VII Paleolog* (in Serbocroat with Engl. summary), Belgrade, 1996, pp. 105-106, with refs. Isa Čelebi, however, disappears from the forefront of events in Asia Minor, in 1403-1404 (cf. *PLP* 4, 1980, s.v. no. 8.150 ; cfr IMBER, *Ottoman Empire,* p. 65 ; NICOL, *Last Centuries,* p. 323).

(28) See SCHREINER, *op. cit.*, II, p. 389 ; cf. J. BARKER, *Manuel II Palaeologus 1291-1425. A Study in Late Byzantine Statesmanship.* New Brunswick, New Jersey, 1969, p. 278.

(29) Certainly, John VII was not alive in 1413, as surmised by C. IMBER in the latter's entry *Musa*, in *EI*^{2}.

(30) MEŠANOVIĆ, *Jovan VII,* p.106 ; cfr *PLP* 4 (1980), s.v. *Ιωσούφης no.* 9.082.

(31) See N. JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches,* I, Gotha, 1908 (repr. 1962), p. 359 ; E. ZACHARIAROU, *John VII (alias Andronicus) Palaeologus,* in *DOP* 31 (1977), p. 342 note 22 (= EAD., *Romania and the Turks,* c. 1300-c. 1500, Variorum Reprints series, London 1985, study X), citing V. L. MÉNAGE's Ph.D. dissertation : *Neshri's History of the Ottoman,* London, 1964, pp.11-14.

the conquests of Mehmed II "Fatih" (the "Conqueror") (1451-1481) following the capture of Constantinople on 29 May 1453, make it clear that this sultan's chief objective was to revive the Byzantine Empire under his own Moslem sceptre. And this since, as Kemal-Pasha-Zade attests, he sought to leave "no one among the Romans (= Byzantine Greeks) who could be named *tekfur*". We see here that by the second half of the 15th century the term has evolved : it is now employed under its eventual definitive connotation, imparting the meaning of "ruler" (king or emperor) of an Empire and its last vestiges ([32]) ; indeed the flow of ensuing developments corroborates the Ottoman chronicler's *dictum,* since a few years after Constantinople the Conqueror turned and eliminated in turn the Despotate of the Morea in 1460-1461 and the Empire of the Grand Comneni of Trebizond in the Pontus, in 1461, while on a parallel basis he gradually annexed the last remaining pockets of the semi-independent states of Thessaly (between 1454 and 1470) and Epirus (until 1479).

Henceforth and in the course of the Turkish domination centuries in the former Byzantine lands, there existed no more tekfurs — at least in accordance to the final, definitive meaning of the term.

Athens, Byzantine Research Centre,
Hellenic National Research Foundation.

Alexios G. C. Savvides.

(32) See fascimile of the Chronicle's MS (Turk Tarih Kurumu), Ankara 1954 (and in transcription, Ankara 1957), pp. 186,613 ; cf. entry *Kemal-Pasha-Zade,* in *EI*[2] (by V. L. Ménage) ; cfr İnalcik (above, note 9), p. 297.

DESCRIPTION DES COLLECTIONS COMPLÈTES DES *ORATIONES* DE GRÉGOIRE DE NAZIANZE : QUELQUES COMPLÉMENTS (*)

Lors de la publication de ma thèse sur les collections complètes des *Discours* de Grégoire de Nazianze, en 1997, je signalais que l'inventaire des collections fourni était incomplet (1) : pour diverses raisons, en effet, je n'ai pas eu l'occasion de tenir compte de quelques manuscrits dans mes travaux. J'attendais, pour publier cet article de complément, d'avoir vu, au moins sur microfilm, l'ensemble de ces témoins ; cela n'a pas été possible pour les manuscrits conservés en Russie, qui ne sont toujours pas accessibles (2) ; comme la situation ne semble pas se débloquer de ce côté, j'ai résolu de publier sans plus attendre, pour les autres témoins, une description correspondant à la classification utilisée dans ma thèse. La description des témoins sera précédée d'un bref rappel des principes suivis, en particulier d'un résumé de l'origine de la classification en M, N et X.

(*) Cet article a été rédigé au Centre d'Etudes sur Grégoire de Nazianze, à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve), dans le cadre d'une Action de Recherches concertées. La première partie de cet article a fait l'objet d'un séminaire organisé par ce Centre, le 10 novembre 2000.

(1) Voir V. SOMERS, *Histoire des collections complètes des* Discours *de Grégoire de Nazianze*, Louvain-la-Neuve, 1997 (*Publications de l'Institut orientaliste de Louvain*, 48) (= SOMERS, *Collections complètes*), p. 314.

(2) Les manuscrits concernés sont les suivants : *Moscou, Syn. gr.* 143 et 145 (voir VLADIMIR [Archimandrite], *Sistematiceskoe opisanie rukopisej Moskovskoi Sinodalnoj [Patriarsej] Biblioteki*. I. *Rukopisi greceskija*, Moscou, 1894, p. 149 et 150-151) ; *Moscou, B.N., gr.* 119 (voir J. MOSSAY, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus*, I-VI, Paderborn-Munich-Vienne-Zurich, 1981-1998 [*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, Neue Folge, 2. Reihe : Forschungen zu Gregor von Nazianz.* Band 1, 5, 10, 11, 12, 14] [= MOSSAY, *Repertorium*], III, p. 218). Ces témoins ont reçu, provisoirement et respectivement, les sigles XX, XZ et X46.

I. La classification en M, N et X

1. *Les «familles» M et N de Th. Sinko*

En 1917, Th. Sinko publiait le fruit de ses recherches sur la tradition manuscrite grecque des *Orationes* de Grégoire de Nazianze (3). Ses recherches s'étaient concentrées sur les collections complètes, dont il a vu un grand nombre d'exemplaires. L'examen de ces manuscrits l'a amené à distinguer deux types de collections complètes, en fonction de l'acolouthie des pièces qui s'y trouvent, c'est-à-dire du nombre de ces pièces et de l'ordre dans lequel elles se suivent.

Le premier type de collection complète comprend les *Orationes* 1-34, 36-45 ; les *Epistulae* 101-102, 202 ; *Ad Virginem* ; *Doxologia* (4). Au total : 49 pièces. Pour cette raison, Th. Sinko lui a attribué comme sigle la lettre grecque **M** (= 40).

Le deuxième type de collection complète comprend les *Or.* 1-34, 36-45 ; les *Ep.* 101-102, 202, 243 ; *Vg* ; *Doxo* ; *Ez* ; *Eccl* (5). Au total : 52 pièces. Le sigle que lui a donné Th. Sinko est la lettre **N** (= 50).

L'*Or.* 35 n'est présente que de manière exceptionnelle dans les collections complètes correspondant à la classification de Th. Sinko : elle figure de première main dans les seuls N13 (*Athos, Vatopedi*, 105 ; XIVe s.) et N19 (*Florence, Laur.*, VII, 12 ; XVe s.) (6). L'authenticité de cette pièce est discutée, et sa rareté dans la tradition manuscrite ancienne renforce le doute.

(3) Th. Sinko, *De Traditione Orationum Gregorii Nazianzeni*. Pars prima, Cracovie, 1917. Pars secunda, *De Traditione Indirecta*, Cracovie, 1923 (*Meletemata Patristica*, II-III) (= Sinko, *De Traditione*).

(4) Désormais, les abréviations suivantes seront utilisées : *Or.* pour *Orationes* (*CPG* 3010) ; *Ep.* pour *Epistulae* (*CPG* 3032, et 3222 pour *Ep.* 243) ; *Vg* pour *Ad Virginem* (voir *CPG* 3035) ; *Doxo* pour *Doxologia* (voir *CPG* 3034). Le texte des *Discours* est édité en *PG* 35-36, celui des *Lettres* en *PG* 37 ; l'édition de la collection *Sources chrétiennes* n'est pas suivie ici, car incomplète : il y manque encore les *Or.* 13-19 et 44-45.

(5) *Ez* pour Σημασία εἰς τὸν Ἰεζεκιήλ (*CPG* 3060) ; *Eccl* pour Μετάφρασις εἰς τὸν Ἐκκλησιαστήν (*CPG* 3061). L'attribution des pièces est contestée, cfr *CPG*.

(6) Les sigles des manuscrits sont repris de Somers, *Collections complètes* ; une nouvelle liste clôture cet article. L'*Or.* 35 est un peu plus représentée dans les collections d'acolouthie X (voir plus loin la définition) : X34 (*Moscou, Syn. gr.*, 147 ; Xe s.), X19 (*Athènes, B.N., M.Π.Τ.*, 433 ; XIe s.), X48 (*Paris, B.N., gr.*,

Les pièces désignées comme *Appendices* par Th. Sinko ne sont pas des *Discours* au sens propre, mais sont intégrées dans leur tradition dès les plus anciens témoins complets conservés. L'appendice de M s'étend à trois *Lettres* dites théologiques de Grégoire (*Ep.* 101, 102, 202) et à deux poèmes (*Vg* et *Doxo*) (7). Les appendices de N comprennent en plus deux opuscules à contenu exégétique (*Ez* et *Eccl*) et une quatrième *Lettre* ; cette lettre porte le n° 243 dans la correspondance de Grégoire (8).

L'ordre des pièces dans les deux acolouthies figure dans le tableau reproduit ci-dessous. Rares sont les manuscrits qui contiennent la totalité d'une collection (9) ; celle-ci est souvent répartie en deux volumes, dont le premier se termine après la vingt-cinquième pièce (10) ; en général, un seul des deux tomes est conservé. Concrètement, cela donne quatre types différents de manuscrits, en plus des collections reliées en un volume : MI, MII, NI, NII.

Th. Sinko ne se contente jamais de l'expression neutre «groupe M» ou «groupe N» : il parle d'emblée des familles de manuscrits M et N, présumant implicitement que les groupements effectués en se fondant sur les acolouthies doivent être confirmés par l'examen des variantes textuelles. Examen qu'il ne réalise que de manière très partielle : pour quelques textes, et sur un nombre limité de manuscrits (11).

1153 ; XIIe s. ; ne figure pas dans SOMERS, *Collections complètes*), X35 (*Vatican, gr.*, 469 ; XIVe s.). Elle a parfois été ajoutée par une main postérieure, comme en X11 (*Paris, B.N., gr.*, 510 ; c. 880), N20 (*Florence, Laur.*, VII, 22 ; X[e] ou XIe s.) ; l'absence de microfilm ne permet pas de trancher pour X23 (*Athos, Protaton, gr.* 3 ; Xe s.) et XZ (cfr n. 3 ci-dessus). L'*Or.* 35 figure encore dans treize collections de non-lus (qui complètent ou non une collection de XVI ; voir ci-dessous, n. 13, p. 466) : *Athos, Lavra, gr.*, B 78 ; *Bâle, B.U.*, A.VII.1 ; *Escorial*, Ω.III.17 ; *Florence, Laur., Plut.* VII, 11 ; *Florence, Laur., Plut.* VII, 19 ; *Florence, Laur., Plut.* VII, 35 ; *Messine, B.U., San Salv., gr.*, 64 ; *Paris, B.N., gr.*, 545 ; *Paris, B.N., Coisl.*, 53 ; *Thessalonique, Vlatadon, gr.*, 93 ; *Turin, B.N., gr.*, B.VI.14 ; *Vatican, gr.*, 1249 ; *Vatican, Palat., gr.*, 402. Le *Vatican, gr.*, 445 est le seul recueil hagiographico-homilétique concerné. Des informations sur ces manuscrits se trouvent dans le *Repertorium Nazianzenum, ad loc.* Sur l'attribution de l'*Or.* 35, voir référence dans le *Supplementum* de *CPG* (n° 3010 [35]).

(7) *Vg* est édité en *PG* 37, 632-642 ; *Doxo* est édité en *PG* 37, 511-514.

(8) Son attribution à Grégoire est contestée, cfr *CPG* 3032, 3222 et [1774].

(9) Le *Paris, B.N., gr.* 510 en est un exemple.

(10) *Milan, Ambr.*, E 49-50 inf., par exemple.

(11) Voir SINKO, *De Traditione*, p. 176-218.

Tableau des acolouthies M et N

MI	NI	MII	NII
Or. 2	*Or. 1*	*Or. 29*	*Or. 29*
Or. 12	*Or. 2*	*Or. 30*	*Or. 30*
Or. 9	*Or. 3*	*Or. 31*	*Or. 31*
Or. 10	*Or. 7*	*Or. 20*	*Or. 38*
Or. 11	*Or. 8*	*Or. 28*	*Or. 39*
Or. 3	*Or. 6*	*Or. 34*	*Or. 40*
Or. 19	*Or. 23*	*Or. 14*	*Or. 45*
Or. 17	*Or. 9*	*Ep. 101*	*Or. 44*
Or. 16	*Or. 10*	*Ep. 102*	*Or. 41*
Or. 7	*Or. 11*	*Or. 36*	*Or. 33*
Or. 8	*Or. 12*	*Or. 26*	*Or. 22*
Or. 18	*Or. 16*	*Or. 25*	*Or. 32*
Or. 6	*Or. 18*	*Or. 24*	*Or. 26*
Or. 23	*Or. 19*	*Or. 21*	*Or. 36*
Or. 22	*Or. 17*	*Or. 15*	*Or. 42*
Or. 38	*Or. 43*	*Or. 42*	*Ep. 101*
Or. 39	*Or. 14*	*Or. 43*	*Ep. 102*
Or. 40	*Or. 21*	*Or. 4*	*Ep. 202*
Or. 1	*Or. 24*	*Or. 5*	*Or. 4*
Or. 45	*Or. 15*	*Or. 37*	*Or. 5*
Or. 44	*Or. 25*	*Ep. 202*	*Or. 37*
Or. 41	*Or. 34*	*Or. 13*	*Or. 13*
Or. 32	*Or. 20*	*Vg*	*Vg*
Or. 33	*Or. 27*	*Doxo*	*Doxo*
Or. 27	*Or. 28*		*Ep. 243*
			Ez
			Eccl

(Tiré de SOMERS, *Collections complètes*, p. 70).

2. *Sources chrétiennes*

Ses conclusions ont été suivies sans vérification par les éditeurs des volumes de *Sources chrétiennes* consacrés aux *Discours* grégoriens. Des manuscrits étudiés par Th. Sinko, ils ont sélectionné dix témoins, parmi les plus anciens (quatre d'acolouthie M et six d'acolouthie N). L'apparat critique de ces éditions se présente, dans certains volumes, comme si les témoins se répartissaient effectivement en M et N selon les variantes. Mais une lecture attentive montre que certains manuscrits se situent textuellement tantôt avec les autres témoins de même acolouthie, tantôt avec ceux de l'autre acolouthie. Le problème a été remarqué par les éditeurs de certains volumes, dans la même collection, qui n'y ont pas apporté de solution ([12]).

(12) Pour une présentation synthétique de la position des éditeurs de *Sources chrétiennes*, voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 17-40.

3. *Un nouvel examen de la tradition*

a) *Au point de vue des acolouthies*

L'examen de la tradition sur frais nouveaux a cependant montré que, s'il existe effectivement des manuscrits correspondant à la définition acolouthique donnée par Th. Sinko pour M et pour N, il existe des collections complètes qui ne suivent aucune de ces deux acolouthies. Une cinquantaine de manuscrits sont dans le cas ; ils présentent tous une acolouthie différente, et donc unique. Certains comprennent moins de 40 pièces, mais ils sont classés parmi les collections complètes parce qu'ils contiennent des *Discours* «lus» et des *Discours* «non lus» ([13]). Etant donné leur contenu variable, il ne saurait évidemment être question ici d'acolouthie de groupe, comme pour M et N. Par commodité, ces témoins ont cependant été groupés, sous l'appellation **X**.

b) *Au point de vue textuel*

L'examen des variantes textuelles de quatre *Orationes* ([14]) a montré que :

1) les manuscrits d'acolouthie M ne s'opposent pas toujours systématiquement aux manuscrits d'acolouthie N, contrairement à ce que pensait Th. Sinko ;
2) tous les manuscrits de même acolouthie ne présentent pas toujours les mêmes leçons. En d'autres termes, connaître l'acolouthie d'un témoin ne permet pas de préjuger automatiquement des leçons qu'il atteste.

(13) Une collection de XVI *Discours* «lus à date fixe» (*Or.* 1, 45, 44, 41, 15, 24, 19, 38, 43, 39, 40, 11, 21, 42, 14, 16) circule séparément ; les autres pièces, quand elles sont groupées, sont alors appelées «*Discours* non lus» (à date fixe ; sur cette expression, voir R. ANASTASI, Λόγοι μὴ ἀναγινωσκόμενοι, dans *Siculorum Gymnasium*, N.S. 23 [1970], p. 202-204 et J. MOSSAY, *La collection des* Discours *«non-lus-à-date-fixe» dans le Ms. de New York Gordan Goodhart Gr. 44*, dans II. *Symposium Nazianzenum. Louvain-la-Neuve, 25-28 août 1981.* Actes du colloque international organisé avec le soutien du Fonds belge de la Recherche Scientifique et de la Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft, édités par J. MOSSAY, Paderborn-Munich-Vienne-Zurich, 1983 [*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, N. F., 2. R. : *Forschungen zu Gregor von Nazianz*, 2. Bd], p. 15-21). Mon article *Les collections byzantines de XVI* Discours *de Grégoire de Nazianze* (actuellement sous presse dans la *Byzantinische Zeitschrift*) fait le point sur cette collection.

(14) Les *Or.* 21, 38, 6 et 13. Voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 191-311.

Les conclusions de Th. Sinko doivent donc être améliorées sur deux points :

- le critère de l'acolouthie permet de déterminer non pas deux groupes de témoins, mais plusieurs ;
- puisqu'il n'y a pas nécessairement concordance entre acolouthie et texte, il ne faut plus parler, en se fondant sur les acolouthies, de «familles», mais au mieux de «classes» de manuscrits.

Ceci dit, les manuscrits d'acolouthie N et X ont, dans l'ensemble, un comportement textuel assez homogène et commun ; les témoins d'acolouthie M sont également souvent assez proches ([15]). Mais comme cette homogénéité n'est systématique à 100% dans aucune des classes, il vaut mieux ne pas parler de «manuscrits N», ou M, mais de «manuscrits d'acolouthie N», ou M. De plus, les collations ont montré qu'un manuscrit d'acolouthie N, par exemple, peut suivre la majorité des témoins de même acolouthie dans un *Discours*, mais pas dans un autre ([16]) ; en attendant que soit évaluée la récurrence d'un tel phénomène, il y a lieu de rester prudent également avant de qualifier une variante de «N» ou «NX», par exemple.

II. Description des témoins

Les conventions et principes adoptés dans la description des témoins présentés ici sont ceux du répertoire de manuscrits parus en complément à ma dissertation doctorale ([17]). Qu'il suffise de rappeler ici que ce répertoire a été conçu en fonction de l'objet formel de cette thèse, à savoir les caractéristiques textuelles et externes des collections complètes des *Discours* de Grégoire de Nazianze (contenu, acolouthie, titres, variantes,...) ; ces informations-là sont toujours de première main ; les autres ne reposent pas exclusivement sur mes observations personnelles, mais aussi sur les avis de spécialistes, tels qu'ils sont publiés ; le cas échéant, le lecteur est donc renvoyé à ces publications. Les indications biblio-

(15) Les dernières recherches menées au Centre d'Études sur Grégoire de Nazianze, appuyées sur des moyens techniques plus élaborés, confirment ces observations, comme le montre la présentation extrêmement simplifiée de C. Macé dans ce même tome 71 (2001) de *Byz.*, p. 117-119.

(16) N7, par exemple : voir son comportement pour l'*Or.* 21 dans Somers, *Collections complètes*, p. 217-249.

(17) Voir Somers, *Collections complètes*, p. 314-318.

graphiques relatives à chaque témoin ont volontairement fait l'objet d'une sélection drastique, limitée quelquefois à la synthèse bibliographique présentée dans le *Repertorium Nazianzenum* ([18]).

Les textes de Grégoire sont désignés par le numéro qu'ils portent dans l'édition des Mauristes, reprise par J.-P. Migne (*Patrologia Graeca*, 35-36 : *Or.* 1-26 et 27-45) ; la référence indiquée comprend les numéros de chapitre et colonne, lettre et ligne. Les parties suppléées lors d'une restauration sont soulignées.

Dans le répertoire de ma thèse, les témoins apparaissent par ordre alphabétique de pays, ville, bibliothèque, fonds, puis numéro de conservation, et ont reçu leur sigle en fonction de cet ordre. Les manuscrits présentés ici ont été simplement ajoutés à la suite de cette liste, sans tenir compte d'un ordre ou de critères particuliers. Ils sont décrits dans l'ordre suivant :

1.- *Cesena, Bibl. Malatestiana, gr.* 40 (olim XXIX.1) [= N31]
2.- *Tübingen, Universitätsbibliothek*, Mb 4 [= X42]
3.- *Jérusalem, Patriarcat Grec Orthodoxe, Saba* 169 [= X43a]
4.- *Saint-Pétersbourg, B.N., gr.* 332 [= X43b]
5.- *Rome, Bibl. Angelica, fondo antico.*, 31 [= X44]
6.- *Jérusalem, Patriarcat Grec Orthodoxe, Taphou* 13 [= X45]
- *Moscou, B.N., gr.* 119 [= X46]
7.- *Vatican, Vat. gr.* 469, 2e partie [= X47]
8.- *Paris, B.N., gr.* 1153 [= X48]
- *Moscou, Syn. gr.* 143 [XX]
- *Moscou, Syn. gr.* 145 [XZ]
9.- *Vatican, Ottob. gr.* 4
10.- *Vienne, B.N., Suppl. gr.* 189

Pour les raisons indiquées ci-dessus ([19]), les manuscrits de Moscou ne seront pas décrits ici. Il sera aussi brièvement question de certains témoins, dont la description est parue ailleurs, et plus longuement d'autres, dont le classement parmi les collections complètes pose question.

(18) Cfr ci-dessus, n. 2, p. 462.
(19) Cfr p. 462.

1. *Cesena, Bibl. Malatestiana, gr.* 40 (= D.XXIX,1)

1. Identification

a. *Collection* complète.
b. 51 *pièces* oratoires + *Vita* ([20]) + *Hist.* ([21]) + *Test.* ([22])
c. *Classe* N (**N31**). Particularité : l'*Or.* 1 n'occupe pas sa place habituelle, en début de recueil.
d. *Acolouthie* : *Or. 2-3-7-8-6-23-9-10-11-12-16-18-19-17-43-14-21-24-15-25-34-20-27-28-29-30-31-38-39-40-1-45-44-41-33-22-32-26-36-42-Ep. 101-102-202-Or. 4-5-37-13-Vg (+ Doxo)-Ep. 243-Ez-Eccl-Vita-Hist.-Test.*

2. Description matérielle

Parchemin. 449 feuillets ; écriture sur 2 colonnes de 36 lignes (f. 400), à pleine page à partir du f. 436 ([23]). Aucune signature de cahier. Ecriture bouletée de type italique ([24]) ; souvent à cheval sur la ligne rectrice.

3. Présentation des textes

Les *signes marginaux* et les *numéros d'ordre* des *Discours* sont de première main. Les *notes marginales* sont très rares, et de diverses époques. Les *titres finaux* ne sont pas distribués de manière

(20) Une édition toute récente de ce texte (*BHG* 723) est à présent disponible : X. Lequeux (ed.), *Gregorii Presbyteri Vita Sancti Gregorii Theologi*, Turnhout-Leuven, 2001 (*Corpus Christianorum. Series Graeca*, 44. *Corpus Nazianzenum*, 11).

(21) Les *Histoires mythologiques* du Pseudo-Nonnos, commentaire ciblé de certains *Discours*, ont été étudiées et éditées par J. Nimmo Smith, *Pseudo-Nonniani in IV Orationes Gregorii Nazianzeni Commentarii*, Turnhout, 1992 (*Corpus Christianorum. Series Graeca*, 27. *Corpus Nazianzenum*, 2).

(22) Le *Testamentum* du Théologien (*PG* 37, 389-396) accompagne rarement la collection complète des *Discours*. Sur ce texte, voir par exemple J. Beaucamp, *Le testament de Grégoire de Nazianze*, dans *Fontes Minores*, X (*Forschungen zur Byzantinischen Rechtsgeschichte*), Frankfurt, 1998.

(23) Il ne semble cependant pas nécessaire de postuler un changement de main, *contra* Mossay, *Repertorium*, VI, p. 101.

(24) M.-L. Agati, *La minuscola «bouletée»*, Vatican, 1992 (*Littera Antiqua*, 9, 1-2) [2 vol.] (= Agati, *Bouletée*), p. 243.

systématique. Le *pinax* original (f. 1-2) est en majuscules alexandrines, son titre en couleur ; les titres indiqués dans le pinax concordent avec ceux qui accompagnent les textes, à l'exception des *Hist.* et du *Test.*, non mentionnés dans le pinax ; les *Discours* y sont numérotés ; l'*incipit* des *Discours* accompagne les titres. Cet index est suivi de l'*Explicatio signorum* (f. 2) : astérisque, héliaque, ὡρ(αῖον), σημ(είωσαι) ([25]). Le *colophon* du f. 449 donne le nom du copiste : Χ(ριστ)έ μου σῶσον Ἰωακεὶμ σὸν δοῦλον πόθῳ γράψαντι τὴν δέλτον ταύτην. Décoration «à entailles» ([26]) ou géométrique, or et bleu.

4. Date et provenance

Il s'agirait d'un exemplaire de luxe, provenant des ateliers de Constantinople, dans la deuxième moitié du xe s. ([27]).

5. Contenu

f. 1-2 : *pinax*
f. 2 : *explicatio signorum*
f. 2v : vide
f. 3-29v : α ′ : *Or.* 2
- titre initial : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου ἀπολογητικὸς τῆς εἰς τὸν πόντον φυγῆς ἕνεκεν καὶ αὖθις ἐπανόδου ἐκεῖθεν διὰ τὴν τοῦ πρεσβυτέρου χειροτονίαν ἐν ᾧ τί τὸ τῆς ἱερωσύνης ἐπάγγελμα καὶ ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν ἐπίσκοπον.
- titre final : ἀπολογητικὸς καὶ περὶ ἱερωσύνης.

f. 29v-31v : β ′ : *Or.* 3
- t.i. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.

(25) Sur les signes marginaux et la notice explicative qui les accompagne dans certains témoins, voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 101-121.

(26) AGATI, *Bouletée*, p. 243.

(27) AGATI, *Bouletée*, p. 243-244. *Contra* MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 101 (*Saec.* XI *et* XII) ; E. MIONI, *Catalogo di manoscritti Greci esistenti nelle biblioteche italiane*, I, s.l., s.d. (= Rome, 1964), (= *Ministero della Pubblica Istruzione. Indici e cataloghi*, 20), p. 68-70, date l'ensemble du manuscrit du XIIe s., et attribue sa copie à une main unique.

– t.f. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.

f. 32-42 : γ ′ : *Or.* 7

– t.i. : εἰς καισάριον τὸν ἀδελφὸν ἐπιτάφιος.

– t.f. : εἰς καισάριον τὸν ἀδελφὸν ἐπιτάφιος.

f. 42-49v : δ ′ : *Or.* 8

– t.i. : εἰς τὴν ἀδελφὴν ἐπιτάφιος.

– t.f. : εἰς τὴν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν ἐπιτάφιος.

f. 50-58 : ε ′ : *Or.* 6

– t.i. : εἰρηνικὸς α ′, ἐπὶ τῇ ἑνώσει τῶν μοναζόντων.

– t.f. : εἰρηνικὸς α ′, ἐπὶ τῇ ἑνώσει τῶν μοναζόντων.

f. 58v-62v : ς ′ : *Or.* 23

– t.i. : εἰρηνικὸς β ′, εἰς τὴν σύμβασιν ἣν μετὰ τὴν στάσιν ἐποιησάμεθα οἱ ὁμόδοξοι.

– t.f. : εἰρηνικὸς β ′.

f. 63-65 : ζ ′ : *Or.* 9

– t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα γρηγόριον συμπαρόντος αὐτῷ βασιλείου ἡνίκα ἐπίσκοπος ἐχειροτονήθη σασίμων· ναζιανζοῦ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἦν ἧς καὶ αὐτὸς ἦρξε μετὰ θάνατον τοῦ πατρὸς ἐκκλησίας, μᾶλλον δὲ καὶ (+ ἔτι pinax) περιόντος τοῦ πατρός.

– t.f. : néant.

f. 65-66 : η ′ : *Or.* 10

– t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τοὺς αὐτοὺς μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς φυγῆς.

– t.f. : ἀπολογητικὸς εἰς τοὺς αὐτοὺς μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς φυγῆς.

f. 66v-69 : θ ′ : *Or.* 11

– t.i. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.

– t.f. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 69-71 : ι ′ : *Or.* 12

– t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν γέροντα.

– t.f. : εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν γέροντα.

f. 71-79v : ια ′ : *Or.* 16

– t.i. : εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.

– t.f. : εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.

f. 79v-96 : ιβ ′ : *Or.* 18

– t.i. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν πατέρα ὑπὸ (28) παρουσίᾳ βασιλείου.
– t.f. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν πατέρα ἐπὶ παρουσίᾳ βασιλείου.

f. 96-101v : ιγ ′ : *Or.* 19
– t.i. : εἰς τοὺς λόγους καὶ εἰς τὸν ἐξισωτήν.
– t.f. : εἰς τοὺς λόγους καὶ εἰς τὸν ἐξισωτήν.

f. 102-106 : ιδ ′ : *Or.* 17
– t.i. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ὀργιζόμενον.
– t.f. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ὀργιζόμενον.

f. 106v-138 : ιε ′ : *Or.* 43
– t.i. : εἰς βασίλειον ἐπίσκοπον καισαρείας καππαδοκίας ἐπιτάφιος.
– t.f. : εἰς βασίλειον ἐπίσκοπον καισαρείας καππαδοκίας ἐπιτάφιος.

f. 138-153 : ις ′ : *Or.* 14
– t.i. : περὶ πτωχοτροφίας.
– t.f. : περὶ πτωχοτροφίας.

f. 153-165v : ιζ ′ : *Or.* 21
– t.i. : εἰς τὸν ἅγιον ἀθανάσιον.
– t.f. : εἰς τὸν ἅγιον ἀθανάσιον.

f. 166-172v : ιη ′ : *Or.* 24
– t.i. : εἰς τὸν μάρτυρα κυπριανὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπανήκων μετὰ μίαν τῆς μνείας ἡμέραν.
– t.f. : εἰς τὸν μάρτυρα κυπριανόν.

f. 172v-178v : ιθ ′ : *Or.* 15
– t.i. : εἰς τοὺς μακκαβαίους.
– t.f. : εἰς τοὺς μακκαβαίους.

f. 178v-186 : κ ′ : *Or.* 25
– t.i. : εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον.
– t.f. : εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον.

f. 186v-190v : κα ′ : *Or.* 34
– t.i. : εἰς τὸν κατάπλουν τῶν αἰγυπτίων ἐπισκόπων.
– t.f. : εἰς τὸν κατάπλουν.

f. 190v-194v : κβ ′ : *Or.* 20
– t.i. : περὶ δόγματος καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων σχεδιασθείς.
– t.f. : περὶ δογμάτων σχεδιασθείς.

(28) ἐπί pinax.

f. 195-198v : κγ ′ : *Or.* 27
- t.i. : πρὸς εὐνομιανοὺς προδιάλεξις ἢ ὅτι οὐ παντὸς τὸ περὶ θεοῦ διαλέγεσθαι ἢ πάντοτε.
- t.f. : πρὸς εὐνομιανούς.

f. 198v-211v : κδ ′ : *Or.* 28
- t.i. : περὶ θεολογίας (+ β ′ pinax).
- t.f. : περὶ θεολογίας.

f. 211v-219v : κε ′ : *Or.* 29
- t.i. : περὶ υἱοῦ α ′ λεχθεὶς ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : περὶ υἱοῦ α ′ .

f. 220-228 : κς ′ : *Or.* 30
- t.i. : περὶ υἱοῦ β ′ λεχθεὶς ὁμοίως.
- t.f. : περὶ υἱοῦ β ′ .

f. 228-238v : κζ ′ : *Or.* 31
- t.i. : περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος λεχθεὶς ὁμοίως.
- t.f. : περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος.

f. 239-244 : κη ′ : *Or.* 38
- t.i. : εἰς τὰ θεοφάνια.
- t.f. : néant.

f. 244-250v : κθ ′ : *Or.* 39
- t.i. : εἰς τὰ φῶτα (+ λεχθεὶς ὁμοίως pinax).
- t.f. : néant.

f. 251-270 : λ ′ : *Or.* 40
- t.i. : εἰς τὸ βάπτισμα (+ λεχθεὶς ὁμοίως pinax).
- t.f. : néant.

f. 270-271v : λα ′ : *Or.* 1
- t.i. : εἰς τὸ πάσχα καὶ εἰς τὴν βραδυτῆτα.
- t.f. : néant.

f. 271v-283 : λβ ′ : *Or.* 45
- t.i. : εἰς τὸ ἅγιον πάσχα (+ λεχθεὶς ὁμοίως pinax).
- t.f. : néant.

f. 283v-286v : λγ ′ : *Or.* 44
- t.i. : εἰς τὴν καινὴν κυριακήν.
- t.f. : néant.

f. 286v-287v : *insertio solita in Or.* 44 ([29]).

(29) Il s'agit d'un passage de l'*Or.* 44, parfois omis ou placé après la fin de ce *Discours* : de ἐγκαίνια, ἐγκαίνια (2, 609 A 12) à πλησιάσαντες (4, 612 B 3).

f. 287v-294 : λδ ′ : *Or.* 41
- t.i. : εἰς τὴν πεντηκοστὴν λεχθεὶς ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : néant.

f. 294-300 : λε ′ : *Or.* 33
- t.i. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν (+ λεχθεὶς ὁμοίως pinax).
- t.f. : néant.

f. 300-306 : λς ′ : *Or.* 22
- t.i. : εἰρηνικὸς γ ′ εἰς ἀμφιλόνεικον.
- t.f. : néant.

f. 306-317 : λζ ′ : *Or.* 32
- t.i. : περὶ τῆς εὐταξίας τῆς ἐν ταῖς διαλέξεσι.
- t.f. : néant.

f. 317v-324v : λη ′ : *Or.* 26
- t.i. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστὰς μετὰ κατὰ μάξιμον.
- t.f. : néant.

f. 325-329 : λθ ′ : *Or.* 36
- t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ πρὸς τοὺς λέγοντας αὐτὸν ἐπιθυμεῖν τῆς καθέδρας κωνσταντινουπόλεως.
- t.f. : néant.

f. 329v-339 : μ ′ : *Or.* 42
- t.i. : εἰς τὴν τῶν ἑκατὸν πεντ(ήκοντα) ἐπισκόπων παρουσίαν.
- t.f. : néant.

f. 339v-343v : μα ′ : *Ep.* 101
- t.i. : πρὸς κληδόνιον πρεσβύτερον ἐπιστολὴ α ′ + formule de salut.
- t.f. : néant.

f. 344-346 : μβ ′ : *Ep.* 102
- t.i. : κατὰ ἀπολιναρίου πρὸς κληδόνιον ἐπιστολὴ β ′.
- t.f. : néant.

f. 346-347 : μγ ′ : *Ep.* 202
- t.i. : πρὸς νεκτάριον ἐπίσκοπον κωνσταντινουπόλεως.
- t.f. : néant.

f. 347v-380v : μδ ′ : *Or.* 4
- t.i. : κατὰ ἑλλήνων καὶ κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς (30) α ′.
- t.f. : néant.

(30) Ce mot est omis dans le pinax.

f. 381-394v : με ′ : *Or.* 5
- t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος β ′.
- t.f. : néant.

f. 395-402 : μς ′ : *Or.* 37
- t.i. : εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ εὐαγγελίου λεχθεὶς ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : néant.

f. 402-403 : μζ ′ : *Or.* 13
- t.i. : εἰς τὴν χειροτονίαν δοαρῶν ὁμιλία ἐκδοθεῖσα εὐλαλίῳ ἐπισκόπῳ.
- t.f. : néant.

f. 403v-405 : μη ′ : *Vg* + *Doxo* (sans séparation)
- t.i. : πρὸς παρθένον παραινετικός.
- t.f. : néant.

f. 405-407 : μθ ′ : *Ep.* 243
- t.i. : πρὸς εὐάγριον μοναχὸν περὶ θεότητος.
- t.f. : néant.

f. 407v-408 : ν ′ : *Ez*
- t.i. : σημασία εἰς τὸν ἰεζεκιήλ.
- t.f. : néant.

f. 408v-417v : να ′ : *Eccl*
- t.i. : μετάφρασις εἰς τὸν ἐκκλησιαστήν.
- t.f. : néant.

f. 418-435 : νβ ′ : *Vita*

f. 436-448 : *Hist.* Ps.-Nonnos ([31])

f. 448v-449 : *Test.* ([32])

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 101-102 ; AGATI, *Bouletée*, p. 243-244.

2. *Tübingen, Universitätsbibliothek*, Mb. 4 (= K.13)

1. Identification

a. *Collection* complète (*partim*).
b. 25 *pièces* oratoires conservées + *Hist.* + *non gregoriana*.

(31) Pièce non mentionnée dans l'index.
(32) Pièce non mentionnée dans l'index.

c. *Classe* X (**X 42**). Suit l'ordre N jusqu'à l'*Or.* 17 incluse.
d. *Acolouthie* : (1 pièce perdue)-*Or.* 2 (*partim*)-*3-7-8-6-23-9-10-11-12-16-18-19-17-44-13-14-4-5-20-27-28-29-30-31-Hist. in 4-Hist. in 5-non greg.*

2. Description matérielle

Parchemin. 255 feuillets ; écriture sur 2 colonnes de 25 lignes (f. 12). Quelques signatures de cahiers subsistent dans la marge inférieure extérieure du premier feuillet : η ′ (f. 38), κς ′ (f. 178) ; davantage de signatures seraient visibles sur pièce (33).

3. Présentation des textes

Des *signes marginaux*, de première main, et quelques *notes marginales* accompagnent les textes. Les *numéros d'ordre* des *Discours* se situent dans la marge, en face de la première ligne de texte, sous la forme : λόγ (pour λόγος) ⁎. Des *notes* accompagnent les *titres* de quelques *Discours* (ex. : *Or.* 3 et 7). Les titres et initiales sont décorés (carmin). Le f. 255 est un fragment de manuscrit écrit en onciale.

4. Date et provenance.

Saec. XI (*saec.* XIII : ff. 231v-254v ; *saec.* IX-X : f. 255) (34). Comme J. Mossay, W. Schmid estime que les f. 231v-254v sont dus à une autre main que le reste du manuscrit, mais il ne semble pas considérer que cette main soit d'une époque différente ou très éloignée de la première (35) ; l'état du microfilm du Centre d'Etudes sur Grégoire de Nazianze, à Louvain-la-Neuve, ne permet pas de trancher définitivement, mais ne donne pas à penser à un grand écart non plus.

(33) Cfr Mossay, *Repertorium*, III, p. 96.
(34) *Ibidem.*
(35) W. Schmid, *Verzeichnis der griechischen Handschriften der Königlichen Universitätsbibliothek zu Tübingen*, Appendix de : *Verzeichnis der Doktoren welche die Philosophische Fakultät der Königlichen Würtembergischen Eberhard-Karlsuniversität in Tübingen im Dekanatsjahre 1901-1902 ernannt hat*, Universitätschrift, Tubingen, 1902, p. 8-11.

5. Contenu

f. 1-20v : (2) : *Or.* 2 (acéphale)
- depuis : ἀσ]φαλέστατον καὶ ἀνδρὸς ὄντως (27, 437 A 1).

f. 20v-22v : γ ′ : *Or.* 3
- t.i. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.
- note marginale, disposée en forme de croix sur socle.

f. 22v-32v : δ ′ : *Or.* 7
- t.i. : εἰς καισάριον τὸν ἀδελφὸν ἐπιτάφιος.
- note marginale, disposée en forme de deux croix superposées.

f. 32v-41 : ε ′ : *Or.* 8
- t.i. : εἰς τὴν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν [+ γοργονίαν *p.c.*] ἐπιτάφιος.

f. 41-50v : ς ′ : *Or.* 6
- t.i. : εἰρηνικὸς πρῶτος ἐπὶ τῇ ἑνώσει τῶν μοναζόντων.
- mg, abîmé : οὗτος ἐρρέθη παρουσίᾳ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ.

f. 50v-55v : ζ ′ : *Or.* 23
- t.i. : εἰρηνικὸς δεύτερος εἰς τὴν σύμβασιν ἣν μετὰ τὴν στάσιν ἐποιησάμεθα οἱ ὁμόδοξοι.

f. 55v-58 : η ′ : *Or.* 9
- t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα γρηγόριον συμπαρόντος αὐτῷ (36) βασιλείου ἡνίκα ἐπίσκοπος ἐχειροτονήθη σασίμων· ναζιανζοῦ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἦν ἧς καὶ αὐτὸς ἦρξε μετὰ θάνατον τοῦ πατρὸς ἐκκλησίας, μᾶλλον δὲ καὶ ἔτι περιόντος τοῦ πατρός.

f. 58-59v : θ ′ : *Or.* 10
- t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τοὺς αὐτοὺς μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς φυγῆς.

f. 59v-62v : ι ′ : *Or.* 11
- t.i. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 62v-65 : ια ′ : *Or.* 12
- t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν γέροντα ἤγουν τὸν ἑαυτοῦ πατέρα [suivi, dans une encre plus claire, de : ἡνίκα ἐπέτρεψεν αὐτῷ φροντίζειν τοῦ ναζιανζοῦ ἐκκλησίας].

(36) La lecture de ce mot est mal assurée.

f. 65-75 : ιβ ′ : *Or.* 16
– t.i. : εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.
f. 75-93v : ιγ ′ : *Or.* 18
– t.i. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα συμπαρόντος (37) βασιλείου.
f. 93v-100 : ιδ ′ : *Or.* 19
– t.i. : εἰς τοὺς λόγους καὶ εἰς τὸν ἐξισωτὴν ἰουλιανόν.
f. 100-105 : ιε ′ : *Or.* 17
– t.i. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ἰουλιανὸν ὀργιζόμενον ἤτοι τὸν ἐξισωτήν.
f. 105-109v : ις ′ : *Or.* 44
– t.i. : εἰς τὴν καινὴν κυριακὴν καὶ τὸ ἔαρ καὶ τὸν ἅγιον μάρτυρα μάμαντα.
f. 109v-111 : ιζ ′ : *Or.* 13
– t.i. : εἰς τὴν χειροτονίαν δοάρων (suivi, dans une encre plus claire, de : ὁμιλία ἐκδοθεῖσα εὐλαλίῳ ἐπισκόπῳ).
f. 111-127v : ιη ′ : *Or.* 14
– t.i. : περὶ φιλοπτωχίας.
f. 127v-163v : ιθ ′ : *Or.* 4
– t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος α ′.
f. 163v-179v : κ ′ : *Or.* 5
– t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος β ′.
f. 179v-184v : κα ′ : *Or.* 20
– t.i. : περὶ δογμάτων καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων.
– mg : περὶ θεολογίας α ′.
f. 184v-188v : κβ ′ : *Or.* 27
– t.i. : πρὸς τοὺς εὐνομιανοὺς προδιάλεξις ἢ ὅτι οὐ παντὸς τὸ περὶ θεοῦ διαλέγεσθαι ἢ πάντοτε.
f. 189-201v : κγ ′ : *Or.* 28
– t.i. : περὶ θεολογίας λόγος β ′, ἐρρέθη ἐν κωνσταντινουπόλει.
f. 201v-211 : κδ ′ : *Or.* 29
– t.i. : περὶ υἱοῦ λόγος α ′.
f. 211-220 : κε ′ : *Or.* 30
– t.i. : περὶ υἱοῦ λόγος β ′.
f. 220-231v : κς ′ : *Or.* 31
– t.i. : περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος.

(37) La lecture de ce mot est mal assurée.

f. 231v-250 : *Hist. in Or.* 4
f. 250v-254v : *Hist. in Or.* 5 (*partim*) ([38])
f. 255 : fragment de l'Evangile selon Saint Jean, en onciales (Jn 1, 43-48) ([39]).

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, III, p. 96-97.

3. *Jérusalem, Patriarcat Grec Orthodoxe, Saba* 169 ([40])

1. Identification

a. *Collection* complète (*partim*).
b. 22 *pièces* conservées.
c. *Classe* X (**X43**a). Un fragment de ce manuscrit est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (*Saint-Pétersbourg, Bibliothèque Publique, gr.* 332 : voir X43b).
d. *Acolouthie* : *Or.* 2 (perdue)-*33-3-9-12-10-11-17-19-16-6-23-22-7-8-18-32-26-36-34-25-4-5.*

2. Description matérielle

Parchemin. 271 feuillets (f. 1, 2-92, 93-271), suivis de deux feuillets blancs de papier, non numérotés ; écriture en pleine page, sur 27 lignes (f. 101). Aucune trace de signature de cahier.

3. Présentation des textes

Les *signes marginaux*, rares, sont tracés en carmin. Les *notes marginales*, extrêmement rares, sont postérieures à la copie du texte. Les *Discours* ne sont pas numérotés, ni pourvus de titre final. Un *pinax* récent (f. 1r-v) porte le titre : πίναξ σὺν θεῷ τοῦ πρώτου βιβλίου τοῦ θεολόγου ; les pièces y sont numérotées en vermillon ; lors de

(38) Voir MOSSAY, *Repertorium*, III, p. 96.
(39) *Ibidem.*
(40) Je voudrais ici exprimer ma profonde reconnaissance à Monseigneur Aristarchos, bibliothécaire au Patriarcat Grec Orthodoxe qui, malgré ses nombreuses obligations, m'a fourni l'occasion d'examiner sur pièce ce manuscrit, ainsi que le *Taphou* 13 (voir plus loin), avec son amabilité coutumière.

la rédaction de ce pinax, le manuscrit commençait encore par l'*Or.* 2 ; le pinax omet de citer l'*Or.* 18. Titres, bandeaux, initiales et petites initiales sont tracées en carmin ([41]), de même que les numéros des *Histoires* du Pseudo-Nonnos aux *Or.* 4 et 5. Au f. 271v figurent des marques tardives de propriété (dont l'une est datée de 1860).

4. Date et provenance

Saec. XI ([42]).

5. Contenu

f. 1r-v : πίναξ σὺν θεῷ τοῦ πρώτου βιβλίου τοῦ θεολόγου.
f. 2 : (1) : La fin de l'*Or.* 2 a été effacée, et remplacée par le titre suivant, en carmin : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου οἱ μὴ ἀναγινωσκόμενοι λόγοι ([43]).
f. 2-11v : (2) : *Or.* 33
– t.i. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.
f. 11v-14v : (3) : *Or.* 3
– t.i. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.
f. 14v-17v : (4) : *Or.* 9
– t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα συμπαρόντος αὐτῷ βασιλείου ἡνίκα ἐπίσκοπος ἐχειροτονήθη σασίμων· ναζιανζοῦ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἦν ἧς καὶ αὐτὸς ἦρξε μετὰ θάνατον τοῦ πατρὸς ἐκκλησίας μᾶλλον καὶ ἔτι περιόντος τοῦ πατρός.
f. 18-21 : (5) : *Or.* 12
– t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν πατέρα ἡνίκα ἐπέτρεψεν ([44]) αὐτῷ φροντίζειν τῆς ναζιανζοῦ ἐκκλησίας.
f. 21-23 : (6) : *Or.* 10
– t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν πατέρα καὶ εἰς βασίλειον μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς φυγῆς.

(41) Seule exception : le bandeau et l'initiale du f. 183 ont été oubliés ; un T à l'encre brune et sans décoration y remplace l'initiale fleuronnée des autres *Discours*.
(42) Mossay, *Repertorium*, IV, p. 221.
(43) Cfr ci-dessus p. 466, n. 13, pour l'expression *Discours non lus*, inappropriée ici.
(44) ἐπίστρεψεν pinax.

f. 23v-27v : (7) : *Or.* 11
- t.i. : εἰς γρηγόριον ἐπίσκοπον νύσης ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.
- mg sup., post. : ἰουἀνουαρίῳ ι ′ [*sic*].

f. 28-35 : (8) : *Or.* 17
- t.i. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ναζιανζοῦ ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ὀργιζόμενον.

f. 35-44 : (9) : *Or.* 19
- t.i. : εἰς τοὺς λόγους καὶ εἰς τὸν ἐξισωτὴν ἰουλιανόν.
- mg sup., post. : τῇ κυρηἀκῇ τῶν προπ(ατόρ)ων [*sic*, avec un tilde et un accent sur l'ω final].

f. 44-57v : (10) : *Or.* 16
- t.i. : εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.
- mg sup., post. : τῇ κυρηάκῇ τῆς τυρίνης [*sic*].

f. 58-71 : (11) : *Or.* 6
- t.i. : εἰρηνικὸς α ′ ἐπὶ τῇ ἑνώσει τῶν μοναζόντων μετὰ τὴν σιωπὴν ἐπὶ παρουσίᾳ (45) τοῦ πατρός.

f. 71v-78v : (12) : *Or.* 23
- t.i. : εἰρνηνικὸς β ′ εἰς τὴν σύμβασιν ἣν μετὰ τὴν στάσιν ἐποιησάμεθα οἱ ὁμόδοξοι.

f. 78v-88 : (13) : *Or.* 22
- t.i. : εἰρηνικὸς γ ′ λεχθεὶς ἐν κωνσταντινουπόλει ἐπὶ τῇ γενομένῃ τῷ λαῷ φιλονεικίᾳ περὶ ἐπισκόπων τινῶν διενεχθέντων (46) πρὸς ἀλλήλους.

f. 88-91v, 92-101v : (14) : *Or.* 7
- t.i. : εἰς καισάριον τὸν ἴδιον ἀδελφὸν ἐπιτάφιος.
- Deux feuillets ont été arrachés entre les f. 92v et 93, provoquant une lacune ; ils sont aujourd'hui à Saint-Pétersbourg : *Petrop., B.P., gr.* 332 (voir X43b).

f. 101v-114 : (15) : *Or.* 8
- t.i. : εἰς τὴν ἰδίαν ἀδελφὴν γοργονίαν ἐπιτάφιος.

f. 114-140 : (16) : *Or.* 18 (47)
- t.i. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα ὑπὸ παρουσίᾳ βασιλείου.

(45) παρουσίας pinax.
(46) διελεχθέντων pinax.
(47) Cette pièce n'est pas mentionnée dans le pinax.

f. 140v-157v : (17) : *Or.* 32
– t.i. : περὶ τῆς εὐταξίας τῆς ἐν διαλέξεσιν.
f. 158-169v : (18) : *Or.* 26
– t.i. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστὰς μετὰ τὰ κατὰ μάξιμον.
f. 169v-176v : (19) : *Or.* 36
– t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ πρὸς τοὺς λέγοντας αὐτὸν ἐπιθυμεῖν τῆς καθέδρας κωνσταντινουπόλεως.
f. 176v-183 : (20) : *Or.* 34
– t.i. : εἰς τὸν κατάπλουν τῶν ἐξ αἰγύπτου ἐπιδημησάντων.
f. 183-195v : (21) : *Or.* 25
– t.i. : εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον.
f. 195v-249 : (22) : *Or.* 4
– t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ λόγος α ′.
f. 249v-271v : (23) : *Or.* 5
– t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς (48) λόγος β ′.

6. Bibliographie

Mossay, *Repertorium*, IV, p. 221-222 (+ III, p. 246, n° 304 : bibliographie).

4. *Saint-Pétersbourg, Bibliothèque Publique, gr.* 332

1. Identification

a. Fragment de *collection* complète.
b. 1 pièce (*partim*).
c. *Classe* X (**X43b**). Le fragment provient d'un manuscrit de Jérusalem : *Patriarcat Grec Orthodoxe, Saba* 169 (voir X43a).
d. *Acolouthie* : fragment de l'*Or.* 7.

2. Description matérielle

Parchemin. 2 feuillets (1-2) ; écriture en pleine page, sur 27 lignes (f. 1r) ; à insérer entre les f. 92v et 93 du *Jérusalem, P.G.O., Saba* 169.

(48) Ce mot ne figure pas dans le pinax.

4. Date et provenance

Saec. XI ([49]).

5. Contenu

f. 1-2v : *Or.* 7 (*partim*) ([50])
- depuis σχεδὸν καὶ τῶν (9, 765 A 14).
- jusqu'à καὶ τῶν γονέων τούτων (11, 769 B 1).

6. Bibliographie

Mossay, *Repertorium*, III, p. 246.

5. *Rome, Bibl. Angelica, fondo antico, gr.* 31 (B.5.4)

1. Identification

a. *Collection* complète *partim* (acéphale et atéleute).
b. 16 *pièces* conservées.
c. *Classe* X (**X44**).
d. *Acolouthie* : (1 pièce perdue)-*Or. 2* (*partim*)-*3-7-8-6-23-9-10-11* (*partim*)-*12-16* (*partim*)-*18-22-25* (*partim*)-*34-32* (*partim*).

2. Description matérielle

Papier. V + 152 + VI feuillets (I-V, 1-11, 13-31, 32-90, 91-110, 119-126, 111-118, 127-136, 137-138, 12, 139-152, VI-XI) ; des cahiers sont mélangés, des feuillets sont perdus ; écriture en pleine page ; 27 lignes (f. 1).

3. Présentation des texte

Quelques *signes* héliaques apparaissent dans les marges. Pas de titres finaux. La plupart des *Discours* sont numérotés dans les marges ; il n'y a pas de pièce n° ιγ ′, mais il s'agit sans doute d'une erreur dans le numérotage plutôt que de l'indice d'une pièce perdue après l'*Or.* 16 : l'*Or.* 18, en effet, est numérotée ιδ ′, l'*Or.* 22 n'a pas de numéro discernable, et l'*Or.* 25 porte le numéro ιε ′, qui correspond à sa quinzième position dans ce manuscrit.

(49) Mossay, *Repertorium*, III, p. 246.
(50) Cfr X43a.

4. Date et provenance

Saec. XIV ([51]). Le copiste a indiqué quelques informations dans une note au bas du f. 137v : il s'appelle Georges et a copié ce manuscrit en 1357 en Crète, à Candie (Héraklion), pour l'église Saint-Jean-Chrysostome ([52]).

5. Contenu

f. 1-11v, 13-31v, 32-38 : (2) : *Or.* 2 (acéphale)
- depuis ἡ τιμωρία. Ἐγὼ γάρ (2, 409 A 12).
- lacune entre les f. 31v et 32 : après ἀρχῇ τῆς νομοθεσίας (92, 496 A 10) jusqu'à ὠτίον μὴ βαρέως (95, 497 B 10).

f. 38-41 : λογ. γ ′ (mg) : *Or.* 3
- t.i. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.

f. 41-55v : δ ′ (mg) : *Or.* 7
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν αὐτοῦ ἀδελφὸν καισάριον ἐπιτάφιος.

f. 55v-66v : λογ. ε ′ (mg) : *Or.* 8
t.i. : εἰς γοργονίαν τὴν ἀδελφὴν ἐπιτάφιος.

f. 66v-78v : ς ′ (mg) : *Or.* 6
- t.i. : εἰρηνικὸς πρῶτος γρηγορίου τοῦ θεολόγου.

f. 78v-85 : ζ ′ (mg) : *Or.* 23
- t.i. : εἰρηνικὸς δεύτερος γρηγορίου τοῦ θεολόγου.

f. 85v-88v : λογ. η ′ (mg) : *Or.* 9
- t.i. : εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα καὶ εἰς βασίλειον μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 88v-90v : θ ′ (mg) : *Or.* 10
- t.i. : εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα καὶ εἰς βασίλειον μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 90v : ι ′ (mg) ([53]) : *Or.* 11 (mutilée)
- t.i. (*a.c.*) : εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα καὶ εἰς βασίλειον ἡνίκα ἔμελλον ([54]) αὐτὸν χειροτονεῖν ἐπίσκοπον σασίμων.

(51) Mossay, *Repertorium*, VI, p. 205.

(52) Ce même Georges a également copié le *Paris, B.N., gr.* 2346 : voir Gamillscheg-Harlfinger, *Kopisten*, II, n° 103 (le titre complet de cet ouvrage est indiqué ci-dessous, dans la section bibliographique).

(53) *Contra* Mossay, *Repertorium*, VI, p. 205 : «nullo numero signata».

(54) *Ut uid.*

– t.i. (*p.c.*) : εἰς γρηγόριον ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.
– mg inf. : ἐγραφη (55) ἰαννουαρ. ι ′ .
– jusqu'à : βασίλειον. Φίλος πιστὸς θη[σαυρός (1, 832 B 7).

f. 91-94 : ια ′ (mg) : *Or.* 12
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ μετὰ τὸ χειροτονηθῆναι ἐπίσκοπος (*sic*).

f. 94r : ιβ ′ (mg) : *Or.* 16 (mutilée)
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα καὶ εἰς τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.
– jusqu'à : κεφαλαίῳ τὸν γεωργόν (1, 936 A 11).

f. 94v : vide

f. 95-110v, 119-126v, 111 : ιδ ′ (mg) : *Or.* 18
– t.i. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα ἐπὶ παρουσίᾳ βασιλείου.

f. 111-118v, 127r-v : λογ. ** (mg) (56) : *Or.* 22
– t.i. : εἰρηνικὸς τρίτος ἐπὶ τῇ γενομένῃ τῷ λαῷ φιλονεικίᾳ περὶ ἐπισκόπων τινῶν διενεχθέντι πρὸς ἀλλήλους.

f. 127v-136v, 137r-v : ιε ′ (mg) : *Or.* 25 (mutilée)
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον ἀλεξανδρείας ἐκ τῆς ἐξορίας ἐπανελθόντα.
– lacune entre les f. 136v et 137, après υἱὸν εἰς αὐτόν (32, 1221 A 4) jusqu'à ὁμοίως ὁ πάντα πλούσιος (33, 1124 A 5).

f. 138r-v, 12r-v, 139-142v : ις ′ (mg) : *Or.* 34
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ πρὸς τοὺς ἀπ' αἰγύπτου ἀδελφούς.

f. 143-152v : ιζ ′ (mg) : *Or.* 32 (mutilée)
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ περὶ τῆς εὐταξίας τῆς ἐν ταῖς διαλέξεσιν.
– jusqu'à : (μελέτα) μὲν ἐν τοῖς (21, 197 B 15).

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 205 ; E. GAMILLSCHEG, D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600, 2. Teil. Handschriften aus Bibliotheken Frankreichs*, Vienne, 1989, n° 103 ; E. GAMILLSCHEG, D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600, 3. Teil. Handschriften aus Bibliotheken Roms mit dem Vatikan*, Vienne, 1997, n° 137 (= GAMILLSCHEG-HARLFINGER, *Kopisten*).

(55) *Ut uid.* La date du 10 janvier est, par contre, très clairement indiquée.
(56) MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 205 : «nullo numero signata».

6. *Jérusalem, Patriarcat Grec Orthodoxe, Taphou gr.* 13

1. Identification

a. *Collection* complète (*partim*).
b. 23 + 2 *pièces* conservées.
c. *Classe* X (**X45**).
d. *Acolouthie* : (quelques pièces perdues)-*Or. 41* (*partim*)-*21-15-24-25-34-33-22-32-26-36-42-Ep. 102-101-202-or. 4-5-37-13-Vg-Ep. 243-Ez-Eccl* // *Or. 14-16*.

2. Description matérielle

Parchemin (celui des ff. 315-360 est plus épais que celui des feuillets de la première partie). 360 feuillets (1-314, 315-360) ; écriture sur 2 colonnes, de 24 (f. 287) ou 25 lignes (f. 339). Quelques signatures de cahier originales sont conservées dans la première partie (f. 1-314), dans le coin supérieur externe (λα ′ au f. 134 ; λβ ′ au f. 142 ; λ∗ ′ aux f. 166, 174, 182 ; λη ′ au f. 190 ; μ ′ au f. 200 ; μ∗ ′ aux f. 214, 230, 245, 261, 269) ; le premier feuillet de chaque cahier est marqué d'une petite croix au milieu de la marge supérieure (marque originale). Une deuxième série de marques, plus récentes mais qui concordent avec les anciennes, commence par ιε ′ au f. 6 ; il manque donc au début du manuscrit treize cahiers complets et une partie du quatorzième (aucune signature ou croix dans les marges du f. 1). Cette série de signatures se poursuit jusqu'à la fin du manuscrit (f. 355 : νθ ′), mais le f. 360 est signé ε ′ dans le coin supérieur intérieur. L'écriture de la première partie (f. 1-314) est classée dans le *Kirchenlehrerstil* par H. Hunger ([57]), et comme *minuscule bouletée* par M.-L. Agati ([58]).

3. Présentation des textes

Présence des quatre *signes marginaux*, de première main, en carmin. Présence de *notes marginales*, extrêmement rares, en minuscule ou

(57) H. Hunger, *Minuskel und Auszeichnungsschriften im 10.-12. Jahrhundert*, dans *La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977 (*Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, 559), p. 204 n. 17.

(58) Agati, *Bouletée*, p. 250-251.

en majuscule «tipo alessandrino». Présence de *stichométrie* pour les *Or.* 41 et 22. Présence de *notes aux titres* des *Or.* 34, 33, 22, 36, 42, *Ez*, *Eccl* (de première main, en carmin). Les trois dernières pièces n'ont pas de titre final. Bandeaux ou portiques (*pylai*), titres initiaux et initiales sont tracés en carmin. Au f. 360v, la main qui a copié la deuxième partie a noté : (...) τῷ γράψαντι γεωργίῳ [59] (μοναχῷ) καὶ μεγ(άλῳ) ἐκκλη(σιάρχῃ) τ(ῶν) στουδί(ου). D'autres souscriptions ou notes de possession sur ce feuillet sont peu lisibles.

4. Date et provenance

Saec. X/XI praeter f. 315-360 saec. XII [60]. M.-L. Agati [61], à la suite de K. Weitzmann [62], ne tient pas compte du fait que la souscription du f. 360v ne concerne que les ff. 315-360, et attribue la totalité du volume dans son état actuel au scriptorium du Stoudios. La distraction porte à conséquence dans les deux cas : K. Weitzmann se fondait sur cette souscription pour faire du monastère constantinopolitain le lieu d'origine d'un groupe de manuscrits décorés en *Laubsäge-Ornamentik* [63] ; M.-L. Agati, quant à elle, donne la description d'un manuscrit inexistant, tenant à la fois du *Taphou*, 13 et du *Metochion Panaghiou Taphou*, 13 : telle quelle, la notice ne correspond à aucun des deux codex, mais des éléments de chacun s'y trouvent [64].

(59) AGATI, *Bouletée*, p. 251 propose εὐλογίῳ, avec un point d'interrogation.

(60) MOSSAY, *Repertorium*, IV, p. 205.

(61) AGATI, *Bouletée*, p. 250-251.

(62) WEITZMANN, *Byzantinische Buchmalerei*, p. 19 (référence complète ci-dessous, dans la section bibliographique).

(63) WEITZMANN, *Byzantinische Buchmalerei*, p. 18-22 : *Stravronikita* 13, *Patmos* 43-44, *Jérusalem, Taphou* 13.

(64) Il faut noter aussi que le *Taphou* 13 a pu être considéré comme un des codex studites du xe s. encore conservé, toujours en se fondant sur cette souscription : voir C. GIANELLI, *Un nuovo codice di provenianza studita*, dans *Bullettino dell'«Archivio paleografico italiano»*, n.s., n. 2-3 (1956-1957), première partie, p. 347-359 (p. 347 n. 3, avec bibliographie) ; les manuscrits de provenance et de datation précises étant plutôt rares et servant de point de départ pour en localiser et dater d'autres, leur liste ne devrait pas comporter de telles approximations.

5. Contenu

f. 1-3v : (1) : *Or.* 41 (*partim*)
- depuis : κτισθή]σονται καὶ ἀνακαινιεῖς τὸ πρόσωπον (14, 448 B 5).
- t.f. : εἰς τὴν πεντηκοστήν.
- stich. : υπα ′.

f. 3v-27 : (2) : *Or.* 21
- t.i. : εἰς ἀθανάσιον ἐπίσκοπον ἀλεξανδρείας.
- t.f. : εἰς ἀθανάσιον ἐπίσκοπον ἀλεξανδρείας.

f. 27-38 : (3) : *Or.* 15
- t.i. : εἰς τοὺς μακκαβαίους.
- t.f. : εἰς τοὺς μακκαβαίους.

f. 38v-51 : (4) : *Or.* 24
- t.i. : εἰς κυπριανόν.
- t.f. : εἰς κυπριανόν.

f. 51-65 : (5) : *Or.* 25
- t.i. : εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον.
- t.f. : εἰς ἥρωνα τὸν φιλόσοφον.

f. 65v-72v : (6) : *Or.* 34
- t.i. : πρὸς τὸν κατάπλουν εἰς τοὺς ἀπ ’ αἰγύπτου ἐπιδημήσαντας.
- mg maj. : ἐρρέθη ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : πρὸς τὸν κατάπλουν εἰς τοὺς ἀπ ’ αἰγύπτου ἐπιδημήσαντας.

f. 72v-84 : (7) : *Or.* 33
- t.i. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.
- mg maj. (f. 73) : ἐρρέθη ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.

f. 84-95v : (8) : *Or.* 22
- t.i. : εἰρηνικὸς γ ′ εἰς ἀμφιλόνεικον.
- mg maj. : ἐλέχθη ἐν κωνσταντινουπόλει.
- t.f. : εἰρηνικὸς γ ′.
- stich. : υλγ ′.

f. 95v-116 : (9) : *Or.* 32
- t.i. : περὶ τῆς εὐταξίας τῆς ἐν διαλέξεσι.
- t.f. : περὶ τῆς εὐταξίας τῆς ἐν διαλέξεσι.

f. 116-130 : (10) : *Or.* 26
- t.i. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστάντα μετὰ κατὰ μάξιμον.

– t.f. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστάντα μετὰ κατὰ μάξιμον.

f. 130-139v : (11) : *Or.* 36

– t.i. : εἰς ἑαυτὸν καὶ πρὸς τοὺς λέγοντας αὐτὸν ἐπιθυμεῖν τῆς καθέδρας κωνσταντινουπόλεως.

– mg maj. : ἐρρέθη ἐν κωνσταντινουπόλει.

– t.f. : πρὸς τοὺς λέγοντας ἐπιθυμεῖν αὐτὸν τῆς καθέδρας κωνσταντινουπόλεως.

f. 139v-161 : (12) : *Or.* 42

– t.i. : εἰς τὴν τῶν ρν ′ ἐπισκόπων παρουσίαν.

– mg maj. : ἐλέχθη ἐν τῷ μαρτυρίῳ τῆς ἁγίας ἀναστασίας.

– t.f. : εἰς τὴν τῶν ρν ′ ἐπισκόπων παρουσίαν.

f. 161-165v : (13) : *Ep.* 102

– t.i. : πρὸς κληδόνιον πρεσβύτερον, ἐπιστολὴ α ′.

– t.f. : πρὸς κληδόνιον πρεσβύτερον, ἐπιστολὴ α ′.

f. 165v-174v : (14) : *Ep.* 101

– t.i. : πρὸς κληδόνιον πρεσβύτερον ἐπιστολὴ β ′.

– formule de salut présentée comme faisant partie du texte, et non du titre.

– t.f. : πρὸς κληδόνιον πρεσβύτερον ἐπιστολὴ β ′.

f. 175-177 : (15) : *Ep.* 202

– t.i. : πρὸς νεκτάριον ἐπίσκοπον κωνσταντινουπόλεως.

– t.f. : πρὸς νεκτάριον ἐπίσκοπον κωνσταντινουπόλεως.

f. 177v-243v : (16) : *Or.* 4

– t.i. : κατὰ ἑλλήνων καὶ κατὰ ἰουλιανοῦ λόγος α ′.

– t.f. : κατὰ ἑλλήνων καὶ κατὰ ἰουλιανοῦ α ′.

f. 244-271v : (17) : *Or.* 5

– t.i. : στηλιτευτικὸς λόγος β ′.

– t.f. : στηλιτευτικὸς β ′.

f. 271v-286 : (18) : *Or.* 37

– t.i. : εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ εὐαγγελίου.

– t.f. : εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ εὐαγγελίου.

f. 286-288 : (19) : *Or.* 13

– t.i. : εἰς τὴν χειροτονίαν δοάρων ὁμιλία δοθεῖσα εὐλαλίῳ ἐπισκόπῳ.

– t.f. : εἰς τὴν χειροτονίαν δοάρων.

f. 288-290v : (20) : *Vg*

– t.i. : πρὸς παρθένον παραινετικός.

– t.f. : πρὸς παρθένον παραινετικός.

f. 290v-294 : (21) : *Ep. 243*
- t.i. : πρὸς εὐάγριον μοναχὸν περὶ θεότητος.
- t.f. : πρὸς εὐάγριον μοναχὸν περὶ θεότητος.

f. 294v-296 : (22) : *Ez*
- t.i. : σημασία εἰς τὸν ἰεζεκιήλ.
- mg maj. : ἱστέον ὅτι κατά τινας οὗτος ὁ λόγος ἀμφιβάλλεται.
- t.f. : σημασία εἰς τὸν ἰεζεκιήλ.

f. 296-314v : (23) : *Eccl*
- t.i. : εἰς τὴν μετάφρασιν τοῦ ἐκκλησιαστοῦ.
- mg maj. : ἱστέον ὅτι κατά τινας ὁ λόγος οὗτος ἀμφιβάλλεται.
- t.f. : néant.

f. 315-343v : (24) : *Or.* 14
- t.i. : λόγος περὶ πτωχοτροφίας.
- t.f. : néant.

f. 343v-360v : (25) : *Or.* 16
- t.i. : εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.
- t.f. : néant.

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, IV, p. 205 ; AGATI, *Bouletée*, p. 250-251 ; WEITZMANN, *Byzantinische Buchmalerei*, p. 19 et ill. 127 (= K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935. Réimpr. avec un volume d'*Addenda* et *Appendix* : Vienne, 1996 [*Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften,* 243. Band. *Veröffentlichungen der Kommission für Schrift- und Buchwesen des Mittelalters, Reihe* IV, Band 2, Teil 1-2]).

7. *Vatican, Vat. gr.* 469 (seconde partie)

X47 est le nom qu'a reçu, au cours de l'encodage des manuscrits dans la base de données informatisée du Centre d'Etudes sur Grégoire de Nazianze (65), une partie du *Vatican, Vat. gr.* 469. Le volume entier avait précédemment reçu le sigle X35 (66) ; mais les deux parties sont tellement

(65) Une partie de cette base de données a été aménagée de façon à être consultable en ligne sur le site Nazianzos (http://nazianzos.fltr.ucl.ac.be)

(66) SOMERS, *Collections complètes*, p. 626-631.

distinctes, — et n'ont rien en commun si ce n'est la reliure —, qu'il a été jugé préférable de leur donner un sigle propre, plus maniable dans les travaux que X35/1 et X35/2. La première partie du témoin (ff. 1-79) garde donc le sigle X35, et la seconde (ff. 80-328) prend celui de X47. Il n'est donc pas utile de répéter ici la description du témoin.

8. *Paris, B.N., gr.* 1153

1. Identification

a. Partie de *collection complète* ? Des notes postérieures donnent à penser que le manuscrit a été utilisé comme une collection liturgique.
b. 11 *pièces* conservées.
c. Classe X (**X48**).
d. Acolouthie : (1 pièce perdue)-*Or. 45* (*partim*)-*44-insertio in 44-35* (*partim*) (pièce[s] perdue[s] ?)-*38-39-40-19* (*partim*)-*17* (*partim*)-*14-11-12*.

2. Description matérielle

Parchemin (sauf le f. 7). VI + 189 feuillets (0, A-E, 1-6, 7, 8-39, 40-189) ; les f. B-E ne sont pas numérotés. Ecriture en pleine page, sur 19 lignes (f. 104). Des cahiers sont signés dans le coin inférieur extérieur du premier (et parfois du dernier) feuillet ; les signatures ne sont pas perturbées par la perte de feuillets après le f. 39 ; elles ne sont donc pas originales mais ont été indiquées quand deux cahiers actuellement disparus se trouvaient encore au début du manuscrit : ϛ ′ (f. 32) ; θ ′ (f. 56-63v) ; ι ′ (f. 64-71v) ; ια ′ (f. 72-79v) ; ιβ ′ (f. 80) ; ιγ ′ (f. 88) ; ιδ ′ (f. 96) ; ιε ′ (f. 104) ; ιϛ ′ (f. 112) ; ιζ ′ (f. 120) ; ιη ′ (f. 128) ; ιθ ′ (f. 136) ; κ ′ (f. 143) ; κα ′ (f. 151) ; κγ ′ (f. 166). Les dimensions restreintes de ce manuscrit (environ 10 × 14 cm) sont assez inhabituelles dans la tradition des *Discours* du Théologien.

3. Présentation des textes

Les *notes marginales* sont nombreuses par endroits, les *signes marginaux* peu fréquents. Un *pinax* en latin occupe le f. E verso : le nombre de pièces indiquées correspond à l'état actuel du manuscrit, et la première pièce était déjà acéphale lors de la rédaction de ce

pinax ; l'*insertio solita* y est comptée et numérotée comme une pièce indépendante, ce qui est corrigé par une note dans la marge (*pars superioris orationis*) ; une erreur dans le numérotage des pièces intervient à partir de l'*Or.* 14, qui porte le numéro 8 comme l'*Or.* 19 ; mais l'erreur est corrigée. D'anciennes cotes de bibliothèque figurent aux f. B verso (382), C (*Codex Bigotianus*, R. 3540). Les *numéros* des *Discours* et les annotations aux titres (jours de lecture, commentaire sur la non-appartenance d'un *Discours* à la collection liturgique) sont bien postérieurs à la production du manuscrit ; les numéros d'ordre ont fait l'objet d'une correction à partir de δ ′. Bandeaux ou filets, initiales et titres sont en carmin.

4. Date et provenance

Saec. XII ([67]). *Olim* possession d'Emeric Bigot ([68]) (f. B verso : blason surmontant ∗L∗E∗Bigot∗ ; f. C).

5. Contenu

f. 0 : vide
f. 0 verso : notice du catalogue imprimé d'H. Omont ([69])
f. A-B : vides
f. B verso : blason de L.E. Bigot
f. C : essais de plume et marques de possession
f. C verso-E : vides
f. E verso : pinax latin
f. 1-6v, 7r-v, 8-25v : (2) : *Or.* 45 (acéphale)
– depuis : ἔχοντος πάντων πρὸς ἅπαντα (6, 629 C 9).

(67) MOSSAY, *Repertorium*, I, p. 84.

(68) Voir L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, Paris, 1868, p. 322-329 : la bibliothèque des Bigot, qui contenait environ 500 manuscrits lors de sa dispersion, était le fruit des acquisitions d'une famille de bibliophiles. Le plus célèbre membre de cette famille était l'érudit et helléniste Emeric Bigot (1626-1689), qui fut en rapport suivi avec Ducange et Mabillon, et qui édita — entre autres — la *Vie* de Chrysostome par Pallade. La bibliothèque fut vendue en 1706, à la pièce, par des libraires qui en firent dresser catalogue, et les manuscrits les plus intéressants furent acquis pour la Bibliothèque Royale.

(69) H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale...*, Paris, I, 1898, p. 230.

f. 25v-33v : λογ. γ ′ (post.) : *Or.* 44
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ λόγος εἰς τὴν καινὴν κυριακὴν καὶ εἰς τὸν μάρτυρα μάμαντ(α).
- mg sup. post. : τῇ κυριακῇ τοῦ θωμᾶ.

f. 34-35v : *insertio solita in Or.* 44
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ ὡς ἐν παρενθήκῃ εἰς τὴν καινὴν κυριακήν.
- mg sup., post. : μερικὸν λόγ. ∗ λαθ ([70]) (+ *Edit. Paris. pag. 698c*)

f. 36-39v : (sans n°) : *Or.* 35 (atéleute)
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ εἰς μάρτυρας καὶ κατὰ ἀρειανῶν.
- mg sup., post. : I λάθος, ἐκ τῶν μὴ ἀναγινωσκομένων ([71]).
- jusqu'à : πόλεως ζηλωτήν τινα τῆς ἀλη(θείας) (4, 261 C1).

f. 40-55v : λογ. δ ′ (post.) : *Or.* 38
- t.i. : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου λόγος εἰς τὴν ἁγίου ([72]) χριστοῦ γέννησιν.

f. 55v-73v : λογ. ε ′ (post.) : *Or.* 39
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ λόγος εἰς τὰ ἅγια φῶτα.

f. 73v-123 : λογ. ς ′ (post.) : *Or.* 40
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ ἕτερος λόγος εἰς τὸ ἅγιον βάπτισμα.

f. 123v-136v : λογ. ζ ′ (post.) : *Or.* 19 (atéleute)
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ εἰς τοὺς λόγους καὶ εἰς τὸν ἐξισωτήν.
- mg sup., post. : κυριακῇ πρὸ τῆς χριστοῦ γεννήσεως.
- jusqu'à : τῆς ἐκεῖθεν γραφῆς τυχόντες καί (17, 1064 B 8).

f. 137-145v : *Or.* 17 (acéphale)
- depuis : θεά]μασι καὶ ἀκούσμασιν ἀλλά (1, 965 B 5).

f. 146-180 : λογ. η ′ (post.) : *Or.* 14
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ λόγος περὶ φιλοπτωχίας.
- mg sup., post. : κυριακῇ τῆς ἀπόκρεω.

(70) L'astérisque rend un signe curieux, qui ressemble à un alpha minuscule encastré dans un cercle (omicron ?) ; je comprends cette note comme indiquant que ce passage figure ici par erreur, et qu'il s'agit d'un morceau du *Discours* précédent. C'est, en effet, le cas ; et, à l'endroit où ce passage devrait normalement se trouver (f. 27, après πλησιάσαντες : 2, 609 A 12), la main qui a indiqué la référence à l'édition de Paris a inséré un signe de renvoi, avec en marge la note suivante : *hic erat locus τῆς παρενθήκης, quae rejecta est ad calcem hujus orationis.*

(71) La note doit s'interpréter comme signalant une faute, l'*Or.* 35 n'ayant *a priori* pas sa place au milieu de *Discours* lus, cfr ci-dessus p. 466, n. 13.

(72) Ce dernier mot figure *sup. lin.*, mais de même main que le reste.

f. 180v-186v : λογ. θ ′ (post.) : *Or.* 11
- t.i. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 186v-189v : (sans n°) : *Or.* 12
- t.i. : τοῦ αὐτοῦ λόγος εἰς ἑαυτὸν καὶ τὸν γέροντα.
- mg inf., post. : ἐκ τῶν μὴ ἀναγινωσκομένων.

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, I, p. 84.

Les collections dont la description suit n'ont pas encore reçu de sigle. Elles figurent ici comme exemples des limites rencontrées par tout classement, même s'il se fait en fonction de critères qui paraissent à première vue incontournables et systématiques.

9. *Sinaï, Sainte-Catherine, gr.* 349

1. Identification

a. Type de *collection* : s'agit-il d'une collection complète très mutilée ou d'une collection de XVI augmentée de *Discours* non lus, également mutilée ? L'absence de numérotation des pièces incite à prudemment ranger ce témoin dans une catégorie d'indécidables.
b. 7 *pièces* conservées.
c. *Classe* : indécidable, cfr points 1a et 2.
d. *Acolouthie* : (pièces perdues)-*or. 40* (*partim*)-(pièces perdues)-*14* (*partim*)-*16-33-20-32-18* (*partim*).

2. Description matérielle

Parchemin ; 88 feuillets (1-16, 17-88) ; écriture sur deux colonnes de 31 lignes (f. 60). Les cahiers sont munis de signatures originales dans le coin inférieur intérieur du premier feuillet (f. 1 : ιθ ′ ; f. 9 : κ ′ ; f. 17 : κς ′ ; f. 25 : κζ ′, etc. jusqu'au f. 81 : λδ ′) ; le manuscrit commence donc avec le cahier 19, et cinq cahiers manquent entre les ff. 16 et 17. Les *Discours* n'étant malheureusement pas numérotés, il est difficile d'évaluer le nombre de textes perdus.

3. Présentation des textes

Les *signes* et *notes* dans les marges sont rares. Les pièces ne sont pas numérotées. L'ornementation est rudimentaire (initiales ; filets).

4. Date et provenance

Saec. XI ([73])

5. Contenu

f. 1-16v : (1) : *Or.* 40 (acéphale)
– depuis : καταδιώξῃ καὶ καταλάβῃ (24, 392A 5).
f. 17-39 : (2) : *Or.* 14 (acéphale)
– depuis : λώτ [λώθ *PG*] ὁ σοδομίτης (2, 860 B 14).
f. 39-52 : (3) : *Or.* 16
– t.i. : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου εἰς τὸν πατέρα σιωπῶντα διὰ τὴν πληγὴν τῆς χαλάζης.
f. 52v-61v : (4) : *Or.* 33
– t.i. : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.
f. 61v-68 : (5) : *Or.* 20
– t.i. : τοῦ αὐτοῦ περὶ δόγματος καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων σχεδιασθείς.
f. 68-85 : (6) : *Or.* 32
– t.i. : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου περὶ εὐταξίας τῆς ἐν ταῖς διαλέξεσιν.
f. 85-88v : (7) : *Or.* 18 (atéleute)
– t.i. : τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου ἐπιτάφιος εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα ὑπὸ παρουσίᾳ βασιλείου.
– jusqu'à : ἀνδρὸς κρατεῖσθαι νόμῳ (9, 993 B 9).

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 43.

(73) MOSSAY, *Repertorium*, VI, p. 43.

10. *Vatican, Ottob. gr.*, 4

1. Identification

a. *Collection* : comme la précédente, cette collection ne se laisse pas aisément ranger dans une catégorie déterminée ; elle est composée de *Discours* non lus, à l'exception de l'*Or.* 11 ; en partant du principe qu'une collection complète contient *Discours* lus et non lus, ce témoin devrait, *stricto sensu*, être considéré comme tel ; la présence d'une unique pièce lue, cependant, invite à la prudence. M.-L. Agati rattache ce témoin à la tradition textuelle de la «famille N» ([74]) ; l'acolouthie, au moins, ne suit pas l'ordre N. Dans son état original, le manuscrit contenait vingt pièces supplémentaires au début (voir ci-dessous, point 3) ; ces pièces sont à postuler parmi les quinze autres *Discours* «lus» (*Or.* 1, 45, 44, 41, 24, 15, 19, 38, 43, 39, 40, 42, 21, 14, 16), les *Or.* 13, 25, 32, 34, 36, l'*Ep.* 202 et *Doxo.* *A priori*, on penserait plutôt à une collection de XVI complétée qu'à une collection complète ; mais l'incertitude quant à l'acolouthie des vingt première pièces, et la place de l'*Or.* 11 parmi les pièces finales, laissent subsister le doute.
b. 31 *pièces* conservées + *Vita*.
c. *Classe* : cfr point 1a.
d. *Acolouthie* : (20 pièces perdues)-*Or. 2-3-7-8-6-23-22-9-10-4-5-12-17-29-30-31-20-28-Ep. 102-101-Or. 26-18-11-37-33-Eccl-Ez-Ep. 243-Or. 35-Vg-Or. 27-Vita* (*partim*).

2. Description matérielle

485 feuillets de parchemin, précédés et suivis d'un feuillet de papier vide (ff. A, 1-485, B). Ecriture sur deux colonnes, de 24 lignes chacune (f. 2) ([75]). Le f. 1, mutilé, est restauré avec du papier blanc : le texte reste mutilé. Il n'y a pas de signature de cahier conservée. M.-L. Agati reconnaît dans ce témoin la même main que dans trois autres témoins copiés en *bouletée élancée* ([76]).

(74) Agati, *Bouletée*, p. 218.
(75) *Contra* Mossay, *Repertorium*, V, p. 157 et Agati, *Bouletée*, p. 218 : 26 lignes.
(76) Agati, *Bouletée*, p. 217-227 : «scriba B».

3. Présentation des textes

Les *notes marginales* sont nombreuses par endroits, mais ont été partiellement rognées. Les *signes marginaux* sont bien représentés. Les *pièces* sont *numérotées* de κβ ′ (*Or.* 3) à να ′ (*Or.* 27) ; l'*Or.* 2 portait vraisemblablement le n° κα ′ avant sa mutilation, ce qui laisse présumer la perte de vingt pièces au début du manuscrit : les collections en deux tomes coupaient en général après la vingt-cinquième pièce (77). Les quatre premiers *Discours* conservés n'ont pas de *titre final*, et seules les *Orationes* iréniques sont munies de *notations stichométriques*. De nombreux *Discours* sont accompagnés, en marge, d'une note rédigée en latin, indiquant la page à laquelle la pièce commence dans une édition latine (78). Au f. 449v, une main postérieure (celle qui a ajouté la note au f. 442) a indiqué le contenu du manuscrit, dans son état actuel, sous le titre ὁ πίναξ τῆς παρούσης βίβλου ; les pièces y sont numérotées de κα ′ à να ′ ; pour chacune, le titre et l'*incipit* sont mentionnés ; la *Vita* est indiquée aussi, hors numérotation. Le dernier feuillet contient quelques *notes de possesseur* (79). La *décoration* est décrite de manière détaillée par M.-L. Agati (*Laubsägestil*) (80).

4. Date et provenance

Saec. X (81). Une note indique que le manuscrit fit partie de la collection du Duc d'Altaemps (f. A).

5. Contenu

f. 1-54v : (21) : *Or.* 2

(77) Voir ci-dessus, p. 464

(78) Sur les éditions (anciennes) des textes de Grégoire de Nazianze, voir par ex. D. Meehan, *Editions of Saint Gregory of Nazianzus*, dans *The Irish Theological Quarterly*, 18 (1951), p. 203-219.

(79) Ces notes, signalées par E. Feron – F. Battaglini, *Codices manuscripti Graeci Ottoboniani bibliothecae Vaticanae descripti*, Rome, 1893, p. 9, sont mal lisibles sur microfilm, mais le Dr Francesco D'Aiuto, de la Biblioteca Vaticana, a eu la gentillesse de me signaler que certaines d'entre elles (l'une obituaire, l'autre commémorant une naissance) étaient encore parfaitement lisibles sur l'original. Qu'il soit remercié d'avoir effectué cette vérification.

(80) Agati, *Bouletée*, p. 225.

(81) Mossay, *Repertorium*, V, p. 157 ; Agati, *Bouletée*, p. 220 («X secolo avanzato»).

– t.i. : perdu (le f. 1 est déchiré).
– t.f. : néant.

f. 54v-58 : κβ ′ : *Or.* 3
– t.i. : πρὸς τοὺς καλέσαντας ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ μὴ ἀπαντήσαντας μετὰ τὸν πρεσβύτερον ἐν τῷ πάσχα.
– t.f. : néant.

f. 58v-77 : κγ ′ : *Or.* 7
– t.i. : εἰς καισάριον τὸν ἴδιον ἀδελφὸν ἐπιτάφιος.
– t.f. : néant.

f. 77v-92 : κδ ′ : *Or.* 8
– t.i. : εἰς τὴν ἀδελφὴν αὐτοῦ ἐπιτάφιος.
– mg maj. : ἐρρέθη ἐν ἀριανζῷ .
– t.f. : néant.

f. 92v-108 : κε ′ : *Or.* 6
– t.i. : εἰρηνικὸς πρῶτος ἐπὶ τῇ ἑνώσει τῶν μοναζόντων.
– t.f. : εἰρηνικὸς α ′.
– stich. : κχε ′ .

f. 108-117 : κς ′ : *Or.* 23
– t.i. : εἰρηνικὸς δεύτερος εἰς τὴν σύμβασιν ἣν μετὰ τὴν στάσιν ἐποιησάμεθα οἱ ὁμόδοξοι.
– t.f. : εἰρηνικὸς β ′ .

f. 117-129 : κζ ′ : *Or.* 22
– t.i. : εἰρηνικὸς τρίτος εἰς ἀμφιλόνειον.
– t.f. : εἰρηνικὸς γ ′ εἰς ἀμφιλόνειον.
– stich. : υλη ′ .

f. 129v-133v : κη ′ : *Or.* 9
– t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα γρηγόριον συμπαρόντος αὐτῷ βασιλείου ἡνίκα ἐπίσκοπος ἐχειροτονήθη σασίμων· ναζιανζοῦ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἦν, ἧς καὶ αὐτὸς ἦρξε μετὰ θάνατον τοῦ πατρὸς ἐκκλησίας μᾶλλον δὲ καὶ ἔτι περιόντος τοῦ πατρός.
– mg maj. : οὐδὲν ἔχει δογματικόν.
– t.f. : εἰς τοὺς αὐτ(οὺς) μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 133v-136 : κθ ′ : *Or.* 10
– t.i. : ἀπολογητικὸς εἰς τοὺς αὐτοὺς μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς φυγῆς.
– mg sup. maj. : οὐκ ἔχει δογματικὸν εἰ μὴ ἐν τῷ τέλει.
– t.f. : εἰς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ καὶ εἰς βασίλειον ἡνίκα ἔμελλον αὐτὸν χειροτονεῖν ἐπίσκοπον σασίμων.

f. 136v-200v : λ ′ : *Or.* 4
- t.i. : κατὰ ἑλλήνων καὶ κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος α ′ .
- t.f. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος α ′ .

f. 201-228v : λα ′ : *Or.* 5
- t.i. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος β ′ .
- t.f. : κατὰ ἰουλιανοῦ στηλιτευτικὸς λόγος β ′ .

f. 228v-232v : λβ ′ : *Or.* 12
- t.i. : εἰς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ ἡνίκα ἐπέτρεψεν αὐτὸν φροντίζειν τῆς ναζιανζοῦ ἐκκλησίας.
- mg sup. maj. : ἐν τῷ τέλει μόνον ἔχει δογματικὸν ὅτι θεὸς καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον.
- t.f. : εἰς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ ἡνίκα ἐπέτρεψεν αὐτ. ([82]) φροντίζειν τῆς ναζιανζοῦ ἐκκλησίας.

f. 233-241v : λγ ′ : *Or.* 17
- t.i. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ναζιανζοῦ ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ὀργιζόμενον.
- mg sup. maj. : ὅλος ἠθικός.
- t.f. : πρὸς τοὺς πολιτευομένους ναζιανζοῦ ἀγωνιῶντας καὶ τὸν ἄρχοντα ὀργιζόμενον.

f. 242-257 : λδ ′ : *Or.* 29
- t.i. : περὶ υἱοῦ λόγος α ′ .
- t.f. : περὶ υἱοῦ λόγος α ′ .

f. 257v-272v : λε ′ : *Or.* 30
- t.i. : περὶ υἱοῦ λόγος β ′ .
- t.f. : περὶ υἱοῦ λόγος β ′ .

f. 272v-292 : λς ′ : *Or.* 31
- t.i. : περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος.
- t.f. : περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος.

f. 292v-300 : λζ ′ : *Or.* 20
- t.i. : περὶ θεολογίας καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων.
- t.f. : περὶ θεολογίας καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων.

f. 300-323v : λη ′ : *Or.* 28
- t.i. : περὶ θεολογίας.
- t.f. : περὶ θεολογίας λόγος β ′ .

(82) αὐτόν si on considère la formulation du titre initial, mais d'autres manuscrits attestent αὐτῷ (cfr M1 = *Lond., B.L., Add.* 18.231, f. 105v-106v : voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 330-331).

f. 323v-327v : λθ ′ : *Ep.* 102
- t.i. : πρὸς κληδόνιον ἐπίσκοπον λόγος α ′ .
- t.f. : πρὸς κληδόνιον λόγος α ′ .

f. 328-336v : μ ′ : *Ep.* 101
- t.i. : πρὸς κληδόνιον ἐπίσκοπον λόγος β ′ (et formule de salut).
- t.f. : πρὸς κληδόνιον λόγος β ′ .

f. 336v-350 : μα ′ : *Or.* 26
- t.i. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστὰς μετὰ τὰ κατὰ μάξιμον.
- t.f. : εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἀγροῦ ἐπιστάντα μετὰ τὰ κατὰ μάξιμον.

f. 350v-380 : μβ ′ : *Or.* 18
- t.i. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν πατέρα ἑαυτοῦ ὑπὸ παρουσίᾳ βασιλείου.
- t.f. : ἐπιτάφιος εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα.

f. 380v-385 : μγ ′ : *Or.* 11
- t.i. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.
- t.f. : εἰς γρηγόριον τὸν ἀδελφὸν βασιλείου ἐπιστάντα μετὰ τὴν χειροτονίαν.

f. 385-399v : μδ ′ : *Or.* 37
- t.i. : εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ εὐαγγελίου.
- t.f. : εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ εὐαγγελίου.

f. 399v-411v : με ′ : *Or.* 33
- t.i. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.
- t.f. : πρὸς ἀρειανοὺς καὶ εἰς ἑαυτόν.

f. 411v-430 : μς ′ : *Eccl*
- t.i. : μετάφρασις εἰς τὸν ἐκκλησιαστήν.
- t.f. : μετάφρασις εἰς τὸν ἐκκλησιαστήν.

f. 430v-432 : μζ ′ : *Ez*
- t.i. : σημασία εἰς τὸν ἰεζεκιήλ.
- t.f. : σημασία εἰς τὸν ἰεζεκιήλ.

f. 432v-436v : μη ′ : *Ep.* 243
- t.i. : πρὸς εὐάγριον.
- t.f. : πρὸς εὐάγριον.

f. 436v-439 : μθ ′ : *Or.* 35
- t.i. : (...) κατὰ ἀρεια(...) [83].
- t.f. : εἰς μάρτυρας καὶ κατὰ ἀρειανῶν.

(83) Titre mutilé.

f. 439v-442 : ν ′ : *Vg* (84)
- t.i. : πρὸς παρθένον παραινετικός.
- t.f. : πρὸς παρθένον παραινετικός.

f. 442-449 : να ′ : *Or.* 27
- t.i. : πρὸς εὐνομιανοὺς προδιάλεξις ἢ ὅτι οὐ παντὸς τὸ περὶ θεοῦ διαλέγεσθαι ἢ πάντοτε.
- mg sup. très post. : ὁ παρὼν λόγος ὀφείλει ἀναγινώσκεσθαι πρὸ τοῦ λδ^ου^ λόγου.
- t.f. : πρὸς εὐνομιανούς.

f. 449v : pinax post. (même main que la note du f. 442).
f. 450-485v : *Vita* (atéleute).

6. Bibliographie

MOSSAY, *Repertorium*, V, p. 217-227. AGATI, *Bouletée*, p. 217-227 (surtout 218). FERON-BATTAGLINI, *Ottoboniani*, p. 8-9.

11. *Vienne, B. N., Supplément gr.*, 189

Quelques mots, pour conclure, sur un manuscrit ancien (IXe s.), mais dont je m'abstiendrai de donner ici une description : s'agissant d'un palimpseste, je ne pourrais actuellement mieux le décrire, sur microfilm, que ne l'ont fait des chercheurs qui ont eu l'occasion de le tenir entre leurs mains compétentes : O. Mazal (85), J. Bernardi (86) et J. Mossay (87). Il en est question ici pour terminer l'énumération de quelques exemples de cas qui ne se laissent pas aisément classer.

Cet ancien manuscrit 23 de Kosinitza, aujourd'hui *Supplément gr.* 189 de la Bibliothèque Nationale à Vienne (et son feuillet conservé à Bruxelles, *Bibliothèque Royale*, II, 20404) (88) présente le texte grégorien

(84) Cette pièce est ici plus courte que d'habitude : elle ne va pas plus loin que la fin du *Carm.* I, 2, 3 (*PG* 37, 640).

(85) O. MAZAL – P. HANNICK, *Zwei neuerworbene griechische Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 17 (1968), p. 189-195.

(86) J. BERNARDI, *Un nouveau témoin ancien de la tradition manuscrite des Discours de Grégoire de Nazianze : le palimpseste Vind. Suppl. Gr. 189*, dans *Le Muséon*, 97 (1984), p. 95-108.

(87) MOSSAY, *Repertorium*, II, p. 139-141.

(88) J. HALKIN, *Un fragment palimpseste du manuscrit 23 de Kosinitza retrouvé à Bruxelles*, dans *Analecta Bollandiana*, 85 (1967), p. 458-459.

en couche inférieure (majuscules du IXe s.). Etant donné l'état de reconstitution fragmentaire auquel J. Bernardi est arrivé, ce témoin a reçu, dans la base de données du Centre d'Études sur Grégoire de Nazianze, un sigle indiquant sa qualité de fragment (Fr. 16) ; mais il atteste 23 pièces, qui suivent l'acolouthie ([89]) : *Or.* 38-39-40-45-44-41-21-43-24-15-32-25-34-33-36-26-42-*Ep.* 101-102-202-*Or.* 4-5-13-*Hist.* Comme J. Bernardi le souligne, des séquences présentes dans les témoins d'acolouthie N se reconnaissent, mais, ainsi qu'il l'admet, aucun témoin n'est identique à celui-ci ; il pense se trouver en présence d'un second tome de collection complète. Il se pourrait aussi que, comme d'autres collections rangées dans la classe X, elle n'ait pas été destinée à contenir beaucoup plus que les pièces qui s'y trouvent actuellement conservées. Ou bien, étant donné la séparation presque drastique (l'*Or.* 42 fait exception) entre les *Discours* lus et les *Discours* «non lus à dates fixes», on pourrait aussi se demander s'il ne s'agit pas d'une collection de XVI complétée, dont il manquerait une partie. Il faut espérer que les technologies photonumériques actuelles ([90]) permettront de déceler des particularités, invisibles à l'œil nu, qui fournissent des indices pour trancher.

Université Catholique de Louvain Véronique SOMERS.
Institut Catholique de Paris.

(89) Voir les reconstructions de J. Bernardi et de J. Mossay.

(90) Je pense, bien entendu, aux techniques développées à la Fotoscientifica de Parme, dont les premiers résultats ont été publiés par : D. BROIA, C. FARAGGIANA DI SARZANA, S. LUCÀ, *Manoscritti palinsesti criptensi : lettura digitale sulla banda dell'invisibile.* Test sperimentale condotto in collaborazione con l'Abbazia di S. Maria di Grottaferrata e con la Cattedra di Paleografia Greca dell'Università di Roma-Tor Vergata (*Quaderni della Facoltà di Conservazione dei Beni Culturali di Ravenna*, 2), Ravenne-Parme, 1998 ; le monde scientifique se prépare à exploiter plus largement ces techniques dans le cadre du projet *Rinascimento Virtuale*.

Appendice : Nouvelle liste des manuscrits de collection complète des *Discours* de S. Grégoire de Nazianze

Note : les sigles accompagnés d'un «a» ou «b» désignent des témoins conservés en deux parties, que ces deux parties soient constituées de deux tomes d'épaisseur équivalente, dont la séparation matérielle a été voulue dès l'origine, ou que la deuxième partie soit constituée de quelques feuillets conservés séparément.

M1	*Londres, B.L., Add.* 18.231
M2	*Londres, B.L., Add.* 22.732
M3	*Vienne, B.N., suppl. gr.* 56
M4	*Paris, B.N., gr.* 514
M5	*Paris, B.N., gr.* 515
M6	*Paris, B.N., Coisl.* 51
M7	*Paris, B.N., Suppl. gr.* 215 ([91])
M8	*Lavra*, B 92
M9	*Lavra*, B 95
M10	*Patmos* 33
M11a	*Florence, Laur.* VII, 8
M11b	*Leyde, B.P.G.* 91
M12	*Florence, Conv. Soppr.* 177
M13	*Turin, B.N.*, B-I-4
M14	*Venise, Marc., gr.* 70
M15	*Venise, Marc., gr.* 71
M16	*Moscou, Syn.gr.* 139
M17	*Vat. gr.* 462
M18	*Vat. gr.* 473
M19	*Vat. gr.* 475
M20	*Vat. gr.* 1805
M21a	*Vat. gr.* 2061
M21b	*Vat. gr.* 2061A
M22	*Vat., Ottob. gr.* 3
M23	*Vat., Ottob. gr.* 396
M24	*Vat., Palat. gr.* 75
M25	*Vat., Urb. gr.* 15
N1	*Munich, Bay. Staatsbibl. gr.* 421
N2	*Cambridge, Trinity College*, B.9.13
N3	*Londres, B.L., Add.* 49.060
N4	*Oxford, Bodl. Lib., Baroc. gr.* 181
N5	*Oxford, Bodl. Lib., Canon. gr.* 74
N6	*Vienne, B.N., theol. gr.* 126
N7a	*Madrid, B.N.*, 4595
N7b	*Madrid, B.N.*, 4596
N8	*Paris, B.N., gr.* 512
N9	*Paris, B.N., gr.* 517
N10	*Paris, B.N., gr.* 524
N11	*Paris, B.N., gr.* 532
N12	*Iviron, gr.* 27
N13	*Vatopedi* 105
N14	*Vatopedi* 108
N15	*Vatopedi* 121
N16a	*Patmos* 43
N16b	*Patmos* 44
N17	*Brescia, Querin.* D.II.13
N18	*Florence, Laur.* VII, 5
N19	*Florence, Laur.* VII, 12
N20	*Florence, Laur.* VII, 22
N21	*Milan, Ambr.*, A 259 inf.
N22	*Milan, Ambr.*, B 114 sup.
N23a	*Milan, Ambr.*, E 49 inf.
N23b	*Milan, Ambr.*, E 50 inf.
N24	*Naples, B.N., gr.* 5*
N25	*Venise, Marc., gr.* 74
N26	*Moscou, Syn. gr.* 141
N27	*Moscou, Syn. gr.* 142
N28	*Moscou, Syn. gr.* 144
N29	*Vat. gr.* 460
N30	*Vat. gr.* 1675
N31	*Cesena, Malatest., gr.* 40

(91) Ff. 3-191 ; la suite du manuscrit ne correspond à aucune des deux acolouthies de Th. Sinko, et a donc reçu le sigle X16, même si cette distinction n'a pas d'autre fondement que la théorie des acolouthies ; la collection a été copiée en bloc, et est toujours conservée en un seul volume : voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 434-438.

X1	*Munich, Bay. Staatsbibl. gr.* 120	X26	*Patmos* 39
X2	*Munich, Bay. Staatsbibl. gr.* 154	X27	*Patmos* 40
X3	*Londres, B.L., Add.* 36.634	X28	*Messine, San Salv. gr.* 43
X4	*Oxford, Bodl. Lib., Auct.* T.1.2	X29	*Messine, FV* 20
X5	*Oxford, Bodl. Lib., Baroc. gr.* 190	X30	*Milan, Ambr.*, A 216 inf.
X6	*Vienne, B.N., theol. gr.* 30	X31	*Monte Cassino, gr.* 432
X7	*Vienne, B.N., suppl. gr.* 177	X32	*Kiev, Acad., gr.* 136
X8	*Sinaï, Sainte Catherine, gr.* 347	X33	*Moscou, Syn. gr.* 140
X9	*Sinaï, Sainte Catherine, gr.* 348	X34	*Moscou, Syn. gr.* 147
X10	*Escorial*, c-I-11	X35	*Vat. gr.* 469 [92]
X11	*Paris, B.N, gr.* 510	X36	*Vat. gr.* 471
X12	*Paris, B.N., gr.* 551	X37	*Vat. gr.* 472
X13	*Paris, B.N., gr.* 560	X38	*Vat. gr.* 479
X14	*Paris, B.N., gr.* 567	X39	*Vat. gr.* 1446
X15	*Paris, B.N., gr.* 975B	X40	*Vat., Ottob. gr.* 424 [93]
X16	*Paris, B.N., Suppl. gr.* 215 [94]	X41	*Vat., Ross. gr.* 322
X17	*Athènes, B.N., gr.* 2082	X42	*Tubingen, Bibl. Univ.*, Mb 4
X18	*Athènes, B.N., gr.* 2209	X43a	*Jérusalem, Saba* 169
X19	*Athènes, B.N.*, M.P.T. 433	X43b	*Saint-Pétersbourg, B.N., gr.* 332
X20	*Lavra*, B 96	X44	*Rome, Angelic., f.ant.*, 31
X21	*Lavra*, B 117	X45	*Jérusalem, Taphou* 13
X22	*Lavra*, B 118	X46	*Moscou, B.N., gr.* 119
X23	*Protaton gr.* 3	X47	*Vat. gr.* 469 [95]
X24	*Vatopedi* 111	X48	*Paris, B.N., gr.* 1153
X25	*Patmos* 35	XX	*Moscou, Syn. gr.* 143
		XZ	*Moscou, Syn. gr.* 145

(92) Ff. 1-79, voir ci-dessus, p. 490-491.

(93) Les feuillets de ce manuscrit conservés à Leipzig ne comprennent que des fragments de la *Vita*, qui ne fait pas partie des collections de *Discours*, même si elle les clôture souvent. Pour cette raison, il n'a pas été jugé utile de les mentionner ici. Pour plus de précision, voir SOMERS, *Collections complètes*, p. 685-687, et X. LEQUEUX, *Deux feuillets du ms.* Ottobonianus graecus *424 (IXe s.) retrouvés à Leipzig*, dans *Le Muséon*, 100 (1987), p. 235-241.

(94) Ff. 191-fin : voir note 42, p. 480.

(95) Ff. 80-328, voir ci-dessus, p. 490-491.

DOCUMENTS

UN DISCOURS INÉDIT DE CONSTANTIN ACROPOLITE EN L'HONNEUR DES SAINTS MARTYRS FLORUS ET LAURUS (*)

INTRODUCTION

Le Discours que nous allons éditer, dédié aux martyrs Florus et Laurus, est une composition de Constantin Acropolite. Ce dernier, fils du Grand Logothète Georges Acropolite (1217-1282), vécut durant la seconde moitié du XIIIe s. et le premier quart du XIVe s. Il fut nommé Logothète Général par Andronic II ; peu après 1294, il fut promu au poste de Grand Logothète, poste qu'il a occupé jusqu'en 1321. Il écrivit des éloges de saints et autres martyrs qui ne sont que partiellement édités. A cause de cette activité, il a reçu à titre posthume le qualificatif de «Nouveau Métaphraste» (1).

(*) Traduit du grec moderne par P. Yannopoulos.

(1) Cfr K. KRUMBACHER, *Ἱστορία τῆς Βυζαντινῆς Λογοτεχνίας*, trad. grecque par G. SOTIRIADIS, Athènes, 1897, I, pp. 410, 412, et 787-788 ; S. PAPADOPOULOS, *Ἀκροπολίτης Κωνσταντῖνος*, dans *Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, I. Athènes, 1957, col. 1234-1235 ; D. BALANOS, *Κωνσταντῖνος Ἀκροπολίτης* dans *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, III, Athènes, 1957, p. 236 ; M. JUGIE, *Constantin Acropolites*, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, I (1912), pp. 376-377 ; D. M. NICOL, *Constantine Akropolites. A Prosopographical Note*, dans *DOP*, 19 (1965), pp. 249-256, reprit dans *Studies in Late Byzantine History and Prosopography* (*Variorum Reprints*), Londres, 1986 ; H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (*Byzantinisches Handbuch* II,1 = *Handbuch der Altertumswissenschaft*, XII 2,1), Munich, 1959, pp. 698-699.

L'éloge qui fait l'objet de cette édition compte parmi les inédits (2) ; il est conservé dans l'*Ambrosianus* H 81 sup. (442 olim N 83), manuscrit acéphale du XIVe s. Aucun indice interne ne laisse supposer la date de rédaction du texte. Peut-être fut-il prononcé lors de la fête des deux saints, comme le suggère l'apostrophe de l'orateur à son auditoire (3). Nous ne savons pas non plus quelle est la source d'inspiration d'Acropolite. Ses lettres indiquent que chaque fois qu'il avait l'intention de rédiger un Discours d'éloge, il s'adressait à des personnes qui pouvaient lui procurer la Vie du saint glorifié (4). Pour le Discours qui nous intéresse, l'auteur a peut-être fait appel à un texte court (5), qui contenait, outre la *Passion*, quelques éléments biographiques (6).

Le Discours, en dépit de sa brièveté, est bien structuré : préambule, développement, épilogue. Le préambule, sommaire et bref, débute par un

(2) *BHG*[3], n° 664m ; NICOL, p. 255 ; R. ROMANO, *Constantino Acropolita Epistole*, Naples, 1991, p. 24 ; H. DELEHAYE, *Constantini Acropolitae hagiographi byzantini epistularum manipulus*, dans *AB*, 51 (1933), p. 269_{33}.

(3) Ambr. 442, f. 267^v^ : Τοιοῦτοί τινες ἀδελφοί, ὦ κατὰ Θεὸν ὑμεῖς ἀδελφοί, Φλῶρός τε καὶ Λαῦρος ....

(4) Dans une lettre contenue dans l'*Ambr.* H 81 sup. (422 ol. N. 83), f. 329 (cfr DELEHAYE, *Constantini Acropolitae*, p. 278 et ROMANO, p. 244), Acropolite signale qu'il cherchait une *Vita* longue de S. Gérasime afin de rédiger un Discours analogue : Πολλαχοῦ ζητήσας τῷ τοῦ ἁγίου Γερασίμου βίῳ πεπλατυσμένως ἐκτεθέντι περιτυχεῖν, ὡς ἂν καὶ αὐτὸς ὡς ἐνὸν τοῖς περὶ τοῦδε λόγοις ἐμπλατυνθήσωμαι, μηδαμοῦ δὲ ἄλλως ἢ ὡς ἐν βραχεῖ καὶ συνεπτυγμένως ἀπαγγελθέντα τοῦτον εὑρών, συνεσταλμένως τοῦτον συνεγραψάμην κἀγώ...

(5) Ce qui est arrivé aussi pour la *Vita de S. Gérasime*, dont il a été question dans la note 4.

(6) Comme le signale Th. DETORAKIS, *Εἰσαγωγὴ στὴ σπουδὴ τῶν ἁγιολογικῶν κειμένων* (*Πανεπιστημιακὲς παραδόσεις*), Rethymnon, 1992, p. 11, il s'agit d'un genre littéraire plus complexe qui réunit, à part la vie d'un saint, sa *passion* et ses miracles. Pour la *Passio* des S. Florus et Laurus, cfr *BHG*, n° 660-662, 664, 664i, *Novum Auctarium BHG*, n° 663z (*olim* 664n). Ce texte est transmis par le *Vindob. Histor. Gr.* 45 (*olim*, 14) du XIe s. qui dans les f. 217^v^-219^r^, transmet une *Passio* abrégée (cfr C. VAN DE VORST et H. DELEHAYE, *Catalogus codicum hagiographicorum Graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* [*Subsidia Hagiographica*, 13], Bruxelles, 1913, p. $59,_{47}$ = *BHG* n° 663), par *Achrid.* 44, du XIe s. (cfr F. HALKIN, *Manuscrits byzantins d'Ochrida en Macédoine yougoslave*, dans *AB*, 80 [1962], p. $16,_{42}$) et par *Athen. Benaki*, 141 du XIe s., f. 152-157^v^ (cfr F. HALKIN, *Une passion inédite des Saints Florus et Laurus BHG 662z*, dans *JÖB*, 33 [1983], pp. 37-44).

passage tiré des *Proverbes* et se termine sur une recommandation (7). Dans le corps du Discours, l'auteur donne des informations biographiques concernant l'origine et l'activité des deux saints, avant de décrire leur martyre. Ce dernier est décrit de manière condensée, sans «procès imaginaire» et sans mention détaillée des martyres subis. Selon Acropolite, les martyrs Florus et Laurus étaient des jumeaux (8) qui exerçaient le métier de tailleurs de pierre (9). Ce métier, ils l'avaient appris dès leur jeune âge dans leur pays d'origine, qui n'était autre que Byzance, de Proclus et Maxime. Après le martyre de leur maîtres, ils quittèrent leur pays et trouvèrent du travail auprès d'un administrateur dans la province d'Illyricum (10). C'est cette personne qui les a recommandés auprès de l'empereur Licinius (11), qui leur donna les sommes nécessaires pour la construction d'un temple païen. Or, ils construisirent une église, et grâce à deux miracles convertirent même le prêtre païen au christianisme (12), ce qui fut la cause de leur martyre. L'épilogue n'a rien de particulier : après quelques phrases conventionnelles, il aboutit à un genre de conclusion bien banal.

Le contenu du Discours est de loin plus bref que la *Passio* transmise par le manuscrit 141 du Musée Benaki, et en diffère sur plusieurs points.

La rhétorique qui marque la période des Paléologues est très sensible dans la rédaction de Constantin Acropolite. En général sa langue fait appel à plusieurs tournures ou formes archaïsantes (13), ce qui fait penser

(7) *Ambr.* H 81 sup. (442 ol. N 83) f. 265. Cfr notre édition, p. 513,9-12.

(8) H. DELEHAYE, *Castor et Pollux dans les légendes hagiographiques*, dans *AB*, 23 (1904), pp. 427-432, met en parallèle Florus et Laurus avec les Dioscures.

(9) Cfr *Ambr.* H 81 sup. (442 ol. N 83), f. 268^{r}, (notre édition p. 513,25 à p. 514,1) et f. 268^{v} (notre édition p. 514,12-15), où Acropolite parle de ce métier.

(10) Acropolite ne cite pas le nom au f. 268^{v}, mais au f. 269 où il note Ἡγεμὼν ὁ Λύκων ἦν πόλεως... Or, HALKIN, *Une passion inédite des Saints Florus et Laurus*, p. 38, n. 5, signale : «pas de Lycon dans la *Prosopography of the Later Roman Empire*, I (1971)».

(11) Le ms. *Athen. Benaki* 141, note que Licinius était le fils d' Ἐλπιδίας τῆς βασιλίσσης. Cette fois encore HALKIN, *Une passion inédite des Saints Florus et Laurus*, p. 38, n. 6, signale «pas d'Elpidia non plus dans le même répertoire. Il s'agit sans doute de personnages inventés par l'hagiographe».

(12) Il s'agit du miracle de la construction rapide du temple et de celui de la guérison du fils du prêtre idolâtre. Dans le ms. *Athen. Benaki* 141, la description des miracles est plus développée.

(13) L'amour d'Acropolite pour la rhétorique antique est exprimé au début d'une lettre contenue dans l'*Ambros.*, f. 332^{v} (cfr ROMANO, p. 253), où il note :

que l'auteur s'adressait à un public instruit. Le Discours ne contient pas de dialogue. Le discours direct est utilisé dans un seul cas, quand le texte fait état de l'inauguration de l'église du Christ-Sauveur. Le style est très soigné, et l'objectif reste éducatif, comme le signale d'ailleurs l'auteur dans son préambule. Il n'y a pas de fautes grammaticales ou syntaxiques ; les règles classiques sont partout respectées (14).

Le manuscrit

L'*Ambr.* H 81 sup. (442 ol. N 83) est un manuscrit sur parchemin, sauf les f. I-III qui sont en papier. Il est composé de III + 343 f., de 242 × 175 mm, et date du début du XIVe s. Le texte est en pleine page. La partie écrite de chaque page est de 175 × 117 mm et compte habituellement 24 lignes (15).

Contenu (16)

F. III^r^ : Πίναξ εἰς τὸ δεύτερον βιβλίον Κωνσταντίνου τοῦ Ἀκροπολίτου.

F. III^v^ vide.

F 1^r^-11^r^ : Λόγος εἰς τὸν ὅσιον καὶ θαυματουργὸν Ζωτικόν (inédit).

F. 11^r^-18^v^ : Τοῦ αὐτοῦ Κωνσταντίνου θεωρία εἰς τὸ εὐαγγελικὸν ῥητὸν τὸ φάσκον· "ἐν τούτῳ γνώσονται πάντες ὅτι ἐμοὶ μαθηταί ἐστε, ἐὰν ἀγαπᾶτε ἀλλήλους" (inédit).

F. 18^v^-27^r^ : Εἰς τὸν μάρτυρα Θεόδοτον (17) (inédit).

Τὶς ἄν μοι δώῃ τὴν Ἰσοκράτους σχολὴν καὶ τὴν Ἡροδότου περὶ λόγους ἰσχὺν ἢ μᾶλλον τὶς ἄν μοι δανείσειε τὴν Ὁμήρου γλῶτταν ὡς Ἰλιάδαν νέαν ποιήσασθαι καὶ τοσούτων δυνηθῆναι κακῶν ἱστορῆσαι πληθύν...

(14) Il y a certaines fautes d'accentuation, et le iota souscrit n'est pas toujours marqué. Dans l'apparat critique de notre édition, nous ne signalons pas tous les cas où un iota souscrit manque.

(15) Cfr A. Martini et D. Bassi, *Catalogus Codicum Graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Milan, 1906, I, p. 534 ; M. Treu, *Νέος κῶδιξ τῶν ἔργων τοῦ μεγάλου λογοθέτου Κωνσταντίνου τοῦ Ἀκροπολίτου*, traduction grecque par S. Lampros, dans *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, 4 (1892), pp. 35-50 ; Delehaye, *Constantini Acropolitae*, pp. 263-284.

(16) Nous avons gardé l'orthographe du manuscrit. Nous utilisons des crochets quand le manuscrit ne donne pas de titre. Pour compléter les titres nous avons fait appel à la *Table des matières* contenue au f. III. Nous mettons entre parenthèses angulaires < > le texte effacé et difficile à restituer.

(17) Le texte est précédé de quatre lignes : <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <ἐξ ἀξίας δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> / δῶρον προσῆξα κατὰ

F. 27r-33v : [Εἰς τὸν ἁγιώτατον πατριάρχην Μητροφάνην] (édité par F. WINKELMANN, *Die Metrophanes vita des Konstantinos Akropolites [BHG 1278z], Studia Byzantina : Beiträge aus der byzantinistischen Forschung der Deutschen demokratischen Republik zum XIII. Internationalen Byzantinistenkongress in Oxford, 1966*, Halle, 1966, pp. 79-102).

F. 33v-47r : [Εἰς τὸν ἅγιον Εὔπλον] (18) (inédit).

F. 47r-53v : Ἀνάμνησις τοῦ τελεσθέντος ἐν ταύτῃ τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων θαύματος παρὰ τοῦ περιβοήτου μάρτυρος Θεοδώρου τοῦ Τήρωνος (édité dans *AASS* Nov., IV [1925], pp. 72-76).

F. 53v-59v : Ὁ λόγος πρόφασιν μὲν ἀράχνην τὸ εὐτελέστατον ζωϋφίων πεποίηται· περὶ δὲ τῆς μεγάλης τοῦ Θεοῦ προνοίας διαλαβεῖν βούλεται καὶ τῶν ὅλων ἔφορον καὶ κηδεμόνα σπεύδει δεῖξαι Θεόν (inédit).

F. 59v-66r : Λόγος εἰς τὸν ἅγιον μάρτυρα Λεόντιον (édité dans *AASS* Jun., III [1701], pp. 562-568).

F. 66r-77v : Λόγος εἰς τὴν ἁγίαν Θωμαΐδα (édité dans *AASS* Nov., IV [1925], pp. 242-246).

F. 77v-78v : Προοίμιον ἐπὶ τῇ διηγήσει τοῦ τελεσθέντος θαύματος ἐπὶ Ἰουδαίῳ δεδανεικότι χριστιανῷ· ἐγγυητὴν αὐτῷ δόντι, τὸν δεσπότην ἐν εἰκόνι Χριστόν, ὅθεν καὶ ἡ ἐπιγραφὴ ἡ ἔν τισιν εὑρισκομένη τῶν σεπτῶν εἰκόνων Χριστοῦ ἡ, ὁ ἀντιφωνητὴς τὴν ἀρχὴν ἔσχηκεν (inédit).

F. 78v-79v : Ἐπίλογος ταύτης τῆς διηγήσεως (inédit).

F. 79v-87v [Εἰς τὴν ἁγίαν Εὐφροσύνην] (édité par F. HALKIN, *Éloge de Ste Euphrosyne la Jeune par Constantin Acropolite*, dans *Byz.*, 57 [1987], pp. 56-65).

F. 87v-93v : [Εἰς τὴν ἁγίαν πρωτομάρτυρα Ὡραιοζήλην] (édité par F. HALKIN, *Six inédits d'hagiologie byzantine* [*Subsidia hagiographica*, 74], Bruxelles, 1987, pp. 5-13).

F. 93v-103r : Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν ἐλεήμονα τὸν νέον (édité par D. I. POLÉMIS, *The Speech of Constantine Akropolites on St. John Merciful the Young*, dans *AB*, 91 [1973], pp. 31-54).

δύναμιν λόγον / ὡς πρὸς Θεὸν λάβοιμι θερμὸν προστάτην. Comme nous le signalons dans les notes 18 à 23, d'autres textes sont précédés d'un tel titre.

(18) <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <ἐξ ἀξίας δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> / Εὔπλῳ προσῆξα κατὰ δύναμιν λόγον / ὡς πρὸς Θεὸν λάβοιμι θερμὸν προστάτην.

F. 103r-113v : [Εἰς τὸν ἅγιον Νεόφυτον] ([19]) (idédit).

F. 113v-123v : [Εἰς τὸν ἅγιον Νικηφόρον] (inédit).

F. 123v-131v : [Εἰς τὸν ἅγιον Γεράσιμον] ([20]) (édité par K. M. Κοικιλιδες, *Αἱ παρὰ τὸν Ἰορδάνην λαῦραι Καλαμῶνος καὶ ἁγίου Γερασίμου*, Jérusalem, 1902, pp. 27-39).

F. 131v-152v : [Εἰς τὴν ὁσιομάρτυραν Θεοδοσίαν] (édité dans *AASS* Maii, VII [1688], pp. 69-86, et dans *PG*, 140, col. 896-936).

F. 152v-169v : [Εἰς τὸν ἅγιον Σαμψών] ([21]) (inédit).

F. 169v-196r : [Εἰς τὸν ἅγιον Προκόπιον] ([22]) (inédit).

F. 196r-215r : Λόγος εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Παντελεήμονα (inédit).

F. 215v-219r : [Λόγος εἴς τινα Γεώργιον μοναχὸν τὸν καὶ Γρηγόριον] (inédit).

F. 219r-232v : [Λόγος διαλεκτικὸς εἰ ὥρισται ἑκάστου ἡ ζωὴ καὶ ὁ θάνατος ἢ ὡς τὰ πλείῳ τῶν ἐπιγινομένων ἡμῖν συμπίπτει] ([23]) (inédit).

F. 232v-237v : Λόγος εἰς τὴν ἀνακαίνισιν τοῦ ναοῦ τῆς τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Ἀναστάσεως διαθητικός (édité par Delehaye, *Constantini Acropolitae*, pp. 279-284 et par C. A. Manafis, *Κωνσταντίνου Ἀκροπολίτου Λόγος εἰς τὴν ἀνακαίνισιν τοῦ ναοῦ τῆς τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἀναστάσεως διαθητικός*, dans *EEBS*, 37 [1969-1970], pp. 450-465).

(19) <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> / μάρτυρος ἄθλους ἱστορῶ Νεοφύτου / εὑρεῖν μεσίτην λιπαρῶν ἐν τῇ κρίσει.

(20) <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> / λόγον προσάγω τῷ πατρὶ Γερασίμῳ / θῆρας νοητοὺς ἀπερύκειν μου θέλων.

(21) Λόγον προσάγω τῷ Σαμψὼν / εὐφημίαν ὡς προστάτην ἔχοιμι πρὸς Θεὸν Λόγον / <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <ἐξ ἀξίας δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> /.

(22) Ἐκ συμπαθοῦς τὴν κλῆσιν ἐσχηκὼς τρόπου / κἀμοῦ προσηνῶς τοὺς λόγους μάρτυς δέχου / <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> /.

(23) <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> / <τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης> / ζωῆς ὅρους εἴρηκα καὶ τρόπους τέλους, / οὐ κατ' ἀποκλήρωσιν οὐ πεπρωμένους, / ἀλλ' ὡς προγνώσει τοῦ Θεοῦ τεταγμένους / τόσονδε τοῦδε (*sic*) τῷ βίῳ διδοῖ (*sic*) χρόνον / καὶ συμμέτρως, ἄλλῳ δὲ πλατύνει θέλων, / τινῶν δ' ἐπὶ μήκιστον ἐκτείνει βίον, / ἀλλ' οἶδεν ἀλλ' ἔγνωκε τοὺς λόγους μόνος, / ὡς ἐμβατεύων καὶ νεφροῖς καὶ καρδίᾳ / καὶ κρίσιν ἀσύγκριτον ἐν πᾶσιν ἔχων.

F. 237v-239v : [Λόγος εἰς ἐπίσκεψίν τινων μοναχῶν καμνόντων] (inédit).

F. 239v-241v : [Εἰς ἄφεσιν χρέους παρ' αὐτοῦ ἐνὶ πένητι] (inédit).

F. 241v-247r : [Ἐπιστολὴ περιλαμβάνουσά τινα διάλεξιν] (inédit).

F. 247r-248r : Ἀντίφωνα εἰς τὴν Θεοτόκον (édité par M. Treu, *Νέος κώδιξ*, pp. 42-44).

F. 248r-252r : Εὐχαί (inédit).

F. 252v : vide.

F. 253r-260r : Εὐχαί (inédit).

F. 260r-261r : Εὐχὴ ἱκετήριος εἰς τὴν ὑπέραγνον δέσποιναν καὶ κυρίαν ἡμῶν τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον (inédit).

F. 261r-267v : [Εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Ἀνίκητον καὶ Φώτιον] (inédit ; j'ai entrepris l'édition de ce texte, qui paraîtra dans le volume : *Porphyrogenita : Essays in Honour of Julian Chrysostomides*).

F. 267v-269v : [Εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Φλῶρον καὶ Λαῦρον] (inédit jusqu'à présent ; objet de cette édition).

F. 270r-333v : Ἐπιστολαί (Dix-neuf de ces lettres sont éditées par Delehaye, *Constantini Acropolitae*, pp. 272-278. L'ensemble des lettres est édité par Romano, *Constantino Acropolita, Epistole*, pp. 109-257).

F. 334r-337v : Διαθήκη (édité par Treu, *Νέος κώδιξ*, pp. 45-49).

F. 337v-338v : Ἑτέρα Διαθήκη (édité par Treu, *Νέος κώδιξ*, pp. 49-50).

F. 338v-343v : Εἰς τὴν ἁγίαν Ἐπίχαριν (inédit).

Signalons que le scribe ne signe pas le manuscrit. Au f. Ir, il a tracé les lignes suivantes : <Ἀκροπολίτης εὐσεβὴς Κωνσταντῖνος> (24) ἐκ παιδὸς εὐθὺς ἐκδοθεὶς ἀνακτόροις / συχνοῖς τε δεινοῖς ἐντυχὼν καὶ κινδύνοις, / καὶ συσχεθεὶς φροντίσι ταῖς ἐκ τοῦ βίου· / κλέπτων ἑαυτὸν φόβον καὶ φροντίδων, / ταῦθ' ὡς προσῆκον χριστιανῷ / συγγράφω ++ /

Dans la marge supérieure du f. Ir, il est noté βιβλίον τὸ δεύτερον (25). Sur le f. IIr, une main plus récente a noté : *Constantini Acropolitae, Sermones varii.* Sous cette note, on peut lire une note barrée et manifestement plus ancienne : *Sermones varii, ut opinor, Theodori / Studitae. / Eiusdem Auctoris epistolae CXCIIII / Testamentum etiam eiusdem. /*

(24) Le nom d'Acropolite est effacé et à peine lisible.

(25) La première partie des œuvres de Constantin Acropolite est transmise par le codex *Hierosol. Patr.* 40 (fin du XIIIe s.). L'*Ambr.* H 81 sup. (442 ol. N 83) contient la seconde partie. Cfr à ce propos Treu, *Νέος κώδιξ*, pp. 35-36.

Codex non ille quidem valde antiquus, / sed valde bonus, ex insula chio / aductus 1606. / fuit ex libris Manuelis Sophiani. /N / H. 81. sup.

Le scribe reste inconnu. Son écriture est légèrement penchée à droite ; elle est soignée, le nombre des abréviations est réduit. La table des matières, qui occupe le f. III, a été rédigée à la fin du xve s., peut-être par le scribe de l'*Ambrosianus* P 110 sup., qui est une copie d'*Ambrosianus* H 81 sup. (442 ol. N 83) ([26]). Le même scribe a noté les titres sur les f. 11^r^, 18^v^ et 338^v^.

Les 42 cahiers sont numérotés de chiffres grecs, à partir du f. 6^v^ qui porte le chiffre α′ jusqu'au f. 336^r^ qui porte le chiffre μβ′. Le numérotage est marqué en bas et à gauche de la dernière page de chaque cahier, excepté le dernier cahier qui porte la numérotation μβ′ en bas et à droite de la première page. Le premier feuillet du premier cahier a été arraché, mais le texte n'est pas amputé. Il semble que ce feuillet ne portait que le titre et la table des matières originale ([27]). Deux cahiers sont irréguliers quant au nombre des pages : le λα′ (31) qui est composé de treize feuillets et le μα′ (41) composé de neuf.

Le manuscrit ne porte pas d'enluminures ou d'autres décorations. Peut-être y avait-il des lettrines, actuellement effacées, tracées d'une encre différente ([28]) au début de chaque Discours et de chaque Lettre.

L'état de conservation du manuscrit est relativement bon. Plusieurs feuillets sont usés sur les bords, mais sans préjudice pour le texte. Seuls les quatre derniers feuillets sont davantage usés, et déchirés, d'où résulte la perte d'une partie du texte.

Patras. Maria KALATZI.

(26) TREU, *Νέος κῶδιξ*, pp. 37 et 42.

(27) TREU, *Νέος κῶδιξ*, p. 37.

(28) Nous avons étudié le manuscrit à partir d'un microfilm, raison pour laquelle nous ne pouvons pas nous prononcer au sujet de l'encre, ni d'ailleurs de la reliure.

Édition

Codex Ambrosianus H 81. sup. (442 ol. N 83), f. 267^{v}-269^{v}

φ. 267^{v} *Χρησίμους ἐν ἀνάγκαις εἶναι τοὺς ἀδελφούς*, παρεγγυᾶται μὲν ὁ σοφὸς σοφώτατα Σολομών· φθάνει δ' ἡ φύσις προϋποτιθεμένη καὶ ταῦτά πως πῷ σοφῷ φθεγγομένη τε καὶ συνάγουσα, κἂν *ἐθελοκωφῶμεν* ἢ *ἐθελοκακῶμεν* μᾶλλον εἰπεῖν, καὶ τὴν συμβουλὴν ἀναινώμεθα αὐτῆς τε τῆς ὑπὸ Θεοῦ παραχθείσης καὶ Θεῷ διοικουμένης ἡμῶν φύσεως, καὶ τοῦ *τὴν πάρεδρον* εἰληφότος *Θεοῦ σοφίαν*, ὡς αὐτὸς ἐκεῖνος πρὸς τὸν Θεὸν ἀνθομολογούμενος εἴρηκεν. Ἀλλὰ τίς ἄλλη μείζων ἀνάγκη τῆς ἀϊδίῳ μελλούσης παραπέμπειν θανάτῳ ἢ μὴν αἰωνίῳ παραδιδοὺς ζωῇ ; Οὕτως ἀνάγκη, ὄντως βία μεγίστη, τὸ ἀπερικλονήτους πρὸς ὅπερ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος παρηγάμεθα διαμείναντας, τυχεῖν ὧν ὁ δημιουργὸς πρὸ τῆς ἡμῶν παραγωγῆς ἡτοίμασεν ἡμῖν ἀγαθῶν.

Τοιοῦτοί τινες ἀδελφοί, ὦ κατὰ Θεὸν ὑμεῖς ἀδελφοί, Φλῶρός τε καὶ Λαῦρος γεγόνεισαν, πρὸς τὴν κατὰ Θεὸν ὁμολογίαν θάτερον στηρίζων ἑκάτερος, πρὸς τὸν τῆς μαρτυρίας ἀγῶνα
φ. 268 \\ γενναίως ἀλλήλους ἀλείφοντες, καί γε πρὸ αὐτὴν τὴν ἐκ τῆς φύσεως ἀνάγκην συνασπίζοντές τε καὶ τὰ μέγιστα συναιρόμενοι, ὡς μὴ καταγωνισθῆναί τινα σφῶν, μηδ' ἀναπεσεῖν πρὸ τῆς τελειώσεως.

Τῷ γεννάδα τούτω ἦστην μὲν ἀδελφὼ καὶ ἀδελφὼ διδύμω· κατὰ ταὐτὸ γὰρ τῶν μητρικῶν σπλάχνων προήλθοσαν καὶ ἅμα τὸ τοῦ ἡλίου φῶς ἐθεάσαντο καὶ ἅμα τὸν ἀέρα τοῦτον ἀνέπνευσαν, ἅμα δὲ καὶ τὸ τῆς ἀληθείας φῶς ἐπέγνωσαν, καὶ τῷ ἀληθινῷ Θεῷ προσετέθησαν. Ὡς γὰρ δὴ τὴν παιδικὴν ἡλικίαν παραμείψαντας, τέχνην σφὰς ἐδέησε μετελθεῖν, δι' ἧς ἂν τὰ πρὸς χρείαν βίου πορίζοιντο· ἀνδράσι παραδίδονται τὴν μὲν τέχνην εὐτελέσι, χειρώνακτες γάρ,

---

2. Σολομῶν *cod.* || 3. ταυτά πως *cod.*, φθεγγομένη τὲ *cod.* || 13-14. Φλῶρος τε *cod.* || 19-20. κατα ταυτό γαρ *cod.*

---

1. Proverbia 17 (17.1) 3-4. || Cfr Cl. Alexandrinus, *Stromateis* 6, *PG* 9, 289A «οἱ φιλοσοφοῦντες τὰ Ἑλλήνων ἐθελοκωφῶσι τὴν ἀλήθειαν», cfr Athenagoras Atheniensis, *Legatio pro Christianis*, *PG* 6, 964A «οὐκ εἰκὸς ἡμᾶς ἐθελοκακεῖν» || 6-7. Sapientia Salomonis 9 (4.1), cfr Jo. Damascenus, *Sacra parallela*, *PG* 96, 360A 9-10 «Δός μοι, Δέσποτα, τὴν τοῦ σοῦ θρόνου πάρεδρον σοφίαν».

λιθοξοϊκοί σφισι τὸ ἐπιτήδευμα· Πρόκλος τούτοιν καὶ Μάξιμος τὼ ὀνόματε ἦστην οὖν, καὶ τὴν τῶν διδασκάλων τέχνην μετιόντε, καὶ τὴν ἀρετὴν μιμουμένω καὶ περιεχομένω τῆς τούτων εὐσεβείας οὐχ ἥκιστα.' Επεὶ δ' ἐκεῖνοι διὰ μαρτυρίου πρὸς τὰς οὐρανίους σκηνὰς μετεφοίτησαν, οὗτοι παραυτίκα διάδοχοι οὐχ ἧττον τῆς ἀρετῆς ἢ τῆς τέχνης ἐναπελείφθησαν.

Βραχὺν δὲ τῇ Βυζαντίδι χρόνον προσεπιμείναντες, ἐν γὰρ ταύτῃ καὶ ἐγεννήθησαν καὶ ἐτράφησαν καὶ ἣν ἔφην τέχνην μετεχειρίσαντο.˝Αραντες ἐνθένδε, παρὰ τὴν ' Ιλλυρίδα ἐγεγόνεισαν καὶ τῶν τινι ἐπισήμων ἀνδρῶν πόλεως, οὗτος τῶν ἐκεῖσε μιᾶς ἡγεμὼν ἦν, γνωσθέντες ἐκ τῆς τέχνης, προσελήφθησάν τε καὶ τοῖς οἰκειοτάτοις
φ. 268ᵛ αὐτῷ διὰ βραχέος συγκατελέγησαν. Περὶ γὰρ πλείστου τοῖς \\ Ἕλλησιν ἡ λιθοξοϊκὴ καὶ ἐν ταῖς μάλιστα τῶν διὰ χειρῶν ἐργαζομένων τεχνῶν ἐτύγχανεν οὖσα· ἦσαν οὖν τὰ τῆς τέχνης ἐνεργοῦντες αὐτῷ.

' Επεὶ δ' ὁ Λικίνιος δεισιδαίμων, εἰ καί τις ἄλλος τῶν πρὸ αὐτοῦ γεγονώς, περὶ νεῶν τε καὶ βωμῶν ἐγέρσεις καὶ ἀνεγέρσεις ἠσχόλητο, καὶ τοῦθ' ὁ ἡγεμὼν ᾧπερ ἐπεξενώθησαν οἱ μακάριοι οὐκ ἀγνοῶν ἦν, πέμπει σφὰς παρ' αὐτὸν ἀρίστους εἶναι τὴν τέχνην προσμαρτυρῶν, πρὸς ἅπερ ἂν ἐθέλοι φιλοτεχνεῖν τε καὶ νεουργεῖν. Ὃδ' ἀσμένως δεξάμενος, δωρεαῖς τε δαψιλέσι δεξιωσάμενος, ἔργου παραυτίκα γενέσθαι προστέταχεν. Ἦν δὲ τὸ ἔργον εἰδώλων σηκὸς καὶ χρήματα πρὸς τὴν τοῦ ἔργου κατασκευὴν ὅτι πλεῖστα πεπίστευκεν.

Οἱ δὲ τὰ μὲν χρήματα πένησι διανενεμηκότες, αὐτοί γε μόνοι καθ' ἑαυτοὺς τοῦ ἔργου γεγόνεισαν, ὅπερ ὡς ἐν ὀλιγίστῳ ἡμερῶν ἀριθμῷ τελεσθὲν συχνοῦ καὶ ταῦτα χρόνου καὶ πολυχειρίας δεόμενον, ἑωράκει Βερέντιος, εἰδώλων ἱερεύς οὗτος ἦν, προσετέθη τῇ εὐσεβείᾳ, καὶ τὸν ὑπ' αὐτῶν κηρυττόμενον Θεὸν ἀληθινὸν ὡμολόγησε. Συνεπελάβετο δέ τι τούτῳ καὶ ἕτερον πρὸς τὴν τῆς ἀληθείας ἐπίγνωσιν. Ὁ γάρ τοι τούτου υἱὸς ἑτερόφθαλμος ὢν πρὸ βραχέος διὰ τῆς πρὸς Χριστὸν τῶν ἁγίων τούτων ἐντεύξεως ἰάθη καὶ ἵνα τι καὶ ἀστειότερον εἴποιμι, ἐκ περιττοῦ καὶ ἐλλιποῦς ἄρτιός τε καὶ πλήρης γεγένηται.

Συλλαβόντες οὖν τὸν τέως ψευδώνυμον ἱερέα, γενόμενον ταῖς ἀληθείαις ἱερέα, ἔννομον ἐξ ἀνόμου, ἐξ ἐναγοῦς εὐαγῆ, καὶ πρός γε

---

1. λιθοξοϊκοὶ σφῖσι *cod.* || 7. βραχύνδε *cod.* || 8. ἐν πόλει τινὶ καλουμένῃ Οὐλπιανᾷ ἐν χώρᾳ Δαρδανίᾳ τοῦ ' Ιλλυρικοῦ *cod. Athen. Benaki 141* || 10. Λύκονι τῷ ἡγεμόνι *cod. Athen. Benaki 141* || 12. δια βραχέος *cod.*, περι γὰρ *cod.* || 28. Μερεντῖνος *cod. Athen. Benaki 141.*

φ. 269 τοὺς πτωχούς, οἷς τὰ χρήματα διανείμαντες ἔφθησαν, τὰ μὲν \\ ξόανα ὧν εἰς τιμὴν τὸν νεὼν ἐγεῖραι ἐφ' ᾧ γε καὶ ἱδρῦσαι ταῦτα διεσκοπεῖτο Λικίνιος, ῥιπτοῦσιν εἰς γῆν, καταπατοῦσιν ὡς ἄγος, ὡς μίασμα πόρρω που βάλλουσι· τὸν νεὼν δὲ καθοσιοῦσι τῷ Σωτῆρι Χριστῷ «Δόξα σου» ἐπειπόντες «τῷ κράτει Χριστὲ βασιλεῦ, δόξα σου τῇ ἀνυπερβλήτῳ μεγαλειότητι, δόξα σου τῇ ἀνεικάστῳ θειότητι». Προηγεῖτο δέ σφισιν ἔργου τε καὶ λόγου παντὸς ὁ τίμιος σταυρός, τὸ δεσποτικὸν σύμβολον, τὸ τοῖς μὲν ἀγγέλοις προσκυνητὸν καὶ αἰδέσιμον θέαμα, ταῖς δ' ἐναντίαις δυνάμεσι φοβερόν τε καὶ δυσαντίβλεπτον ὅραμα.

Ἠκηκόει ταῦτα Λικίνιος καὶ συλληφθῆναι μὲν αὐτίκα καὶ πυρὶ παραδοθῆναι κελεύει τοὺς πένητας, Φλῶρον δὲ καὶ Λαῦρον ἀνηλεῶς καταξανθέντας ταῖς μάστιξι κλοιὰ περικειμένους, ᾗ τάχος παραπεμφθῆναι πρὸς Λύκωνα. Ἡγεμὼν ὁ Λύκων ἦν πόλεως φερωνύμως αὐχῶν τοὔνομα. Εἰ γὰρ καὶ μὴ κατὰ θῆρας αἱμοβόρος ἦν, ἀλλ' αἱμοχαρής, εἰ καὶ μὴ ὠμηστής, ἀλλ' ἀπηνὴς καὶ ἀτίθασος καὶ τῶν χριστιανῶν βαρὺς ὅτι πολέμιος, ὃς δὴ καὶ δεξάμενος καὶ ποικίλοις τρόποις πρὸς τὸ πεῖσαι χρησάμενος, θωπείαις, ἀπειλαῖς, χρηστῶν ἐπαγγελίαις, βασάνων ἀπαριθμήσεσιν, ὡς πάντῃ τούτους ἀπεριτρέπτους ἑώρακεν, ὡς τὴν γνώμην ἀμεταθέτους ἐπέγνωκεν, ἐν βαθυτάτῳ καθίησι φρέατι· ᾧ δὴ καὶ ἐμβληθέντες, πρῶτα μὲν εὐχαριστηρίους ὕμνους ἀνέπεμψαν τῷ Θεῷ ὅτι τε ὑπὲρ τῆς εἰς
φ. 269ᵛ Αὐτὸν ὁμολογίας τὸν ἆθλον ὑπέστησαν καὶ \\ ὅτι τὴν ἰσχὺν πρὸς Αὐτοῦ λαβόντες καὶ διακαρτερήσαντες κατ' ἐλπίδα τὸν ἀγῶνα διήνυσαν· εἶτά γε καὶ ἱκετηρίαν πεποίηνται ὑπὲρ τῶν μνείαν αὐτῶν εἰσαεὶ ποιουμένων καὶ πρέσβεις πρὸς Αὐτὸν προβαλλομένων, ὡς, εἴ τί γέ πως τῶν σωτηρίων ἠλογηκότες ἐντολῶν πλημμελοῖεν, συγγνώμης ἀξιούμενοι προσλαμβάνοιντο, καὶ τοῦ λοιποῦ τηροῖντο τῶν προσβολῶν ἐξάντης τοῦ πονηροῦ. Προσεπιτούτῳ τῆς εὐσεβείας εἰς πάντας ἐπίγνωσιν, καὶ μέχρι τῶν τῆς γῆς περάτων τοῦ θείου καὶ ἀμωμήτου κηρύγματος αὔξησίν τε καὶ διατράνωσιν. Ἦσαν γὰρ οἳ τῶν εὐσεβῶν, ἐπέστησάν τε τῷ φρέατι καὶ τῶν πρὸς Θεὸν τούτων ἐντεύξεων ἠκροάσαντο.

Τοιαῦτα τῶν μακαρίων τῶνδε τὰ ἐξιτήρια, εἰ δέ γε βούλει τὰ συντακτήρια. Οὕτω τῷ Θεῷ τὸ πνεῦμα παρέθεντο, καὶ νῦν ἐν οὐρανοῖς μαρτύρων συγκαταλεγέντες χοροῖς, καὶ τῇ μακαρίᾳ παρεστῶτες Τριάδι, ὑπὲρ ἡμῶν ἱκετεύουσιν, ὡς ἄν, ὧν πεπλημμελήκαμεν

---

4. νεὼν δὲ *cod.* || 7. δὲ σφῖσιν *cod.* || 13. ᾗ τάχος *cod.* || 19. πάντῃ *cod.* || 21. ᾧ δὴ *cod.* || 22. ὅτι τὲ *cod.* || 25. εἶτα γε *cod.* || 27. εἴ τι γέ πως *cod.* || 28. του λοιποῦ *cod.* || 29. ἐξάντεις *cod.*, προσεπιτούτω *cod.*

εἰληφότες τὴν ἄφεσιν, τῆς τῶν αἰωνίων καὶ μακαρίων ἀγαθῶν τύχοιμεν ἀπολαύσεως, χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος ἡμῶν ' Ιησοῦ Χριστοῦ, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα τιμὴ καὶ προσκύνησις, σὺν τῷ ἀνάρχῳ αὐτοῦ Πατρὶ καὶ τῷ Παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ Πνεύματι, νῦν καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

2. φιλανθωπία *cod.*

NICÉTAS D'HÉRACLÉE, COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE S. MATTHIEU : ÉDITION CRITIQUE DU CHAPITRE 4 (*)

Lors d'un séminaire centré sur la littérature exégétique à Byzance (Katholieke Universiteit Leuven [Belgique], année académique 1999-2000), nous avons eu l'occasion de collaborer étroitement avec un petit groupe de jeunes byzantinistes belges : Johan Halsberghe, Vladimir Rogiers, Bert Gevaert, Leen Aerts, Catherine Vandenbussche, Laurens Geeraert, Johanna Brankaer, Sarah Prové et Nele Vandeputte. Nous avons pris pour objet de notre étude la chaîne de Nicétas d'Héraclée portant sur l'Évangile de S. Matthieu (*CPG,* C 113), et, plus particulièrement, l'exégèse que le commentateur donne du quatrième chapitre de cet Évangile, où il est question de la tentation du Christ et de la vocation des premiers disciples. On trouvera ci-dessous le résultat de cette collaboration fructueuse.

Nicétas d'Héraclée (né vers 1060 - mort au début du XIIe siècle, en tout cas après 1117) (1) est surtout connu pour ses chaînes entourant des livres bibliques, les plus célèbres étant celles sur les Évangiles de Matthieu (*CPG,* C 113) et de Luc (*CPG,* C 135). La chaîne sur S. Matthieu, qui nous intéresse ici et qui est antérieure à celle sur S. Luc, doit très probablement être datée d'entre 1105 et 1112 (2). Cette «Breitkatene» a été publiée par Balthasar Corderius à Toulouse en 1647 (3), sur base du seul

(*) Nous remercions notre collègue Jacques Noret qui a bien voulu relire notre article.

(1) Tout récemment, M. Bram Roosen, un de nos jeunes collaborateurs à Leuven, lui a consacré un article substantiel : *The Works of Nicetas Heracleensis (ὁ) τοῦ Σερρῶν*, dans *Byz.* 69 (1999), pp. 119-144 ; on trouvera là une esquisse de sa vie, ainsi qu'un répertoire complet de son œuvre, qui est importante.

(2) Pour cette datation, voir P. Van Deun, *Les Diversa Capita du Pseudo-Maxime (CPG 7715) et la chaîne de Nicétas d'Héraclée sur l'Évangile de Matthieu (CPG C 113)*, dans *JÖB*, 45 (1995), p. 19-24.

(3) *Symbolarum in Matthaeum tomus alter, quo continetur Catena Patrum Graecorum triginta, collectore Niceta episcopo Serrarum.*

Monacensis gr. 36, achevé en 1556 à Venise par le célèbre scribe Emmanuel de Monembasie (notre manuscrit *M*) (4). Vu la mauvaise qualité de l'édition et de son modèle, nous avons également examiné les quatre autres représentants de la chaîne (5) : le *Venetus, Marcianus gr. I 61*, du XIIe siècle (sigle *V*) ; le *Parisinus gr. 202*, du XIIe-XIIIe s. (sigle *P*) ; le *Matritensis, Biblioteca Nacional gr. 4739*, du XIIIe s. (sigle *S*) ; le *Taurinensis B I 9 (Pasinus IV.b.IV.4)*, de l'année 1213-1214 (sigle *T*).

Pour le chapitre 4 de l'Évangile, nous avons donc examiné les témoins suivants :

M	*Monacensis gr. 36*, f. 50^v^-58^v^
P	*Parisinus gr. 202*, f. 72^v^-84^v^
S	*Matritensis, Biblioteca Nacional gr. 4739*, f. 64^v^-74
T	*Taurinensis B I 9 (Pasinus IV.b.IV.4)*, f. 18^v^-21^v^
V	*Venetus, Marcianus gr. I 61*, f. 158-174^v^

Grâce à ce que M. Bram Roosen a constaté — celui-ci a établi l'édition du chapitre 1 (6) —, et grâce à nos propres observations, on peut considérer comme certains les points suivants.

Le codex *V* ne contient pas seulement un bon nombre de leçons particulières et de fautes, mais également beaucoup d'altérations voulues ; très souvent, *V* a modifié le texte et a omis des mots, des phrases et même des paragraphes, ce qui l'isole complètement du reste de la tradition.

Il est sûr aussi que les manuscrits *M* et *T* sont étroitement liés ; une trentaine de fautes et de variantes qui caractérisent exclusivement ces deux manuscrits, témoignent de cette parenté ; on notera également que *M* et *T* introduisent les versets de l'Évangile par le mot κείμενον, l'exégèse de Nicétas par le mot ἑρμηνεία, et qu'ils ont une bonne dizaine de passages supplémentaires, qui manquent dans les autres témoins et qui

(4) Cordier a repris toutes les fautes et variantes de *M* ; de plus, il intervient très souvent et modifie son modèle.

(5) Sur les différents témoins de cette chaîne et sur la source de l'édition, voir P. VAN DEUN, *Maximi Confessoris Opuscula exegetica duo* (= *Corpus Christianorum. Series Graeca* 23), Turnhout et Leuven, 1991, pp. CXLVII-CLIII, ainsi que la thèse dactylographiée de B. ROOSEN, *De Matthaeuscatena van Nicetas van Heraclea. Kritische uitgave van de exegese van Matthaeus 1*, Leuven, 1996-1997, pp. XLV-LIX.

(6) *Matthaeuscatena...*, pp. LX-LXVI, où il a étudié les relations unissant les cinq témoins.

témoignent clairement d'un état secondaire du texte (7). Qui plus est, *M* étant le seul à avoir des fautes et variantes supplémentaires, on peut le désigner comme une copie directe de *T*, lequel se trouvait d'ailleurs déjà à Venise au XVIe siècle, l'endroit de confection de *M*.

Enfin, deux fautes nous permettent de rassembler dans une famille les codex *M P S V* : notes 118 (φησιν au lieu de φυσήσας, une faute qui caractérise *M P T* ; *V* n'a pas ce passage) et 258 ('Ιωάννης au lieu de 'Ιωάννου, une faute qui caractérise *M P T V*) ; le lieu variant mentionné à la note 38 (αὐτοῦ au lieu de αὐτῶν, une faute qui caractérise *P V*) suggère que *P V* forment une petite sous-famille à l'intérieur de la branche *M P T V*.

C'est tout ce qu'on peut dire de certain sur les relations qui existent entre les représentants de la chaîne. Nos collations ne nous ont pas permis d'aller plus loin à ce propos.

L'auteur le plus souvent cité dans tous les commentaires byzantins sur Matthieu est Jean Chrysostome ; en effet, son commentaire *In Matthaeum* (*CPG*, 4424) y a été pillé. La chaîne que nous étudions ici ne fait pas exception. Chrysostome est suivi, mais de loin, par Maxime le Confesseur (8), Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Cyrille d'Alexandrie, Isidore de Péluse, et bien d'autres.

L'identification de nos fragments permet également de constater que le compilateur de la chaîne a souvent remanié ses sources.

Ci-dessous, on trouvera l'édition du texte du chapitre 4 établie sur base des manuscrits *P S T V* ; le codex *M* étant une copie de *T*, nous l'avons écarté de notre apparat critique.

Mt. 4, 1 ***Τότε ἀνήχθη ὁ Ἰησοῦς εἰς τὴν ἔρημον ὑπὸ τοῦ Πνεύματος πειρασθῆναι ὑπὸ τοῦ διαβόλου*** (9).

(7) C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas introduit ces passages dans notre texte même : nous les avons renvoyés à l'apparat.

(8) Sur la part de S. Maxime dans cette chaîne, voir P. VAN DEUN, *Les extraits de Maxime le Confesseur contenus dans les chaînes sur l'Évangile de Matthieu*, dans *Philohistôr. Miscellanea in honorem Caroli Laga septuagenarii* (= *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 60), Leuven, 1994, pp. 297-316.

(9) Cette citation se lit également chez Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 207, l. 54-55.

Fragment I

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à μεμονωμένους, καὶ καθ' ἑαυτοὺς ὄντας)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *V, om. T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 207, l. 56 (Τότε) - 57 (ἐνεχθεῖσαν) et 208, l. 54 (Καὶ) - 209, l. 40 (διαβόλῳ).

Τότε [10] πότε ; Μετὰ τὴν τοῦ Πνεύματος κάθοδον, καὶ τὴν ἄνωθεν ἐνεχθεῖσαν φωνήν· [11] καὶ τὸ δὴ θαυμαστόν, ὅτι *ὑπὸ τοῦ Πνεύματος* [12] τοῦ ἁγίου *ἀνήχθη* [13]· ἐπειδὴ γὰρ πάντα πρὸς διδασκαλίαν [14] ἡμῶν ἔπραττεν, ἀνέχεται καὶ τῆς ἐκεῖσε [15] ἀγωγῆς [16], καὶ τῆς πρὸς τὸν διάβολον πάλης, ἵνα ἕκαστος τῶν βαπτιζομένων, εἰ μετὰ τὸ βάπτισμα μείζονας ὑπομείνειε πειρασμούς, μὴ ταράττηται, ὡς παρὰ προσδοκίαν τοῦ πράγματος γινομένου, ἀλλὰ μένῃ γενναίως πάντα φέρων, ὡς κατὰ ἀκολουθίαν τούτου συμβαίνοντος. Καὶ γὰρ διὰ τοῦτο ἔλαβες ὅπλα, οὐχ 'ἵνα ἀργῇς, ἀλλ 'ἵνα πολεμῇς· ὅθεν οὐδὲ ἐπιόντας κωλύει τοὺς πειρασμοὺς ὁ θεός, πρῶτον μὲν ἵνα μάθῃς, ὅτι πολλῷ γέγονας ἰσχυρότερος, ἔπειτα, ἵνα μένῃς μετριάζων, μὴ δὲ τῷ μεγέθει τῶν δωρεῶν ἐπαρθῇς, τῶν πειρασμῶν σε συστέλλειν [17] δυναμένων, πρὸς τούτοις ἵνα ὁ πονηρὸς δαίμων ἐκεῖνος, ὁ τέως ἀμφιβάλλων [18] περὶ τῆς σῆς [19] ἀποστάσεως, ἀπὸ τῆς βασάνου τῶν πειρασμῶν πληροφορηθῇ, ὅτι τέλεον αὐτὸν ἐγκαταλιπὼν [20] ἀπέστης, τέταρτον, ἵνα ἐντονώτερος, καὶ σιδήρου παντὸς ἰσχυρότερος ταύτῃ κατασκευασθῇς, πέμπτον, ἵνα σαφῆ ἀπόδειξιν λάβῃς τῶν πιστευθέντων σοὶ [21] θησαυρῶν· οὐ [22]

(10) *Mt.* 4, 1.
(11) Cf. *Mt.* 3, 16-17.
(12) *Mt.* 4, 1.
(13) *Mt.* 4, 1.
(14) Cf. *II Tim.* 3, 16.
(15) ἐκεῖσε] ἐκεῖθεν *P.*
(16) ἀγωγῆς] ἀναγωγῆς *S.*
(17) σε συστέλλειν] σὲ συστέλλειν *S*, συστέλλειν *V*
(18) ἀμφιβάλλων] ἀμφιβάλων *sic P.*
(19) σῆς] *om. P.*
(20) ἐγκαταλιπὼν] καταλιπῶν *sic P.*
(21) σοὶ] σοι *T.*
(22) οὐ] οὐδὲ *S.*

γὰρ ἂν ἐπῆλθεν (23) ὁ διάβολος, εἰ μή σε ἐν μείζονι γενόμενον εἶδε τιμῇ. Ἐντεῦθεν γοῦν καὶ ἐξ ἀρχῆς ἐπανέστη τῷ Ἀδάμ (24), ἐπειδὴ πολλῆς αὐτὸν εἶδεν (25) ἀπολαύσαντα τῆς ἀξίας· διὰ τοῦτο παρετάξατο πρὸς τὸν Ἰώβ (26), ἐπειδὴ στεφανούμενον αὐτὸν καὶ ἀνακηρυττόμενον ἐθεάσατο παρὰ τοῦ τῶν ὅλων θεοῦ. Καὶ πῶς οὖν (27) φησιν· *Εὔχεσθε μὴ εἰσελθεῖν εἰς πειρασμόν* (28); Διὰ τοῦτο οὐκ 'ἀνιόντα' αὐτὸν ἁπλῶς δείκνυσί σοι τὸν (29) Ἰησοῦν, ἀλλὰ *ἀναγόμενον* (30) κατὰ τὸν τῆς οἰκονομίας λόγον, αἰνιττόμενος διὰ τούτων, ὅτι οὐκ αὐτοὺς ἐπιπηδᾶν χρή, ἀλλ' ἑλκομένους ἑστάναι γενναίως. Καὶ ὅρα ποῦ λαβὸν (31) αὐτὸν τὸ *πνεῦμα ἀνήγαγεν* (32), οὐκ εἰς πόλιν καὶ ἀγοράν, ἀλλ' *εἰς ἔρημον* (33)· ἐπειδὴ γὰρ τὸν διάβολον ἐπισπάσασθαι ἐβούλετο, οὐ διὰ τῆς πείνης μόνον, ἀλλὰ καὶ διὰ τοῦ τόπου (34) δίδωσιν αὐτῷ λαβήν. Τότε γὰρ μάλιστα ἐπιτίθεται ὁ διάβολος, ὅταν ἴδῃ μεμονωμένους, καὶ καθ' ἑαυτοὺς ὄντας· οὕτω καὶ τῇ γυναικὶ παρὰ τὴν ἀρχὴν ἐπέθετο (35), μόνην αὐτὴν ἀπολαβὼν καὶ τοῦ ἀνδρὸς χωρὶς οὖσαν εὑρών· ὅταν γὰρ ἴδῃ μεθ' ἑτέρων ὄντας καὶ συγκεκροτημένους, οὐχ' ὁμοίως θαρρεῖ, οὐδὲ ἔπεισι. Διὸ μάλιστα, καὶ διὰ τοῦτο χρὴ μετ' ἀλλήλων ἀγελάζεσθαι συνεχῶς, ὥστε μὴ εὐχειρώτους εἶναι τῷ διαβόλῳ (36).

(23) ἂν ἐπῆλθεν] ἀνεπῆλθεν *P*.
(24) Cf. *Gen.* 2-3.
(25) αὐτὸν] *p.* εἶδεν *trsp. P.*
(26) Cf. *Iob* 1-2.
(27) οὖν] *om. V.*
(28) *Lc.* 22, 40.
(29) τὸν] *om. V.*
(30) *Mt.* 4, 1 ; ἀλλὰ ἀναγόμενον] ἀλλ' ἀναγόμενον *P*, ἀλλὰ καὶ ἀναγόμενον *T.*
(31) λαβὸν] λαβὼν *P.*
(32) *Mt.* 4, 1
(33) *Mt.* 4, 1.
(34) τοῦ τόπου] τοῦτό που *P.*
(35) Cf. *Gen.* 3, 1-6.
(36) Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* (et sa copie *M*) (fragment IA) ; lemme : ἀνεπίγραφον ; identification : C. F. G. Heinrici, *Des Petrus von Laodicea Erklärung des Matthäusevangeliums* (= *Beiträge zur Geschichte und Erklärung des Neuen Testaments,* 5), Leipzig, 1908, p. 27, second apparat, l. 3-10, édite le texte sur base du *Mosquensis, Bibliothecae Synodalis 48 (Vladimir 91)* et l'attribue à Sévère d'Antioche ; texte : Καὶ οὕτω χρὴ νοεῖν τὸ *ἀνήχθη*

Mt. 4, 2 ***Καὶ νηστεύσας ἡμέρας τεσσαράκοντα καὶ νύκτας τεσσαράκοντα, ὕστερον ἐπείνασεν.***

Fragment II

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : Γρηγορίου Νύσσης

Identification : Grégoire de Nysse, *Oratio* IV *de beatitudinibus* (*CPG*, 3161), éd. J. F. CALLAHAN, *Gregorii Nysseni De oratione dominica, De beatitudinibus* (= *Gregorii Nysseni Opera* VII, 2), Leiden - New York - Köln, 1992, p. 114, l. 1 (ὁ) - 8 (ἐνεργῆσαι) ; la phrase Καὶ τὸ μὲν πεινῆν, κοινὸν ἡμῖν τὲ καὶ τῷ Χριστῷ, ἴδιον δὲ αὐτοῦ τὸ πάσχειν τοῦτο, ὅτε καὶ βούλεται s'inspire de p. 116, 5 - p. 117, 26 de l'édition de Callahan.

Ὁ κατὰ πάντα κοινωνήσας ἡμῖν χωρὶς ἁμαρτίας (37), καὶ συμμετασχὼν ἡμῖν τῶν αὐτῶν (38) παθημάτων (39), τὴν πεῖναν οὐκ ἔκρινεν ἁμαρτίαν (40), οὐδὲ ἀπώσατο τῆς ἑαυτοῦ πείρας τὸ κατ' αὐτὴν (41) πάθος, ἀλλ 'ἐδέξατο τὴν ὀρεκτικὴν τῆς φύσεως ὁρμὴν τὴν ἐπὶ τῇ τροφῇ γινομένην· ἀπόσιτος γὰρ *τεσσαράκοντα ἡμέρας* (42) διαμείνας, *ὕστερον ἐπείνασεν* (43)· ἔδωκε γὰρ ὅτε ἠβούλετο (44) τῇ φύσει καιρὸν τὰ ἑαυτῆς ἐνεργῆσαι. Καὶ τὸ μὲν πεινῆν, κοινὸν ἡμῖν τὲ καὶ τῷ Χριστῷ, ἴδιον δὲ αὐτοῦ τὸ πάσχειν τοῦτο, ὅτε καὶ βούλεται (45).

ὑπὸ τοῦ πνεύματος (*Mt.* 4, 1), τουτέστιν εἰς ἀνηγμένην καὶ πνευματικὴν ἦλθε διαγωγήν, ὡς ἄνθρωπος ὑπὸ τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἀγόμενος, καὶ τύπον διδοὺς ἡμῖν, ἵνα πρὸς τοιαύτην διαγωγὴν μετὰ τὸ βάπτισμα ἀναγώμεθα, τῆς υἱοθεσίας τὴν χάριν πλουτήσαντες (cf. *Rom.* 8, 15), καθὰ δὲ καὶ Παῦλος Ῥωμαίοις ἐπιστέλλων ἔλεγεν· *Ὅσοι πνεύματι θεοῦ ἄγονται, οὗτοι υἱοὶ θεοῦ εἰσίν* (*Rom.* 8, 14).

(37) Cf. *Hebr.* 4, 15.
(38) αὐτῶν] αὐτοῦ *P V.*
(39) τῶν ... παθημάτων] τοῦ ... παθήματος *P.*
(40) ἁμαρτίαν] ἐν ἁμαρτίᾳ *T.*
(41) αὐτὴν] αὐτὸν *T.*
(42) *Mt.* 4, 2.
(43) *Mt.* 4, 2.
(44) ἠβούλετο] ἐβούλετο *P.*
(45) Suivent deux fragments qui ne se lisent qu'en *T* (et en *M*, sa copie).

Fragment IIIA : lemme : manque ; identification : inconnue (Nicétas ?) ; la première moitié du fragment est parallèle au Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée (*CPG*, C 111 ; cf. HEINRICI, *Des Petrus von Laodicea* , p. 27, l. 6 [τοί-

Fragment III

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à κεραυνοὺς αὕτη κατήγαγε ; puis, de Διὰ δὴ τοῦτο καὶ αὐτὸς νηστεύει τεσσαράκοντα ἡμέρας à εἶναι τῆς σαρκὸς ἡ ἀνάληψις ; enfin, à partir de Ἐπειδὴ γὰρ ἐπείνασε, προσελθὼν ὁ πειράζων [les mots Ἐπειδὴ γὰρ ἐπείνασε ont été remplacés par διατοῦτο καὶ πεινῶ ὡς ἄνθρωπος τέλειος ὤν])

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] *om. T V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 209, l. 49 (καὶ) - 51 (παιδεύων), 47 (ὅτι) - 49 (δεῖ) et 51 (Ἐπειδὴ) - 59 (κατήγαγεν) ; 209, l. 62 (τοῦτο) - 210, l. 2 (ἐσπατάλων) ; 210, l. 5 (Διὰ) - 14 (ἀνάληψις) et 15 (ἐπείνασε) - 32 (γένωνται).

Ἐνήστευσε (46) καὶ (47) ὁ κύριος μετὰ τὸ βάπτισμα, οὐκ αὐτὸς νηστείας δεόμενος, ἀλλ' ἡμᾶς παιδεύων καὶ διδάσκων, ὅτι μετὰ τὸ λουτρόν, οὐ τροφῇ (48) καὶ μέθῃ καὶ τραπέζῃ πληθούσῃ, ἀλλὰ νηστείᾳ προσέχειν δεῖ· ἐπειδὴ γὰρ τὰ ἁμαρτήματα τὰ (49) πρὸ τοῦ λουτροῦ τὸ γαστρὶ δουλεύειν εἰσήγαγεν, ὥσπερ ἂν εἴ τις νοσοῦντα ὑγιῆ ποιήσας,

νυν] - 9 [ἀληθές]) ou de la *Catena integra* sur l'Évangile de Matthieu (*CPG* C 110.4), éditée par J. A. Cramer, *Catenae Graecorum Patrum in Novum Testamentum*, I, Oxford, 1840 (= Hildesheim, 1967), p. 25, l. 20 (Οὐχ) - 22 (πεσεῖν) (une partie d'un fragment attribué à Sévère d'Antioche) ; texte : Οὐκ ἦν τοιοῦτον τὸ τῆς νηστείας εἶδος ὥστε ἐκπλῆξαι τὸν διάβολον, ὡς ὑπὲρ ἄνθρωπον γενόμενον — ᾔδει γὰρ Ἠλίαν τοσαύτας νενηστευκότα ἡμέρας (cf. *III Reg.* 19, 8), καὶ τὸν Μωσέα δὶς τὸ αὐτὸ εἶδος κατορθώσαντα (cf. *Ex.* 24, 18) —, πεινάσαντι δὲ προσέρχεται. Ὁ γὰρ διάβολος οὐκ ἀφ' ἑαυτοῦ τὰ τῆς ἁμαρτίας εἴδη ἐμποιεῖ, ἀλλ' ἀπὸ τῶν φυσικῶν κινημάτων τὰς λαβὰς εὑρίσκων, συνεργῷ χρῆται τῇ κινήσει τῆς φύσεως.

Fragment IIIB : lemme : illisible en *T* (manuscrit fort endommagé lors de l'incendie de 1904) ; identification : Commentaire d'Origène sur l'Évangile de Matthieu (*CPG,* 1450, 3) : voir E. Klostermann, *Origenes Werke*, XII, *Origenes Matthäuserklärung*, III, *Fragmente und Indices*, 1 (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller*), Leipzig, 1941, fragm. 61, col. 1, l. 4 (Ὁ) - 12 (ἄνθρωπον) (p. 39) ; texte : Ἢ τάχα διὰ τὸ ἐκ τεσσάρων στοιχείων συνεστάναι τὸν κόσμον — ὁ γὰρ τεσσαράκοντα ἀριθμὸς ἐκ τεσσάρων δεκάδων σύγκειται —, ἢ διὰ τὸ ἐν τεσσαράκοντα ἡμέραις μορφοῦσθαι ἐν νηδύι τὸν ἄνθρωπον.

(46) *Mt.* 4, 2.
(47) καὶ] *om. S.*
(48) τροφῇ] τρυφῇ *S.*
(49) τὰ] *om. P.*

κελεύῃ (50) μὴ ποιεῖν ἐκεῖνα, ἐξ ὧν ἡ νόσος γέγονεν, οὕτω δὴ καὶ αὐτὸς ἐνταῦθα μετὰ τὸ λουτρὸν νηστείαν εἰσήγαγε. Καὶ γὰρ καὶ τὸν Ἀδὰμ ἡ ἀκρασία τῆς γαστρὸς ἐξέβαλε τοῦ παραδείσου (51), καὶ τὸν κατακλυσμὸν τὸν ἐπὶ τοῦ Νῶε αὕτη πεποίηκε (52), καὶ τοὺς Σοδόμων κεραυνοὺς αὕτη κατήγαγε (53)· *τοῦτο* γὰρ (54) *τὸ ἀνόμημα Σοδόμων*, ὅτι *ἐν ὑπερηφανίᾳ καὶ ἐν πλησμονῇ ἄρτων, καὶ ἐν εὐθηνίαις ἐσπατάλων* (55). Διὰ δὴ τοῦτο καὶ αὐτὸς (56) *νηστεύει τεσσαράκοντα* (57) *ἡμέρας* (58), ἡμῖν τὰ φάρμακα τῆς σωτηρίας δεικνύς, καὶ οὐ προέρχεται περαιτέρω, ὥστε μὴ (59) τῇ ὑπερβολῇ τοῦ θαύματος ἀπιστηθῆναι τῆς οἰκονομίας τὴν ἀλήθειαν. Νῦν μὲν γὰρ τοῦτο οὐκ ἂν ἐγένετο, ἐπειδὴ καὶ (60) Μωυσῆς καὶ Ἠλίας προλαβόντες εἰς τοσοῦτον ἴσχυσαν ἐξελθεῖν μῆκος, τῇ τοῦ θεοῦ κρατούμενοι δυνάμει· εἰ δὲ περαιτέρω προέβη, πολλοῖς ἂν καὶ ἐντεῦθεν (61) ἄπιστος ἔδοξεν (62) εἶναι τῆς σαρκὸς ἡ ἀνάληψις. *Ἐπείνασε* (63) δέ, λαβὴν τῷ διαβόλῳ παρέχων εἰς τὸ ἐλθεῖν (64), ἵνα συμπλακεὶς αὐτῷ, δείξῃ πῶς δεῖ περιγίνεσθαι καὶ νικᾶν. Οὕτω δὴ καὶ ἀθληταὶ ποιοῦσι (65)· τοὺς γὰρ μαθητὰς τοὺς ἑαυτῶν διδάσκοντες περιγίνεσθαι καὶ νικᾶν, ἑκόντες ἐν ταῖς παλαίστραις συμπλέκονται ἑτέροις, ἐν τοῖς τῶν ἀντιπάλων σώμασι παρέχοντες τούτοις θεωρεῖν καὶ παιδεύεσθαι τῆς νίκης τὸν τρόπον, ὃ δὴ καὶ τότε ἐγένετο. Ἐπειδὴ γὰρ ἐβούλετο τὸν πειραστὴν ἐπισπάσασθαι εἰς τοῦτο, κατάδηλον αὐτῷ καὶ τὸ πεινῆν ἐποίησε, καὶ προσελθόντα ἐδέξατο, καὶ δεξάμενος, ἅπαξ (66), δὶς καὶ τρίς, μετὰ

(50) κελεύῃ] κελεύοι *S.*
(51) Cf. *Gen.* 3.
(52) Cf. *Gen.* 6-9.
(53) Cf. *Gen.* 19, 24.
(54) γὰρ] φησι *add. S.*
(55) *Ez.* 16, 49.
(56) καὶ αὐτὸς] ὁ κύριος *V.*
(57) τεσσαράκοντα] *p.* ἡμέρας *trsp. V.*
(58) *Mt.* 4, 2.
(59) μὴ] πάλιν *add. S.*
(60) καὶ] *om. V.*
(61) καὶ ἐντεῦθεν] καὶ ἐνταῦθα *T*, καὶ ταῦτα *P*, *om. V.*
(62) ἄπιστος ἔδοξεν] ἔδοξεν ἄπιστα *T.*
(63) *Mt.* 4, 2.
(64) ἐλθεῖν] προσελθεῖν *S.*
(65) ποιοῦσι - συμπλέκονται ἑτέροις ἐν] *om. T.*
(66) ἅπαξ] καὶ *add. S.*

πολλῆς (67) εὐκολίας αὐτὸν κατέρραξεν, ἀλλ' ἵνα μὴ παρατρέχοντες τὰς νίκας ταύτας, λυμαινώμεθα ὑμῶν τὴν ὠφέλειαν, ἀπὸ τῆς πρώτης ἀρξάμενοι (68) προσβολῆς, ἑκάστην μετὰ (69) ἀκριβείας ἐξετάζωμεν (70). Ἐπειδὴ γὰρ (71) *ἐπείνασε* (72), *προσελθὼν ὁ πειράζων εἶπεν αὐτῷ· Εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ, εἰπὲ ἵνα οἱ λίθοι οὗτοι ἄρτοι γένωνται* (73).

Fragment IV

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à ἐρήμῳ ἀβάτῳ [la section qui va de ὅτι γὰρ à ἀλλὰ πεινῶντι προσέρχεται a été résumée par les mots καὶ πεινῶντα, πρόσεισι μετὰ κακουργίας ὁ πειράζων] ; à partir de ἵνα σὺ μάθῃς, ἡλίκον jusqu'à τὸ κεκρυμμένον καὶ ἀφανές ; à partir de καὶ οὐκ εἶπεν ἁπλῶς, φάγε, ἀλλὰ)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 209, l. 40 (Εὑρὼν) - 47 (μέγιστον) ; 210, l. 40 (ἀμφιβόλους) - 41 (φωνάς), 31 (Εἰ) - 40 (πεινῶντα), 41 (ὥσπερ) - 54 (μόνης) ; une phrase (καὶ οὐκ εἶπεν ἁπλῶς, φάγε, ἀλλὰ ποίησον σημεῖον, ἵνα εἰς γαστριμαργίαν ὁμοῦ καὶ εἰς φιλοδοξίαν ἑλκύσῃ αὐτόν) prise au commentaire de Cyrille d'Alexandrie sur Matthieu (*CPG,* 5206) : voir J. Reuss, *Matthäus-Kommentare aus der griechischen Kirche* (= *Texte und Untersuchungen* 61), Berlin, 1957, fragm. 32, l. 1 (οὐκ) - 2 (σημεῖον) et 3 (ἵνα - αὐτόν) (p. 162) ; puis encore de Jean Chrysostome, *PG* 57, col. 210, l. 54 (Τί) - 59 (ἄνθρωπος).

Εὑρὼν τὸν κύριον ἐν ἐρήμῳ, καὶ ἐν (74) ἐρήμῳ (75) ἀβάτῳ — ὅτι γὰρ τοιαύτη ἦν, ὁ Μάρκος ἐδήλωσεν, εἰπὼν ὅτι *μετὰ τῶν θηρίων ἦν* (76) —, ὅρα μεθ' ὅσης προσέρχεται κακουργίας, καὶ ποῖον παρα-

(67) πολλῆς] τῆς *add. P.*
(68) ἀρξάμενοι] ἀρξόμενοι *T.*
(69) μετὰ] μετ' *T.*
(70) ἐξετάζωμεν] ἐξετάσωμεν *T.*
(71) Ἐπειδὴ γὰρ] ἐπεὶ οὖν *V.*
(72) *Mt.* 4, 2.
(73) *Mt.* 4, 3.
(74) ἐν] *om. S.*
(75) καὶ ἐν ἐρήμῳ] *om. P.*
(76) *Mc.* 1, 13.

τηρεῖ καιρόν· οὐδὲ γὰρ νηστεύοντι, ἀλλὰ πεινῶντι προσέρχεται, ἵνα σὺ μάθῃς, ἠλίκον ἡ νηστεία καλόν, καὶ πῶς ὅπλον ἐστὶ κατὰ τοῦ διαβόλου μέγιστον. *Προσελθὼν* (77) δὲ ὁ τοῦ φωτὸς διώκτης καὶ πειραστής (78), φωνὰς ἀμφιβόλους ἐρεύγεται, λέγων· *Εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ, εἰπὲ ἵνα οἱ λίθοι οὗτοι ἄρτοι γένωνται* (79). Ἐπειδὴ γὰρ ἤκουσε φωνῆς ἄνωθεν φερομένης καὶ λεγούσης (80)· *Οὗτός ἐστιν ὁ υἱός μου ὁ ἀγαπητός* (81), ἤκουσε δὲ καὶ Ἰωάννου τοσαῦτα περὶ αὐτοῦ μαρτυροῦντος, εἶτα εἶδε πεινῶντα, ἐν ἀμηχανίᾳ λοιπὸν ἦν, καὶ οὔτε ὅτι ἄνθρωπος ἦν ψιλὸς πιστεῦσαι ἠδύνατο, διὰ τὰ περὶ αὐτοῦ λεχθέντα, οὐδ' αὖ (82) πάλιν παραδέξασθαι ὅτι *υἱὸς ἦν τοῦ* (83) *θεοῦ* (84), διὰ τὸ βλέπειν αὐτὸν πεινῶντα. Ὥσπερ οὖν τῷ Ἀδὰμ προσελθὼν παρὰ τὴν ἀρχὴν πλάττει τὰ μὴ ὄντα (85), ἵνα μάθῃ τὰ ὄντα, οὕτω δὴ καὶ ἐνταῦθα, οὐκ εἰδὼς σαφῶς, τίς ποτέ ἐστιν ὁ παρὼν ἕτερα ἐπιχειρεῖ πλέκειν δίκτυα, δι' ὧν ᾥετο εἰσεσθαι τὸ κεκρυμμένον καὶ ἀφανές, καὶ τί φησιν (86) ; *Εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ* (87), *εἰπὲ ἵνα* (88) *οἱ λίθοι οὗτοι ἄρτοι γένωνται* (89). Οὐκ εἶπεν· ''Επειδὴ πεινᾷς', ἀλλ' *Εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ* (90), νομίζων ὑποκλέπτειν αὐτὸν τοῖς ἐγκωμίοις· διὸ καὶ τὴν πεῖναν ἐσίγησεν, ἵνα μὴ δόξῃ προσφέρειν (91) αὐτῷ τοῦτο καὶ ὀνειδίζειν· οὐ γὰρ εἰδὼς τῶν οἰκονομουμένων τὸ μέγεθος, αἰσχρὸν αὐτῷ τοῦτο ἐνόμιζεν (92) εἶναι· διὸ κολακεύων αὐτὸν ὑπούλως, τῆς ἀξίας μέμνηται μόνης, καὶ οὐκ εἶπεν ἁπλῶς, 'Φάγε', ἀλλὰ 'Ποίησον σημεῖον', ἵνα εἰς γαστριμαργίαν ὁμοῦ καὶ εἰς φιλοδοξίαν ἑλκύσῃ αὐτόν. Τί οὖν ὁ Χριστός (93) ; Τὸν τῦφον αὐτοῦ καθαιρῶν, καὶ

(77) *Mt.* 4, 3.
(78) πειραστής] ὑβριστής *V.*
(79) *Mt.* 4, 3.
(80) φερομένης καὶ λεγούσης] οὐρανοῦ φθεγγομένης *V.*
(81) *Mt.* 3, 17.
(82) οὐδ'] οὐδὲ *V.*
(83) τοῦ] *om. V.*
(84) *Mt.* 4, 3.
(85) Cf. *Gen.* 2, 21-25.
(86) καὶ τί φησιν - μέμνηται μόνης] *om. V.*
(87) εἶ] *p.* τοῦ θεοῦ *trsp. P.*
(88) εἰπὲ ἵνα - υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ] *om. T.*
(89) *Mt.* 4, 3.
(90) *Mt.* 4, 3.
(91) προσφέρειν] προφέρειν *S.*
(92) ἐνόμιζεν] ἐνόμιζον *T.*
(93) Χριστός] σωτήρ *T.*

δεικνὺς (94) οὐκ αἰσχύνης ἄξιον ὂν (95) τὸ συμβάν, οὐδὲ ἀνάξιον τῆς αὐτοῦ (96) σοφίας, ὅπερ κολακεύων αὐτὸν ἐκεῖνος ἀπεσίγησε, τοῦτο εἰς μέσον αὐτὸς προφέρει (97), καὶ τίθησι (98) λέγων· *Οὐκ ἐπ' ἄρτῳ μόνῳ ζήσεται ἄνθρωπος* (99).

Fragment V

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : 'Ισιδώρου

Identification : Isidore de Péluse, *Epistola* I, 76 (*CPG*, 5557), *PG* 78, col. 236A10 (Οἱ) - B5 (εὔκαιρον).

Οἱ λίθοι, ἄρτοι (100) παρὰ Χριστοῦ οὐ γεγόνασιν, οὐχὶ τῆς ὥρας τῶν θαυμάτων ἔτι μὴ παρούσης, ὡς οἱ κακόσχολοι (101) ῥητορεύουσιν, ἀλλὰ τῆς αἰτήσεως ματαίας οὔσης καὶ τῷ ζητοῦντι πρεπούσης. Θεὸς γὰρ *πάντα σταθμῷ καὶ μέτρῳ* (102) καὶ χρείᾳ χαρίζεται· ἔνθα δὲ περιττὸν τὸ ζητούμενον, καὶ τὸ θαυματουργεῖν πάντως οὐκ εὔκαιρον (103).

Fragment VI

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à γαστέρα ἀκρασίας λέγω ; à partir de Ὁ δὲ Χριστὸς δεικνύς, ὅτι τὸν ἐνάρετον jusqu'à μηδενὶ πείθεσθαι τῷ διαβόλῳ ; à partir de ἀλλ' ἠρέμα καὶ ἐλέγχει)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *V, om. T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 210, l. 61 (μοι) - 211, l. 10 (διαβόλῳ) ; 211, l. 13 (κἂν) - 14 (κελευόμενον), 16 (Οὕτω) - 18 (θεοῦ) et 23 (Καὶ) - 28 (Γραφῆς).

(94) δεικνὺς] ὅτι *add. V.*
(95) ὂν] ὢν *P, om. T.*
(96) αὐτοῦ] ἑαυτοῦ *P.*
(97) προφέρει] προσφέρῃ *P.*
(98) καὶ τίθησι] *om. V.*
(99) *Mt.* 4, 4.
(100) *Mt.* 4, 3.
(101) κακόσχολοι] κακόχολοι *P.*
(102) *Sap.* 11, 20.
(103) οὐκ εὔκαιρον] οὐκ ἄκαιρον *a. corr. V*, ἄκαιρον *T et p. corr. V.*

Σκόπει μοι τοῦ διαβόλου τὴν κακουργίαν, πόθεν ἄρχεται τῶν παλαισμάτων, καὶ πῶς τῆς οἰκείας οὐκ ([104]) ἐπιλανθάνεται τέχνης· ἀφ' ὧν γὰρ καὶ ([105]) τὸν πρῶτον ἐξέβαλεν ἄνθρωπον, ἀπὸ τούτων πλέκει τὸν δόλον καὶ ἐνταῦθα ([106]), τῆς κατὰ τὴν ([107]) γαστέρα ἀκρασίας λέγω. Πολλῶν γοῦν ἐστιν ἀκοῦσαι καὶ νῦν ἀνοήτων ([108]) λεγόντων τὰ μυρία διὰ τὴν κοιλίαν κακά. Ὁ δὲ Χριστὸς δεικνύς, ὅτι τὸν ἐνάρετον οὐδὲ αὐτὴ ([109]) ἡ τυραννὶς καταναγκάζει τί τῶν μὴ προσηκόντων ποιεῖν, καὶ πεινᾷ, καὶ οὐχ ' ὑπακούει τῷ ἐπιτάγματι, παιδεύων ἡμᾶς ἐν μηδενὶ πείθεσθαι τῷ διαβόλῳ, κἂν μὴ ([110]) παράβασις ᾖ τὸ παρ 'αὐτοῦ κελευόμενον. Οὕτω γοῦν καὶ αὐτὸς τοὺς δαίμονας ἐκείνους ἐπεστόμισε, κηρύττοντας αὐτὸν *υἱὸν θεοῦ* ([111]), καὶ οὐδὲ ἐνταῦθα τοῖς λεγομένοις ἐπινεύει, ἀλλ 'ἠρέμα καὶ ([112]) ἐλέγχει ([113]), ἀπὸ τῆς παλαιᾶς γραφῆς μαρτυρίαν ([114]) φέρων, καὶ λέγων· *Οὐκ ἐπ 'ἄρτῳ μόνῳ ζήσεται ἄνθρωπος, ἀλλ 'ἐπὶ παντὶ ῥήματι ἐκπορευμένῳ διὰ στόματος θεοῦ* ([115]).

Fragment VII

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à ῥήματι θρέψαι τὸν πεινῶντα)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T*, τοῦ αὐτοῦ *S*, *om. V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG* 4424), *PG* 57, col. 211, l. 25 (Ὃ) - 27 (πεινῶντα), 30 (Εἰ) - 43 (διαβόλῳ) et 15 (κἂν - λέγωσιν).

Ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτον ἐστίν, ὅτι δύναται ὁ θεὸς καὶ ῥήματι θρέψαι τὸν πεινῶντα· εἰ δὲ λέγοι τίς· 'Καὶ μὴν ἐπιδείξασθαι ἐχρῆν', ἑροίμην

(104) οὐκ] *om. T.*
(105) καὶ] *om. T.*
(106) καὶ ἐνταῦθα] *a.* πλέκει τὸν δόλον *trsp. S.*
(107) τὴν] *om. S.*
(108) ἐστιν ἀκοῦσαι καὶ νῦν ἀνοήτων] ἐστι καὶ νῦν ἀνοήτων ἀκοῦσαι *P*, καὶ νῦν ἐστιν ἀκοῦσαι ἀνοήτων *S.*
(109) αὐτὴ] αὕτη *S.*
(110) κἂν μὴ - ἐπινεύει] *om. V.*
(111) *Mt.* 8, 29 ; *Mc.* 5, 7 ; *Lc.* 8, 28.
(112) ἀλλ 'ἠρέμα καὶ] ἀλλὰ καὶ ἠρέμα *T*, ἀλλ' ἠρέμα *S*, διὸ καὶ *V.*
(113) ἐλέγχει] διελέγχει *S.*
(114) μαρτυρίαν] μαρτυρίας *T.*
(115) *Mt.* 4, 4 ; *Deut.* 8, 3.

ἂν αὐτὸν τίνος ἕνεκεν, καὶ διὰ τί. Οὐδὲ γὰρ ἵνα πιστεύσῃ ταῦτα ἔλεγεν ἐκεῖνος, ἀλλ' ἵνα ὡς ᾠήθη εἰς ἀπιστίαν ἔλξῃ (116), ἐπεὶ καὶ τοὺς πρώτους οὕτως ἠπάτησε καὶ ἤλεγξεν, οὐ σφόδρα πιστεύοντας τῷ θεῷ. Ἐναντία γὰρ ὧν εἶπεν ὁ θεός, ἐκεῖνος ὑποσχόμενος, καὶ κεναῖς (117) αὐτοὺς φυσήσας (118) ἐλπίσι, καὶ εἰς ἀπιστίαν ἐμβαλών, οὕτω καὶ ὧν εἶχον ἀγαθῶν ἐξέβαλεν (119). Ἀλλ' ὁ Χριστός, οὔτε τῷ διαβόλῳ τότε, οὔτε ὕστερον τοῖς τὰ αὐτοῦ (120) φρονοῦσιν Ἰουδαίοις, σημεῖα αἰτοῦσιν, ἐπένευσε, πανταχοῦ παιδεύων ἡμᾶς, κἂν δυνώμεθά (121) τι ποιεῖν, μηδὲν πράττειν εἰκῇ καὶ μάτην, μὴ δὲ ἀνάγκης ἐπικειμένης πείθεσθαι τῷ διαβόλῳ, κἂν χρήσιμά τινα λέγῃ (122).

Mt. 4, 5-6 ***Τότε παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος εἰς τὴν ἁγίαν πόλιν, καὶ ἵστησιν αὐτὸν ἐπὶ τὸ πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ. Καὶ λέγει αὐτῷ· Εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ, βάλε σεαυτὸν κάτω. Γέγραπται γὰρ ὅτι τοῖς ἀγγέλοις αὐτοῦ ἐντελεῖται περὶ σοῦ, καὶ ἐπὶ χειρῶν ἀροῦσί σε, μήποτε προσκόψῃς πρὸς λίθον τὸν πόδα σου*** (123).

(116) ἕλξῃ] ἐλέγξῃ *S.*
(117) κεναῖς] ἐν *praem. T.*
(118) φυσήσας] φησιν *P T.*
(119) ἐξέβαλεν] ἐξέβαλλεν *T.*
(120) αὐτοῦ] αὐτὰ *T.*
(121) δυνώμεθά] δυνάμεθά *P.*
(122) Suit un fragment qui ne se lit qu'en *T* (et sa copie *M*) (fragment VIIA) : lemme : ἀνεπίγραφον ; identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 212, l. 42 (τὰ κεφάλαια τῶν πειρασμῶν), 45 (ταῦτά) - 46 (εἶναι), 41 (ὁ) - 42 (πειρασμόν) et 43 (ὡς) - 44 (περιειλημμένων) ; la substance de ce texte est plus loin dans la tradition commune (fragment XI), ce qui semble montrer que les additions de *T* ne remontent pas à Nicétas ; texte : Τὰ κεφάλαια τῶν πειρασμῶν προσήνεγκε τῷ Χριστῷ ὁ διάβολος, ταῦτα δέ ἐστι· τὸ γαστριμαργεῖν, τὸ πρὸς κενοδοξίαν τί ποιεῖν, τὸ μανίᾳ χρημάτων ὑπεύθυνον εἶναι· ὅθεν καὶ ὁ Λουκᾶς '"Οτε *πάντα πειρασμὸν συνετέλεσε*' φησίν (*Lc.* 4, 13), ὡς τῶν ἄλλων περιεχομένων τοῖς προσενεχθεῖσιν.

(123) Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* et *M* (fragment VIIB) : lemme : manque ; identification : Photius, fragm. 10, l. 1 (παραλαμβάνει) - 9 (ἄνεισιν) dans l'édition de J. Reuss, *Matthäus-Kommentare*, p. 274 ; texte : Τὸ *παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος* (*Mt.* 4, 5), τουτέστιν ἐνδίδοται καὶ παραχωρεῖται τῷ διαβόλῳ τὸ ἐνθύμημα, ἵνα πλέον καταισχυνθῇ, ἐπεθύμει γὰρ εἰς τὴν (τὴν] τὸν *T*) πτέρυγα ἀνελθεῖν τὸν Χριστὸν εἰς τὸ ὄρος, ὡς ἂν ἐκπειράσῃ αὐτόν. Καὶ γίνεται τοῦτο καὶ ἄνεισιν.

Fragment VIII

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : Γρηγορίου τοῦ θεολόγου] θεολόγου *T*, ἐκ τοῦ Εἰς τὸ βάπτισμα θεολογικοῦ λόγου *S*

Identification : ce passage s'inspire de Grégoire de Nazianze, *Oratio* XL, 10, 23-26, dans l'édition de Cl. MORESCHINI - P. GALLAY, *Grégoire de Nazianze. Discours 38-41* (= *Sources Chrétiennes* 358), Paris, 1990.

Ὑπεκράτησε τὸ *ἐπὶ ἀσπίδα καὶ βασιλίσκον ἐπιβήσῃ* (124), καὶ τὰ ἑξῆς· διότι αὐτὸς ἦν ταῦτα, αὐτὸς ὁ *λέων καὶ δράκων* (125), ὑπὸ τῶν πιστῶν *καταπατούμενος* (126).

Fragment IX

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 211, l. 49 (Τί) - 51 (προτέρων), 52 (διέβαλε) - 60 (μαρτυρίαν) et 43 (ὡς) - 44 (περιειλημμένων). Grégoire de Nazianze, *Oratio* XL, 10, 19 (καὶ) - 20 (ληστής) pour les mots καὶ γραφῶν γὰρ ἔμπειρος ὁ ληστής. Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 211, l. 61 (Πῶς) - 64 (σου).

Τί δήποτε (127) καθ' ἑκάστην πεῖραν προστίθησι τὸ *εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ* (128) ; Ὥσπερ ἐπὶ τῶν πρώτων ἀνθρώπων διέβαλε τὸν θεόν, λέγων, ὅτι (129) *ᾗ ἂν ἡμέρᾳ φάγητε, διανοιχθήσονται* ὑμῶν *οἱ ὀφθαλμοί* (130), διὰ τούτων δεῖξαι βουλόμενος ὅτι ἠπάτηνται καὶ παρελογίσθησαν, καὶ οὐδὲν εἰσὶν εὐηργετημένοι, οὕτω δὴ καὶ ἐνταῦθα τὸ αὐτὸ τοῦτο (131) αἰνίττεται, λέγων, ὅτι εἰκῆ σε *υἱὸν* (132) ἐκάλεσε, καὶ

(124) *Ps.* 90, 13.
(125) δράκων] ὁ *praem. S.*
(126) *Ps.* 90, 13.
(127) δήποτε] δὲ *add. V.*
(128) *Mt.* 4, 6.
(129) ὅτι] *om. T.*
(130) *Gen.* 3, 5.
(131) τοῦτο] *om. V.*
(132) *Mt.* 4, 6 ; υἱὸν] καὶ *V.*

ἠπάτησε τῇ δωρεᾷ ἐπεὶ εἰ μὴ τοῦτό ἐστι, παράσχου ἡμῖν ἀπόδειξιν τοῦ τῆς (133) δυνάμεως εἶναι ἐκείνης. Εἶτα ἐπειδὴ ἀπὸ γραφῶν αὐτῷ (134) διελέχθη (135) ὁ κύριος, καὶ αὐτὸς ἀπὸ τοῦ προφήτου παράγει μαρτυρίαν· καὶ γραφῶν γὰρ ἔμπειρος ὁ ληστής. Πῶς οὖν ὁ Χριστὸς οὐκ ἠγανάκτησεν, ἀλλὰ μετὰ πολλῆς ἐπιεικείας πάλιν ἀπὸ τῶν γραφῶν αὐτῷ διαλέγεται, λέγων· *Γέγραπται·* (136) *οὐκ ἐκπειράσεις* (137) *κύριον τὸν θεόν σου* (138) ;

Fragment X

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à καὶ τοὺς κειμένους ἀνιστᾶν et à partir de ἀπὸ τῆς πρώτης καὶ δευτέρας πληγῆς)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 211, l. 64 (παιδεύων) - 212, l. 27 (προσβολήν).

Παιδεύων ἡμᾶς (139), ὅτι τοῦ διαβόλου οὐ διὰ σημείων, ἀλλὰ διὰ μακροθυμίας (140) περιγίνεσθαι χρή, καὶ μηδὲν πρὸς ἐπίδειξιν ποιεῖν καὶ φιλοτιμίαν ἁπλῶς (141). Σκόπει δὲ αὐτοῦ τὸ ἀνόητον (142), καὶ ἀπὸ τῆς μαρτυρίας αὐτῆς (143) ἧς παρήγαγεν. Αἱ μὲν γὰρ παρὰ τοῦ (144) κυρίου παρενεχθεῖσαι μαρτυρίαι σφόδρα ἁρμοδίως εἴρηνται, αἱ δὲ παρ' ἐκείνου, ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν (145). Οὐ γὰρ δὴ τὸ *γεγράφθαι, ὅτι τοῖς ἀγγέλοις αὐτοῦ ἐντελεῖται περὶ σοῦ* (146), παραινεῖ ῥιπτεῖν ἑαυτὸν καὶ κρημνίζειν (147)· ἄλλως δέ, οὐδὲ περὶ τοῦ κυρίου

(133) τοῦ τῆς] τῆς *S T*, τοῦ *V.*
(134) αὐτῷ] *a.* ἀπὸ γραφῶν *trsp. P.*
(135) διελέχθη] διειλέχθη *V.*
(136) Γέγραπται] γὰρ *add. V.*
(137) ἐκπειράσεις] ἐκπειράσῃς *T.*
(138) *Mt.* 4, 7.
(139) ἡμᾶς] ὑμᾶς *P V.*
(140) μακροθυμίας] προθυμίας *V.*
(141) καὶ φιλοτιμίαν ἁπλῶς] *om. V.*
(142) ἀνόητον] ἀνίκητον *P.*
(143) αὐτῆς] *om. S.*
(144) τοῦ] *om. V.*
(145) ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν] οὐδαμῶς *V.*
(146) *Mt.* 4, 6.
(147) καὶ κρημνίζειν] καὶ κρημνίζεσθαι *P, om. V.*

τοῦτο [148] εἰρημένον ἐστίν, ἀλλὰ περὶ δικαίου, ἀγγελικῆς βοηθείας δεομένου, ἧς ὁ τοῦ θεοῦ υἱὸς οὐκ ἐδέετο· ἀλλὰ τοῦτο τέως οὐκ ἤλεγξε, καίτοιγε ὑβριστικῶς αὐτοῦ χρησαμένου τῷ λόγῳ καὶ σφόδρα ἐναντίως [149]. Οὐδεὶς γὰρ παρὰ [150] *υἱοῦ τοῦ θεοῦ* [151] ταῦτα αἰτεῖ, ἀλλὰ διαβόλου [152] καὶ δαιμόνων, τὸ *βάλλειν* ἑαυτοὺς [153] *κάτω* [154], τοῦ θεοῦ δὲ καὶ τοὺς κειμένους ἀνιστᾶν. Εἰ γὰρ δύναμιν ἐπιδείξασθαι ἔδει, οὐχ 'ἑαυτὸν ῥιπτοῦντα εἰκῆ καὶ κρημνίζοντα, ἀλλ' ἑτέρους σώζοντα· τὸ δὲ εἰκῆ ῥιπτεῖν [155] εἰς φάραγγας καὶ κρημνούς, τῆς ἐκείνου φάλαγγός ἐστιν. Οὕτω γοῦν ὁ πλάνος πανταχοῦ ποιεῖ· ἀλλ' ὁ Χριστός, καὶ τούτων εἰρημένων, οὐδέπω ἑαυτὸν ἐκκαλύπτει, ἀλλ' ὡς ἄνθρωπος τέως αὐτῷ διαλέγεται· τὸ γὰρ εἰπεῖν *Οὐκ ἐπ' ἄρτῳ μόνῳ ζήσεται ἄνθρωπος* [156], καὶ τὸ *Οὐκ ἐκπειράσεις κύριον τὸν θεόν σου* [157], οὐ σφόδρα ἑαυτὸν ἐκκαλύπτοντος ἦν, ἀλλ' ἕνα τῶν πολλῶν δεικνύντος. Μὴ θαυμάσῃς δέ, εἰ τῷ Χριστῷ διαλεγόμενος περιτρέπεται πολλάκις. Καθάπερ γὰρ οἱ πυκτεύοντες, ὅταν καιρίας δέξωνται πληγάς, αἵματι περιρρεόμενοι πολλῷ, καὶ σκοτούμενοι περιφέρονται, οὕτω δὴ καὶ αὐτὸς ἀπὸ τῆς πρώτης [158] καὶ δευτέρας πληγῆς σκοτωθείς [159], ἁπλῶς τὰ ἐπιόντα φθέγγεται, καὶ πρόεισιν ἐπὶ τρίτην προσβολήν.

Mt. 4, 8-11 ***Καὶ ἀναγαγὼν αὐτὸν εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν*** [160]***, δείκνυσιν αὐτῷ πάσας τὰς βασιλείας τοῦ κόσμου, καὶ τὴν δόξαν αὐτῶν. Καὶ λέγει αὐτῷ ταῦτα πάντα σοι*** [161] ***δώσω, ἐὰν πεσὼν προσκυνήσῃς μοι. Τότε λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ὕπαγε ὀπίσω μου σατανᾶ.***

(148) τοῦτο] τὸ *V.*
(149) ἐναντίως] ἐναντίον *P.*
(150) παρὰ] περὶ *V.*
(151) *Mt.* 4, 6.
(152) διαβόλου] διαβόλων *P*, περὶ *praem. V.*
(153) ἑαυτοὺς] *om. V.*
(154) *Mt.* 4, 6 ; κάτω] τὸ κρημνίζειν *add. V.*
(155) ῥιπτεῖν] ῥίπτειν *V.*
(156) *Mt.* 4, 4.
(157) *Mt.* 4, 7.
(158) πρώτης] προτέρας *S*, οὖν *add. V.*
(159) σκοτωθείς] σκοτισθείς *P.*
(160) λίαν] *om. V.*
(161) σοι] σοὶ *V.*

Γέγραπται γάρ· Κύριον τὸν θεόν σου προσκυνήσεις, καὶ αὐτῷ μόνῳ λατρεύσεις (162). ***Τότε ἀφίησιν αὐτὸν ὁ σατανᾶς.***

Fragment XI

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *V, om. T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* col. 57, 212, l. 33 (Ἐπειδὴ) - 46 (εἶναι).

Ἐπειδὴ λοιπὸν εἰς τὸν πατέρα ἡμάρτανε, τὰ ἐκείνου πάντα αὐτοῦ λέγων (163) εἶναι, καὶ θεὸν ἐσπούδαζεν ἑαυτὸν ἀποφῆναι, ὡς δημιουργὸν τοῦ παντός, τότε ἐπετίμησε, καὶ οὐδὲ τότε μετὰ σφοδρότητος, ἀλλ' ἁπλῶς· *Ὕπαγε* (164) *ὀπίσω μου σατανᾶ* (165), ὅπερ καὶ πρόσταγμα μᾶλλον ἦν, ἢ (166) ἐπιτίμησις. Ὁμοῦ τε γὰρ εἶπεν (167) αὐτῷ, *ὕπαγε* (168), καὶ δραπετεῦσαι αὐτὸν ἐποίησεν· οὔτε (169) γὰρ ἑτέρους πειρασμοὺς προσήγαγε. Καὶ πῶς ὁ Λουκᾶς (170) φησιν, ὅτι *πάντα συνετέλεσε πειρασμόν* (171) ; Ἐμοὶ δοκεῖ (172) τὰ κεφάλαια τῶν πειρασμῶν εἰπών, *πάντα* (173) εἰρηκέναι, ὡς καὶ τῶν ἄλλων ἐν τούτοις περιειλημμένων. Τὰ γὰρ μυρία συνέχοντα κακά (174), ταῦτά ἐστι, τὸ γαστρὶ δουλεύειν, τὸ πρὸς κενοδοξίαν τί ποιεῖν, τὸ μανίᾳ χρημάτων ὑπεύθυνον εἶναι.

Fragment XII

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ ἁγίου Μακαρίου] τοῦ ὁσίου Μακαρίου *V, om. T*

(162) La citation de Καὶ ἀναγαγὼν à λατρεύσεις se lit également chez Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 212, l. 28-33.
(163) λέγων] *p.* εἶναι *trsp. V.*
(164) Ὕπαγε] *p.* μου *trsp. V.*
(165) *Mt.* 4, 10.
(166) ἢ] καὶ *T.*
(167) εἶπεν] *p.* αὐτῷ *trsp. T V.*
(168) *Mt.* 4, 10.
(169) οὔτε] οὐδὲ *V.*
(170) ὁ Λουκᾶς] *p.* φησιν *trsp. V.*
(171) *Lc.* 4, 13.
(172) δοκεῖ] ὅτι *add. V.*
(173) *Lc.* 4, 13.
(174) κακὰ] καὶ *V.*

Identification : Pseudo-Maxime le Confesseur : *Diversa Capita* I, 31, *PG* 90, 1192B6 (τῷ) - 8 (ὑποστήσασθαι) et B1 (ἄγνοια) - 5 (ἐστι) (*CPG* 7715) ; Maxime, *Capita de caritate* II, 59, 1 (φιλαυτίας) - 7 (κατάλογος) et 8 (ταύτης) - 9 (αὐτῆς) dans l'édition d'A. CERESA-GASTALDO, *Massimo Confessore. Capitoli sulla carità* (= *Verba seniorum. Collana di testi e studi patristici* N.S., 3), Roma, 1963 (*CPG* 7693) ([175]).

Οὐκ ἀγνοητέον, ὅτι τῷ κατὰ παράχρησιν τρόπῳ τῶν ἐν ἡμῖν δυνάμεων ὁ πονηρὸς προσχρησάμενος, ἄγνοιαν καὶ φιλαυτίαν καὶ τυραννίδα ὑπεστήσατο, ἀλλήλων ἐξηρτημένας καὶ δι ' ἀλλήλων συνισταμένας· ἐκ μὲν γὰρ τῆς τοῦ θεοῦ ([176]) ἀγνοίας, ἡ φιλαυτία, ἐκ δὲ ταύτης ἡ πρὸς τὸ συγγενὲς τυραννὶς ἐπιγίνεται· ἐστι δὲ φιλαυτία, ἡ τοῦ σώματος ἄλογος φιλία, ἐξ ἧς τίκτονται οἱ πρῶτοι καὶ ἐμπαθεῖς καὶ γενικώτατοι τρεῖς λογισμοί, ὁ τῆς γαστριμαργίας λέγω ([177]), καὶ φιλαργυρίας ([178]), καὶ κενοδοξίας, τὰς ἀφορμὰς ἐκ τῆς ἀναγκαίας δῆθεν τοῦ σώματος λαμβάνοντες χρείας, ἐξ ὧν γεννᾶται ἅπας ὁ τῶν κακῶν κατάλογος. Τῆς οὖν φιλαυτίας ἀναιρουμένης, ἀναιροῦνται πάντες οἱ ἐξ αὐτῆς.

Fragment XIII

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : le lemme Ἰωάννου μοναχοῦ τοῦ τῆς Κλίμακος, qu'on lit en *S*, n'est pas original, semble-t-il, mais retiré du texte

Identification : inconnue (Nicétas ?) ; ces mots se rapprochent par exemple du *gradus* XXVI de la *Scala Paradisi* de Jean Climaque (*PG* 88, col. 1021C4-11).

Ὀκτὼ γὰρ ([179]) ὄντων ([180]) τῶν λογισμῶν τῆς κακίας — ὁ τῆς Κλίμακος τοῦτο φησί ([181]) —, γαστριμαργίας φημί, κενοδοξίας, φιλο-

(175) Sur ce fragment, consulter P. VAN DEUN, *Les extraits de Maxime*, p. 299.
(176) τοῦ θεοῦ] *p.* ἀγνοίας *trsp. V.*
(177) λέγω] *om. T.*
(178) φιλαργυρίας] φιλαυτίας *V.*
(179) γὰρ] *om. S.*
(180) ὄντων] *p.* λογισμῶν *trsp. S.*
(181) ὁ τῆς Κλίμακος τοῦτο φησί] *om. S.*

πλουτίας, πορνείας, ὀργῆς, ἀκηδίας (182), λύπης, ὑπερηφανίας, ὁ τοὺς τρεῖς ἀνελών, συνανεῖλε καὶ τοὺς πέντε (183).

Fragment XIV

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à τὴν τοῦ πλείονος ἐπιθυμίαν et à partir de Εἰσὶ καὶ νῦν οἱ λέγοντες· *ταῦτά σοι πάντα δώσωμεν*, ce qui est introduit par les mots ἴσθι δὲ ἀγαπητέ, ὅτι)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Τούτων μέντοι τῶν τριῶν πειρασμῶν, τοῦ τῆς γαστριμαργίας λέγω, καὶ κενοδοξίας, καὶ φιλοχρηματίας, ὁ τῆς φιλοχρηματίας ἐστὶν ἰσχυρότερος se retrouve partiellement dans l'*Enarratio in Evangelium Matthaei* de Théophylacte d'Ochrid, *PG* 123, col. 181 D8 (Τοὺς) - 11 (φιλοπλουτίας) ; à partir de Ὅπερ, il s'agit de Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG*, 4424), *PG* 57, col. 212, l. 46 (Ὅπερ) - 51 (ὅν), 54 (ἀπὸ) - 55 (πρόεισι), 51 (Καὶ) - 53 (ἐποίησε) et 56 (Πῶς) - 64 (ἐφίεσθαι) ; 212, l. 66 (Καὶ) - 213, l. 3 (προσῄει).

Τούτων μέντοι τῶν τριῶν πειρασμῶν, τοῦ τῆς γαστριμαργίας λέγω, καὶ κενοδοξίας, καὶ φιλοχρηματίας, ὁ τῆς φιλοχρηματίας ἐστὶν ἰσχυρότερος.

Ὅπερ καὶ ὁ πονηρὸς συνιδών, ὕστερον τέθεικε τὴν τοῦ πλείονος ἐπιθυμίαν. Ἄνωθεν μὲν (184) καὶ ἐξ ἀρχῆς ὠδίνων ἐλθεῖν ἐπὶ τοῦτο (185), ὡς τῶν ἄλλων δυνατώτερον ὄν, ἀρξάμενος δὲ ὅμως (186) ἀπὸ τῶν δοκούντων εἶναι εὐτελεστέρων, ἐπὶ τὸ ἰσχυρότερον πρόεισι. Καὶ γὰρ οὗτος (187) αὐτοῦ τῆς πάλης ὁ τρόπος, τὰ δυνάμενα μᾶλλον ὑποσκελίζειν, ταῦτα ἔσχατα προσάγειν (188), ὅπερ καὶ ἐπὶ τοῦ Ἰὼβ ἐποίησε. Πῶς οὖν τούτου περιγίνεσθαι δεῖ ; Οὕτως ὡς ὁ Χριστὸς ἐπαίδευσεν, ἐπὶ τὸν θεὸν καταφεύγοντας, καὶ μήτε ἐν λιμῷ ταπεινοῦσθαι, πιστεύοντας τῷ δυναμένῳ καὶ διὰ λόγου τρέφειν, μήτε ἐν οἷς λαμβάνομεν ἀγαθοῖς, πειράζειν τὸν δεδωκότα, ἀλλ'

(182) ἀκηδίας] ἀδικίας *T.*
(183) πέντε] φησὶν ὁ εἰπών *add. S.*
(184) μὲν] γὰρ *add. T.*
(185) τοῦτο] τούτῳ *P.*
(186) ὅμως] *om. T.*
(187) οὗτος] οὕτως *P.*
(188) προσάγειν] προάγειν *T.*

ἀρκεῖσθαι τῇ ἄνωθεν δόξῃ, τῆς ἀνθρωπίνης οὐδένα ποιουμένους λόγον, καὶ πανταχοῦ τῆς χρείας τὸ περιττὸν ἀτιμάζειν. Οὐδὲν γὰρ οὕτως ὑποπίπτειν (189) τῷ διαβόλῳ ποιεῖ, ὡς τὸ τοῦ πλείονος ἐφίεσθαι. Εἰσὶ καὶ νῦν οἱ λέγοντες· *Ταῦτά σοι* (190) *πάντα δώσωμεν* (191), *ἐὰν πεσὼν προσκυνήσῃς* (192), ἄνθρωποι μὲν ὄντες τὴν φύσιν, ὄργανα δὲ τοῦ πονηροῦ γενόμενοι. Ἐπεὶ καὶ τότε οὐ δι' ἑαυτοῦ μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' ἑτέρων τῷ (193) Χριστῷ προσήει, ὅπερ καὶ ὁ Λουκᾶς δηλῶν ἔλεγεν, ὅτι *Ἔως* (194) *καιροῦ ἀπέστη ἀπ' αὐτοῦ* (195), δηλῶν ὅτι μετὰ ταῦτα διὰ τῶν οἰκείων ὀργάνων αὐτῷ προσήει.

Fragment XV

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : Γρηγορίου τοῦ θεολόγου] θεολόγου *T*

Identification : Il s'agit de Grégoire de Nazianze, *Oratio* XL, 10, l. 8 (Ἐὰν - χρείαν), 1/2 (ὁ ... πειραστής), 11 (τὸν) - 14 (σοι), 16 (μὴ - ἐπάρσεως) et 25 (ἐπὶ) - 30 (καταφρόνησον), dans l'édition de Cl. Moreschini - P. Gallay, *Grégoire de Nazianze. Discours 38-41* (= *Sources Chrétiennes* 358), Paris, 1990.

Ἐὰν τοίνυν καὶ σοὶ προβάλλῃ (196) τὴν χρείαν ὁ πειραστής, τὸν λόγον ἀντίθες τὸν ζωτικόν, ὅς ἐστιν ἐξ οὐρανοῦ πεμπόμενος ἄρτος καὶ τῷ κόσμῳ τὸ ζῆν χαριζόμενος (197). Ἐὰν διὰ κενοδοξίας ἐπιβουλεύῃ σοι, μὴ κατενεχθῇς διὰ τῆς ἐπάρσεως, ἀλλ' *ἐπὶ ἀσπίδα καὶ βασιλίσκον ἐπίβηθι, καὶ* τὸν νοητὸν *λέοντα καὶ* (198) *δράκοντα καταπάτησον* (199). Ἐὰν ἐξ ἀπληστίας καταπαλαίῃ σε, πάσας ὑποδεικνύων (200) τὰς βασιλείας, ὡς αὐτῷ διαφερούσας, ἐν μιᾷ

(189) ὑποπίπτειν] *p.* διαβόλῳ *trsp. T.*
(190) σοι] *p.* πάντα *trsp. V.*
(191) δώσωμεν] δώσομεν *T.*
(192) *Mt.* 4, 9 ; προσκυνήσῃς] μοι *add. V.*
(193) τῷ] αὐτῷ *praem. V.*
(194) ἕως - δηλῶν ὅτι] *om. T.*
(195) *Lc.* 4, 13.
(196) προβάλλῃ] *p.* χρείαν *trsp. V,* προσβάλλῃ *P.*
(197) Cf. *Io.* 6, 33.
(198) λέοντα καὶ] *om. T.*
(199) *Ps.* 90, 13.
(200) ὑποδεικνύων] σοι *add. S.*

καιροῦ ῥοπῇ τε καὶ ὄψεως ἀπαιτῶν τὴν προσκύνησιν (201), ὡς πέ-νητος (202) καταφρόνησον.

Mt. 4, 11 ***Καὶ ἰδοὺ ἄγγελοι προσῆλθον καὶ διηκόνουν αὐτῷ.***

Fragment XVI

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *V, om. T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum* (*CPG,* 4424), *PG* 57, col. 213, l. 4 (Ἡνίκα) - 15 (μέλλομεν).

Ἡνίκα τὰ τῆς προσβολῆς (203) ἐγίνετο (204), οὐκ εἴασεν αὐτοὺς φαί-νεσθαι, ὥστε μὴ ταύτῃ σοβῆσαι τὴν ἄγραν· ἐπειδὴ δὲ τὸν διάβολον ἐν ἅπασιν ἤλεγξε, καὶ δραπετεῦσαι παρεσκεύασε, τότε φαίνονται ἐκεῖνοι, ἵνα μάθῃς (205), ὅτι καὶ σὲ μετὰ τὰς κατὰ (206) τῶν δαιμόνων νίκας, ἄγγελοι δέξονται, κροτοῦντες καὶ δορυφοροῦντες ἐν ἅπασιν. Οὕτω γοῦν καὶ τὸν Λάζαρον μετὰ τὴν κάμινον τῆς πτωχείας, ἄγγελοι λαβόντες ἀπῆλθον (207). Ὅπερ γὰρ ἔφθην εἰπών, πολλὰ ὁ Χριστὸς ἐπιδείκνυται νῦν, ὧν καὶ ἡμεῖς ἀπολαύειν μέλλομεν.

Mt. 4, 12-16 ***Ἀκούσας δὲ ὁ Ἰησοῦς ὅτι Ἰωάννης παρεδόθη, ἀνεχώρησεν εἰς τὴν Γαλιλαίαν· καὶ καταλιπὼν τὴν Ναζαρέτ, ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς Καπερναοὺμ τὴν παραθαλασσίαν*** (208)***, ἐν ὁρίοις Ζαβουλὼν καὶ Νεφθαλείμ· ἵνα πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ Ἡσαΐου*** (209) ***τοῦ προφήτου λέγοντος. Γῆ Ζαβουλὼν καὶ γῆ Νεφθαλείμ, ὁδὸν θαλάσσης, πέραν τοῦ Ἰορδάνου, Γαλιλαία τῶν ἐθνῶν, ὁ λαὸς ὁ καθήμενος ἐν σκότει φῶς*** (210) ***εἶδε μέγα, καὶ τοῖς καθημένοις ἐν χώρᾳ καὶ σκιᾷ θανάτου, φῶς ἀνέτειλεν αὐτοῖς.***

(201) Cf. *Mt.* 4, 10.
(202) πένητος] ἀνόητος *V.*
(203) προσβολῆς] παρεμβολῆς *V.*
(204) ἐγίνετο] ἐγένετο *T.*
(205) ἵνα μάθῃς] *om. V.*
(206) κατὰ] *om. T.*
(207) Cf. *Lc.* 16, 20-22
(208) τὴν παραθαλασσίαν] *om. V.*
(209) Ἡσαΐου] *om. P.*
(210) φῶς] *p.* εἶδε *trsp. T V.*

Fragment XVII

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 217, l. 23 (Τίνος) - 61 (λοιπόν)

Τίνος ἕνεκεν *ἀναχωρεῖ* (211) ; Πάλιν παιδεύων ἡμᾶς, μὴ ὁμόσε χωρεῖν (212) τοῖς πειρασμοῖς, ἀλλ' εἴκειν καὶ παραχωρεῖν. Οὐ γὰρ ἔγκλημα τὸ μὴ ῥίπτειν ἑαυτὸν εἰς κίνδυνον, ἀλλὰ τὸ ἐμπεσόντα μὴ στῆναι γενναίως. Τοῦτο τοίνυν διδάσκων, καὶ τὸν φθόνον τὸν Ἰουδαϊκὸν παραμυθούμενος, *ἀναχωρεῖ* (213) *εἰς* τὴν *Καπερναούμ* (214), ὁμοῦ μὲν πληρῶν καὶ προφητείαν, ὁμοῦ δὲ καὶ τοὺς διδασκάλους τῆς οἰκουμένης ἀλιεῦσαι σπουδάζων (215), ἐπειδήπερ (216) ἐκεῖ διέτριβον τῇ τέχνῃ χρώμενοι (217). Σὺ δέ μοι σκόπει, πῶς πανταχοῦ μέλλων ἐπὶ τὰ ἔθνη ἀπιέναι (218), παρὰ Ἰουδαίων λαμβάνει τὰς αἰτίας. Καὶ γὰρ ἐνταῦθα ἐπιβουλεύσαντες τῷ Προδρόμῳ καὶ εἰς δεσμωτήριον ἐμβαλόντες (219), ὠθοῦσιν αὐτὸν εἰς τὴν *Γαλιλαίαν τῶν ἐθνῶν* (220). Ὅτι γὰρ οὔτε ἀπὸ μέρους τὸ ἔθνος λέγει τὸ Ἰουδαϊκόν, οὔτε πάσας αἰνίττεται τὰς φυλάς, σκόπει πῶς διορίζει (221) τὸ χωρίον ἐκεῖνο ὁ προφήτης οὕτω λέγων· *Γῆ Νεφθαλείμ, ὁδὸν θαλάσσης* (222), *πέραν τοῦ Ἰορδάνου, Γαλιλαία τῶν ἐθνῶν, ὁ λαὸς ὁ καθήμενος ἐν σκότει, φῶς* (223) *εἶδε μέγα* (224), σκότος ἐνταῦθα οὐ τὸ αἰσθητὸν

(211) *Mt.* 4, 12.
(212) ὁμόσε χωρεῖν] ὁμῶς ἐκχωρεῖν *P.*
(213) *Mt.* 4, 12.
(214) *Mt.* 4, 13.
(215) Cf. *Mt.* 4, 19 ; σπουδάζων] σπεύδων *S.*
(216) ἐπειδήπερ] ἐπείπερ *S.*
(217) Ici suit une phrase que nous n'avons pas pu identifier et qui ne se lit qu'en *T* et *M* : ἐπεὶ καὶ Γαλιλαίους αὐτοὺς ἐκάλουν ἐν τῷ καιρῷ τῆς ἀναλήψεως, λέγοντες· *Ἄνδρες Γαλιλαῖοι* (*Act.* 1, 11).
(218) ἀπιέναι] *a.* ἐπὶ *trsp. V.*
(219) Cf. *Mt.* 4, 12 et 11, 2.
(220) *Mt.* 4, 15.
(221) διορίζει] ὀνειδίζει *T.*
(222) ὁδὸν θαλάσσης - ἐθνῶν] *om. V.*
(223) φῶς] *p.* εἶδε *trsp. T.*
(224) *Mt.* 4, 15-16.

καλῶν [225], ἀλλὰ τὴν πλάνην καὶ τὴν ἀσέβειαν. Διὸ καὶ ἐπήγαγε· *Τοῖς* [226] *καθημένοις ἐν χώρᾳ καὶ σκιᾷ θανάτου, φῶς ἀνέτειλεν αὐτοῖς* [227]. Ἵνα γὰρ [228] μάθῃς, ὅτι οὔτε φῶς οὔτε σκότος [229] αἰσθητὸν λέγει, περὶ μὲν [230] τοῦ φωτὸς διαλεγόμενος, οὐχ 'ἁπλῶς φῶς ἐκάλεσεν, ἀλλὰ *φῶς μέγα* [231], ὃ [232] ἀλλαχοῦ *ἀληθινόν* [233] φησι, τὸ δὲ σκότος ἐξηγούμενος, *σκιὰν θανάτου* [234] ὠνόμασεν. Εἶτα δεικνὺς ὅτι οὐκ αὐτοὶ ζητήσαντες εὗρον, ἀλλ 'ὁ θεὸς αὐτοῖς ἄνωθεν [235] ἐπεφάνη, φησί· *Φῶς* [236] *ἀνέτειλεν αὐτοῖς* [237], τουτέστιν αὐτὸ τὸ *φῶς ἀνέτειλε* [238] καὶ [239] ἔλαμψεν. Οὐκ αὐτοὶ πρότεροι [240] τῷ φωτὶ προσέδραμον· καὶ γὰρ ἐν ἐσχάτοις ἦν τὰ ἀνθρώπινα πρὸ τῆς τοῦ [241] Χριστοῦ παρουσίας. Οὐδὲ γὰρ ἐβάδιζον ἐν σκότει, ἀλλ *'ἐκάθηντο* [242] *ἐν σκότει* [243], ὅπερ σημεῖον ἦν τοῦ μὴ δὲ ἐλπίζειν αὐτοὺς ἀπαλλάττεσθαι· ὥσπερ γὰρ οὐδὲ εἰδότες ποῦ [244] δεῖ προβῆναι, οὕτω καταληφθέντες [245] ὑπὸ τοῦ σκότους [246] ἐκάθηντο [247], μὴ δυνάμενοι μὴ δὲ στῆναι λοιπόν [248].

(225) καλῶν] καλεῖ *V.*
(226) Τοῖς - θανάτου] *om. V.*
(227) *Mt.* 4, 16 ; αὐτοῖς] *om. V.*
(228) γὰρ] *om. V.*
(229) φῶς οὔτε σκότος] σκότος οὔτε φῶς *V.*
(230) μὲν] οὖν *add. V.*
(231) *Mt.* 4, 16.
(232) ὃ] *om. P.*
(233) *Io.* 1, 9.
(234) *Mt.* 4, 16.
(235) ἄνωθεν] *om. T.*
(236) φῶς] *p.* αὐτοῖς *trsp. S.*
(237) *Mt.* 4, 16.
(238) *Mt.* 4, 16.
(239) ἀνέτειλε καὶ] *om. V.*
(240) πρότεροι] πρότερον *V.*
(241) τοῦ] *om. V.*
(242) ἐκάθηντο] ἐκάθευδον *T, p.* σκότει *trsp. P.*
(243) *Mt.* 4, 16.
(244) ποῦ] ποῖ *V.*
(245) καταληφθέντες] καταλειφθέντες *V.*
(246) τοῦ σκότους] τῷ σκότει *V.*
(247) ἐκάθηντο] ἐκάθοντο *T.*
(248) Suit un fragment qui ne se lit qu'en *T* et *M* (fragment XVIIA) : lemme : manque ; identification : le début (jusqu'à καὶ πλατυσμὸν ἐχαρίσατο - τοῦτο γὰρ ἦν Νεφθαλείμ) est très proche du Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée (*CPG,* C 111 ; cf. HEINRICI, *Des Petrus von Laodicea*, p. 31, l. 2

Fragment XVIII

Manuscrits : *P S T*

Lemme : Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας] τοῦ ἁγίου Κυρίλλου *P, om. T*

Identification : on trouve ces lignes parmi les fragments du commentaire de Cyrille sur l'Évangile de Matthieu (*CPG,* 5206) : voir J. Reuss, *Matthäus-Kommentare*, fragm. 34, l. 5 (φῶς) - 9 (φῶς) (p. 163) ; on les lit également dans le commentaire d'Origène sur Matthieu (*CPG,* 1450, 3) : consulter E. Klostermann, *Origenes Werke*, XII, III, 1, fragm. 70, l. 10-15 (p. 44).

Φῶς δὲ [249] *μέγα* [250] ὁ κύριος ἡμῶν, καὶ ἡ φαιδρότης τοῦ εὐαγγελικοῦ κηρύγματος, οὐ μὴν ὁ νόμος, ὃς λύχνῳ ἦν ἀπεικασθείς, δι᾽ ὃ ἀεὶ ἐν τῇ σκηνῇ λύχνος ἐκαίετο, διὰ τὸ βραχὺ τῆς τοῦ νόμου αὐγῆς, Ἰουδαίοις μόνοις τὸ ἴδιον φῶς ἐκπέμποντος [251]. Οἱ γὰρ ἐθνικοὶ *ἐν σκότει* [252] ἦσαν, ὡς μὴ δὲ τὸ λυχνιαῖον [253] ἔχοντες φῶς, τουτέστι τὸν νόμον.

[Γαλιλαία] - p. 32, l. 7 [θεοσεβείᾳ]) ; les étymologies données se retrouvent dans l'*Enarratio in Evangelium Matthaei* de Théophylacte d'Ochrid, *PG* 123, col. 184A6 (ἀνεχώρησεν) - B3/4 (φέρουσαν), d'autres éléments, chez Euthyme Zygadouène, *Commentarius in Matthaeum, PG* 129, col. 184A11 (Ἡ Γαλιλαία) - C2 (σέβας) ; texte : Ἡ Γαλιλαία ἑρμηνεύεται κατακυλιστή, καὶ ἔστι τύπος τῶν Ἰουδαίων καὶ τῶν ἐθνῶν, τῶν μὴ ἑστηκότων εἰς τὴν πίστιν, οὓς ἐλθὼν ὁ κύριος ἱδρύει· Καπερναοὺμ δέ, χωρίον παρακλήσεως· ἔρχεται γοῦν κἀκεῖ, ἵνα παρακαλέσῃ τοὺς ἐκεῖ προσκλυζομένους ὑπὸ τῆς τῶν παθῶν θαλάσσης· Ζαβουλὼν δέ, ῥύσις νυκτερίας· δηλοῖ δὲ ὅτι ἐλθὼν ὁ Χριστὸς ἐν ὁρίοις αὐτῆς, τὴν ῥύσασαν σκότωσιν πρὸς Ἰουδαίους ἠφάνισε, καὶ πλατυσμὸν ἐχαρίσατο — τοῦτο γὰρ ἦν Νεφθαλείμ —. Ἡ δὲ Γαλιλαία τόπος ἐστί, κατεκληρώθη δὲ ταῖς δυσὶ φυλαῖς, ἤγουν τῇ τοῦ Ζαβουλὼν καὶ τῇ τοῦ Νεφθαλείμ· καὶ μέρος αὐτῷ κατῴκουν ἐθνικοί, τὸ δὲ ἕτερον Ἰουδαίοις ᾠκεῖτο. Πρὸς ἀμφοτέρους οὖν φησιν ὁ προφήτης· *Ὦ γῆ τοῦ Ζαβουλὼν καὶ γῆ τοῦ Νεφθαλείμ, καὶ ὦ ἐθνικοὶ οἱ ἐν Γαλιλαίᾳ* (*Mt.* 4, 15 ; cf. *Is.* 8, 23) οἰκοῦντες· εἶτα καὶ ἄμφω ἐπισυνάπτει λέγων· *Ὁ λαός* (*Mt.* 4, 16 ; cf. *Is.* 9, 1), καὶ τὰ ἑξῆς.

(249) δὲ] *om. S.*
(250) *Mt.* 4, 16.
(251) ἐκπέμποντος] ἐκπέμπτοντος *sic T.*
(252) *Mt.* 4, 16.
(253) λυχνιαῖον] λυχναῖον *T.*

Mt. 4, 17 ***Ἀπὸ τότε ἤρξατο ὁ Ἰησοῦς κηρύσσειν*** (254) ***καὶ λέγειν· Μετανοεῖτε· ἤγγικε γὰρ ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν.***

Fragment XIX

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à πρὸς ἐκεῖνον ἑλκόντων αὐτούς et à partir de Διὰ τοῦτο καὶ ὁ Ματθαῖος ἐπισημαίνεται)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V.*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 218, l. 22 (Ἀπὸ) - 28 (κληθήσῃ) et 218, l. 36 (Ἄλλως) - 219, l. 5 (εὐαγγελιζόμενος).

Ἀπὸ τότε (255) πότε (256) ; Ἐξ οὗ ἐνεβλήθη (257) Ἰωάννης. Καὶ διὰ τί μὴ ἐξ ἀρχῆς αὐτὸς ἐκήρυξε ; Τί δὲ ὅλως Ἰωάννου (258) ἔδει, τῆς τῶν ἔργων μαρτυρίας τὸν Χριστὸν κηρυττούσης ; Ἵνα κἀντεῦθεν αὐτοῦ τὴν ἀξίαν μάθῃς, ὅτι καθάπερ ὁ Πατήρ, οὕτω καὶ αὐτὸς προφήτας ἔχει (259), ὅπερ καὶ ὁ Ζαχαρίας ἔλεγε· *Καὶ σύ, παιδίον, προφήτης ὑψίστου κληθήσῃ* (260). Ἄλλως δὲ καὶ ἀναγκαῖον ἦν παρ' ἑτέρου πρότερον λεχθῆναι τὰ περὶ αὐτοῦ (261), καὶ μὴ παρ' αὐτοῦ. Εἰ γὰρ καὶ μετὰ τοσαύτας μαρτυρίας καὶ ἀποδείξεις ἔλεγον οἱ (262) Ἰουδαῖοι· *Σὺ μαρτυρεῖς περὶ σεαυτοῦ· ἡ μαρτυρία σου οὐκ ἔστιν ἀληθής* (263), εἰ μηδὲν εἰρηκότος Ἰωάννου, παρελθὼν εἰς μέσους (264) αὐτὸς πρῶτος ἐμαρτύρησε, τί οὐκ ἂν ἐφθέγξαντο ; Διὰ τοῦτο οὐδὲ ἐκήρυξε (265) πρὸ ἐκείνου, οὐδὲ ἐθαυματούργησεν, ἕως ἐνέπεσεν εἰς τὸ δεσμωτήριον ἐκεῖνος, ἵνα μὴ ταύτῃ τὸ πλῆθος σχίζηται· διὰ τοῦτο οὐδὲ σημεῖον οὐδὲν ἐποίησεν Ἰωάννης (266), ἵνα καὶ ἐντεῦθεν τὸ πλῆθος τῷ

(254) κηρύσσειν] κηρύττειν *V.*
(255) *Mt.* 4, 17.
(256) πότε] *om. P.*
(257) ἐνεβλήθη] ἐξεβλήθη ὁ *V.*
(258) Ἰωάννου] Ἰωάννης *P T V.*
(259) ἔχει] εἶχεν *T.*
(260) *Lc.* 1, 76.
(261) τὰ περὶ αὐτοῦ] *a.* παρ' ἑτέρου *trsp. V.*
(262) οἱ] *om. S.*
(263) *Io.* 8, 13.
(264) μέσους] μέσον *P.*
(265) ἐκήρυξε - σχίζηται· διὰ τοῦτο οὐδὲ] *om. P.*
(266) Ἰωάννης] ὁ *praem. T.*

'Ιησοῦ [267] παραδῷ, τῶν θαυμάτων πρὸς ἐκεῖνον ἑλκόντων αὐτούς. Εἰ γὰρ καὶ τοσούτων [268] οἰκονομηθέντων [269], καὶ πρὸ τοῦ δεσμωτηρίου καὶ μετὰ τὸ δεσμωτήριον [270], ζηλοτύπως πρὸς αὐτὸν εἶχον οἱ μαθηταὶ 'Ιωάννου, καὶ οἱ πολλοὶ δὲ οὐχὶ αὐτόν, ἀλλὰ τὸν 'Ιωάννην ὑπώπτευον εἶναι τὸν Χριστόν, εἰ μηδὲν τούτων ἐγένετο, τί οὐκ ἂν συνέβη ; Διὰ τοῦτο καὶ [271] ὁ Ματθαῖος ἐπισημαίνεται, ὅτι [272] *ἀπὸ τότε ἤρξατο κηρύσσειν* [273], καὶ [274] ἀρξάμενος, τὸ κήρυγμα ὃ [275] ἐκεῖνος ἐκήρυττε, τοῦτο καὶ αὐτὸς ἐδίδασκε [276], καὶ οὐδὲν οὐδέπω περὶ ἑαυτοῦ [277] κηρύττων λέγει. Καὶ γὰρ καὶ [278] τοῦτο τέως ἀγαπητὸν ἦν παραδεχθῆναι, ἐπεὶ μηδέπω τὴν προσήκουσαν [279] περὶ αὐτοῦ δόξαν εἶχον· ὅθεν καὶ ἀρχόμενος, οὐδὲ [280] φορτικόν τι φησὶ [281] καὶ ἐπαχθές, οἷον *ἀξίνην* καὶ *δένδρον κοπτόμενον* [282] καὶ *πτύον* [283] καὶ *ἄλωνα* καὶ *πῦρ ἄσβεστον* [284], ἀλλὰ χρηστὰ [285] προοιμιάζεται τοῖς ἀνθρώποις, <τοὺς οὐρανοὺς καὶ> [286] *τὴν βασιλείαν* [287] τὴν ἐκεῖ τοῖς ἀκούουσιν εὐαγγελιζόμενος.

Fragment XX

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : 'Ισιδώρου] 'Ισιδώρου τοῦ Πηλουσιώτου *V*

(267) τῷ 'Ιησοῦ] τῷ 'Ιωάννῃ *V*, *om. T.*
(268) τοσούτων] τοσοῦτον *T.*
(269) οἰκονομηθέντων] οἰκοδομηθέντων *T.*
(270) τὸ δεσμωτήριον] τοῦ δεσμωτηρίου *P.*
(271) καὶ] *om. V.*
(272) ὅτι] *om. V.*
(273) *Mt.* 4, 17.
(274) καὶ - τοῦτο] ὃ *V.*
(275) ὃ] ὃς *T.*
(276) Cf. *Mt.* 3, 2 et 4, 17.
(277) ἑαυτοῦ] αυτοῦ *sic P.*
(278) καὶ] *om T.*
(279) τὴν προσήκουσαν] *p.* αὐτοῦ *trsp. V.*
(280) οὐδὲ] οὐδὲν *V.*
(281) φορτικόν τι φησὶ] φορτικὸν φησὶ *V*, φορτικὸν φησί τι *T.*
(282) *Mt.* 3, 10.
(283) καὶ πτύον] *om. V.*
(284) *Mt.* 3, 12.
(285) χρηστὰ] χρὴ τὰ *sic P.*
(286) Ces mots ne se lisent dans aucun manuscrit.
(287) *Mt.* 4, 17.

Identification : Isidore de Péluse, *Lettre* III, 206, *PG* 78, col. 889A5 (῾Η) - B3 (προσαγορευομένη), suivie d'un résumé du début de la lettre.

Βασιλεία δὲ [288] θεοῦ καὶ *βασιλεία οὐρανῶν* [289] τισὶ μὲν δοκεῖ μία καὶ ἡ αὐτὴ εἶναι καθ'ὑπόστασιν, ποτὲ μὲν ἀπὸ τοῦ βασιλεύοντος θεοῦ, ποτὲ δὲ ἀπὸ τῶν βασιλευομένων ἀγγέλων καὶ ἁγίων [290], οὐρανῶν δηλονότι καλουμένων [291], προσαγορευομένη· τινὲς δέ, τὴν μὲν τοῦ θεοῦ μείζονα εἶναι καὶ θειοτέραν οἴονται, τὴν δὲ τῶν οὐρανῶν ἐλάττονα καὶ καταδεεστέραν.

Mt. 4, 18-19 ***Καὶ περιπατῶν*** [292] ***παρὰ τὴν θάλασσαν τῆς Γαλιλαίας, εἶδε δύο ἀδελφούς, Σίμωνα τὸν ἐπικαλούμενον*** [293] ***Πέτρον, καὶ Ἀνδρέαν τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, βάλλοντας ἀμφίβληστρον εἰς τὴν θάλασσαν· ἦσαν γὰρ ἁλιεῖς. Καὶ λέγει αὐτοῖς· Δεῦτε ὀπίσω μου, καὶ ποιήσω ὑμᾶς ἁλιεῖς ἀνθρώπων. Οἱ δὲ*** [294] ***ἀφέντες τὰ δίκτυα*** [295]***, ἠκολούθησαν αὐτῷ*** [296].

Fragment XXI

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à Ἐλισσαῖος ἐπὶ Ἡλιοῦ ἐποίησεν)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 219, l. 12 (Καίτοι) - 27 (καλῶς), 30 (εἰκὸς) - 45 (ἐποίησε) et 51 (Εἰ) - 56 (δυνήσονται).

Καὶ μὴν Ἰωάννης ὁ εὐαγγελιστὴς ἑτέρως αὐτοὺς κεκλῆσθαι φησίν, ὅθεν δῆλον ὅτι δευτέρα αὕτη ἡ κλῆσις ἐστί [297], καὶ τοῦτο πολλαχόθεν ἄν τις συνίδοι. Ἐκεῖ μὲν γάρ φησιν, ὅτι οὕτω βληθέντος τοῦ Ἰωάννου εἰς τὴν φυλακήν, προσῆλθον, ἐνταῦθα δὲ μετὰ τὸ ἐμπεσεῖν

(288) δὲ] *om. S.*
(289) *Mt.* 4, 17.
(290) καὶ ἁγίων] *om. V.*
(291) καλουμένων] ὀνομαζομένων *V, om. T.*
(292) Καὶ περιπατῶν] περιπατῶν δὲ *T.*
(293) ἐπικαλούμενον] καλούμενον *T.*
(294) δὲ] εὐθέως *add. T.*
(295) δίκτυα] αὐτῶν *add. T.*
(296) Ces versets proviennent en réalité de Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 219, l. 5-12.
(297) ἐστί] *om. V.*

αὐτόν· κἀκεῖ μὲν ὁ Ἀνδρέας καλεῖ τὸν Πέτρον (298), ἐνταῦθα δὲ ἀμφοτέρους ὁ Ἰησοῦς. Καὶ Ἰωάννης μὲν φησίν, ὅτι *ἰδὼν* ὁ Ἰησοῦς τὸν *Σίμωνα* (299) ἐρχόμενον, λέγει· *Σὺ εἶ Σίμων ὁ υἱὸς Ἰωνᾶ, σὺ κληθήσῃ Κηφᾶς, ὃ ἑρμηνεύεται Πέτρος* (300), ὁ δὲ Ματθαῖος δείκνυσιν, ὅτι ἤδη τοῦτο (301) κεκλημένος ἦν τὸ ὄνομα· *ἰδὼν* γάρ φησι *Σίμωνα τὸν λεγόμενον Πέτρον* (302). Καὶ ἀπὸ τοῦ τόπου δὲ ὅθεν ἐκλήθησαν, καὶ πολλαχόθεν ἄλλοθεν τοῦτο (303) ἄν τις συνίδοι, καὶ ἐκ τοῦ ῥαδίως ὑπακοῦσαι (304) καὶ ἐκ τοῦ πάντα ἀφεῖναι. Ἤδη γὰρ ἦσαν προπεπαιδευμένοι καλῶς, ὅθεν εἰκὸς ἀκολουθήσαντας ἐξ ἀρχῆς ἀφεῖναι πάλιν, τόν τε Ἰωάννην ἰδόντας δεθέντα (305), καὶ αὐτοὺς ἀναχωροῦντας (306), ἐπὶ τὴν οἰκείαν πάλιν τέχνην ἐπανελθεῖν. Οὕτω γοῦν αὐτοὺς (307) καὶ εὑρίσκει ἁλιεύοντας· αὐτὸς δὲ οὔτε βουλομένους ἀναχωρῆσαι τὴν ἀρχὴν ἐκώλυσεν, οὔτε ἀναχωρήσαντας εἰς τέλος ἀφῆκεν, ἀλλ᾽ ἐνδοὺς ὅτε ἀπεπήδησαν (308), ἔρχεται πάλιν αὐτοὺς ἀνακτησόμενος, ὅπερ μέγιστός ἐστι ἁλείας (309) τρόπος. Σκόπει δὲ (310) αὐτῶν καὶ τὴν πίστιν καὶ τὴν ὑπακοήν. Καὶ γὰρ ἐν μέσοις τοῖς (311) ἔργοις ὄντες — ἴστε δὲ πῶς λίχνον ἡ ἁλεία —, ἀκούσαντες αὐτοῦ κελεύοντος, οὐκ ἀνεβάλοντο (312). Οὐκ εἶπον· ‘Ὑποστρέψαντες οἴκαδε (313), διαλεχθῶμεν τοῖς προσήκουσιν’, ἀλλὰ *πάντα ἀφέντες* (314) εἵποντο (315), καθάπερ καὶ

(298) Cf. *Io.* 1, 40-42.
(299) *Mt.* 4, 18.
(300) *Io.* 1, 42.
(301) τοῦτο] *p.* ἦν *trsp. T.*
(302) *Mt.* 4, 18.
(303) τοῦτο] *p.* τις *trsp. S.*
(304) ὑπακοῦσαι] ἀκοῦσαι *S.*
(305) ἰδόντας δεθέντα] δεθέντα ἰδόντες *T.*
(306) αὐτοὺς ἀναχωροῦντας] αὐτὸν ἀναχωροῦντα *S T V*, τὸν ἀναχωροῦντα *P.*
(307) αὐτοὺς] *P.* καὶ *trsp. V.*
(308) ἀπεπήδησαν] ἀνεπήδησαν *T*, ἀπεδήμησεν καὶ ἀπεπήδησαν *sic P.*
(309) ἁλείας] ἁλιείας *P.*
(310) δὲ] *om. P.*
(311) τοῖς] *om. V.*
(312) ἀνεβάλοντο] ἀνεβάλλοντο *P T V.*
(313) οἴκαδε] οἴκοθεν *T.*
(314) *Lc.* 5, 11.
(315) Cf. *Mt.* 8, 21-22.

'Ελισσαῖος ἐπὶ 'Ηλιοῦ (316) ἐποίησεν (317). Εἰ δὲ λέγοις, ὅτι μείζονα ἡ ὑπόσχεσις, καὶ διὰ τοῦτο μάλιστα αὐτοὺς θαυμάζω, ὅτι μηδὲν μηδέπω σημεῖον ἰδόντες, μεγέθει τοσούτῳ ἐπαγγελίας ἐπίστευσαν, καὶ πάντα δεύτερα ἔθεντο τῆς ἀκολουθήσεως ἐκείνης. Καὶ γὰρ δι' ὧν ἠλιεύθησαν λόγων, ἐπίστευσαν, ὅτι καὶ ἑτέρους διὰ τούτων ἁλιεύειν δυνήσονται (318).

Mt. 4, 21-22 ***Καὶ προβὰς ἐκεῖθεν, εἶδεν ἄλλους δύο ἀδελφούς, 'Ιάκωβον τὸν τοῦ Ζεβεδαίου, καὶ 'Ιωάννην τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, ἐν τῷ πλοίῳ μετὰ Ζεβεδαίου τοῦ πατρὸς αὐτῶν καταρτίζοντας τὰ δίκτυα αὐτῶν, καὶ ἐκάλεσεν αὐτούς*** (319). ***Οἱ δὲ*** (320) ***ἀφέντες τὸ πλοῖον, καὶ τὸν πατέρα αὐτῶν ἠκολούθησαν αὐτῷ.***

Fragment XXII

Manuscrits : *P S T V*

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 219, l. 57 (Τούτοις) - 220, l. 3 (θεραπεύειν).

Τοῖς μὲν περὶ Πέτρον ὑπέσχετο, ὅτι ποιήσει (321) αὐτοὺς *ἁλιεῖς ἀνθρώπων* (322), τοῖς δὲ τοῦ Ζεβεδαίου οὐδὲν τοιοῦτον φησίν· ἡ γὰρ τῶν προφθασάντων ὑπακοὴ προωδοποίησε λοιπὸν τούτοις. Ἄλλως δέ, καὶ πολλὰ ἦσαν ἀκηκοότες (323) πρότερον περὶ αὐτοῦ. Θέα δὲ πῶς καὶ τὴν πενίαν αὐτῶν μετὰ ἀκριβείας ἡμῖν αἰνίττεται· εὗρε γὰρ αὐτοὺς ῥάπτοντας (324) τὰ δίκτυα αὐτῶν. Τοσαύτη ἦν τῆς πτωχείας ἡ

(316) 'Ηλιοῦ] 'Ηλίου *T*, 'Ηλιοὺ *V*.
(317) Cf. *III Reg.* 19, 19-21.
(318) Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* (et *M*) (fragment XXIA) : lemme : manque ; identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 219, l. 45 (Τοιαύτην) - 49 (ἀφῆκε) ; texte : Τοιαύτην ὁ Χριστὸς ζητεῖ ὑπακοὴν παρ' ἡμῶν, ὡς μὴ δὲ ἀκαριαῖον ἀναβαλέσθαι χρόνον, κἂν σφόδρα τι τῶν ἀναγκαίων ἡμᾶς κατεπείγῃ. Ὥσπερ καὶ ἕτερόν τινα προσελθόντα, καὶ ζητοῦντα θάψαι τὸν ἑαυτοῦ πατέρα, οὐδὲ τοῦτο ποιῆσαι ἀφῆκεν.
(319) καὶ ἐκάλεσεν αὐτούς] *om. T.*
(320) δὲ] εὐθέως *add. T.*
(321) ποιήσει] ποιήσω *V.*
(322) *Mt.* 4, 19.
(323) ἀκηκοότες] *p.* πρότερον *trsp. S.*
(324) ῥάπτοντας] ῥίπτοντας *P.*

ὑπερβολή, ὡς τὰ πεπονηκότα διορθοῦν, μὴ δυναμένους ὠνήσασθαι ἕτερα. Οὐ μικρὰ δὲ τέως καὶ αὕτη ἔνδειξις ἀρετῆς, τὸ πενίαν φέρειν εὐκόλως, τὸ ἀπὸ δικαίων τρέφεσθαι πόνων, τὸ συνδεδέσθαι ἀλλήλοις τῇ τῆς ἀγάπης δυνάμει, τὸ τὸν πατέρα ἔχειν μεθ' ἑαυτῶν καὶ θεραπεύειν. Κληθέντες δέ, μετὰ τοῦ πλοίου καὶ τὸν πατέρα κατέλιπον, ἐν ἀπιστίᾳ πάντως μείναντα [325].

Fragment XXIII

Manuscrits : *P S T*

Lemme : '**Ισιδώρου**

Identification : inconnue.

Πρὸ δὲ [326] τῶν ἄλλων τοὺς ἀδελφοὺς τούτους [327], τοὺς περὶ Πέτρον φημὶ καὶ τοὺς περὶ Ἰάκωβον, εἰς μαθητείαν ὁ κύριος ἐκάλεσεν, ἵνα μάθωμεν, ὅτι χρὴ τοὺς πιστοὺς ἀδελφικὴν ἔχειν πρὸς ἀλλήλους σύμπνοιαν καὶ διάθεσιν.

Mt. 4, 23 ***Καὶ περιῆγεν ὅλην τὴν Γαλιλαίαν ὁ Ἰησοῦς*** [328]***, διδάσκων ἐν ταῖς συναγωγαῖς αὐτῶν, καὶ κηρύσσων τὸ εὐαγγέλιον τῆς βασιλείας, καὶ θεραπεύων πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν ἐν τῷ λαῷ.***

(325) Cf. *Mt.* 4, 21-22 ; cette dernière phrase ne se trouve pas dans l'édition imprimée de Chrysostome. Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* et *M* (fragment XXIIA) : lemme : manque ; identification : inconnue (Nicétas ?) ; le texte est assez proche du Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée (*CPG*, C 111 ; cf. Heinrici, *Des Petrus von Laodicea*, p. 34, l. 10 [εἰκὸς] - 16 [αὐτοῦ]) ; on notera encore que la phrase εἰκὸς γὰρ τὸν Ζεβεδαῖον μὴ παραδεδέχθαι τὸ κήρυγμα se lit également dans la *Catena integra* sur l'Évangile de Matthieu (*CPG*, C 110.4), éditée par J. A. Cramer, *Catenae*, I, p. 30, l. 27 ; texte : Ἀφῆκαν μετὰ τῶν ἄλλων καὶ τὸν πατέρα (cf. *Mt.* 4, 21-22 ; il est clair que ces mots font double emploi avec la phrase précédente, commune à toute la tradition) : εἰκὸς γὰρ τὸν Ζεβεδαῖον μὴ παραδεδέχθαι τὸ κήρυγμα. Οἱ οὖν σαρκὶ ζῶντες, ὡς ἐν θαλάσσῃ, *τῷ πλοίῳ*, τῷ κόσμῳ *ἀφίενται* (*Mt.* 4, 22 ; *Mc.* 1, 20), οἱ δὲ μὴ *κατὰ σάρκα στρατευόμενοι* (*II Cor.* 10, 3), ἀκολουθοῦσι Χριστῷ. *Ἡ* δὲ *μήτηρ* τῶν παίδων φαίνεται πιστεύσασα, ἐκ τοῦ παρακολουθεῖν τῷ Ἰησοῦ καὶ *αἰτεῖν περὶ τῶν υἱῶν* αὐτῆς, ὅπως ὁ μὲν *ἐκ δεξιῶν*, ὁ δὲ *ἐξ εὐωνύμων καθίσωσι* (*Mt.* 20, 20-21).

(326) δὲ] *om. S.*

(327) τούτους] τούτου *T.*

(328) ὁ Ἰησοῦς] *a.* ὅλην *trsp. T.*

Fragment XXIV

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à συμφωνῶν τῷ Πατρὶ ; la partie omise a été résumée par les mots ἐποίει οὖν σὺν τῷ κηρύττειν, καὶ σημεῖα ; à partir de 'Επειδὴ γὰρ ἡ κηρυττομένη *βασιλεία τῶν οὐρανῶν*)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T*

Identification : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 220, l. 3 ('Επειδὴ) - 31/32 (φανεράν).

'Επειδὴ τοὺς μαθητὰς ἡλίευσε, τότε ἄρχεται παρόντων θαυματουργεῖν, δι' ὧν ποιεῖ, τὰ ὑπὸ 'Ιωάννου περὶ αὐτοῦ (329) εἰρημένα βεβαιῶν· συνεχῶς δὲ ταῖς συναγωγαῖς ἐπεχωρίαζε (330), καὶ ἐντεῦθεν αὐτοὺς παιδεύων (331), ὅτι (332) οὐκ ἔστιν (333) ἀντίθεός τις καὶ πλάνος (334), ἀλλὰ συμφωνῶν τῷ Πατρὶ παραγέγονεν. 'Επιχωριάζων δὲ οὐκ ἐκήρυττε μόνον, ἀλλὰ καὶ σημεῖα ἐπεδείκνυτο· καὶ γὰρ (335) πανταχοῦ, εἴ που τί ξένον γίνεται καὶ παράδοξον, καὶ πολιτείας τινὸς εἰσαγωγή, σημεῖα εἴωθεν (336) ποιεῖν ὁ θεός, ἐνέχυρα τῆς αὐτοῦ δυνάμεως παρέχων τοῖς τοὺς νόμους δέχεσθαι μέλλουσιν. Οὕτω γοῦν ὅτε τὸν ἄνθρωπον ποιεῖν ἔμελλε, τὸν κόσμον ἔκτισεν ἅπαντα, καὶ τότε αὐτῷ τὸν νόμον ἐκεῖνον ἔδωκε τὸν ἐν τῷ παραδείσῳ (337)· καὶ ὅτε τῷ Νῶε νομοθετεῖν ἔμελλε (338), πάλιν μεγάλα ἐπεδείξατο θαύματα, δι' ὧν ἅπασαν ἀνεστοιχείου τὴν κτίσιν, καὶ τὸ φοβερὸν ἐκεῖνο πέλαγος ἐπ' ἐνιαυτὸν ὁλόκληρον ἐποίει κρατεῖν, καὶ δι' ὧν ἐν τοσαύτῃ ζάλῃ τὸν δίκαιον ἐκεῖνον διέσωσε (339)· καὶ ἐπὶ τοῦ 'Αβραὰμ δέ, τὴν περιτομὴν μέλλων νομοθετεῖν (340), πολλὰ σημεῖα

(329) περὶ αὐτοῦ] *om. V.*
(330) ἐπεχωρίαζε] ἐπιχωρίαζε *V.*
(331) καὶ ἐντεῦθεν αὐτοὺς παιδεύων] ἵνα δείξῃ *V* ; παιδεύων] *a.* αὐτοὺς *trsp. P.*
(332) ὅτι] ὡς *T.*
(333) ἔστιν] ἦν *V.*
(334) Cf. *II Io.* 7.
(335) γὰρ] *om. T.*
(336) εἴωθεν] *p.* ποιεῖν *trsp. S.*
(337) Cf. *Gen.* 1-2.
(338) Cf. *Gen.* 9.
(339) Cf. *Gen.* 6-8.
(340) τὴν περιτομὴν μέλλων νομοθετεῖν] μέλλων νομοθετεῖν τὴν περιτομήν *T.*

παρέσχετο [341], οἷον τὴν νίκην τὴν ἐν τῷ πολέμῳ [342], τὴν πληγὴν τὴν κατὰ τοῦ Φαραώ [343], τὴν ἐκ τῶν κινδύνων ἀπαλλαγήν· καὶ Ἰουδαίοις τὸν νόμον διδούς, τὰ μεγάλα ἐκεῖνα τεράστια ἐπεδείξατο [344], καὶ τότε τὸν νόμον ἔδωκεν. Οὕτω δὴ καὶ ἐνταῦθα, μέλλων ὑψηλήν τινα εἰσάγειν πολιτείαν, καὶ ἃ μηδέποτε ἤκουσαν λέγειν αὐτοῖς, τῇ τῶν θαυμάτων ἐπιδείξει βεβαιοῖ τὰ λεγόμενα. Ἐπειδὴ γὰρ ἡ κηρυττομένη [345] *βασιλεία τῶν οὐρανῶν* [346] οὐκ ἐφαίνετο, ἀπὸ τῶν φαινομένων τὴν ἄδηλον ποιεῖ φανεράν.

Mt. 4, 24-25 ***Καὶ ἀπῆλθεν*** [347] ***ἡ ἀκοὴ αὐτοῦ εἰς ὅλην τὴν Συρίαν· καὶ προσήνεγκαν αὐτῷ πάντας τοὺς κακῶς ἔχοντας, ποικίλαις νόσοις καὶ βασάνοις συνεχομένους, καὶ δαιμονιζομένους*** [348] ***καὶ σεληνιαζομένους καὶ παραλυτικούς, καὶ ἐθεράπευσεν αὐτούς. Καὶ ἠκολούθησαν αὐτῷ ὄχλοι πολλοὶ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας, καὶ Δεκαπόλεως, καὶ Ἱεροσολύμων, καὶ Ἰουδαίας, καὶ πέραν τοῦ Ἰορδάνου.***

Fragment XXV

Manuscrits : *P S T V* (jusqu'à παρατρέχει σημείων ; à partir de *Σεληνιαζομένους* δὲ ἀδιαφόρως ὀνομάζει jusqu'à ὁ θεὸς γὰρ πάντα καλὰ λίαν ἐποίησε ; ce qui suit a été résumé par les mots σατᾶν δὲ πάντα τὰ κακά)

Lemme : τοῦ Χρυσοστόμου] Χρυσοστόμου *T V*

Identification : Σκόπει - καὶ ἐθεράπευσεν αὐτούς a été pris à Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 220, l. 32 (σκόπει) - 37 (συνεχομένους) et 39 (ἐθεράπευσεν) - 40 (αὐτούς). La section qui va de *Σεληνιαζομένους* δὲ ἀδιαφόρως ὀνομάζει τοὺς *δαιμονιζομένους* à κακίας εὑρετής, καὶ πολέμιος ἡμῖν ὁ διάβολος, est très proche du Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée (*CPG,* C 111 ; cf. Heinrici, *Des Petrus von Laodicea* , p. 34, l. 21 [ἀδιαφόρως] - p. 35, l. 3 [ἔλθῃ]) ;

(341) Cf. *Gen.* 17.
(342) Cf. *Gen.* 14.
(343) Cf. *Gen.* 12, 10-20.
(344) Cf. *Ex.* 5-19.
(345) κηρυττομένη] παρ' αὐτοῦ *add. V.*
(346) *Mt.* 4, 17.
(347) ἀπῆλθεν] ἐξῆλθεν *T.*
(348) καὶ δαιμονιζομένους] *om. V.*

de plus, il y en a encore plusieurs autres qui auraient pu inspirer le compilateur : Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 58, col. 562, l. 27 (Ὁ) - 33 (ἀπατώμενοι), le Commentaire sur Matthieu de Cyrille d'Alexandrie (fragm. 205 ; voir l'édition de J. REUSS, *Matthäus-Kommentare*, p. 220), l'*Enarratio in Evangelium Matthaei* de Théophylacte d'Ochrid (*PG* 123, col. 185C9/10 [Σεληνιαζομένους] - 15 [ἐπλανήθησαν], et 332B13 [οὐχ ἡ σελήνη] - 15 [κακοποιά], le *Commentarius in Matthaeum* d'Euthyme Zygadène, *PG* 129, 488D2 [Περὶ] - 8 [διαβάληται]), la *Catena integra* sur l'Évangile de Matthieu (*CPG*, C 110.4), éditée par J. A. CRAMER, *Catenae...*, I, p. 72, l. 5-11. Ce qui suit (Ἀλλὰ τὸ ζητούμενον ἐκεῖνο ἐστί - περὶ αὐτοῦ πεπεικότες ἑαυτούς) reprend littéralement Jean Chrysostome, *In Matthaeum, PG* 57, col. 220, l. 39 (Ἀλλὰ) - 47 (ἑαυτούς). Nous n'avons pas pu identifier la dernière phrase de ce fragment (Νῦν δὲ καὶ τὰς πόλεις κενοῦσι, καὶ αὐτῷ ἀκολουθοῦσι, πανταχόθεν συρρέοντες).

Σκόπει τὸ ἀπέριττον τοῦ εὐαγγελιστοῦ, πῶς οὐ καθ' ἕκαστον ἡμῖν διηγεῖται τῶν θεραπευομένων (349), ἀλλὰ βραχέσι ῥήμασι (350) νιφάδας παρατρέχει σημείων (351). *Προσήνεγκαν* γὰρ (352) *αὐτῷ* φησι *πάντας τοὺς ποικίλαις νόσοις συνεχομένους, καὶ ἐθεράπευσεν αὐτούς* (353).

Σεληνιαζομένους δὲ (354) ἀδιαφόρως ὀνομάζει (355) τοὺς *δαιμονιζομένους* (356), οὐχ ὅτι ἡ σελήνη αἰτία ἐστὶ (357) πάθους τισίν, ἄπαγε, ἀλλ' ὅτι ὁ διάβολος τὸ στοιχεῖον τοῦτο ἐπιτηρῶν κατά τινας περιόδους τοῖς ἀνθρώποις ἐπιτίθεται, ἵνα κατὰ τοῦ δημιουργήματος τὴν γλῶτταν ἐπαφέντες ὡς κακοῦ, τὸν δημιουργὸν βλασφημήσωμεν ὡς κακῶν αἴτιον. Ἀλλὰ μὴ γένοιτο · *ὁ θεὸς* γὰρ (358) *πάντα καλὰ λίαν ἐποίησε* (359) · πονηρὸς δέ, καὶ κακίας εὑρετής, καὶ πολέμιος ἡμῖν ὁ διάβολος.

(349) θεραπευομένων] σημείων *V.*
(350) βραχέσι ῥήμασι] *om. S.*
(351) σημείων] θαυμάτων *V.*
(352) γὰρ] *om. P.*
(353) *Mt.* 4, 24.
(354) δὲ] *om. V.*
(355) ἀδιαφόρως ὀνομάζει] ὀνομάζει ἀδιαφόρως *S*, διαφόρως ὀνομάζει *T V.*
(356) *Mt.* 4, 24.
(357) αἰτία ἐστὶ] ἐστὶν αἰτία *S.*
(358) ὁ θεὸς γὰρ] *om. P.*
(359) *Gen.* 1, 31.

Ἀλλὰ τὸ ζητούμενον ἐκεῖνό ἐστι· τί δήποτε παρ' οὐδενὸς τῶν ἰαθέντων τούτων ([360]) πίστιν ὁ Χριστὸς ἐπεζήτησεν ; Οὐδὲ γὰρ εἶπεν ὃ μετὰ ταῦτα φαίνεται λέγων· *Πιστεύετε* ([361]) *ὅτι δύναμαι τοῦτο ποιῆσαι* ([362]) ;, ὅτι οὐδέπω τῆς αὐτοῦ δυνάμεως ἀπόδειξιν ἦν δεδωκώς. Ἄλλως δὲ καὶ αὐτῷ τῷ προσιέναι καὶ προσάγειν, οὐ τὴν τυχοῦσαν ἐπεδείξαντο πίστιν· καὶ γὰρ πόρρωθεν τοὺς νοσοῦντας ἔφερον, οὐκ ἂν ἐνεγκόντες, εἰ μὴ μεγάλα ἦσαν περὶ αὐτοῦ πεπεικότες ἑαυτούς. Νῦν δὲ καὶ τὰς πόλεις κενοῦσι, καὶ αὐτῷ ἀκολουθοῦσι, πανταχόθεν συρρέοντες ([363]).

Fragment XXVI

Manuscrits : *P S T*

Lemme : Κυρίλλου] Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας *S*

Identification : Commentaire cyrillien sur l'Évangile de Matthieu : J. Reuss, *Matthäus-Kommentare*, l'intégralité du fragment 37 (p. 164).

(360) τούτων] ποεῖν *add. P, om. T.*

(361) πιστεύετε] πιστεύεις *T.*

(362) *Mt.* 9, 28.

(363) Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* et *M* (fragment XXVA) : lemme : manque ; identification : pour ce qui est des mots *Σεληνιαζόμενοι* καλοῦνται οἱ *δαιμονιζόμενοι*, οὐχ ὅτι ἡ σελήνη πάθος ποιεῖ, ἀλλ' ὅτι κατά τινας περιόδους αὐτῆς, ἐπιτίθεται τισὶν ὁ δαίμων, καὶ ἀλάλους καὶ κωφοὺς ἀπεργάζεται, on peut renvoyer aux mêmes passages que pour la section citée ci-dessus [de *Σεληνιαζομένους* δὲ ἀδιαφόρως ὀνομάζει τοὺς *δαιμονιζομένους* ὰ κακίας εὑρετής, καὶ πολέμιος ἡμῖν ὁ διάβολος]). Enfin, la phrase Νοήσεις - ἀνθρώπους ne se lit telle quelle que chez Cyrille d'Alexandrie, *In Matthaeum*, *PG* 72, col. 373A14 (Νοήσεις) - B1 (ἀνθρώπους) (on notera que cette phrase manque dans l'édition de Reuss, fragm. 37 de Cyrille ; on trouve la même pensée dans le Commentaire d'Origène sur l'Évangile de Matthieu, *CPG*, 1450, 3 : voir E. Klostermann, *Origenes Werke*, XII, III, 1, fragm. 77, l. 5 [ὁ] - 7 [ψυχῶν]), mais elle est très proche du Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée, *CPG*, C 111 ; cf. Heinrici, *Des Petrus von Laodicea* , p. 35, l. 4 [Τοιαῦτα] - 5 [λόγον]) ; texte : *Σεληνιαζόμενοι* καλοῦνται οἱ *δαιμονιζόμενοι* (*Mt.* 4, 24), οὐχ ὅτι ἡ σελήνη πάθος ποιεῖ, ἀλλ ὅτι κατά τινας περιόδους αὐτῆς, ἐπιτίθεται τισὶν ὁ δαίμων, καὶ ἀλάλους καὶ κωφοὺς ἀπεργάζεται (cf. *Mc.* 9, 25). Νοήσεις δὲ καὶ τὰ ψυχικὰ πάθη, θυμὸν καὶ ἐπιθυμίαν, τὰ ἐκκωφοῦντα πρὸς τὴν εὐαγγελικὴν πολιτείαν τοὺς ἀνθρώπους.

Εἰ δέ τις ἐρωτᾷ (364), τίς ἡ διαφορὰ νόσου καὶ μαλακίας, ἀποκρινούμεθα, ὅτι (365) μαλακία μέν ἐστιν, ἡ πρόσκαιρος ἀνωμαλία τοῦ σώματος, νόσος δέ, ἀσυμμετρία τῶν ἐν τῷ σώματι στοιχείων. Χρὴ δὲ καὶ τοῦτο ἐπισημήνασθαι, ὅτι ἡ κληρουχία τῆς φυλῆς τοῦ Ζαβουλὼν καὶ τοῦ (366) Νεφθαλείμ, ἄχρι Σιδῶνος ἐθνικῆς πόλεως παρετέτατο, καὶ ὅτι ἀναμὶξ τοῖς ἔθνεσιν Ἰουδαῖοι κατῴκουν λοιπόν. Ἑρμηνεύεται δὲ Ζαβουλὼν μέν, εὐοδία καὶ εὐλογία, Νεφθαλεὶμ δέ, στέλεχος ἀνειμένον, ἤγουν (367) φυτὸν πλατυνόμενον (368). Γεγόνασι δὲ ταῦτα οἱ εἰς Χριστὸν πιστεύσαντες· εὐόδως γὰρ πορευόμενοι, τῆς θείας εὐλογίας ἠξιώθησαν, καὶ τοῖς καλοῖς ἅπασιν ἐνεπλατύνθησαν οἱ πρὶν ἐν Γαλιλαίᾳ ὄντες, ἥτις κατακυλιστὴ ἑρμηνεύεται (369), τουτέστιν οἱ κατακυλιόμενοι κατὰ τῶν βαράθρων τῆς ἀπωλείας (370).

Katholieke Universiteit Leuven (Belgique). Peter Van Deun.

(364) Εἰ - ἐρωτᾷ] *om. S.*
(365) ἀποκρινούμεθα, ὅτι] *om. S.*
(366) τοῦ] *om. T.*
(367) ἤγουν] εἴτουν *S.*
(368) πλατυνόμενον] παρατεινόμενον *T.*
(369) κατακυλιστὴ ἑρμηνεύεται] καλεῖται κατακυλιστή *T.*
(370) Suit un fragment qu'on ne lit qu'en *T* et *M* (fragment XXVIA) : lemme : Γρηγορίου Νύσσης ; identification : inconnue (Nicétas ?) ; le fragment est très proche du Commentaire du Pseudo-Pierre de Laodicée (*CPG*, C 111 ; cf. Heinrici, *Des Petrus von Laodicea*, p. 35, l. 6 [Ἀκολουθοῦσι] - 12 [δικαιοσύνην]) ; texte : *Ἀκολουθοῦσι τῷ* Χριστῷ *οἱ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας* (*Mt.* 4, 25), τῆς τοῦ κόσμου κατακυλιομένης περιφορᾶς, καὶ οἱ ἀπὸ *Δεκαπόλεως* (*Mt.* 4, 25) τῆς ἐναντίας ἐκείνης, περὶ ὧν εἴρηται. *Ἴσθι ἐπάνω δέκα πόλεων* (*Lc.* 19, 17), καὶ ἀπὸ τῆς φονευούσης τὸν Χριστὸν Ἰουδαϊκῆς γνώμης, καὶ ὅσοι *πέραν* (*Mt.* 4, 25) τοῦ ποταμοῦ τοῦ βαπτίσματος.

COMPTES RENDUS

Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VIe au XIe siècle. Actes du Colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles en collaboration avec le Département des Sciences Historiques de l'Université de Liège (5-7 mai 1994), éd. par A. DIERKENS et J.-M. SANSTERRE, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 278, Liège et Genève, Droz, 2000.

C'est avec un grand plaisir que les médiévistes voient paraître enfin ce volume. Il débute par un article de H. Elkhadem dans lequel l'auteur étudie la place centrale que les anciens philosophes attribuent à la terre dans le Cosmos et la manière dont cette conception de l'univers sera représentée et évoluera aux cours des siècles. En second lieu, M. de Waha examine les infrastructures du transport maritime au haut Moyen Âge. Relevant les difficultés que pose la documentation écrite en ce domaine, l'auteur met en évidence le poids du matériel archéologique tout en en soulignant aussi les limites et les dangers. Avec le texte de M. Kaplan, le lecteur met résolument le pied dans le monde oriental. À l'aide d'exemples choisis et illustrés de deux cartes, le savant français étudie le réseau byzantin de voies de communication axé essentiellement sur la capitale. Par le biais des sources arméniennes, R. W. Thomson aborde la question des voyageurs de cette nationalité à Byzance et celle de leur connaissance du grec qui semble aller de soi même si les textes ne donnent que peu d'informations sur les voyageurs arméniens. F. J. Thomson aborde lui aussi des questions linguistiques, cette fois entre les Byzantins et les Russes, et il analyse la façon dont chaque groupe maîtrise la langue de l'autre aux IXe-XIIIe s. L'auteur souligne que le problème doit surtout être envisagé dans le sens russe-grec parce qu'il n'y a aucune preuve de ce que les Byzantins se soient jamais intéressés à l'étude des langues étrangères. L'article suivant nous ramène dans un occident extrême puisque M. Banniard étudie les missions de S. Boniface sur le continent et les questions socio-linguistiques qu'elles suscitent. Dans la communication suivante É. Malamut établit un inventaire des multiples voyageurs qui parcourent l'empire byzantin pour diverses raisons comme le commerce, le pélerinage, ou le simple agrément. En même temps, l'historienne française examine les sources qui nous décrivent ces déplacements et la façon dont elles décrivent «l'autre monde» ren-

contré. J.-M. Sansterre aborde ensuite le thème de l'errance monastique en Occident, considérée par les contemporains tantôt comme une «vagatio» répréhensible, tantôt comme une louable «peregrinatio». D. Claude analyse la question des routes et des voyageurs occidentaux en route pour l'Orient, dans le seul article en langue étrangère (allemand) de l'ouvrage. L'article de M. Balard envisage le thème des voyageurs italiens à Byzance. Contrairement à l'opinion de certains historiens, l'érudit français souligne que le voyage vers l'Orient, dont l'Italie constitue un poste d'observation de choix, n'est nullement un fait exceptionnel au haut Moyen-Âge ; il étudie également les types de voyageurs et les modalités de ces déplacements. Les deux études suivantes abordent le thème du pèlerinage à Jérusalem et aux Lieux Saints et de ses relations complexes avec l'environnement social et géographique : P. Maraval examine le phénomène en Orient pendant l'Antiquité tardive, tandis que M. McCormick prend pour base de recherche l'Occident des VIIIe-IXe s. Avec N. Oikonomidès, nous touchons à la question des marchands byzantins dans le monde méditerranéen. L'auteur note qu'alors que ces voyages commerciaux sont clairement attestés par les sources, les récits qui viseraient à les décrire sont inexistants, un trait qui peut s'expliquer par le manque d'instruction de ces voyageurs et le désintérêt des Byzantins pour «l'autre», déjà observé par F. J. Thomson à propos des langues étrangères. S. Lebecq analyse le même phénomène pour l'Europe du nord et du nord-ouest des VIIe-XIe s., et il examine aussi les répercussions de ces voyages sur les infrastructures des entreprises marchandes ainsi que sur le développement d'une culture commune que la christianisation vient cimenter. L'article de J.-P. Devroey et C. Brouwer se centre sur la participation des Juifs au commerce franc des VIe-Xe s. et examine leur rôle dans le trafic d'esclaves. Enfin, les deux dernières études analysent la place de l'espace géographique dans les missions et les ambassades diplomatiques. J. Shepard met en évidence le gouffre entre les prétentions de l'empereur byzantin «souverain du monde» et les ressources matérielles dont il dispose pour les faire appliquer. Janet Nelson s'intéresse essentiellement aux messagers utilisés dans le monde carolingien et à leur importance au sein de la structure sociale.

La qualité des études présentées s'inscrit tout à fait dans la lignée des deux colloques internationaux précédemment organisés par la Section d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles, respectivement en 1990 et 1992. La mise en regard des perspectives orientales et occidentales en demeure la grande originalité et donne à l'ensemble du volume une ouverture «universelle» sur la problématique.

N. DELIERNEUX.

Jorge Ameruzes de Trebisonda, El dialogo de la fe con el sultán de los Turcos, edición crítica, traducción y estudio Oscar DE LA CRUZ PALMA (Nueva Roma, 9), Madrid, 2000.

Le *Dialogue* d'Amiroutzès nous est transmis par un *codex* unique, daté de 1518, qui n'en donne qu'une traduction latine rédigée au propre et suivie de son brouillon préparatoire. A. Argyriou et G. Lagarrigue ont publié le propre (avec présentation préliminaire et traduction française) dans *Byzantinische Forschungen*, 11 (1987), pp. 29-22. Quant au brouillon, il apparaît désormais, sous forme d'un copieux apparat critique, dans la récente édition, très soignée, du *Dialogue*, due à O. de la Cruz Palma. À vrai dire, les variantes données par le brouillon ne permettent guère de modifier le texte retenu pour le propre : elles prouvent, selon l'éditeur, que le traducteur de 1518 était doté d'une «grande inquiétude intellectuelle», qui n'a pas réussi pour autant à entamer «la grande fidélité» du propre à l'égard du brouillon. Peut-être la confrontation du propre et du brouillon pourrait-elle mettre en évidence «certains aspects linguistiques et philologiques concernant le latin de l'époque», conclut Ó. de la Cruz Palma. Son édition est accompagnée d'une traduction espagnole et complétée par un index biblique, coranique, philosophique, patristique, etc., qui souligne la pertinence argumentative du *Dialogue*.

Dans la présentation initiale, l'éditeur reprend une thèse qu'il avait déjà soutenue (voir «El *Dialogus*... un mensaje politico en el proemio», *Hispania Sacra*, vol. LI, n° 103, Madrid, 1999, pp. 101-118) : «le destinataire... serait le monde byzantin... <Le Dialogue> serait une publication à faire circuler parmi les Grecs... et non une déclaration adressée à l'Occident pour justifier la position pro-turque d'Amiroutzès... <dont l'attitude> ne serait pas tellement distincte, osons le dire, de celle de Pléthon ou de Georges de Trébizonde». Interpréter le prologue de l'œuvre comme «un message politique» pour les Grecs de l'époque ne ressort pas, selon nous, du texte. «Maintenant la différence de religion, ajoutée à la haine naturelle de l'ennemi à notre égard, nous a apporté une très lourde servitude» déclare Amiroutzès précisément dans le prologue. Or il nous semble clair que la suite de l'ouvrage souligne cette *religionis differentia* sans chercher à l'estomper. Selon nous, Georges Amiroutzès n'avait rien à gagner en rédigeant ce texte à l'intention de ses compatriotes de Constantinople ; par contre, le *Dialogue*, acquiert une tout autre signification dans l'hypothèse, beaucoup plus plausible, qu'il est destiné aux intellectuels, Grecs et Latins, de la Renaissance, en Italie.

G. LAGARRIGUE.

Ägypten in spätantik-christlicher Zeit: Einführung in die koptische Kultur (*Sprachen und Kulturen des christlichen Orient*, 4), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1998, VIII + 393 pages. ISBN 3-89500-079-5.

Cet ouvrage collectif constitue, comme l'indique son sous-titre, une «Introduction à la culture copte». Chaque auteur présente un tableau synoptique, mais aussi l'état le plus récent de la recherche, puisque les découvertes des dernières décennies ont ébranlé maintes données séculaires. Dans l'histoire millénaire de

l'Égypte, l'époque byzantine ne représente que peu de siècles: du règne de Dioclétien qui, par sa réforme administrative a resserré les liens avec la *provincia Aegyptus*, jusqu'aux conquêtes perse d'abord (en 619) et arabe ensuite (en 639/646). Ainsi n'est-il pas trop étonnant que, dans cette introduction – d'une grande qualité – au monde copte, les relations avec Byzance ne figurent pas au premier plan.

M. KRAUSE, *Die Koptologie und ihre Forschungsgeschichte* (pp. 1-33), dresse un état des lieux de la coptologie et de ses ramifications et souligne la nécessité, mais aussi la fertilité d'une collaboration interdisciplinaire. H. HEINEN, *Das spätantike Ägypten (284-646 n. Chr.)* (pp. 35-56) et *Das spätantike Alexandrien* (pp. 56-79), explique pourquoi la période de domination romano-byzantine a droit à un jugement plus positif que celui souvent prononcé de période de décadence: l'Égypte était à cette époque une des provinces les plus illustres sur le plan intellectuel, et ceci est vrai pour la culture païenne, juive et chrétienne (Philon d'Alexandrie, Ammonios Sakkas et Plotin, Clément et Origène, Athanase d'Alexandrie, S. Antoine, S. Pachôme et Shenuti). Le rayonnement intellectuel de l'Égypte n'a jamais été plus grand que quand dans l'antiquité tardive, les pères du désert et les monastères recevaient des visiteurs de tous les pays méditerranéens. L'éclipse politique de l'Égypte est due e.a. au fait que la nouvelle capitale de l'empire romain, plus proche, a supplanté Alexandrie, que le *praefectus praetorio Orientis* siégeait à Constantinople, que le *vicarius* du *dioecesis Oriens* siégeait à Antioche et que le *praefectus Aegypti* a perdu son pouvoir militaire au profit du *dux*. Au Concile de Chalcédoine (en 451), les tensions politiques et ecclésiastiques sont claires. L'A. soutient la thèse récente de E. Wipszycka, à savoir qu'il y a eut peu de nationalisme égyptien durant l'antiquité tardive, et que les luttes entre monophysites et dyophysites ne correspondaient pas à une opposition entre Coptes et Grecs. Les victimes du zèle religieux des chrétiens d'Égypte étaient les divinités païennes, aussi bien grecques qu'égyptiennes.

Des contributions de M. KRAUSE, *Heidentum, Gnosis und Manichäismus, ägyptische Survivals in Ägypten* (pp. 81-116) et *Das Mönchtum in Ägypten* (pp. 149-174) ; de T. ORLANDI, *Koptische Literatur* (pp. 117-147) ; de H. BACHT S.J. †, *Der Monophysitismus* (pp. 175-185), et de H. ENGBERDING OSB †, *Die koptische Liturgie* (pp. 187-200), ressort à quel point le Concile de Chalcédoine a contribué à la naissance d'une culture copte opposée à la politique culturelle et théologique des empereurs de Byzance (Justinien en premier lieu).

H. HICKMANN †, *Koptische Musik* (pp. 201-208), s'étonne que l'étude de la musique copte liturgique est négligée par la recherche musicologique comparative. Pourtant, elle constitue la prolongation de la vie musicale de l'Égypte pharaonique tardive, et de celle de la période gréco-romaine, et elle permettrait d'autre part d'affiner nos connaissances du pré- et proto-grégorien. – Des notations musicales apparaissent depuis le Xe-XIe s. (elles se basent e.a. sur la pratique

byzantine), et les trois messes sont d'origine byzantine: celle de S. Basile, celle de S. Grégoire de Nazianze et celle de S. Cyrille (tombée en désuétude).

Dans ses deux contributions *Koptische Architektur* (pp. 209-267) et *Abû Mînâ* (pp. 269-293), P. GROSSMANN parle des résultats de ses propres fouilles et remarque que le terme «architecture copte», pour désigner l'architecture paléochrétienne en Égypte, est absolument faux ; l'Église copte existe seulement après 451 et l'Église dyophysite restait l'Église officielle. En outre, le terme «copte» fait penser à «authentiquement égyptien», ce qui n'est pas le cas pour la sculpture, par ex., qui fut importée de Constantinople ou taillée dans les ateliers impériaux d'Alexandrie; la sculpture provinciale imitait la production impériale. Le déclin après la conquête arabe est significatif. – Les descriptions très détaillées des monuments ecclésiastiques, monastiques et funéraires des IVe, V^e^-VIe et VIIe s. sont illustrées par 39 plans très parlant, qui révèlent les influences byzantines, égyptiennes pharaoniques et palestino-syriennes.

H.-G. SEVERIN, *Zur Skulptur und Malerei der spätantiken und frühmittelalterlichen Zeit Ägyptens* (pp. 295-338), note que la dépendance égyptienne vis-à-vis de la capitale de l'empire allait de pair avec une forte influence de l'art byzantin. Il rejette l'idée d'un art populaire, due à la méconnaissance de l'art de l'antiquité tardive des régions centrales de l'empire byzantin, empêchant la distinction entre les traits spéciaux de l'art égyptien et les traits généraux de cette époque. Révélatrices et même tragi-comiques sont les descriptions de l'historique des fouilles archéologiques principales donnant lieu à certaines conclusions erronées. Par ex. le cas de «l'église du monastère d'Ahuās», décorée de représentations mythologiques païennes et d'une femme nue. Or, ce bâtiment a été récemment reconnu comme étant un mausolée chrétien bâti sur un mausolée païen. Un autre cas concerne les sarcophages que certains empereurs, appréciant le porphyre égyptien, se firent fabriquer à Alexandrie avec leurs effigies: le dernier portrait connu, celui de Justinien Ier, fut pris par les Vénitiens en 1204 et exhibé comme image de «l'empereur byzantin vaincu»! – Le marbre était importé en Égypte, le plus souvent de l'île de Proconnèse. Cependant, les chapiteaux furent souvent importés de Constantinople et servaient de prototypes, alors que les autres motifs décoratifs architecturaux sont plus imprégnés par les traditions et les modes locales. C'est la sculpture du IVe au VIe s. qui a influencé l'architecture islamique. – La tradition pharaonique transparaît dans le culte de la sépulture. Les mausolées, souvent hypogées, sont décorés d'éléments d'architecture sculptée. La décoration des niches murales constitue une spécificité égyptienne: l'A. en voit l'origine plutôt dans les monuments alexandrins de la période ptolémaïque que dans l'architecture monumentale de l'époque impériale romaine. – La peinture murale trouve ses sources dans les traditions préconstantiniennes et non-chrétiennes (à l'exception de l'église de Maryut, près d'Alexandrie, de la fin du VIe s., influencée par l'art constantinopolitain). – Récemment, quelques fragments de peinture figurative sur textile ont été découverts, portant des inscrip-

tions grecques et datant du IVe s.; l'A. ne donne cependant pas de précision. – Le texte est bien illustré par 22 photos en noir et blanc.

L'exposé de Sabine SCHRENK, *Spätrömisch-frühislamische Textilien aus Ägypten* (pp. 339-381), accompagné de 19 photos, dessine l'état actuel de la recherche dans le domaine du textile vestimentaire et décoratif. Le décor (ornements géométriques et floraux, scènes et personnages de la mythologie antique et thèmes chrétiens) n'est pas confiné à un type de textile. Les Dioscures, Dionysos et Artémis sont les figures préférées de la mythologie antique, la vie du patriarche Joseph de l'A.T. et des épisodes des évangiles apocryphes (par ex. l'Annonciation avec la Sainte Vierge filant de la laine) sont celles des thèmes bibliques.

E. KÜHNEL †, *Koptische Kunst im islamischen Ägypten* (pp. 381-386), constate qu'après la conquête islamique, la broderie à usage ecclésiastique continuait à suivre les modèles inspirés par la tradition byzantine ; parmi les thèmes préférés, on trouve les saints cavaliers Georges et Mercurios. Dans les autres arts décoratifs, on peut encore observer la présence d'éléments coptes et byzantins pendant plusieurs siècles.

Puisse la lecture de ce livre inciter des byzantinistes à cette collaboration interdisciplinaire dont parle M. KRAUSE dans sa contribution.

M. LUY-DÄSCHLER.

J. HALDON, *Byzantium. A History,* Stroud/Gloucestershire, Tempus Publishing, 2000, 192 pages avec 57 photos en noir et blanc + 14 planches de photos en couleurs hors texte. ISBN 0-7524-1777-0.

Cet ouvrage constitue une synthèse complète, claire et concise de l'histoire byzantine, «in a nutshell», ce qui fera le bonheur des étudiants, à qui cette œuvre est destinée en premier lieu, et du grand public en quête d'une introduction abordable, riche et objective à l'histoire de l'empire romain d'Orient.

Dès le départ, l'A. fait état des préjugés traditionnels occidentaux, en citant par ex. l'historien W. Lecky (1869) : «Cet empire byzantin – c'est le jugement universel de l'histoire – représente, sans aucune exception, la plus ignoble et méprisable forme que la civilisation ait jamais assumée... L'histoire de l'Empire est un récit monotone des intrigues de prêtres, d'eunuques et de femmes, des empoisonnements, conspirations et de l'ingratitude généralisée.» J. Haldon, au contraire, a pour objectif «de démystifier le monde byzantin, mais aussi de démontrer son unicité», car un regard romantique ou une vision caricaturale ne peut pas comprendre cette société et cette culture dynamiques; seule une analyse des diverses facettes (le fonctionnement de l'État, ses origines, sa formation et ses métamorphoses, la société qui le soutenait) peut contribuer à éclaircir le cours de l'histoire des territoires jadis gouvernés par Byzance, des Balkans et, en définitive, de l'État grec.

Ainsi, au lieu de donner un récit chronologique, l'A. aborde-t-il le sujet par chapitres thématiques (mis à part un aperçu historique de 37 pages, ô combien

instructif). Il souligne que l'histoire de toutes les sociétés est fortement déterminée par des facteurs physiques: géographie, climat, disponibilité ou non de ressources alimentaires et de matières premières. Le discours est soutenu par des photographies de paysages typiques et des cartes très précises démontrant l'interdépendance entre la géographie et les voies de communications. Car une manière de comprendre l'État byzantin, et pourquoi il a pris ce cheminement particulier, est d'examiner les ressources de l'État et de la société dans son ensemble, la façon dont elles sont exploitées et par qui, la façon dont les produits sont distribués parmi les différentes couches sociales, etc. Il s'avère que le pouvoir à Byzance a été de tous temps en compétition: d'abord avec la classe sénatoriale, puis avec les grands propriétaires, ensuite avec l'aristocratie des périodes méso-byzantine et tardive, et finalement avec les commerçants étrangers.

Les relations avec l'Occident sont abordées avec sensibilité. Dans un souci d'objectivité, l'A. étudie l'arrogance culturelle des Byzantins qui durant la première moitié du XIe s., considéraient la culture non-byzantine, surtout celle des «Latins», avec un mépris croissant, attitude qui favorisait les malentendus et la haine entre les deux parties du monde chrétien, dont le sac de Constantinople et la quatrième Croisade furent les symptômes et le résultat.

Un glossaire, trois appendices (une liste des empereurs de l'Empire romain oriental, une chronologie des événements historiques, une bibliographie sélectionnée pour chaque chapitre), une liste des cartes géographiques historiques et un index des personnes et des lieux complètent cette heureuse introduction au monde byzantin. Les sujets des divers chapitres sont avantageusement illustrés par des photos, dont bon nombre sont des originaux de l'A. et de son professeur, A. Bryer.

M. LUY-DÄSCHLER.

J.-M. MATHIEU, *Sentiment* océanique *chez Platon et dans le platonisme chrétien*, dans *Kentron*, 16 (2000), pp. 9-39.

La revue *Kentron. Revue du monde antique et de psychologie historique* se présente comme l'organe de l'association *Mythe et Psychothérapie* ainsi que du groupe de recherche *Mythe et Psyché* de l'université de Caen. Elle se pose en fer de lance (Κέντρον = *aiguillon, piquant*) de l'histoire des mentalités et des idéologies. Le Prof. Mathieu, helléniste actif dans le comité de rédaction de cette revue, a déjà consacré plusieurs études à la période protobyzantine, notamment un article *Noblesse et christianisation* (*Kentron*, 6, 1990, pp. 35-54, et pp. 61-75), qui analysait le lieu commun de la "noblesse" dans l'éloquence d'apparat chrétienne au IVe s. et spécialement dans l'éloge des Macchabées (Grégoire de Nazianze, *Or.* 15) et la postérité du même thème (τόπος εὐγενείας) dans l'hagiographie byzantine. Aujourd'hui il traite l'origine et les prolongements du thème qu'il appelle «sentiment océanique», dont il trouve la source dans une formule du *Banquet* de Platon (210 d : πέλαγος ... τοῦ καλοῦ) répercutée ou

rénovée par Grégoire de Nazianze (*Or.* 38, 7: πέλαγος .... οὐσίας). Au passage, il rapproche ces sources d'une lignée d'écrivains témoins de la mystique platonicienne: Plutarque, Eusèbe de Césarée, Basile de Césarée, Thémistius, pseudo-Denys, Photios (cod. 242), etc. Il place son étude dans la perspective des visions analysées par S. Freud (*Die Zukunft einer Illusion*, Leipzig, Vienne et Paris, 1927) et par R. Rolland (*Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*. I: *La vie de Ramakrishna*; II: *La vie de Vivekananda et l'Evangile universel*, Paris, 1929 et 1930) et s'appuie sur les excellents travaux du Prof. Cl. Moreschini et sur d'autres spécialistes du «platonisme des Pères». Cet article n'est pas long (30 pages), mais, enrichi de notes érudites en bas de page de sorte qu'on y découvre des perspectives neuves et séduisantes sur l'origine et le développement des mentalités byzantines.

Ces perspectives sont dans la ligne de la thèse doctorale de l'A. (*Structure et méthodes de l'Œuvre doctrinale de Grégoire de Nazianze*, Paris-Sorbonne, 1979) et proches sans doute d'une manière de comprendre la «Naissance d'une Capitale» ; elles reflètent un substrat de conceptions historiques traditionnelles qu'on devinait dans Schlumberger, Diehl, Bréhier ou Lemerle, rejoignant sur ce point E. Stein et G. Garitte, voyant dans l'histoire byzantine un prolongement de l'Antiquité sans hiatus médiéval jusqu'à la Renaissance. Et même au-delà, puisque le Prof. Mathieu écrit : «La façon dont Grégoire de Nazianze a modifié une formule de Platon me paraît une étape dans l'histoire en Occident de ce qui sera bien plus tard qualifié par Romain Rolland, accepté par Freud, de sentiment océanique» (p. 36).

Pour l'A., le thème «océanique» situe le IVe s. grec chrétien entre son passé classsique et son avenir byzantin. L'exposé est solide et brillant. Le lecteur peut néanmoins difficilement se défendre contre deux inquiétudes. La première concerne les ascendances littéraires ou philosophiques du thème de «l'océan». Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une métaphore ordinaire et sans doute banale dans l'imaginaire populaire. Depuis Homère jusqu'à Christophe Colomb, l'océan était un espace sans borne ni limite matérialisant l'infini dans la langue courante. Peut-on fonder une référence littéraire ou philosophique sur la circulation d'une formule qui s'en inspire ? N'est-ce pas interpréter d'une manière simplifiée la réception des formules et des images ? Si l'on peut fonder des ascendances littéraires ou philosophiques sur l'usage d'un mot ou d'une formule, comment s'assurer que cet usage n'est pas celui de la langue populaire anonyme ? Prenons exemple sur ce qui se passe aujourd'hui. De nos jours, pour beaucoup de personnes, «le macadam» n'est que l'assise d'une chaussée empierrée et même la chaussée elle-même, sans allusion à l'ingénieux personnage qui donna son nom à un outil adapté à ce genre de travaux publics. Actuellement chacun parle de «big bang» ou «big-bang» sans connaître le nom de l'ecclésiastique brabançon (G. Lemaître) ni ses théories mathématique ou cosmologique qui peuvent s'associer à la formule dans l'esprit des gens informés. De même, pour

Grégoire de Nazianze et ses lecteurs contemporains ou byzantins, comme pour le commun des mortels, le mot, l'image et la métaphore de l'océan sans limite connue pouvaient spontanément sans faire référence à aucune théorie, s'appliquer à «l'être sans limite», «Dieu qui est, qui était et sera». On peut légitimement s'étonner de la facilité avec laquelle des généralisations telles que «platonisme», «aristotélisme», «stoïcisme» sont parfois acceptées.

En outre, et c'est l'objet d'une seconde inquiétude, peut-on limiter les racines culturelles du monde byzantin au classicisme antique ou même à des traditions ancrées dans l'hellénisme du IVe s.? Bien sûr, la culture byzantine apparaît manifestement tributaire des écrivains du IVe s., du moins celle des milieux lettrés ou religieux; mais, sans dissimuler l'enthousiasme qu'on éprouve pour les perspectives ouvertes ici par M. Mathieu, on songe aussi au caractère interculturel de la haute culture byzantine. Les ressorts du développement culturel à Byzance ne sont pas strictement helléniques, romains et latins. Ils sont aussi orientaux, caucasiens, sémitiques, hamitiques et plus tard slavistiques. Leur terrain est celui que certains voient aujourd'hui comme une sorte de «marché-commun» des cultures orientales chrétiennes. Celles-ci alimentaient aussi la circulation des images et des formules dans l'imaginaire byzantin.

Cette double réserve relative d'une part aux racines culturelles et d'autre part aux développements spirituels et littéraires d'un thème dans le monde protobyzantin et byzantin, ne diminue nullement le mérite de l'article du Prof. Mathieu : celui-ci apporte à son lecteur autant qu'un grand ouvrage et mérite d'être considéré comme tel.

J. MOSSAY.

B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Procopii Caesariensis. De Bellis, Historia Arcana, De Aedificiis* (*Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, Brepols, 2000, XCIV + 467 pages, et 53 microfiches, 320 x 230 mm. ISBN 2-503-50859-6.

Cet ouvrage est le dernier paru dans la collection *Thesaurus Patrum Graecorum*, qui offre à l'utilisateur de remarquables concordances lemmatisées d'auteurs grecs. La série a commencé avec les œuvres de Grégoire de Nazianze (1990 et 1991), et se poursuit en diptyque, se développant dans le domaine patristique et dans celui de l'historiographie byzantine. Cette deuxième branche s'est greffée plus tardivement dans l'entreprise, et n'est encore représentée que par deux auteurs, mais les volumes produits sont imposants; les données statistiques sont signalées, pour les œuvres de Procope, à la p. XVIV : 292.552 mots en 28.997 formes, réparties sous 7.981 lemmes. Pour Théophane, 131.948 mots, en 22.448 formes rangées sous 8.692 lemmes, ont été recensés.

La dernière concordance est donc celle des oeuvres complètes de Procope de Césarée (VIe s.), «l'historien de Justinien» : son traité *Sur les Guerres*, son *Histoire Secrète*, et son traité *Sur les édifices*. L'édition de référence est l'*editio*

Hauryana révisée par G. Wirth (*Procopii Caesariensis opera omnia*, rec. J. HAURY, ed. corr. G. WIRTH [*Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*], 4 vol., Leipzig, 1962-1964). Le peu qu'on sait de la vie de cet auteur est résumé dans l'Avant-Propos (p. VII).

L'Introduction présente l'édition de référence et indique le système de référenciation suivi (pp. VIII-IX): pour les *Guerres* (livres 1 à 8) et l'*Histoire Secrète* (considérée comme un neuvième livre à la suite des *Guerres*), la référence est structurée en livre, chapitre, paragraphe; en œuvre (10), livre (Λόγος dans l'édition), chapitre, paragraphe pour les *Edifices*. Certains choix des auteurs (distinction du vocabulaire des titres) et corrections de l'édition de référence (erreurs typographiques) sont indiqués, avant des explications plus techniques relatives au système de lemmatisation. L'essentiel de la méthode avait déjà été décrit dans les volumes précédents, et dans un article du directeur de la collection : B. COULIE, *La lemmatisation des textes grecs et byzantins: une approche particulière de la langue et des auteurs*, dans *Byzantion*, 66 (1996), pp. 35-54. Ces bases ne sont naturellement pas réexposées ici, et le lecteur est invité à s'y reporter. Mais chacun des volumes de la collection est une occasion d'affiner et de préciser certaines approches. Ce chantier-ci a fourni aux auteurs l'opportunité d'améliorer leur traitement des noms propres (pp. ix-xiii); Procope et Théophane leur ont offert à ce propos un terrain de choix: les noms propres représentent 2.236 lemmes chez Procope, et 2.636 chez Théophane, respectivement 28 et 30% de l'ensemble des mots traités. Il est vrai que ces noms, surtout les noms de forts (κάστρα), par exemple, sont parfois pauvrement attestés, et que l'on peut se poser la question de leur statut: faut-il les considérer comme des formes figées (lemme-forme), ou peut-on les inscrire dans une série flexionnelle ? La question a été résolue au cas par cas, après consultation d'une documentation monumentale, incluant par exemple sources épigraphiques et étrangères (arméniennes, etc.).

Aux pp. XIII-XIV, le lecteur trouvera une liste de «lemmes revus», c'est-à-dire une série de corrections (45) que les auteurs se sont vus amenés à poser par rapport à leurs travaux précédents. Il s'agit le plus souvent d'une spécification (anthroponyme, toponyme, adjectif, etc.) ajoutée ou supprimée, ou d'un changement dans la graphie adoptée comme référence. Enfin, les instruments de travail habituels sont présentés : la liste des formes rangées sous les lemmes ; les tables de fréquence ; les index inverses ; la concordance elle-même (sur microfiches) ; etc. Depuis la concordance de Théophane, il faut ranger parmi ces intruments l'index des lemmes particuliers, qui motive l'attribution de certains lemmes (par exemple, quand la graphie adoptée pour le lemme ne correspond pas à celle du texte) ; cette liste est bien utile car, malgré la cohérence du système, le principe de lemmatisation qui a guidé les auteurs n'est pas toujours immédiatement apparent pour le lecteur.

La grande nouveauté qu'apporte ce volume est l'index des noms propres (pp. XXX-XCIII). Contrairement aux *index nominum* qui accompagnent certaines éditions, les références au texte ne sont pas mentionnées, car cet index a été établi sur base des lemmes définis dans la concordance; en conséquence, l'information en question se trouve dans la concordance proprement dite. Mais cet index est plus que l'index qu'on peut trouver dans les éditions, en ce sens que chaque personnage ou lieu est identifié brièvement: dénomination, fonction, localisation et datation (dans la mesure du possible) pour les anthroponymes ; dénomination et localisation pour les toponymes (p. XVI). Cet outil, dont la nécessité est apparue aux auteurs lors de la réalisation de la concordance de Théophane, n'avait pu être intégré dans la publication de ce volume; aussi paraît, en même temps que la concordance complète de Procope, un volume séparé contenant l'index onomastique de Théophane (voir ci-dessous, pp. 575-576). De cette façon, la concordance des auteurs traités rendra davantage de services: elle devient indispensable aux historiens qui utilisent ces textes comme simple source, sans s'occuper des questions de langue ou de philologie.

La similitude de méthode et de problèmes entre les concordances de Théophane et de Procope n'est pas le fruit du hasard: les écrits de Procope constituent une partie des sources de Théophane; à tout moment d'ailleurs, des rapprochements entre les deux concordances sont indiqués: nombre de lemmes ont, en effet, été choisis lors de la réalisation de la concordance théophanienne ; ces choix ont été maintenus ici, mais certains d'entre eux ne s'expliquent pas si l'on ne considère que le texte procopien. Les concordances de ces deux historiens doivent donc être envisagées comme les deux panneaux symétriques d'un diptyque (pour reprendre une image chère aux auteurs). Elles illustrent deux phases bien différentes de la littérature et de la langue grecques pendant «l'époque byzantine» ; à cet égard, la confrontation entre les deux volumes, en ce qui concerne l'usage de mots comme ναός et ἐκκλησία, par ex., est très éclairante : Procope utilise 103 fois le premier (avec encore des formes attiques), et 36 fois le second, tandis que Théophane montre la tendance inverse: 50 fois ναός (sans forme attique), et 288 fois ἐκκλησία (voir p. XVIII). Ces observations ne demandent qu'à être complétées par des travaux similaires consacrés à d'autres œuvres à caractère historique (au sens large).

L'esprit du *Thesaurus Patrum Graecorum*, rappelons-le, est d'arriver à un dictionnaire permettant de décrire l'ensemble du lexique grec. Et pour l'instant, la branche patristique de l'entreprise est de loin plus développée que l'autre: le prochain volume (sous presse) est dédié aux «petits Cappadociens» que sont Firmus de Césarée et Astérius d'Amasée, et le chantier consacré à Basile de Césarée est en voie d'achèvement; en ce qui le concerne, la masse des données à traiter est telle qu'il est impossible de fixer un délai précis pour l'aboutissement des travaux ; mais le désir des auteurs est de fournir, dès que possible, un outil rassemblant la concordance de l'ensemble des Cappadociens. La préparation des volu-

mes suivants (la *Bibliothèque* de Photius; les *Opera omnia* d'Athanase d'Alexandrie) est déjà bien avancée aussi. Mais si le *Dictionnaire Automatique Grec* (*D.A.G.*) sort enrichi de chacune de ces expériences, il n'a encore enregistré qu'une infime partie de la littérature byzantine éditée. Or, ainsi qu'aiment à le répéter les responsables de l'entreprise, chaque texte nouvellement édité devrait passer au filtre de la lemmatisation, et ce pour deux raisons: d'une part, on éviterait ainsi nombre de coquilles indésirables; et d'autre part, le *D.A.G.* doit être complété de toutes les manières possibles et le plus rapidement possible, afin de permettre les études sur l'ensemble de la langue grecque qu'il promet. Pour ce faire, il est à espérer que le secteur «concordances des historiens» connaîtra, lui aussi, le développement qu'il mérite dans un proche avenir.

V. SOMERS

Yizhar HIRSCHFELD, *The Early Byzantine Monastery at Khirbet ed-Deir in the Judean Desert : the Excavations in 1981-1987*. With contributions by Rachel BARKAY et al. (= *Qedem*, 38), Jérusalem, The Institute of Archaeology of the Hebrew University, 1999, XII + 180 pages, dont 4 pl. en c., 232 ill. (photos en noir et blanc, dessins, cartes).

Cet ouvrage présente en neuf chapitres les résultats des missions archéologiques menées pendant sept années au monastère de Khirbet ed-Deir (dans le désert de Judée, à 30 kilomètres au sud de Jérusalem). C'est une monographie didactique et très complète que nous offre Y. Hirschfeld, agrémentée de cartes et de nombreuses illustrations de qualité (photos en noir et blanc, dessins, coupes et reconstitutions architecturales suggestives). Après une courte introduction sur le contexte géographique et un bref historique des recherches entamées depuis 1870, le premier chapitre (pp. 9-95) fournit une excellente vue d'ensemble des vestiges architecturaux du monastère. L'établissement s'est parfaitement adapté à la configuration du terrain : situé à flanc de falaise, il se déploie sur trois niveaux (de bas en haut : jardins, bâtiments communs et quartiers d'habitations). Parmi les bâtiments du monastère, qui font chacun l'objet d'une minutieuse description, signalons l'église rupestre dotée d'aménagements les plus luxueux (pavements en mosaïques, table d'autel et clôture du sanctuaire en marbre). Deux des trois pièces situées à l'ouest de l'église sont identifiées par l'auteur : l'une servait sans doute de *diakonikon*, tandis que l'autre semble devoir être identifiée à la cellule du prêtre ou du diacre. La présence de deux murs massifs en pierre reposant sur le sol en mosaïque atteste que le bâtiment a été réaménagé. En témoignent trois indices : les pierres de ces murs provenant de l'effondrement de la partie supérieure de la grotte, les mosaïques de ce nouvel espace constituées de plus grosses tesselles et le mobilier liturgique en marbre appartenant au sanctuaire initial transporté à cet endroit. Parmi les installations retrouvées dans la cuisine, il faut insister sur le très bon état de conservation du four dont l'auteur propose une reconstitution complète, et sur la découverte de divers bassins

destinés au stockage de l'eau, à la production d'huile d'olive ou aux céréales. L'une des pièces du réfectoire, située à l'endroit le plus sec du monastère, servait à entreposer le blé, denrée précieuse provenant de Transjordanie. Quant aux quartiers d'habitations situés au sommet de l'éperon rocheux, peu de vestiges en subsistent. Seules une pièce pavée de mosaïque, deux tours, une cour et une citerne ont été identifiées. A l'ouest de ces ruines, demeurent les carrières de pierre calcaire ayant servi à la construction de l'ensemble du monastère. L'étude du système d'alimentation en eau montre l'ingéniosité des moines capables de tirer parti dans cette région désertique de la moindre goutte d'eau pour approvisionner leurs citernes et irriguer leurs cultures. L'auteur explique clairement le fonctionnement de ce système grâce à l'utilisation de deux aqueducs, situés aux pieds des pentes nord et sud de la gorge, amenant l'eau vers les citernes du monastère. Lorsque ces dernières étaient pleines, le surplus d'eau était canalisé par un réseau élaboré de conduites souterraines vers les jardins du monastère, organisés en terrasses de part et d'autre de la gorge.

À cette longue description architecturale succèdent sept courts chapitres, rédigés par divers chercheurs, analysant des découvertes spécifiques, riches en informations chronologiques. Le premier rassemble les quatre inscriptions repérées sur les pavements en mosaïque. L'une d'entre elles serait à mettre en rapport avec la seconde controverse liée à la doctrine d'Origène (selon laquelle la résurrection de l'esprit l'emporte sur celle du corps) ayant cours en Palestine, au VIe s. Le deuxième chapitre s'attache à l'examen du décor des pavements en mosaïques. D'après leur style, comparable aux mosaïques des églises des monastères de Masada et de Khirbet el-Murassas, l'auteur date du dernier quart du Ve s. les réalisations de l'église et de la chapelle funéraire. Le troisième chapitre étudie le mobilier liturgique en marbre importé réservé uniquement au sanctuaire de l'église. Le lecteur reste un peu sur sa faim et aurait aimé en savoir plus sur l'identification de ces marbres et leur mode de transport. Il faut attendre le dernier chapitre (p. 164) pour apprendre que ces marbres furent importés de Jérusalem ou de Césarée, sans arguments explicites. En fin de chapitre, deux éléments architecturaux en calcaire local, trouvés *in situ*, sont brièvement décrits. Là aussi, on aurait aimé davantage d'explications sur le travail local de la pierre et sur les sculpteurs (moines ou artisans spécialisés itinérants ?). Les autres chapitres concernent respectivement les fragments de fresques, la céramique, le verre et les deux uniques monnaies retrouvées (frappées sous les règnes d'Anastase Ier et Justinien Ier). Les objets en céramique ont été produits, pour la plupart, dans la région de Jérusalem et datent des VIe-VIIe s., c'est-à-dire de la fin de la période d'occupation du site. Tout comme les plus beaux récipients en verre, les objets en céramique fine semblent avoir été emportés par les moines lors de leur départ. Le dernier chapitre constitue une stimulante synthèse examinant les vestiges du complexe monastique à la lueur des sources historiques, tout en les comparant avec les données disponibles à propos d'autres monastères du désert de

Judée. Celle-ci met notamment en lumière l'apport des sources hagiographiques dans cet exercice de reconstitution et d'interprétation des bâtiments décrits.

Même si l'identification du monastère Khirbet ed-Deir avec celui du moine Sévérien fondé au début du VIe s. d'après la Vie de saint Sabas n'est pas confirmée par les fouilles, cette monographie a le grand mérite de nous éclairer sur l'organisation remarquable d'une des implantations monastiques du désert de Judée à la fin du Ve ou au début du VIe s., dont le développement fut ralenti puis définitivement interrompu vers le milieu du VIIe s., suite à la conquête arabe de la Palestine.

C. VANDERHEYDE.

Carola JÄGGI, *San Salvatore in Spoleto. Studien zur spätantiken und frühmittelalterlichen Architektur Italiens* (= *Spätantike – Frühes Christentum – Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend.* Série B : *Studien und Perspektiven*, IV), Wiesbaden, Reichert, 1998, 332 pages + 126 pl., ISBN : 3-89500-078-7.

Cet ouvrage, issu d'une brillante thèse de doctorat menée sous la direction du Prof. B. Brenk, suscite l'admiration par la clarté de sa structure et la rigueur de son argumentation. Le sujet était pourtant loin d'être aisé : tout comme le *Tempietto sul Clitunno* édifié dans la même ville, l'église Saint-Sauveur est un bâtiment qui ne trouve aucun parallèle dans l'architecture ni occidentale, ni orientale. De plus, les sources écrites sur cette construction n'apparaissent qu'au XIe s.. Il faut donc se fier à la seule étude architecturale du monument et de ses aménagements pour démêler l'imbroglio des thèses formulées jusqu'ici. Ces dernières présentent l'édifice soit comme un temple antique transformé en église, soit comme une basilique paléochrétienne (voire pré-constantinienne), soit encore comme une réalisation médiévale. L'auteur apporte une solution convaincante à cette énigme en dégageant les étapes successives de la construction et en reconstituant le contexte historique dans lequel celles-ci s'insèrent. Dans un premier temps, C. Jäggi isole les parties de l'église les plus anciennes des plus récentes. Elle analyse ensuite les éléments architecturaux sculptés susceptibles de lui fournir des indications chronologiques. Ces derniers sont ornés de motifs répandus dans l'architecture classique et paléochrétienne. L'ornementation de la façade ouest atteste une nette influence orientale sans toutefois offrir des similitudes exactes avec le décor architectural byzantin. Ces caractéristiques se retrouvent dans le *Tempietto sul Clitunno*, édifice contemporain de Saint-Sauveur, datant de la fin du VIe, du VIIe ou du début du VIIIe s. Grâce à l'étude du développement urbain de Spolète du IVe au IXe s., la fonction de ces deux églises a pu être précisée et leurs commanditaires respectifs supposés. Le dernier chapitre de cet ouvrage place ces deux édifices dans un contexte encore plus vaste afin de bien mettre en lumière leur caractère insolite. L'auteur insiste sur leur appartenance à l'art pré-carolingien tout en admettant que leurs indéniables influences orientales peuvent s'expliquer par la présence à Spolète d'artisans orientaux ou formés

en Orient. Enfin, celle-ci soulève l'importance du contexte religieux, privé ou populaire, qui s'imprime dans chaque œuvre d'art, et dont l'éclectisme de l'église Saint-Sauveur, à première vue perturbant, constitue un bon exemple.

Au-delà de sa compétence scientifique, C. Jäggi fait preuve d'une grande maîtrise de la langue allemande, qualité pour laquelle son livre a d'ailleurs été primé. La clarté de l'exposé et de ses conclusions (dont on trouvera la traduction en italien et en anglais), la bonne qualité des illustrations, une bibliographie appréciable et un index commode, sont autant d'éléments qui feront apprécier au lecteur cet excellent ouvrage.

C. VANDERHEYDE.

Alexios I Komnenos. Papers of the Second Belfast Byzantine International Colloquium, 14-16 April 1989, I : *Papers*, (= *Belfast Byzantine Textes and Translations*, 4.1), éd. par Margaret MULLETT et D. SMYTHE, Belfast, 1996, 437 pages. ISBN 0-85389-581-3.

Ce volume contient les communications faites lors d'un colloque international, tenu à Portaferry, du 14 au 16 avril 1989, et ayant pour thème la personnalité et le règne d'Alexis Ier Comnène. Margaret MULLETT, *Introduction: Alexios the enigma* (pp. 1-11), résume le programme et anticipe sur les conclusions en signalant que les historiens considèrent Alexis comme le sauveur de l'empire, un *deus ex machina*, mais aussi comme un réformateur de l'administration et de la monnaie, un génie militaire, un grand diplomate, un rénovateur de la vie culturelle et ecclésiastique. Malgré cela, Alexis reste toujours un personnage énigmatique dont les actes sont, et peuvent être, interprétés de deux façons parfois diamétralement opposées, raison qui justifie amplement l'organisation du colloque. J. CROW, *Alexios I Komnenos and Kastamon: Castles and Settlement in Middle Byzantine Paphlagonia* (pp. 12-36), signale que la famille des Comnènes possédait des biens fonciers dans la région de Paphlagonie qui, au XIe s., étaient pris par les Turcomans. Les Comnènes ont toujours essayé de récupérer la région; ils y sont parvenus grâce à Jean II qui, entre 1131 et 1135, a pu redevenir maître de cette province, encore très peuplée et prospère. En 1391, quand Manuel II se trouvait dans la région comme vassal des Turcs, la région était, selon la description des sources, abandonnée par sa population. Une étude archéologique de Kastamonè, la citadelle byzantine qui dominait la vallée fertile d'Amnia, où se situait l'ancienne agglomération de Pompeiopolis, indique que Kastamonè était peut-être le château des Comnènes. L'étude prouve que les cités anciennes, à cause des invasions arabes du VIIe s., se sont transformées en forteresses. Cette évolution est particulièrement visible dans le cas d'Euchaïta, le chef-lieu de la région, au sujet duquel les sources donnent suffisamment d'informations permettant de suivre son évolution urbaine. Barbara HILL, *Alexios I Komnenos and the Imperial Women* (pp. 37-54), pense qu'Anne Comnène fait exactement ce que Léon VI a fait pour son père Basile Ier : elle essaye de justifier l'usurpation

du trône par Alexis Ier. Or, dans le cas d'Alexis, la légitimation fut possible grâce à une femme, sa mère adoptive, l'impératrice Marie d'Alanie qui a transformé l'usurpateur en porphyrogénète d'adoption. En général, les femmes ont joué un grand rôle sous Alexis Ier : sa mère Anne Dalassène assura la régence en 1081, et son épouse Irène Doukas joua le rôle de trait d'union entre la famille des Doukas et celle des Comnènes. Les femmes ont joué encore un rôle primordial sous tous les Comnènes. Puisque les affaires de l'État étaient confiées aux seuls membres de la famille régnante, c'étaient les femmes qui constituaient la base de la dynastie, soit comme mères, soit comme épouses qui scellaient par leurs mariages les liens entre les Comnènes et d'autres grandes familles byzantines ou étrangères. Pour M. Whittow, *How the East was Lost : the Background to the Komnenian Reconquista* (pp. 55-67), durant le XIe s., les musulmans reculaient en Europe occidentale (prise de Tolède en 1085 et de Palerme en 1061), tandis qu'en Orient, après la défaite à Mantzikert, c'étaient les chrétiens qui reculaient. La contre-attaque byzantine est l'œuvre des Comnènes, mais contrairement à ce qui se passe en Occident, l'armée byzantine est composée de mercenaires, surtout de Petchénegues et de Turcs. Les descriptions des auteurs occidentaux qui parlent de croisades brochent une image à peu près identique: les citoyens byzantins n'avaient aucune envie de servir comme soldats; la défense de l'empire était confiée aux mercenaires. Toutefois en Orient, comme en Occident, la reconquête fut l'oeuvre des campagnes impériales. Les forces locales, qui ont entrepris la contre-attaque byzantine au Xe s., n'existaient plus. Peut-être parce que la structure sociale n'était plus la même : la terre était devenue propriété des grandes familles et cela a fait disparaître les soldats-agriculteurs du système thématique. J. Shepard, *"Father" or "Scorpion"? Style and Substance in Alexios's Diplomacy* (pp. 68-132), se fixe pour objectif l'étude de la diplomatie byzantine à l'époque d'Alexis Ier. Anne Comnène, source incontournable, est toutefois suspecte ; elle est capable de tout afin d'auréoler son père. En réalité Alexis suit les recommandations de Constantin VII en matière de politique extérieure: cadeaux et honneurs avant de recourir aux menaces, en tenant toujours compte de la spécificité de chaque peuple et de ce qu'il représentait pour les intérêts de l'empire. Ainsi la langue diplomatique diffère quand les interlocuteurs sont des Turcs, des Croisés, des peuples balkaniques. Toutefois, la diplomatie d'Alexis est beaucoup plus tournée vers les personnalités, les chefs d'une communauté et non pas, comme chez le Porphyrogénète, vers les peuples ou les ethnies. En résumé Alexis, selon les cas, tantôt optait pour le «divise et gouverne», prôné par Constantin VII, tantôt appliquait sa propre diplomatie «de la carotte et du bâton». Patricia Karlin-Hayter, *Alexios I Komnenos : «Not in the Strict Sense of the Word an Emperor»* (pp. 133-145), note que la victoire du parti iconophile a influencé la philosophie politique: l'empereur n'était plus mandaté par le peuple; il était l'élu de Dieu, à qui il devait un pouvoir personnel. Ses sujets, y compris les plus hauts fonctionnaires, étaient ses «esclaves», dans la mesure où lui était

«l'esclave de Dieu». Sa fonction était la "philanthropie", c'est-à-dire le maintien de l'équilibre social. Or, Alexis introduit un nouveau paramètre dans la théorie impériale : en chargeant les membres de sa famille de fonctions jadis incombant à l'empereur, il introduit dans la vie politique byzantine la notion d'un règne collectif. Ainsi vu, Alexis n'est pas un empereur au sens strict du mot. Ces conclusions sont en partie récupérées par P. MAGDALINO, *Innovations in Gouvernment* (pp. 146-166), qui souligne que sous les Comnènes la famille impériale est devenue une véritable institution, non seulement parce que ses membres partageaient entre eux les hautes fonctions, mais aussi parce la famille donnait naissance à des princesses «pour exportation». Après une analyse du rôle de la famille impériale, et particulièrement de ses membres féminins, dans la politique étatique, l'A. constate une privatisation de l'État qui, sous les Comnènes, était considéré comme une propriété familiale. Cela facilitait le rôle de l'empereur ; il n'avait plus à faire face à des opposions et ambitions familiales qui dans le passé constituaient une source permanente de difficultés pour les souverains. Comme le dit A. HARVEY, *Financial Crisis and the Rural Economy* (pp. 167-184), les revenus de l'État byzantin provenaient essentiellement d'imposition sur la propriété foncière. La perte de l'Asie Mineure, entre 1070 et 1080, a fortement diminué les revenus de l'État, tandis que la concentration de la propriété foncière entre les mains de certaines familles privait l'État de ressources fiscales provenant jadis de la petite propriété libre. La réforme du système était donc une nécessité vitale. Une première réforme concernait l'imposition des parèques, malgré le fait qu'ils n'avaient pas la propriété de la terre qu'ils travaillaient. La mesure suivante, qui frappait aussi la grande propriété, était le changement de l'épibole. Cette mesure a été prise vers 1106-1109, car avant, Alexis avait besoin du soutien des grandes familles pour ses opérations militaires. La réforme de la monnaie, la dernière mesure financière, entre dans cette même ligne. Ces mesures ont toutefois tardé à donner de résultats, car elles n'étaient pas assimilées facilement. Les réformes d'Alexis Ier consistaient en une plus grande pression fiscale surtout sur la paysannerie sans propriété foncière. L. BURGMANN, *Lawyers and Legislators : Aspects of Law-Making in the Time of Alexios I* (pp. 185-198), constate que les décrets d'Alexis Ier, comme par ex. le Chrysobulle de 1081 par lequel il nomma sa mère Anne Dalassène régente, n'entre dans aucun type de textes diplomatiques impériaux (lois, documents de politique extérieure, documents administratifs, octrois de privilèges). Les décrets des Comnènes sont caractérisés par un nouvel esprit: une loi n'avait pas de force du fait d'être simplement promulguée ; son application était tributaire de son efficacité. D'une certaine manière la jurisprudence pouvait jouer le rôle de ratification ou du rejet d'une loi. Dans le passé une telle perspective était impensable. Même les Novelles, qui répondaient aux nécessités juridiques non prévues par les anciennes lois, étaient applicables immédiatement du fait d'être signées par l'empereur. On peut donc distinguer trois phases dans la production législative byzantine : la phase romai-

ne, quand les lois avaient un caractère symbolique et étaient utilisées comme un instrument administratif; la phase macédonienne marquée par la «purification» des anciennes lois, mais pendant laquelle les anciennes lois avaient la même force qu'avant ; la phase des Comnènes durant laquelle les anciennes lois sont supprimées et la nouvelle législation passait par l'approbation de la jurisprudence. P. MAGDALINO, *The Reform Edict of 1107* (pp. 199-218), analyse le texte législatif adressé au patriarche de Constantinople et à son synode, texte qui rendait obligatoire l'instruction du clergé qui devait ainsi devenir apte à prêcher. Pour cela le décret a créé une école patriarcale dont les enseignants étaient des clercs de Ste-Sophie. L'A. essaie de saisir les raisons qui ont poussé Alexis à décider de la sorte. Il semble que c'était d'un côté le danger des Bogomiles et d'un autre côté le danger de la théologie latine qui lui faisaient peur. Un clergé formé pouvait faire face à ces deux dangers qui minaient l'unité de l'État. En outre, ce même clergé pouvait aider le patriarcat d'Antioche à se défendre contre l'influence latine, vu que la région de sa juridiction était restée sous contrôle normand après la première croisade. Pamela ARMSTRONG, *Alexios I Komnenos, Holy Men and Monasteries* (pp. 219-231), après avoir étudié une série d'actes de donation ou d'octroi des privilèges, conclut que les Comnènes sont parmi les plus grands fondateurs d'institutions pieuses. Alexis en particulier en est le plus grand, peut-être à cause de l'influence de sa très pieuse mère, Anne Dalassène. Or, l'analyse au cas par cas indique qu'Alexis était avant tout un homme politique et que dans certains cas il n'a pas hésité à confisquer les biens monastiques si la politique de l'État rendait nécessaire une telle mesure. Pour D. SMYTHE, *Alexios I and the Heretics: the Account of Anna Komnene's Alexiad* (pp. 232-259), l'image d'Alexis Ier champion de l'orthodoxie, que broche Anne Comnène, ne sont en réalité que raison d'État. Alexis se montra très sévère envers les Bogomiles, surtout ceux de Constantinople, car ils mettaient en cause d'autorité étatique et menaçaient ainsi la sécurité de l'État. Les motifs de leur persécutions ne sont donc pas spirituels comme le veut Anne. J. HOWARD-JOHNSTON, *Anna Komnene and the Alexiad* (pp. 232-302) essaie de déterminer le rôle et la contribution d'Anne Comnène dans la rédaction de l'Alexiade. Née le 2 décembre 1085, Anne ne pouvait avoir une opinion personnelle que sur une partie des événements qu'elle rapporte. Sans doute elle pouvait avoir accès aux documents officiels, mais pratiquement tout le travail d'heuristique est l'œuvre de son époux Nicéphore Bryenne, qui s'était fixé pour objectif la rédaction d'une Histoire à partir de 1068. Anne a travaillé le matériel ainsi réuni, elle a harmonisé et elle a parachevé la rédaction. Dans l'avant-propos de son *Alexiade,* Anne fait la part des choses en rendant un hommage vibrant à son mari défunt. L'*Alexiade* constitue une oeuvre majeure qui permet d'avoir une idée assez claire de la deuxième grande crise qu'a traversée l'empire après la défaite de 1071 et son dépassement par Alexis Comnène grâce à ses réformes. Catia GALATARIOTOU, *Open Space/Closed Space : the Perceived Worlds of Kekaumenos and Digenes Akritis*

(pp. 303-328), compare la perception du monde dans deux œuvres majeures de la période des Comnènes : les écrits de Kekauménos et la version de Grottaferrata de Digenis Akritis. Le premier représente l'espace fermé du château fort, tandis que l'autre se tourne vers l'extérieur et la nature. Mais il y a beaucoup plus. Kekauménos perçoit le monde d'une manière subjective, proche de celle des grands Pères de l'Église, pour qui l'âme est la seule vraie valeur, tandis que les sens sont les portes par lesquelles pénètre la tentation. Par contre, pour l'auteur d'Akritis la réalité objective est aussi valable et les sens permettent d'entrer en contact avec le monde empirique. Le texte de Digenis est aussi l'objet de R. BEATON, *Cappadocians at Cour: Digenes and Tomarion* (pp. 329-338), qui après une analyse des données historiques, place sa rédaction après 1071. Le texte, en vers, s'inscrit dans la longue tradition orale de la littérature héroïque et populaire. Timarion est sans doute l'oeuvre de Théodore de Smyrne, mort entre 1106 et 1112. Il est rédigé en prose et dans une langue archaïsante ; il perpétue la tradition hellénistique et romaine du roman. Les deux toutefois transmettent des descriptions imaginaires d'une réalité déjà perdue, celle des Cappadociens gardes-frontière. Lyn RODLEY, *The Art and Architecture of Alexios I Komnenos* (pp. 339-358), dit que l'empereur restait le plus grand pourvoyeur de fonds pour les constructions et pour la promotion des arts. Le cas de Basile II fait en réalité exception. Alexis Comnène est une seconde exception, car il n'a pratiquement pas entrepris de constructions civiles. Seul l'Orphanotropheion marque son règne comme construction digne de citation. Toutefois, la promotion des arts constituait un moyen préférentiel de la propagande impériale. Alexis a surtout patronné les arts mineurs et les arts plastiques, en général moins coûteux. En outre il a aidé les institutions pieuses et il a consacré des sommes importantes à la philanthropie. Cela est peut-être un acte de restitution à l'Église des sommes qu'il a empruntées aux institutions ecclésiastiques en confisquant leurs biens pour faire face aux guerres contre les Normands. Margarret MULLET, *The Imperial Vocabulary of Alexios I Komnenos* (pp. 359-397), souligne qu'on dispose d'Alexis Comnènes plusieurs portraits picturaux, mais c'est grâce aux portraits qu'ont tracé de lui les hommes de lettres qu'il est passé à la postérité. Dans des Discours, rédigés par de grand rhéteurs de l'époque, Alexis est traité comme une personnalité déjà hors du commun. Pour cela les auteurs font appel au schéma classique: patrie, origine, naissance, formation, qualités, etc. Le même schéma est suivi par d'autres auteurs qui ont rédigé des poèmes en l'honneur d'Alexis, mais aussi des éloges, des panégyriques et d'autres textes laudatifs, même une *Vita*. Ces textes exaltent Alexis comme l'empereur des empereurs, le Nouveau Constantin, et utilisent pour cela un vocabulaire presque standardisé pour le présenter comme exemple de bravoure, de sagesse et de philanthropie. La standardisation du langage fait penser à une intervention du service de propagande. En réalité une analyse de certains de ces textes laisse voir une telle intervention ou un versement d'allocations aux auteurs des textes laudatifs. La dernière étude,

celle de M. ANGOLD, *Alexios I Komnenos: An Afterword* (pp. 398-417), est d'une certaine manière une conclusion. Alexis Ier est surtout connu grâce à l'*Alexiade* et aux textes laudatifs rédigés en son honneur. Mais l'image que donne de lui Zonaras est beaucoup moins glorieuse. Or, Zonaras est aussi tendancieux parce qu'il est mal disposé à l'égard d'Alexis. Une révision des points historiques où Zonaras s'écarte de l'*Alexiade* montre que, malgré son opposition, Zonaras reconnaît finalement qu'Alexis fut un grand empereur et un grand rénovateur de l'Empire.

Plusieurs études contenues dans ce volume ouvraient en 1989, au moment du colloque sur Alexis Ier, de nouvelles voies dans le domaine des recherches consacrées à l'âge des Comnènes. Sans doute sont-elles aussi à la base de l'essor qu'ont connue durant la dernière décennie les études sur le XIe et le XIIe s. et particulièrement sur les croisades. La floraison des dix dernières années fait que certains articles du volume paraissent à l'heure actuelle un peu dépassés, mais il ne faut pas faire des anachronismes et faut placer ces communications dans le cadre de nos connaissances de la fin de la décennie de 1980, quand le colloque a eu lieu.

P. YANNOPOULOS.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

D. Apostolopoulos, *Ἀνάγλυφα μιᾶς τέχνης νομικῆς. Βυζαντινὸ δίκαιο καὶ μεταβυζαντινὴ "νομοθεσία"* (*Ἐθνικὸ Ἵδρυμα Ἐρευνῶν. Κέντρο Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν*, 69. *Θεσμοὶ καὶ Ἰδεολογία στὴ νεοελληνικὴ κοινωνία*), Athènes, 1999, 245 pages. ISBN 960-7916-04-2.

Le livre présente un recueil de textes (non pas un code) daté de 1564 ; il s'agit de textes juridiques (par ex. des Novelles), protocolaires (l'ordre de préséance des patriarches), historiques (listes des souverains), etc. Cette sélection constituait un type de *vade mecum* pour ceux qui étaient appelés à appliquer le droit byzantin dans la mesure où cela était toléré par les autorités turques. L'A. étudie en outre, en deux chapitres, les efforts consacrés par les autorités chrétiennes pour compléter le droit byzantin sous le régime ottoman. Livre très analytique, mais qui pourtant concerne les études post-byzantines.

A. Gavanas.

Roxane Argyropoulos, *Les intellectuels grecs à la recherche de Byzance (1860-1912)* (*Collection Histoire des Idées*, 1), Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques, 2001, 98 pages. ISBN 960-7916-15-8.

Ce petit volume envisage la naissance de l'intérêt scientifique pour Byzance chez les intellectuels grecs après la naissance de l'État hellénique. L'historiographie grecque en la matière était influencée d'un côté par l'idéologie de la Renaissance qui prônait la pérennité de l'Antiquité et le regard romantique des Lumières sur Byzance. Il faut y ajouter l'influence du nationalisme grec sous-estimé par certains historiens, Jacob Philipp Fallmerayer en tête. Dans ce cadre ont travaillé les grands historiens grecs, tels que C. Paparrigopoulos, S. Byzantios, S. Zambelios, G. Zolotas, à qui il faut attribuer la vision byzantino-centrique de l'histoire grecque et l'association de l'hellénisme à l'orthodoxie. Le modèle ainsi modelé a servi les enjeux politiques et idéologiques de l'État néohellénique.

P. Yannopoulos.

R. Aymard, *Regard sur la Grèce chrétienne. Hagiotoponymie grecque. Itinéraires*. Chez l'Auteur : 1 Route de Piétat, F-64110 Uzos, 2000. 120 pages.

IDEM, *Regard sur la Crète chrétienne. Hagiotoponymie crétoise. Itinéraires.* Chez l'Auteur : 1 Route de Piétat, F-64110 Uzos, 2000. 98 pages.

L'A. de ces deux ouvrages est un mathématicien et opticien retiré des affaires et membre actif de la Société Française d'Onomastique. Il a déjà publié une vingtaine de plaquettes et d'atlas concernant les toponymes des Pyrénées, de l'Aragon et des régions voisines. Ayant remarqué des coïncidences importantes entre l'hagiotoponymie populaire de ces régions et celle de la Crète, il a appris le grec, qu'il parle couramment, et a parcouru la Crète puis le reste de la Grèce en quête de rapprochements hagiotoponymiques entre ces régions et les régions pyrénéennes. Il met ici à la disposition des lecteurs une sorte d'état des lieux de piétés populaires qui sauvegardent et entretiennent des vestiges du passé. Beaucoup de détails relevés peuvent éventuellement constituer des sources précieuses pour l'histoire byzantine et métabyzantine.

J. MOSSAY.

Isabella BALDINI LIPPOLIS, *L'oreficeria nell'impero di Costantinopoli tra IV e VII secolo* (= *Bibliotheca Archeologica*, 7), Bari, Edipuglia, 1999, 285 pages ; illustré. ISBN 88-7228-222-5.

L'A. a étudié un nombre appréciable d'exemplaires de l'orfèvrerie byzantine antérieure au VIIe s. pour donner une image claire de la production et de l'iconographie. Le livre est divisé en trois parties, dont la troisième est consacrée à la bibliographie et aux index. La première partie, qui sert d'introduction, est consacrée à l'état de la question et aux problèmes spécifiques à ce genre de recherches qui sont en relation avec le peu d'informations littéraires qu'on possède, tandis que les pièces sont difficiles à consulter à cause de leur dispersion. Ces deux sources d'information constituent d'ailleurs les deux paragraphes suivants de cette première partie. D'abord l'A. analyse les informations textuelles sur les orfèvres et leur production et ensuite elle fait état des trésors contenant des objets d'orfèvrerie, y compris les monnaies d'or. La deuxième partie du livre étudie les différents objets d'orfèvrerie dont l'usage n'était pas fonctionnel, mais décoratif ou symbolique, en commençant par ceux réservés à la famille impériale, tels que couronnes ou diadèmes, mais aussi les autres accessoires de la tenue impériale (*pendulia*, broches, objets vestimentaires, etc.). Comme pour les autres objets, l'A. exploite d'abord les sources iconographiques pour faire des dessins très suggestifs et en même temps les indications fournies par les textes. Ces sources sont des statuettes, des monnaies, des peintures, des ivoires ou encore des enluminures. Après quoi sont cités et illustrés les objets conservés dans les musées. De la même manière sont étudiés les boucles d'oreilles, les colliers, les pendentifs, les chenets, les fibules, les disques décorés, les bracelets, les bagues, les ceintures et leurs boucles ou agrafes.

Un livre de grande qualité, qui met à la disposition des chercheurs un nombre considérable de sources archéologiques, d'accès difficile.

P. YANNOPOULOS.

K. BELKE, *Tabula Imperii Byzantini*, 9 : *Paphlagonien und Honôrias* (= *Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch. historische Klasse. Denkschriften,* 249), Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1996, 327 pages + 62 planches hors texte + une carte en couleur à part. ISBN 3-7001-2518-6

Ce neuvième volume de TIB présente les qualités par lesquelles la série est connue. La matière est organisée de la même manière que dans les autres volumes : une partie introductive qui donne des informations pratiques concernant l'utilisation du volume (y compris la liste des abréviations bibliographiques) ; elle est suivie d'une introduction dans laquelle sont définis le sujet et la terminologie. Cela s'avère nécessaire parce que la Paphlagonie et l'Honorias n'ont pratiquement jamais fait partie d'une seule administration, malgré qu'elles constituent une région géographique. Dans cette même introduction, est analysé l'aspect géographique de la région (localisation, les parties naturelles, le relief, l'hydrographie et le climat). Toujours dans l'introduction, est passée en revue l'histoire de la région avec une insistance particulière sur l'histoire administrative, selon le schéma adopté pour toute la série, à savoir : avant la phase thématique (avant le VIIe s.), la période des thèmes (VIIe-XIe s.), après la période des thèmes (XIe-XVe s.). La quatrième partie de l'introduction a pour objet l'aspect ecclésiastique de la région, la cinquième les constructions (route, ponts), et la sixième et dernière l'économie de la région sous tous ses aspects. Suivent les lemmes dans un ordre alphabétique, tandis que les illustrations enrichissent considérablement le volume. Les lemmes sont présentés aussi selon le système adopté par la série : nom en latin, localisation, histoire, notes. Toujours le même problème : impossible de trouver une localité si on connaît seulement son nom grec, ce qui est couramment le cas pour un byzantiniste. Cela n'enlève toutefois rien à la valeur de la série et du volume.

P. YANNOPOULOS

Byzantine Monastic Foundation Documents. A Complete Translation of the Surviving Founder's Typika *and Testaments* edited by J. THOMAS and Angela CONSTANTINIDES HERO, with the assistance of G. CONSTABLE (*Dumbarton Oaks Studies*, 35) Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2000. vol. I-V, pages : XLIX + 1-439, XXXIX + 441-858, XIII + 859-1294, XIII + 1295-1677, XIII + 1679-2021. CIP 98-19254.

Chaque volume contient une brève introduction et une traduction des documents recueillis ; à savoir dans le vol. 1 : des actes de fondations privées des VIIe-

XIe s., des actes de fondations athonites du Xe s. et des actes d'éphorie laïque (X^e-XIIe s.) ; vol. 2 : des actes marquant la réforme monastique du XIe s. et ceux des monastères royaux ou impériaux du XIIe s. ; vol. 3 : ceux qui marquent la réforme du XIIe s. ; vol. 4 : des actes de fondations privées des XIIe-XVe s. et de fondations idiorythmiques des XIVe-XVe s. ; le vol. 5 contient, comme il se doit, bibliographie et index. Chaque texte est exactement présenté avec référence à l'ouvrage auquel il est emprunté. Quant à la valeur des traductions, qu'il suffise de signaler la qualité des traductrices et des traducteurs, connus comme spécialistes. Ce recueil comble toutes les attentes. Il est accessible via le réseau internet sur le site de Dumbarton Oaks et l'on annonce officieusement que l'accès aux textes originaux des documents traduits ne devrait pas tarder.

J. MOSSAY.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, *Τὸ ἐπαρχιακὸν βιβλίον Λέοντος τοῦ Σοφοῦ καὶ αἱ συντεχνίαι ἐν Βυζαντίῳ*, Athènes, 1935, réimp., Thessalonique, Βάνιας, 2000, ια′ + 141 pages.

Ce livre est une réimpression de la thèse de doctorat d'A. Christophilopoulos, ancien professeur de droit canonique à la Faculté de Droit de l'Université d'Athènes. L'étude, publiée en 1935, est largement dépassée, malgré l'affirmation contraire du Prof. S. Troïanos dans l'avant-propos de la réimpression. À la fin du volume, sont réimprimés deux articles du même auteur, parus respectivement dans *Ἑλληνικά*, 11 (1939), pp. 125-136 et dans *Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 43 (1953), pp. 153-159, et traitant la même question : le Livre de l'Eparque. Là non plus, rien de nouveau. Une seule nouveauté qui d'une certaine manière justifie la réimpression : les notes de Mme Aikaterini Christophilopoulou (épouse de l'A. et professeur émérite de l'Université d'Athènes), qui actualisent l'état de la question, notamment dans le domaine des corporations byzantines et dans celui du règlement du marché constantinopolitain.

P. YANNOPOULOS

B. COULIE, P. YANNOPOULOS, B. KINT et CETEDOC, *Thesaurus Theophanis Confessoris. Index nominum* (*Thesaurus Patrum Graecorum. Corpus Christianorum*), Turnhout, Brepols, 2000, XII + 80 pages. ISBN 2-503-51078-7.

En 1998, paraissait la concordance lemmatisée de la *Chronographie* de Théophane le Confesseur (B. COULIE, P. YANNOPOULOS et CETEDOC, *Thesaurus Theophanis Confessoris, Chronographia* [*Thesaurus Patrum Graecorum*], Turnhout, 1998). Les auteurs y annonçaient (p. VII) leur intention de livrer désormais aux lecteurs, en plus de la lemmatisation proprement dite, un complément concernant les noms propres. Un tel index complémentaire a été intégré dans la concordance de Procope, qui a bénéficié de l'expérience acquise lors du traitement

de Théophane (voir ci-dessus, pp. 560-563). Mais, dans le cas de Théophane, la concordance ayant paru séparément, un petit volume spécifiquement consacré à l'index onomastique vient de voir le jour. En plus des références au texte de base (*Theophanis Chronographia*, rec. C. De Boor, 2 vol., Leipzig, 1883-1885 [réimp. Hildesheim, 1963]), des indications circonstanciées accompagnent chaque nom : dénomination, fonction, localisation et datation pour les anthroponymes (dans la mesure du possible) ; dénomination et localisation pour les toponymes (cfr p. VIII).

Les auteurs ont, en outre, saisi l'occasion de signaler la révision de 53 lemmes (pp. IX-XI), révision inspirée par le travail de lemmatisation réalisé sur les oeuvres de Procope de Césarée. Un complément indispensable, donc, à la concordance du Confesseur.

V. Somers.

N. Gómez-Villegas, *Gregorio de Nazianzo en Constantinopla. Ortodoxia, heterodoxia y régimen teodosiano en una capital cristiana* (*Nueva Roma*, 11) Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2000, XXII + 234 pages + 2 cartes hors texte. ISBN 84-00-07987-6.

L'ouvrage est tiré d'une dissertation doctorale, défendue en 1998. Le titre en est quelque peu réducteur : il invite à penser que le livre est tout entier consacré au séjour constantinopolitain (379-381) du Théologien, alors que c'est le sujet des seuls ch. 5 à 7 («1. De l'Anastasia aux Saints-Apôtres» ; «2. L'arrivée de Théodose» ; «3. Le concile de Constantinople de 381»). Les quatre premiers chapitres ne sont pas sans rapport, mais posent le contexte au sens large, puisque le premier porte sur la formation de Grégoire («*Paideia*»), le deuxième s'intitule «Cappadoce : empereurs et évêques», le troisième s'intéresse à «l'Orient entre Valens et Théodose», et le quatrième, sous le titre «De Thessalonique à Constantinople», fait le point sur la situation de Théodose au début de son règne. L'épilogue est consacré au retour de Grégoire en Cappadoce, et à sa nostalgie du pouvoir. Au total donc, c'est toute la vie du Théologien qui est passée en revue, même si le séjour à Constantinople en a été un épisode-clef, et est présenté comme tel. Le but de l'auteur était de montrer que cet épiscopat de deux années ne fut pas un interlude insignifiant entre la mort de l'empereur Valens et la consolidation du nouvel ordre théodosien dans la partie orientale de l'Empire. Nul ne le contestera, sans doute ; mais, alors que les spécialistes du Nazianzène étudient en général ces deux années du point de vue de Grégoire, l'auteur adopte, comme le sous-titre le suggère, un point de vue différent : le cas de Grégoire l'intéresse dans la mesure où il est bien documenté, mais l'objet de cette étude concerne davantage Théodose, son arrivée au pouvoir, les rapports des évêques avec le pouvoir civil, etc., que le Théologien lui-même. Un ouvrage qui témoigne de la vigueur des études hispaniques consacrées à «l'Empereur Espagnol».

V. Somers.

H. KLOFT, *Mysterienkulte der Antike. Götter - Menschen - Rituale*, München, Verlag C. H. Beck, 127 pages. ISBN 3-406-44606-X.

Le huitième chapitre de ce livre intitulé *Mysterienkulte und frühes Christentum* (pp. 110-120) présente un certain intérêt pour les études byzantines. Les auteurs apostoliques indiquent la persistance des mystères dans le monde païen, aussi parmi les masses populaires chrétiennes. D'ailleurs certains actes liturgiques, tels que l'eucharistie, ont tous les ingrédients des mystères. L'A. ne va pas toutefois plus loin que l'époque patristique et les concepts théoriques.

P. YANNOPOULOS.

Claudia LUDWIG, *Sonderformen byzantinischer Hagiographie und ihr literarisches Vorbild* (*Berliner Byzantinistische Studien*, 3), Francfort, Berlin, Berne, N. York, Paris et Vienne, Peter Lang, 1997, XXXII + 408 pages. ISSN 0945-3598. ISBN 3-631-48528-X.

Pour l'A. de ce volume, l'hagiographie est en réalité un genre de roman. Elle procède à la fois du roman hellénistique, des biographies anciennes et des écrits éducatifs. Des éléments la rattachant à ces trois sources d'inspiration sont repérables dans toutes les *Vitae* des saint(e)s. Pour soutenir cette affirmation, l'A. du livre analyse quatre vies, dont l'une, celle d'Esope, ne concerne pas une personne sainte et elle est rédigée avant l'ère chrétienne ; les autres (toutes chrétiennes) sont la Vie de S. Philarète, la Vie de S. Syméon Salos et la Vie de S. André Salos. Ces quatre textes sont vus chaque fois sous un angle différent (chaque manière de les considérer constitue un chapitre du volume) dans le but de mettre chaque fois en exergue un des ingrédients caractéristiques de ce genre littéraire. Deux de ces aspects caractéristiques, à savoir celui du fou en Dieu et celui du mime, sont expliqués à part. Cela est justifié par le fait qu'on les trouve dans les quatre textes étudiés, mais dans des contexte bien différents. L'A. conclut que les modes d'expression et les motifs utilisés par les biographes anciens n'ont pratiquement pas changé sous l'influence du christianisme. La technique de rédaction de textes romancés est restée inchangée ; seule l'apparence a reçu une coloration chrétienne. Finalement, les lectures populaires restent toujours et en tous lieux essentiellement les mêmes.

P. YANNOPOULOS

Maia MATCHAVARIANI, *David Tbeli's Translations of the Works of Gregory of Nazianzus* (Korneli Kekelidze Institute of Manuscripts. Academy of Sciences of Georgia), Tbilisi, 1999. 44 pages (en géorgien et en anglais).

Cette brochure annonçait la dissertation présentée par l'A. à l'Institut des Manuscrits de Tbilisi, le 29 décembre 1999, et qui avait pour promoteur Mme le Prof. Ketevan Bezarashvili. David Tbeli a traduit au cours du deuxième quart du XIe s., seize œuvres de Grégoire de Nazianze, en y ajoutant deux brefs commen-

taires et un éloge de saint Dimitrius. Cette dissertation étudie les sources du traducteur ainsi que ses méthodes de travail, notamment comment il adapte au style géorgien les procédés hagiographiques et les terminologies théologiques ou bibliques propres aux oeuvres traduites. Elle précise enfin sur base des données codicologiques et philologiques mises à jour, la personnalité de David Tbeli.

J. MOSSAY.

NINO MELIKICHVILI, *Traduction des oeuvres homilétiques de Basile le Grand, de Grégoire de Nazianze, de Grégoire de Nysse et de Jean Chrysostome* (éd. Logos), Tbilisi, 2000. 134 pages (en géorgien, résumé en français). ISBN 99928-65-71-7.

Cet opuscule détaille comment une tranche importante de la littérature grecque chrétienne des IVe-Ve s. passe de Byzance dans le patrimoine littéraire de la Géorgie. Le résumé français, pp. 127-132, est une synthèse substantielle de cette mise à jour. L'A., qui est helléniste et membre de l'Académie des Sciences de la République de Géorgie, fait partie de l'équipe qui publie les versions géorgiennes de Grégoire de Nazianze dans le *Corpus Christianorum* (actuellement vol. 36, 42 et 45 = *Corpus Nazianzenum*, 5, 9 et 12) sous la direction de Mme Hélène Métrévéli et du Prof. B. Coulie.

J. MOSSAY.

Nonna D. PAPADIMITRIOU, *Νοσήματα καὶ ἀτυχήματα στὶς αὐτοκρατορικὲς οἰκογένειες τοῦ Βυζαντίου (324-1261) κατὰ τὴ βυζαντινὴ ἱστοριογραφία. Μελέτη ἱστορική*, Athènes, 1996, 303 pages.

Ce livre étudie les informations tirées des sources qui font état de membres souffrants de la famille impériale. Il s'agit de trois cas distincts : les malades, les blessés et ceux dont la description laisse des doutes quant à la nature de leur souffrance. Parmi les maladies, les membres de la famille impériale souffraient couramment de douleurs dues au climat humide de la capitale ou de maladies dues à un régime alimentaire riche en lipides. Par contre les maladies contagieuses sont absentes, tandis que dans certains cas il y a moyen de déceler des maladies héréditaires. Finalement les cancers étaient relativement fréquents. Les blessés mentionnés par les sources sont surtout les empereurs blessés, parfois mortellement, lors des campagnes militaires ou par accident lors des chasses. Les autres accidents ne sont pratiquement pas mentionnés, comme d'ailleurs sont négligés les cas d'autres membres de la famille impériale blessés. Toutes ces personnes étaient toujours soignées dans le Palais et jamais dans l'hôpital impérial. Les médecins byzantins, dont nous ne disposons que de rares noms, parfois nous étonnent par leur diagnostics, mais dans d'autres cas ils provoquent le sourire par leur naïveté. L'A. pense que les empereurs byzantins envisageaient leur mort avec sérénité, car les sources ne présentent aucun cas qui va dans un autre sens,

tandis qu'elles restent silencieuses au sujet d'autres membres mourant de la famille impériale.

P. YANNOPOULOS

Th. POTT, *La réforme liturgique byzantine. Étude du phénomène de l'évolution non-spontanée de la liturgie byzantine, (Bibliotheca «Ephemerides Liturgicae», Subsidia,* 104), Rome, C.L.V. Edizioni Liturgiche, 2000, 240 pages. ISBN 88-86655-69-X.

L'A. essaie de voir, à travers la réforme liturgique byzantine, le rapport entre l'homme et la liturgie, en étudiant les motifs et les intentions qui ont poussé les Byzantins à intervenir dans l'évolution de la liturgie. La réforme de la liturgie est d'abord considérée comme une adaptation du développement de la manière dont est extériorisée la vie ecclésiastique. Dans une première partie, l'A. aborde cette réforme du point de vue conceptuel. Son but n'est pas de faire l'analyse historique de certaines réformes liturgiques à Byzance, mais d'étudier les emprunts qui témoignent d'une intervention active de l'homme dans l'évolution historique de la liturgie. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux paradigmes historiques de la réforme liturgique byzantine. En étudiant notamment la réforme des Studites, l'évolution des cérémonies du cycle pascal byzantin, le rituel de la prothèse et les réformes liturgiques slaves du XVIIe s., l'A. essaye de découvrir la motivation et les véritables intentions qui ont engendré ces interventions dans la liturgie et qui permettent de discerner quelle est la part de ces interventions dans le développement du rituel ecclésiastique. Les changements liturgiques opérés à l'époque byzantine sont responsables, pour une grande part, de la forme actuelle de la liturgie dite byzantine. En outre, les conclusions de l'A. constituent une mise en garde pour ceux qui ont la responsabilité de maintenir ou de réformer la vie liturgique ; la connaissance historique est un instrument extrêmement précieux et indicatif de la direction que peuvent prendre de telles tentatives de réforme.

I. STROUMPA

Recherches archéologiques à Haïdra. Miscellanea, 2. Recherches d'Archéologie africaine publiées par l'Institut National du Patrimoine de Tunis et l'École Française de Rome (= *Collection de l'École Française de Rome*, 17/2), Rome, École Française de Rome, 1999, x + 245 pages ; illustré. ISSN 0223-5099. ISBN 2-7283-0547-1.

Le programme de sauvegarde et de mise en valeur de la citadelle byzantine d'Haïda (ancienne Ammaedara en Afrique proconsulaire), promu par l'Institut National du Patrimoine de Tunis, est à l'origine de cet ouvrage. Le front sud de cet édifice important, bâti au cours du règne de Justinien Ier, implanté au centre

de la ville romaine, était en effet menacé par les eaux de l'oued Haïdra. Résultat d'une collaboration fructueuse entre chercheurs français et tunisiens menée depuis 1992, ce volume réunit trois contributions majeures : un mémoire sur l'organisation religieuse et administrative d'Ammaedara sous le Haut Empire établi à la lueur de nouveaux documents épigraphiques ; la publication de la basilique III, l'église la plus spectaculaire conservée à l'intérieur de la citadelle, et l'étude d'un édifice chrétien mal identifié (peut-être une chapelle dédiée aux saints Sébastien et Isidore) situé au sud de la forteresse. A ces trois contributions, il faut en ajouter une quatrième (omise dans l'avant-propos) concernant une église située à l'est de la citadelle. L'étude de la basilique III est la plus développée (pp. 79-205). Même si une fouille ancienne mal documentée a privé l'équipe française de beaucoup d'informations, les sondages successifs réalisés au cours des campagnes de 1993 à 1996 ont permis de mettre en évidence certaines caractéristiques architecturales. Parmi celles-ci, signalons l'occidentation de l'église, adossée à la courtine ouest de la forteresse, qui doit sans doute être mise en rapport avec une terrasse artificielle déjà en place, et l'existence de tribunes accessibles par un escalier situé dans une tour construite en façade.

C. VANDERHEYDE

A. G. SAVVIDES, *Το Χρονικό του Γαλαξειδίου. Χειρόγραφο κείμενο [Ευθύμιος Πενταγιώτης, Ιερομόναχος]. Ανάγνωση-Εισαγωγή-Σημειώσεις-Δημοσίευση : Κωνσταντίνος Ν. Σάθας, Προλογικά : Αλέξης Γ. Κ. Σαββίδης* (*Μελέτες για τη Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Ελληνική Ιστορία*, 6), Athènes, Δημιουργία, 1996, ιστ′ + 247 pages.

Ce volume n'est que la réédition de la Chronique dite de Galaxidi, éditée et commentée par C. Sathas en 1865 ; A. Savvidès y ajoute un avant-propos. La Chronique en question a été rédigée en 1703, par le moine Euthyme du monastère du Christ. Selon l'affirmation de son rédacteur, elle est une compilation «d'anciens manuscrits, parchemins, chrysobules et sigilles» que le rédacteur a trouvés dans la bibliothèque de son monastère. Elle couvre la période entre la fin du xe s. jusqu'à 1703, et elle constitue un des textes des plus importants de la période post-byzantine et constitue la source unique pour certains événements rapportés. Son importance pour l'histoire byzantine est très grande, raison pour laquelle elle a suscité un vif intérêt historique. Son édition critique date de 1985 et elle est due à I. Anagnostakis.

P. YANNOPOULOS.

G. STEIGERWALD, *Purpurgewänder biblischer und kirchlicher Personen als Bedeutungsträger in der frühchristlichen Kunst* (*Hereditas. Studien zur Alten Kirchengeschichte*, 16), Bonn, Borengässer, 1999, XXXII + 223 pages + une planche en couleur hors texte ; illustré. ISBN 3-923946-43-0.

Ce livre intéressant traite une question assez originale : la représentation des personnage sacrés, bibliques ou non, vêtus de pourpre par l'art byzantin. En premier lieu, le Christ est présenté vêtu de la «porphyre» que les soldats, en se moquant de lui, lui ont mise lors de la Passion pour le saluer comme empereur. Puisque le Christ, dans la théologie patristique, est à plusieurs reprises caractérisé comme basileus de l'Univers, les artistes l'ont très vite présenté sous des traits impériaux, vêtu de la porphyre impériale. Dans ce même ordre d'idées, l'art byzantin, pour représenter le Christ, a fait appel à toutes les formes prévues pour la représentation de l'empereur ; le Christ porte chaque fois la tenue impériale appropriée (consulaire, militaire, tunique, manteau, etc.). Au même titre, la Ste Vierge, mère du Christ-Basileus, elle-même Reine des cieux, est représentée en tenue impériale, vêtue d'un manteau (*pallium*) ou d'une robe en pourpre, surtout quand elle est trônante. Dans les cas où elle est représentée comme triomphante, elle porte le costume approprié qui était le *loros*. Durant la haute époque, à Rome, la personnification de l'Église est représentée de la même manière que la Ste Vierge, c'est-à-dire vêtue de pourpre, comme une impératrice. Durant la même époque, les Anges portent dans certains cas un costume consulaire pourpre, surtout quand ils sont placés de part et d'autre de la Ste Vierge. Parmi les autres personnages sacrés ; rarement les Apôtres et beaucoup plus les martyrs sont vêtus de pourpre, symbole de leur triomphe. De manière anachronique, les Rois de l'Ancien Testament sont représentés, surtout dans les manuscrits, vêtus d'un costume impérial byzantin, ainsi que les archiprêtres véterotestamentaires Melchisédech et Aaron. Finalement ne manquent pas des évêques vêtus d'un costume de pourpre, mais cette représentation est presque exclusivement limitée à l'Occident.

P. YANNOPOULOS.

Studies in Roman and Byzantine Law, 6 (1999), X + 158 pages. ISBN 90-801925-6-2.

Ce volume collectif est consacré à la législation justinienne et à sa réplique, les Basiliques. Ces dernières font l'objet de la première étude, celle de Th. E. VAN BOCHOVE, *Index Titulorum. Merely Table of Contents or 'Αρχὴ σὺν Θεῶ τῶν Βασιλικῶν* (pp. 1-58), qui édite la table des matières des Basiliques, qui diffère selon les manuscrits. Il s'agit donc d'un travail d'ecdotique. Le même A. signe la deuxième étude, *'Επιγραφή. Zur Entstehung der Titelrubriken der Basiliken* (pp. 59-75), dont le sujet est proche de celui de l'étude précédente. L'A. étudie une notice explicative au titre 7,11 des Basiliques qui parlent des titres des propriétés foncières. R. MEIJERING, *Anatolius and Peter of Cardona on Sports and Sportulae, C. 3.10.2 and 3.43.1* (pp. 77-90), analyse deux passages du Code de Justinien qui font état de dommages et de dédommagement. La traduction de ces passages en grec est l'oeuvre de Pierre de Cardona, mais sa traduction n'est pas faite à partir du texte du Code que vous conservons. A. J. B.

SIRKS, *The Epistula ad Salvium, appended to a Letter of Sulpicius Severus to Paulinus. Observations on a Recent Analysis by C. Lepelley* (pp. 91-102), signale qu'Orose a copié trois lettres attribuées à Sulpice Sévère. L'analyse du contenu et de la transmission du texte permettent de dire qu'au moins celle adressée à Salvius n'est pas de Sulpice. B. H. STOLTE, *Some Thoughts on the Early History of the Digest Text Appendix : Ms. Naples IV A 8 foll. 36-39 rescr.* (pp. 103-119). La transmission du texte des Digestes est mal assurée ; le texte est en partie connu grâce aux témoins externes. Th. Mommsen, lors de l'édition du Code de Justinien, ignorait le ms. de Naples, que l'A. analyse dans cette étude. Un cas analogue est étudié par le même A. dans la suite, *Of Nomoi and Kanones. Notes on Codex Vaticanus Graecus 2645* (pp. 121-126), qui signale que le ms. qui fait l'objet de sont étude est composé de 41 différents manuscrits. Un bi-folium conserve un passage des Basiliques. Une étude d'un passage indique que les deux feuillets faisaient partie d'une collection de lois qui concernaient les affaires ecclésiastiques. Les deux dernières études sont signées par N. VAN DER WAL. La première (*Les termes techniques grecs dans la langue des juristes byzantins*, pp. 127-141), est une recherche dans la jurisprudence byzantine dans le but de définir la signification des termes καινοτομία, ἀναρχία, συμβόλαιον et ἐπίτροπος dans le jargon juridique byzantin. La seconde (*Opuscula varii argumenti*, pp. 143-158) envisage quatre thèmes différents, qu'on peut toutefois ramener à deux questions : primo, quelle était la signification exacte de certains titres de lois constantiniennes et secundo, dans quelle mesure les juristes de la partie orientale de l'empire romain, à l'époque constantinienne connaissaient-ils le latin juridique.

P. YANNOPOULOS

Τάσεις του Ορθόδοξου μοναχισμού (9ος - 20ος αιώνες). (= *Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Το Βυζάντιο σήμερα*, 1), Athènes, 1996, 333 pages, dont 27 planches d'illustrations en noir et blanc + 32 planches en couleur hors texte. ISNB 960-7094-47- 6. ISSN 1107-0676.

Actes d'un congrès international tenu à Thessalonique, du 28 septembre au 2 octobre 1994, mais dont plusieurs communications concernaient soit une époque postérieure à la fin de l'empire byzantin, soit une région n'ayant jamais fait partie de l'empire byzantin. Nous nous limitons ici aux seules études qui portent sur la période byzantine. Ainsi B. PHEIDAS, *Μοναχισμὸς καὶ κόσμος* (pp. 39-52), dans une étude introductive au congrès, passe un revue l'évolution du monachisme depuis son apparition en tant que mouvement chrétien en Égypte jusqu'au schisme qui marque le départ pour un monachisme oriental différent de l'occidental. Durant cette période, il essaye de tirer au clair l'attitude des moines envers la société mondaine et d'expliquer le pourquoi des grandes crises qui ont marqué cette relation. L'intérêt de l'étude de G. MANTZARIDIS, *Πνευματικὰ κινήματα τοῦ Ὀρθόδοξου μοναχισμοῦ καὶ ἡ ἐπίδραση τους στὴν ἐκκλησία καὶ*

τὴν κοινωνία (pp. 53-61), se limite à une note concernant le mouvement hésychaste, car les autres mouvements se situent après la chute de l'empire, mais pourtant sans rien apporter de nouveau. Élisabeth MALAMUT, *La moniale à Byzance aux 8e-12e siècles* (pp. 63-75), fait une étude sociologique qui vise à expliquer l'augmentation du nombre des moniales dans l'empire byzantin à partir du VIIIe s., due à l'iconoclasme. Les moniales, comme les moines à cette époque étaient beaucoup plus libres de circuler hors de leurs couvents. À partir du IXe s., le monachisme attire de plus en plus de femmes des milieux élevés pour toucher finalement le milieu impérial mais, en même temps, les couvents deviennent de plus en plus des lieux fermés et les moniales perdent la liberté de jadis. Un groupe de chercheurs composé d'Anne LAMPROPOULOU, d'I. ANAGNOSTAKIS, de Voula KONTI, de Maria LEONTSINI et d'Angélique PANOPOULOU a présenté une communication intitulée *Ὁ μοναχισμὸς στὴν Πελοπόννησο κατὰ τὴ μέση βυζαντινὴ περίοδο* (pp. 77-107) qui explore les sources, littéraires et archéologiques, pour retrouver les traces du monachisme dans le Péloponnèse durant une période extrêmement pauvre en informations. Pour la période avant le IXe s., il n'y a que de rares indices épigraphiques. À partir de cette date, le développement du monachisme dans le Péloponnèse est rapide, comme d'ailleurs l'augmentation des biens monastiques. Un certain nombre de moines viennent de régions asiatiques dévastées par les Arabes, mais aussi d'Italie de Sud, aussi menacée par les Arabes. Ensuite, sont enregistrés et localisés les monastères mentionnés dans les sources, encore sur place ou disparus. E. TSIGARIDAS, *Διάγραμμα τῆς μνημειακῆς ζωγραφικῆς κατὰ τὴ βυζαντινὴ περίοδο (963-1453)* (pp. 147-162), avec une riche illustration à l'appui, note qu'avant le Xe s., les églises monastiques étaient peu ou pas du tout décorées. Le peu d'exemples de peinture monumentale monastique avant la période des Paléologues se limitent au Mont Athos. Par contre, sous les Paléologues, le nombre des églises monastiques peintes ne cesse d'augmenter, mais le Mont Athos et la région de Thessalonique conservent encore les exemples les plus représentatifs d'un art raffiné et expressionniste, qu'ont servi des maîtres incontestables dont on trouve des traces aussi dans le Nord des Balkans. G. SUBOTIC, *Ἡ μνημειακὴ ζωγραφικὴ στὰ ὀρθόδοξα μοναστήρια* (pp. 163-169), aborde exactement le même sujet et aboutit aux mêmes conclusions, mais avec certaines nuances. Il pense que la fin de l'iconoclasme marque un nouveau départ dans la peinture monumentale des monastères, mais il ne reste pas de témoins car ces premiers monastères étaient très petits. En outre, il met en exergue aussi le rôle des monastères cypriotes et cappadociens dans le processus du développement de la peinture monumentale. Le rôle du Mont Athos est toutefois primordial à cause, entre autres, de son influence en Serbie. Pour G. GALAVARIS, *Ἐκφράσεις τοῦ μοναχισμοῦ στὸ εἰκονογραφημένο βυζαντινὸ χειρόγραφο* (pp. 237-249), après la fin de l'iconoclasme, les manuscrits qui contenaient des textes monastiques, comme par ex. les écrits d'Anastase le Sinaïte ou d'autres maîtres spirituels ont

commencé à être enluminés. Il s'agit surtout de manuscrits copiés dans les grands centres monastiques, tels que le Sinaï, le Mont Athos ou l'Italie du Sud. Toutefois, les influences artistiques venant de la capitale montrent que ces centres étaient toujours en contact avec Constantinople et suivaient les mouvements artistiques qui y prenaient naissance. En général la peinture des manuscrits est plus réservée que la peinture monumentale. K. CHRISOCHOIDIS, *Μοναστηριακὲς βιβλιοθῆκες καὶ ἀρχεῖα : Κιβωτοὶ τεκμηρίων* (pp. 251-269), note que les livres de contenu patristique ou ascétique, faisaient toujours partie du monastère. Cela a fait que les bibliothèques des monastères sont riches de ce genre de manuscrits, comme aussi en Typica et testaments monastiques. On y trouve pourtant d'autres manuscrits, comme des actes diplomatiques, des cahiers de notes, des titres de propriété, etc. qui ont une valeur historique inestimable.

P. YANNOPOULOS.

Το εμπόλεμο Βυζάντιο (9ος - 12ος αι.) (*Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια*, 4), Athènes, Ίδρυμα Γουλανδρή-Χορν, 1997, 281 pages. ISSN 1106-1448 ; ISBN 960-371-001-6.

Ce volume contient les actes d'un congrès international tenu à Athènes, du 28 au 30 mars 1996, qui avait pour thème «Byzance en guerre (IXe-XIIe s.)». La première étude, celle de P. MAGDALINO, *The Byzantine Army and the Land : From Stratiotikon Ktema to Military Pronoia* (pp. 15-36) constitue une analyse des dispositions législatives en matière de fiefs militaires à Byzance. Le système des thèmes, après avoir contribué au redressement de l'empire, ne suffisait plus à satisfaire ses besoins militaires. D'où la nécessité d'installer des mercenaires dans les régions thématiques à commencer par celle des Arméniaques. L'institutionnalisation de la *pronoia* et son élargissement aux biens militaires a donné le coup fatal aux soldats-agriculteurs thématiques et a conduit à la féodalité byzantine. G. DAGRON, *Apprivoiser la guerre : Byzantins et Arabes ennemis intimes* (pp. 37-49), signale que la guerre entre Byzantins et Arabes se déroulait, dans une première phase, sur de larges régions vidées de leurs populations ; ensuite elle se transforma en une guerre d'usure dans une zone frontalière, pour finir par une guerre entre les autorités locales des deux empires. Lors de cette dernière phase, les deux ennemis appliquaient une tactique qui était pratiquement la même et qui, entre autres, misait sur les spécificités des armes de guerre, mais aussi sur les rumeurs, l'astrologie et les croyances. C. ZUCKERMAN, *Les Hongrois au pays de Lebedia : Une nouvelle puissance aux confins de Byzance et de la Khazarie en 836-889* (pp. 51-79), partant d'une demande introduite par les Khazars auprès de l'empereur Théophile par laquelle ils proposaient la construction d'une forteresse sur la rive gauche de Don, arrive à la conclusion que les Khazars sentaient la pression des Hongrois. Ces derniers, apparus vers 836 dans le sud de la Russie, se sont finalement installés à Lebedia, région encore mal située. Ils y restèrent jusqu'à ce que les Petchenègues, chassés par les Khazars, les

aient délogés. La subtile politique byzantine adaptait chaque fois ses objectifs en tenant compte des circonstances de la coexistence difficile entre ces peuples aux confins des possessions byzantines en Crimée. A. KAZHDAN, *Terminology of Warfare in the History of Niketas Choniates : Contigents and Battle* (pp. 75-91), note que Nicétas Choniatès est un auteur d'une grande qualité et d'une précision particulière, raison pour laquelle il se prête à une étude de terminologie. L'A. utilise l'édition de J. L. van Dieten (parue en 1975), pour une analyse de termes relative à la guerre, termes qu'il compare avec ceux utilisés par d'autres sources. T. LOUNGIS, *Επιθεώρηση ενόπλων δυνάμεων πριν από εκστρατεία* (pp. 93-110), signale que l'empereur byzantin, avant de prendre la tête de son armée lors d'une expédition, passait en revue ses troupes. Selon les sources, cela se passait dans des champs bien précis situés surtout en Asie Mineure. Dans la partie européenne, seules la capitale et Andrinople sont mentionnées par les sources comme bases de revues. Une étude systématique des cas cités par les sources permet de dire qu'il n'y avait pas de forme figée de revue. Dans tous les cas, l'empereur essayait, soit au moyen des discours, soit au moyen des promesses, de remonter le moral des soldats et de les rendre plus courageux, surtout avant une bataille décisive. L'article de J. HALDON, *The Organisation and Support of an Expeditionary Force : Manpower and Logistics in the Middle Byzantine Period* (pp. 111-151), exploite les mêmes sources, mais dans un but différent : l'intendance de l'armée expéditionnaire. Les textes législatifs et les Traités militaires constituent une base théorique de l'étude, mais l'analyse des cas concrets rapportés par les sources narratives indique que la réalité était caractérisée par la diversité des situations. En général, les expéditions militaires entraînaient de grands frais qui représentaient les dépenses pour les soldes, mais aussi l'achat des denrées alimentaires, les combustibles, l'achat ou la location des animaux utilisés comme force de traction, la fabrication des armes, des chars, des appareils d'assaut, etc. Pour faire face à ces frais, l'empire puisait dans les ressources prévues par la législation justinienne : le peuple, en faisant appel aux mêmes procédures : l'imposition et la confiscation. T. KOLIAS, *Η πολεμική τακτική των Βυζαντινών : Θεωρία και πράξη* (pp. 153-164), remarque que les Traités militaires, en parlant de la tactique de l'armée byzantine, décrivent une situation idéale en copiant parfois des sources anciennes, même classiques. Ces textes donnent l'impression que la cavalerie cuirassée jouait un rôle primordial dans la tactique militaire. L'étude des textes narratifs indique par contre que des corps auxiliaires et les fantassins légèrement armés étaient aussi importants, malgré le silence des Traités. G. DENNIS, *The Byzantines in Battler* (pp. 165-178), aboutit à des conclusions diamétralement opposées, peut-être parce qu'il utilise comme sources seulement les Traités militaires. Pour le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice et le *Traité* de Nicéphore Phocas, la première qualité d'une armée était son ordre. Quant au plan général de sa disposition lors des batailles, il n'a pas changé non plus : une ligne de fond, une deuxième ligne de support et une troi-

sième ligne chargée de protéger les bagages et des chevaux en réserve. La seule innovation est la création d'une unité de réservistes qui restait, lors de la bataille derrière la deuxième ligne, prête à intervenir là où le stratège le jugeait bon. D. SULLIVAN, *Tenth Century Byzantine Offensive Siege Warfare : Instructional Prescriptions and Historical Practice* (pp. 179-200), aboutit aux mêmes conclusions en étudiant la tactique militaire suivie par l'armée byzantine lors des sièges de place fortifiées au cours de la grande offensive du Xe s. En réalité l'armement du Xe s. est peu différent de celui décrit par le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice. Le progrès technologique se limite aux nouvelles possibilités dans le domaine du lancement de projectiles. En outre, les longs sièges n'étaient plus appréciés. Au Xe s., l'armée donnait l'assaut aussi vite que possible, en faisant appel à tout son potentiel. Cette tactique a donné de bons résultats sous Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès, sans toutefois pouvoir dire si c'était la tactique ou le génie militaire de ces deux empereurs qui a le plus contribué à ces réussites. Pour E. CHRYSOS, *Νόμος Πολέμου* (pp. 201-211), la législation romaine reprise par Justinien contenait un «jus belli», mais qui n'était que rarement appliqué. Toutefois la réalité a imposé un «jus gentium» qui gérait le statut des prisonniers de guerre. On trouve les échos de ce droit dans la législation macédonienne, notamment quand il est question du partage du butin de guerre. Les sources narratives montrent pourtant que les vainqueurs qui d'office devenaient maîtres de la situation, appliquaient ce droit à leur goût. Athéna KOLIA-DERMITZAKI, *Το εμπόλεμο Βυζάντιο στις ομιλίες και τις επιστολές του 10ου και 11ου αι. Μια ιδεολογική προσέγγιση* (pp. 213-238), envisage la guerre à l'aide de textes qui n'avaient pas pour objectif d'enregistrer les événements historiques, à savoir des lettres, des discours, des homélies. Ces textes laissent entrevoir que la guerre était un état quasi-permanent à Byzance, qui pendant toute son existence n'a fait que se défendre contre une multitude d'ennemis et d'envahisseurs. Elle est même admise comme un mal nécessaire. Elle est qualifiée de juste seulement quant elle est vue du côté byzantin. Ces sources donnent plus d'informations qui permettent parfois de mieux comprendre ou d'interpréter autrement les données des sources narratives. Surtout elles se concentrent sur les effets de la guerre : destructions, morts, déportations, captivité. Toutefois, il ne faut pas tomber dans le piège des lieux communs, comme par ex. l'intervention divine dans le déroulement des événements et la force de la prière pour se protéger contre les maux de la guerre. Triantaphilitsa MANIATI-KOKKINI, *Η επίδειξη ανδρείας στον πόλεμο κατά τους ιστορικούς του 11ου και 12 ου αι.* (pp. 213-238), dépouille les sources pour retrouver des cas de bravoure (ou de lâcheté) entre le règne de Basile II et celui de Manuel Comnène. Elle établit ainsi une typologie de la bravoure qui permet de dire que, pour les auteurs byzantins, le courage était un acte remarquable aussi bien pour les «romains» que pour des «barbares». Or, la force physique, malgré son importance, n'était pas l'élément primordial dans la guerre. La ruse ou la sagesse étaient aussi appréciées comme qualités du brave

guerrier, surtout si elles contribuaient à la victoire. N. Oikonomides, *Το όπλο του χρήματος* (pp. 261-268), note que selon plusieurs sources, les Byzantins préféraient acheter la paix au lieu de faire la guerre. L'analyse du coût des expéditions, au moins de celles pour lesquelles nous disposons de données chiffrées, montre que la guerre coûtait beaucoup plus cher que le prix payé pour acheter la paix. Dans l'économie monétariste de Byzance, où tout service devait être payé, il fallait tenir compte du coût. Cela n'était pas valable pour les sociétés primitives des envahisseurs dans lesquelles le volontarisme et les honneurs avaient plus de valeur. L'utilisation de l'arme monétaire était pour Byzance une politique sage et efficace à la fois. V. Christides, *Military Intelligence in Arabo-Byzantine Naval Warfare* (pp. 269-281), souligne que les guerres en mer entre Byzance et les Arabes nécessitaient la construction de flottes, mais aussi de bases maritimes. Ces deuxièmes, lourdement fortifiées, disposaient de l'infrastructure nécessaire pour abriter les bateaux, mais aussi les ateliers de construction et de réparation, les troupes, les équipements, l'intendance. Pour cela, les deux belligérants interdisaient l'accès aux ports militaires aux personnes aptes à fournir des informations au camp adverse. Cela ne mettait toutefois pas ces bases à l'abri des commandos ou des agents secrets ennemis désireux d'avoir des informations utiles avant d'organiser une expédition navale.

P. Yannopoulos.

B. Uspenskij, *In regem unxit. Unzione al trono e semantica dei titoli del sovrano*, Naples, M. D'Auria Editore, 2001, 170 pages. ISBN 88-7092-182-4.

Un court chapitre (pp. 36-38), de ce petit livre concerne les études byzantines. L'A. y parle de l'onction des empereurs latins de Constantinople lors de leur couronnement. De manière arbitraire, il note que cela se faisait selon la tradition byzantine. Or, il avoue qu'il ne dispose d'aucune source qui parle de l'onction impériale à Byzance. Il interprète le silence des sources à sa manière et lance l'hypothèse selon laquelle l'onction impériale a été introduite à Byzance, à la fin du IXe s. ou au début du Xe s., hypothèse peu cohérente avec sa propre analyse.

P. Yannopoulos

S. Westphalen, *Die Odalar Camii in Istanbul. Architektur und Malerei einer mittelbyzantinischen Kirche (Deutsches Archäologisches Institut. Abteilung Istanbul. Istanbuler Mitteilungen*, 42), Tübingen, Ernst Wasmuth Verlag, 1998, XIII + 162 pages + 40 planches hors texte. ISBN 3-8030-1741-6.

Ce livre consacré à l'étude architecturale et au décor peint de la mosquée «Odalar Camii» à Istanbul, est issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Fribourg (Allemagne), en 1995. Avant d'être transformé en mosquée au XVIIe s., cet édifice fut une église mésobyzantine. L'architecte et archéologue P. Schazmann s'y était intéressé au cours des années 1934-35. La documentation

inédite qu'il accumula sur ce monument fut léguée après sa mort au directeur de cette thèse. L'A. exploite ces précieux documents d'archives, dont plusieurs photographies et dessins représentent des éléments d'architecture, des fresques et des reliefs entre-temps disparus. Malgré le très mauvais état de conservation de l'édifice, l'A. parvient à distinguer deux phases de construction remontant à la période byzantine : la première église, des Xe-XIe s., était dotée d'une crypte située sous l'autel. Au cours de la seconde moitié du XIIe s., l'édifice fut aménagé en église en croix inscrite surmontée d'une coupole. Malgré l'état très fragmentaire du décor peint, l'A. détermine avec une minutie remarquable, les deux couches successives correspondant aux deux phases de construction. Cette découverte constitue un témoignage important sur la peinture murale mésobyzantine constantinopolitaine, largement méconnue faute d'éléments conservés. C'est un véritable défi que relève l'A. en nous révélant autant de nouvelles données sur un monument subsistant à l'état de ruines.

C. VANDERHEYDE.

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION DU 31 DÉCEMBRE 2000 AU 1 JUILLET 2001

Ces ouvrages font ou feront l'objet soit d'un compte rendu, soit d'une chronique, soit encore d'une notice.

Roxane ARGYROPOULOS, *Les intellectuels grecs à la recherche de Byzance (1860-1912)* (*Collection Histoire des Idées*, 1), Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques, 2001, 98 pages. ISBN 960-7916-15-8.

E. AYENSA, *Μια ανέκδοτη λογοτεχνική μαρτυρία για την Ελεονώρα ντι Αραγκόν, Βασίλισσα της Κύπρου*, extrait de *Επετηρίδα του Κέντρου Επιστημονικών Ερευνών*, 26 (2000), pp. 157-165.

Ketevan BEZARACHVILI, cfr Helene METREVELI.

Β΄ Συνάντηση Βυζαντινολόγων Ελλάδος και Κύπρου. Πανεπιστήμιο Αθηνών, 24-26 Σεπτεμβρίου 1999. Εισηγήσεις - Ερευνητικά Προγράμματα. Περιλήψεις Ανακοινώσεων, Athènes, E.K.P.A., 2000, 224 pages.

Βυζαντινός Δόμος, 10-11 (1999-2000), 366 pages. ISSN 1106-1901.

Federica CICCOLELLA, *Cinque poeti bizantini. Anacreontee dal Barberiniano greco 310* (*Hellenica*, 5), Alessandria, Editioni dell'Orso, 2000, LXIII + 295 pages. ISBN 88-7694-494-X.

S. COSENTINO, *Prosopografia dell'Italia bizantina (493-804)*, II : G-O (*Collana Medievistica*, 9), Bologna, Editrice lo Scarabeo, 2000, 547 pages.

IDEM, *Il ceto dei viri honesti (οἱ ἀἰδέσιμοι ἄνδρες) nell'Italia tardoantica e bizantina*, extrait de *Bizantinistica. Rivista di Studi Bizantini e Slavi*, 1 (1999), pp. 13-50.

IDEM, *La percezione della storia bizantina nella medievistica italiana tra Otto-cento e secondo dopoguerra : alcune testimonianze*, extrait de *Studi Medievali*, 39 (1998), pp. 889-909.

Εγκυκλοπαιδικό Προσωπογραφικό Λεξικό Βυζαντινής Ιστορίας και Πολιτισμού. Γενική Βιβλιογραφία Βοηθημάτων éd. par A. G. SAVVIDES, Athènes, Ιωλκός-Μέτρον, 2000, 447 pages. ISBN 960-426-166-5. (set) : 960-426-029-4.

A. DI BERARDINO, *Patrologia*, vol. V : *Dal Concilio di Calcedonia (451) a Giovanni Damasceno († 750). I Padri orientali* (*Institutum Patristicum*

Augustinianum), Gênes, Marietti, 2000, XIII + 719 pages. ISBN 88-211-6709-7.

N. HOUSLEY, *Crusading and Warfare in Medieval and Renaissance Europe* (*Variorum Collected Studies Series*), Albershot, Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate, 2001, XIII + 279 pages + 15 pages. ISBN 0-86078-843-1.

Ιστορικογεωγραφικά, 7 (2000), 253 pages.

B. S. KARAGEORGOS, *Ἡ πατριαρχικὴ ἐγκύκλιος τοῦ Γρηγορίου Ε΄ πρὸς τοὺς Ἑπτανησίους. Τὸ Οἰκουμενικὸ Πατριαρχεῖο καὶ ἡ Γαλλικὴ ἐπανάσταση*, extrait de *Χαριστήριος τόμος πρὸς τιμὴν τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου Βαρθολομαίου Α΄*, Athènes, 2000, pp. 5-60.

Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών Εθνικού Ιδρύματος Ερευνών, Ενημερωτικό Δελτίο, 25 (2000), 84 pages.

G. KIOURTZIAN, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes des Cyclades. De la fin du IIIe au VIIe siècle après J.-C.* (*Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance. Collège de France, Monographies*, 12), Paris, De Boccard, 2000, 316 pages + 60 planches hors texte. ISBN 2-7018-0135-4.

E. KITZINGER, *I mosaici del periodo Normanno in Sicilia, VI : La cattedrale di Cefalù, la cattedrale di Palermo e il Museo Diocesano. Mosaici profani* (*Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Monumenti*, 6), Palerme, 2000. Dossier contenant un fascicule de 59 pages + 208 fig. sur des planches détachées. ISSN 0393-0904.

Κληρονομία, 30 (1998), 402 pages. ISSN 1105-2139.

M. KLINKOTT, *Altertümer von Pergamon*, Band 16 : *Die Stadtmauern*. Teil 1 : *Die byzantinischen Befestigungsanlagen von Pergamon mit ihrer Wehr- und Baugeschichte* (Deutsches Archäologisches Institut), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2001, XXIV +116 pages + 46 planches hors texte + 1 carte détachée. ISBN 3-11-016857-X.

J. KODER, *Herbert Hunger (1914-2000)*, extrait de *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 50 (2000), pp. V-XIII.

Athina KOLIA-DERMITZAKI, *Some Remarks on the Fate of Prisoners of War in Byzantium (9th-10th Centuries)*, extrait de *La liberazione dei "captivi" tra Cristianità e Islam*, Cité de Vatican, 2000, pp. 583-620.

Tsiala KOURTSIKIDZE, cfr Helene METREVELI.

S. LAMPAKIS, *"Πλοῖα" καὶ ὄχι "ξυλεία". Συμβολὴ στὴν ἑρμηνεία χωρίου τῆς "Ἐπιδημίας Μάζαρι ἐν Ἅδου"*, extrait de *Δίπτυχα*, 5 (1991), pp. 105-109.

IDEM, *Τὸ ποίημα τοῦ "Τζαμπλάκου"*, extrait des *Πρακτικὰ τοῦ 2ου Διεθνοῦς Συνεδρίου "Neograeca Medii Aevi"*, II, Venise, 1993, pp. 485-500.

IDEM, *Μορφὲς ὑπερβατικῆς ἐπικοινωνίας στὴν ἱστοριογραφία καὶ στὴν χρονογραφία τῶν Παλαιολογείων χρόνων*, extrait de *Πρακτικὰ τοῦ 2ου Διεθνοῦς Συμποσίου : Ἡ Επικοινωνία στὸ Βυζάντιο*, Athènes, 1993, pp. 323-330.

IDEM, *Ἀττικὰ ἀπὸ τὶς "Χιλιάδες" τοῦ Ἰωάννη Τζέτζη*, extrait de *Σύμμεικτα*, 9 (1994), pp. 285-296.

IDEM, *Ὁ Σολδανὸς τοῦ Bari καὶ ὁ τροχὸς τὴς ἅμαξας*, extrait de *Δίπτυχα*, 6 (1994-95), pp. 231-239.

IDEM, *Ἡ μυθολογία τῆς Κρήτης στὶς "Χιλιάδες" τοῦ Ἰωάννη Τζέτζη*, extrait de *Πεπραγμένα τοῦ Ζ΄ Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου*, B2, Rethymno, 1995, pp. 415-421.

IDEM, *Οἱ Βυζαντινοὶ Λόγιοι περὶ Μικρᾶς Ἀσίας. Μερικὲς παρατηρήσεις*, extrait d'*Η Βυζαντινή Μικρά Ασία*, Athènes, 1998, pp. 215-223.

IDEM, *Ὁ διάλογος τοῦ ἀγγέλου καὶ τοῦ γέροντα στὴν κρητικὴ Ἀποκάλυψη τῆς Θεοτόκου*, extrait de *Θησαυρίσματα*, 28 (1998), pp. 247-253.

N. G. LASKARIS, *Monuments funéraires paléochrétiens (et byzantins) de Grèce*, Athènes, S. D. Basilopoulos, 2000, 719 pages, dont pp. 587-719 : planches + 6 plans et cartes hors texte. ISBN 960-7731-28-X.

X. LEQUEUX, *Gregorii Presbyteri Vita Sancti Gregorii Theologi* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 44 = *Corpus Nazianzenum*, 11), Turnhout et Leuven (Brepols et University Press), 2001, XXII + 285 pages. ISBN 2-503-40441-3 HB ; 2-503-40442-1 PB.

A. MARKOPOULOS, *Anonymi Professoris Epistulae* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 37), Berlin et N. York, Walter De Gruyter, 2000, IX + 165 pages + 2 planches hors texte. ISBN 3-11-015611-3.

I. MARTÍN VISO, *Poblamiento y estructuras sociales en el Norte de la península Ibérica : Siglos VI-XIII*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2000, 397 pages. ISBN 84-7800-914-0.

K.-P. MATSCHKE et F. TINNEFELD, *Die Gesellschaft im späten Byzanz. Gruppen, Strukturen und Lebensformen*, Cologne, Weimar et Vienne, Böhlau Verlag, 2001, 444 pages. ISBN 3-412-10199-0.

Medieval Mosaics : Light, Color, Materials (*Villa i Tatti. The Harvard University Center for Italian Renaissance Studies*, 17) éd. par Eve BORSOOK, Fiorella GIOFFREDI SUPERBI et G. PAGLIARULO, Florence, Silvana Etitoriale, 2000, 328 pages.

Medioevo greco. Rivista di storia e filologia bizantina, n° zéro (2000), 224 pages. ISBN 88-7694-501-6.

Nino MELIKICHVILI, cfr Helene METREVELI.

Helene METREVELI, Ketevan BEZARACHVILI, Tsiala KOURTSIKIDZE, Nino MELIKICHVILI, Thamar OTHKHMEZOURI et Maia RAPHAVA, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio iberica*, III : *Oratio XXXVIII*, (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 45 = *Corpus Nazianzenum*, 12), Turnhout et Leuven (Brepols et University Press), 2001, XV + 221 pages. ISBN 2-503-40451-0 HB ; 2-503-40452-9 PB.

Ingela NILSSON, *Erotic Pathos, Rhetorical Pleasure. Narrative Technique and Mimesis in Eumathios Makrembolites' Hysmine and Hysminias* (*Acta*

Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia, 7), Uppsala, 2001, 329 pages. ISSN 0283-1244 ; ISBN 91-554-4970-0.

Thamar OTHKHMEZOURI, cfr Helene METREVELI.

G. PEERS, *Subtle Bodies. Representing Angels in Byzantium*, Berkley, Los Angeles et Londres, University of California Press, 2001, XV + 235 pages. ISBN 0-520-22405-1.

Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit (PMBZ). I. Abteilung *(641-867)*, 4. Band : *Platon (#6266) - Theophilaktos (#8345)*, Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2001, 687 pages. ISBN 3-11-016674-7.

Maia RAPHAVA, cfr Helene METREVELI.

Robes and Honor. The Medieval World of Investiture éd. par S. GORDON (*The New Middle Ages*), N. York, Palgrave, 2001, XIV + 394 pages. ISBN 0-312-21230-5.

A. G. SAVVIDES, *Ούννοι, Βυζάντιο και Ευρώπη. Ο κόσμος των πρώιμων Τούρκων* (*Το Βυζάντιο και οι Ξένοι*, 1), Athènes, Ἵδρυμα Γουλανδρή-Χορν, 2000, 94 pages. ISBN 960-7079-73-6.

IDEM, *Το Χρονικό του Γαλαξειδίου. Χειρόγραφο κείμενο (Ευθύμιος Πενταγιώτης, Ιερομόναχος). Ανάγνωση-Εισαγωγή-Σημειώσεις-Δημοσίευση : Κωνσταντίνος Ν. Σάθας, Προλογικά : Αλέξης Γ. Κ. Σαββίδης* (*Μελέτες για τη Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Ελληνική Ιστορία*, 6), Athènes, Δημιουργία, 1996, ιστ′ + 247 pages.

IDEM, *Βυζάντιο. Μεσαιωνικός κόσμος. Ισλάμ. Δεκαέξι δοκίμια Ιστορίας και Παιδείας*, 2e éd., (*Μελέτες για τη Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Ελληνική Ιστορία*, 4), Athènes, Δημιουργία, 2000, 173 pages.

J. SCHAMP, *Les Vies des dix orateurs attiques*, Fribourg (Suisse), Editions Universitaires, 2000, 232 pages. ISBN 2-8271-0853-4.

Ch. STAVRAKOS, *Die byzantinischen Bleisiegel mit Familiennamen aus der Sammlung des Numismatischen Museums Athen* (*Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik*, 4), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2000, 449 pages. ISSN 0947-0611 ; ISBN 3-447-04222-2.

Anna Maria TARAGNA, *Logoi historias. Discorsi e lettere nella prima storiografia retorica bizantina* (*Hellenica*, 7), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000, 278 pages. ISBN 88-7694-495-8.

Το εμπόλεμο Βυζάντιο (9ος - 12ος αι.) (*Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια*, 4), Athènes, Ἵδρυμα Γουλανδρή-Χορν, 1997, 281 pages. ISSN 1106-1448 ; ISBN 960-371-001-6.

Θεωρία και πράξη των εκδόσεων της υστεροβυζαντινής αναγεννησιακής και μεταβυζαντινής δημώδους γραμματείας. Πρακτικά του Διεθνούς συνεδρίου Neograeca Medii Aevi IVa, Αμβούργο, 28-31. 1. 1999, éd. par H. EIDENEIER, U. MOENNIG et N. TOUFEXIS, Heraclion, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, 2001, 304 pages. ISBN 960-524-123-4.

J. THOMAS et Angela CONSTANTINIDES HERO, *Byzantine Monastic Foundation Documents* (= *Dumbarton Oaks Studies*, 35), Washington D. C., Dumbarton Oaks, 2001, I : XLIX + 490 pages ; II : XIII + pp. 441-858 pages ; III : XIII + pp. 859-1294 pages ; IV : XIII + pp. 1295-1678 pages ; V : XIII + pp. 1279-2021 pages. ISBN 0-88402-232-3 (hc) ; 0-88402-289-7 (pbk).

F. TINNEFELD, cfr K.-P. MATSCHKE.

F. TISSONI, *Cristodoro. Un'introduzione e un commento*, (*Hellenica*, 6), Alessandria, Editioni dell'Orso, 2000, 257 pages. ISBN 88-7694-463-X.

S. TODA, *La Vie de S. Macaire l'Égyptien. État de la question*, extrait d'*Analecta Bollandiana*, 118 (2000), pp. 267-290.

Laurence TUERLINCKX, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio arabica antiqua.* II : *Orationes I, XLV, XLIV (arab. 9, 10, 11)* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 43 = *Corpus Nazianzenum*, 10), Turnhout et Leuven (Brepols et University Press), 2001, XLIV + 297 pages. ISBN 2-503-40431-6 HB ; 2-503-40432-4 PB.

B. USPENSKIJ, *In regem unxit. Unzione al trono e semantica dei titoli del sovrano*, Naples, M. D'Auria Editore, 2001, 170 pages. ISBN 88-7092-182-4.

Anastasia VAKALOUDI, *Μυστικισμός, θαυματοποιΐα και ιατρική της θεουργίας. Οι συνεχιστές του Πυθαγόρα και του Πλάτωνα στη χριστιανική εποχή. Θαυματουργοί ιερείς ή μάγοι...*, Athènes, A. Καρδαμίτσα, 2000, 332 pages.

EADEM, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, extrait de *Byzantinische Forschungen*, 26 (2000), pp. 255-280.

Maria VASSILAKI, (Catalogue de l'exposition) *Μήτηρ Θεοῦ. Απεικονίσεις της Παναγίας στη Βυζαντινή Τέχνη. Μουσείο Μπενάκη, 20 Οκτωβρίου 2000 - 14 Ιανουαρίου 2001 / Mother of God. Representations of the Virgin in Byzantine Art. Benaki Museum, 20 October 2000 - 14 January 2001* (traduction anglaise Alexandra DOUMAS), Athènes, s. d. (2000), 31 pages illustrées.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Janine BALTY, *Doro Levi,* Antioch Mosaic Pavements : *Cinquante ans après* 303
Th. BRAUCH, *Patristic and Byzantine Witness to an Urban Prefectship of Themistius under Valens* 325
A. KNAEPEN, *L'image du roi vandale Gélimer chez Procope de Césarée* 383
Ch. LACOMBRADE, *Hypatie, Synésios de Cyrène et le patriarcat alexandrin* 404
Milka LEVY-RUBIN, "The Errors of the Franks" *by Nikon of the Black Mountain : Between Religious and Ethno-cultural Conflict* 422
J. MOSSAY, *Nazianze. Nenezi. Bekârlar* 438
A. G. SAVVIDES, *On the Origins and Connotation of the Term* "Tekfur" *in Byzantine-turkish Relations* 451
Véronique SOMERS, *Description des collections complètes des* Orationes *de Grégoire de Nazianze: Quelques compléments* 462

Documents

Maria KALATZI, *Un Discours inédit de Constantin Acropolite en l'honneur des saints martyrs Florus et Laurus* 505
P. VAN DEUN, *Nicétas d'Héraclée, Commentaire sur l'Évangile de S. Matthieu: Édition critique du chapitre 4* 517

Bibliographie

1. *Comptes rendus*
Nathalie DELIEURNEUX, c. r. de *Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VIe au XIe siècle. Actes du Colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'université Libre*

de Bruxelles en collaboration avec le Département des Sciences Historiques de l'Université de Liège (5-7 mai 1994), éd. par A. DIERKENS et J.-M. SANSTERRE (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, 278), Liège et Genève, Droz, 2000 552

G. LAGARRIGUE, c. r. de *Jorge Ameruzes de Trebisonda, El dialogo de la fe con el sultán de los Turcos, edición crítica, traducción y estudio*, Óscar DE LA CRUZ PALMA (*Nueva Roma*, 9), Madrid, 2000 553

Margarete LUY-DÄSCHLER, c. r. d'*Ägypten in spätantik-christlicher Zeit: Einführung in die koptische Kultur* (*Sprachen und Kulturen des christlichen Orient*, 4), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1998, VIII + 393 pages 554

EADEM, c. r. de J. HALDON, *Byzantium. A History*, Stroud/Gloucestershire, Tempus Publishing, 2000, 192 pages +14 planches hors texte 557

J. MOSSAY, c. r. de J.-M. MATHIEU, *Sentiment océanique chez Platon et dans le platonisme chrétien*, dans *Kentron*, 16 (2000), pp. 9-39 558

Véronique SOMERS, c. r. de B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Procopii Caesariensis. De Bellis, Historia Arcana, De Aedificiis* (*Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, Brepols, 2000, XCIV + 467 pages + 53 microfiches 560

Catherine VANDERHEYDE, c. r. de Y. HIRSCHFELD, *The Early Byzantine Monastery at Khirbet ed-Deir in the Judean Desert: the Excavations in 1981-1987* (*Qedem*, 38), Jérusalem, The Institute of Archeology of the Hebrew University, 1999, XII + 180 pages 563

EADEM, c. r. de Carola JÄGGI, *San Salvatore in Spoleto. Studien zur spätantiken und frühmittelalterlichen Architektur Italiens* (*Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend*, Série B: *Studien und Perspektiven*, IV), Wiesbaden, Reichert, 1998, 332 pages + 126 planches 565

P. YANNOPOULOS, c. r. d'*Alexios I Komnenos. Papers of the Second Belfast Byzantine International Colloquium, 14-16 April 1989*, I: *Papers* (= *Belfast Byzantine Textes and Translations*, 4.1), éd. par Margaret MULLETT et D. SMYTHE, Belfast, 1996, 437 pages 566

2. *Notices bibliographiques* par A. GAVANAS, J. MOSSAY, Véronique SOMERS, Ioanna STOUMPA, Catherine VANDERHEYDE et P. YANNOPOULOS 572

3. *Ouvrages reçus par la Rédaction* par P. YANNOPOULOS 589

Table des matières